This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

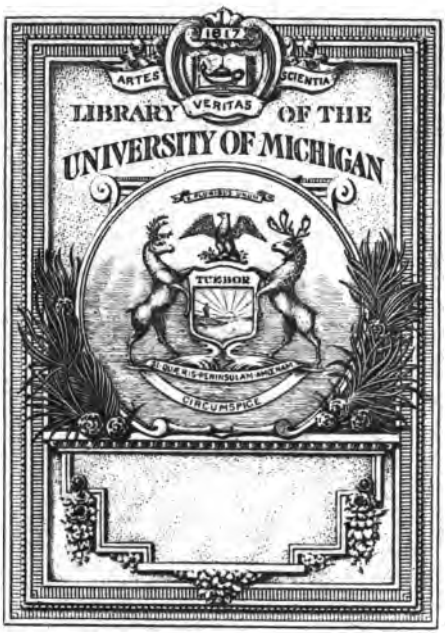
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 58238 7

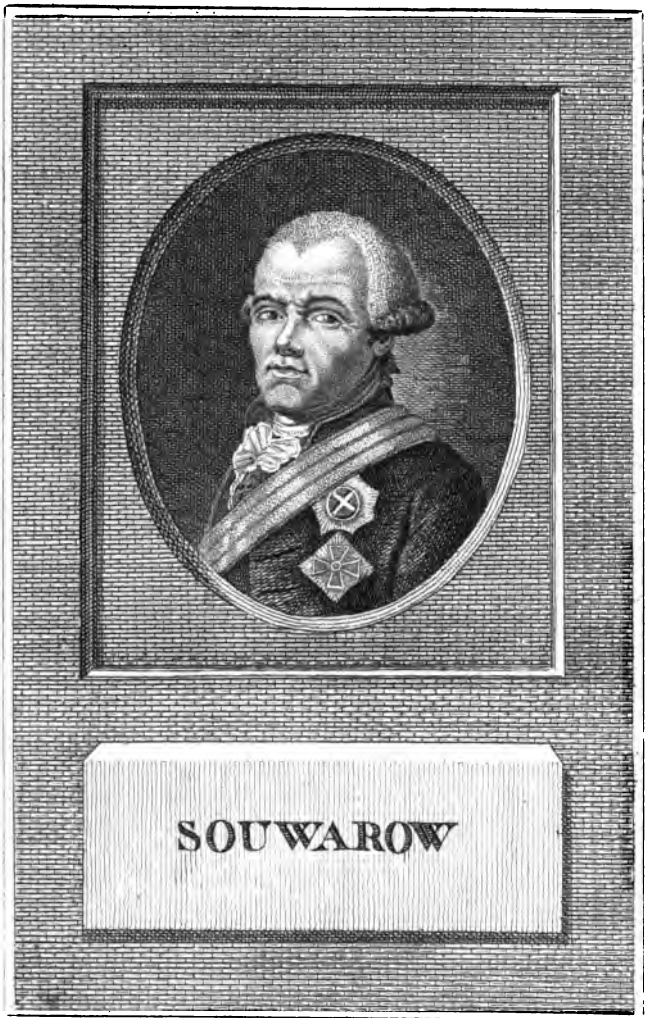

ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

# MÉMOIRES SECRETS

SUR

# LA RUSSIE.

*TOME TROISIÈME.*




Canu

# MÉMOIRES SECRETS
SUR
# LA RUSSIE,
ET PARTICULIÈREMENT SUR LA FIN
## DU RÈGNE DE CATHERINE II
ET SUR CELUI DE
## PAUL I.

*Nouvelle édition originale, avec portraits.*

## *TOME TROISIÈME.*

Contenant nombre d'anecdotes et de faits historiques sur la guerre de Perse, la marche des armées russes contre la France, la disgrace et la mort de Souworow, les opérations de finances de Paul I, sa vie domestique, et sa fin tragique.

Suivi de pièces justificatives, parmi lesquelles se trouve la constitution pour la famille impériale.

*PARIS,*
CHEZ LEVRAULT, SCHOELL ET COMP.e
1804.

IK

Ref-sciences
Tougat
8-22.51
75789

# GUERRE DE PERSE.

*Ses causes. L'eunuque Méhémet-Khan. Assassinat d'un prince persan. Le tzar Héraclius chassé de ses états. Vastes projets de la Russie. Du commerce de l'Inde. Marches des armées russes. Prise de Derbent, de Bakou, etc. Dépérissement de l'armée. Singulière issue de cette expédition.*

La guerre que Catherine commença contre les Perses, et que Paul termina en montant sur le trône, eût sans doute occupé toute l'Europe, si des évènemens majeurs n'eussent, à cette époque, absorbé l'attention générale.

Le récit de cette expédition lointaine est intéressant: il pourra se placer un jour dans l'histoire, comme une espèce de pendant de la conquête de l'Egypte, dont cette excursion en Perse semble être une parodie. Elle eut approchant les mêmes motifs, et pouvoit avoir la même influence sur le reste du monde.

La belliqueuse Catherine avoit fait la paix avec la Suède et la Turquie ; elle venoit de subjuguer la malheureuse Pologne, et d'en ranger les deux tiers au nombre de ses provinces. Elle pouvoit enfin vieillir tranquille, et jouir de trente-cinq ans de règne, de bonheur et de triomphes ; mais, pour cette femme accoutumée au sang, la paix ne fut jamais que l'ennui. La France luttoit encore, et ses immenses conquêtes n'avoient point décidé la Russie à secourir directement l'Autriche écrasée, et à disputer aux républicains l'Italie, Malthe et l'Egypte. Catherine d'ailleurs ne se fût jamais décidée à s'allier aux Turcs ; elle tenoit trop au grand projet de renouveler l'empire d'Orient, et d'étendre sa domination au midi de l'Europe et de l'Asie. Elle ne vit pas plutôt l'Angleterre engagée dans une guerre mortelle avec la France, et la Prusse enchaînée par le partage de la Pologne, qu'elle se repentit d'avoir fait la paix avec la Porte, au moment où les Russes victorieux pouvoient enfin marcher sur Constantinople. Les troubles de

la Perse parurent tout-à-coup lui ouvrir un chemin moins direct, mais peut-être plus sûr et plus brillant encore, pour revenir au projet favori de son imagination.

Depuis la mort du célèbre Thamas-Kouli-Khan, la Perse étoit plongée dans la plus affreuse anarchie. Des fantômes de rois se succédèrent quelque tems sur le trône sanglant des Sophis ; mais cette grande monarchie s'étoit enfin dissoute, et chaque gouverneur ou khan s'étoit déclaré souverain de sa province. Le fameux Héraclius, prince de Géorgie et ancien vassal de la Perse, avoit également reconquis son indépendance ; il la défendit ensuite avec succès contre les Turcs, avec l'aide de la Russie, dont il avoit réclamé les secours. Héraclius les paya chèrement ; il fut obligé de se reconnoître vassal de Catherine, et de recevoir une garnison russe dans Tiflis, sa capitale. A cette occasion, plusieurs petits princes voisins subirent le même joug, et figurèrent dans l'almanach russe sous le titre de *tzars* ou rois protégés de l'em-

pire ( 1 ). Les féroces Lesghis, peuples descendus des anciens Albanois, conservèrent seuls leur liberté, à l'abri de leurs montagnes inabordables. Ils sont encore en ce moment les plus dangereux ennemis de la Russie dans ces contrées sauvages.

Cependant un nouveau Narsès avoit paru en Perse. Méhémet-Khan, que Thamas-Kouli-Khan avoit, dit-on, fait mutiler dans son enfance pour le mettre hors d'état de réclamer les droits de sa nais-

---

(1) Le mot de *Tzar* n'est ni tartare, ni persan, comme on l'a prétendu : il vient encore moins de César, comme la vanité russe le laisse croire. *Tzar* est un mot slavon, usité long-tems avant l'irruption des Tartares-Mongols en Europe; il signifie *roi* et non empereur. Il se trouve dans les plus anciennes bibles slavones : Saül et David y sont nommés *Tzars*. *Tzartswo* signifie règne et royaume; *tzartstwowat*, régner. *Korol* en russe, *Kroul* en polonais signifie également *roi*, mais les Russes ne l'emploient qu'en parlant des rois modernes. Ils disent: *Karl Koral Schwedsky*, Charles, roi de Suède; mais ils diront: *Nouma Tzar Rimsky*, Numa roi de Rome. Ce titre de *Tzars* est aujourd'hui donné aux princes de Géorgie, d'Imirette et de Cachet, qui s'étoient mis sous la protection de Catherine.

sance ( 1 ), s'étoit emparé d'Ispahan. Issu de la famille des anciens Sophis, il se fit déclarer *Schach*, et avec les secours de ses frères, gouverneurs du Gilan, du Mazanderan et du Daghestan, il subjugua peu à peu tout ce vaste royaume, et en réunit les provinces démembrées. Peu délicat sur les moyens, à la manière des despotes asiatiques, l'assassinat, la trahison, le servirent autant que la victoire ; mais au moins la Perse respira sous son règne: elle fut purgée de ces hordes de Tartares (*Tatars*) et d'Arabes qui la dévastoient depuis quarante ans, et pendant quelque tems la guerre intestine ne l'ouvrit plus à leurs invasions.

L'eunuque Méhémed, maître de Tauris, de Raescht, d'Astrabat, somma enfin

---

(1) Cette barbare précaution a été inutile ; l'eunuque Méhémet vient de mourir, âgé de soixante et quinze ans, avec la satisfaction d'avoir vu la retraite désastreuse des Russes. Sa mort replongera probablement la Perse dans l'anarchie d'où son courage, et même sa cruauté l'avait tiré. Il est à regretter que l'auteur de ces mémoires qui écrivoit en 1799, ne nous apprenne rien sur le sort de Sahli-Khan, après cette retraite des Russes et la mort de son frère. *Note de l'éditeur.*

ses frères, dont les secours lui étoient devenus moins nécessaires, de le reconnoître pour leur souverain ; mais eux, voulant rester maîtres des provinces qu'ils occupoient, se réunirent contre lui. Le tzar Héraclius, leur voisin, leur fournit quelques secours, et les Russes auxquels, dans les tems de troubles, ils n'avoient pu refuser un établissement à Férabat, dans le Mazanderan ( 1 ), embrassèrent leur défense. Méhémet vainquit ses frères dans plusieurs combats : deux d'entr'eux furent faits prisonniers et décapités dans son camp ; les deux autres n'échappèrent qu'avec peine à ce vainqueur sanguinaire.

( 1 ) Férabat est un petit port assez mal-sain sur la côte méridionale de la Caspienne. Profitant des troubles de la Perse, les Russes y avoient formé un établissement, que Catherine et Potemkin regardoient comme très-important aux projets qu'ils méditoient déjà. Le contre-amiral Wolnowitcsh y fut envoyé pour lui donner plus de consistance. Méhémet chassa les Russes, et démolit le fort. Kislar, dont il est parlé plus bas, fut bâti par l'impératrice Anne, lorsq'elle abandonna Derbent à Thamas-Kouli-Khan. Ce fort, placé non loin de l'embouchure du Térek, a une rade qui s'engorge tous les jours davantage.

L'établissement de Férabat fut détruit, et le contre-amiral russe Woïnowitch s'en vit ignominieusement chassé. Catherine, trop occupée alors de ses préparatifs contre la Porte, fit semblant d'ignorer ces faits, et tâcha même de gagner Méhémet, dont elle redoutoit une alliance avec les Turcs, qui auroit pu ruiner ses vastes projets dans ces contrées.

Les deux frères de Méhémet-Khan avoient cependant repris les armes ; mais vaincus une seconde fois, il ne leur resta plus de parti que la fuite. Ils se retirèrent d'abord à Bakou et Derbent, avec leurs femmes et leurs trésors ; mais ne s'y croyant pas en sûreté, ils voulurent finalement se réfugier, l'un à Astrakan, et l'autre à Kislard, petit port russe sur la mer Caspienne. Tous ces évènemens se passèrent dans les années 1784, 85 et 86.

Le général Paul Potemkin, ( *Patiomkine* ), parent du prince Potemkin commandoit alors dans le Caucase et à Kislar. Averti que le prince persan y venoit chercher un asyle, il feignit de ne pouvoir l'ac-

cueillir, alléguant que la Russie étant en paix avec la Perse, il ne vouloit point l'exposer à une guerre, en prenant des rebelles sous sa protection (1). Malgré ce refus, les fugitifs, poursuivis par les vaisseaux de Méhémet, et se confiant aux droits sacrés de l'hospitalité et du malheur, si respectés en Orient, se présentèrent à la rade de Kislar. Le commandant russe, instruit que leur vaisseau étoit rempli de richesses tant en or qu'en pierreries et étoffes précieuses, détacha aussitôt quelques chaloupes armées qui allèrent à leur rencontre. Les Persans reçurent les Russes à leur bord avec de grandes démonstrations de joie, et comme des libérateurs. Ici la plume est prête à m'échapper. — Mais non ! qu'elle apprenne encore à l'Europe indignée un crime que la cour de Russie sut aussitôt, et qu'elle parut même sanctionner par l'impunité des coupables....

(1) On donnoit alors le titre de rebelle à un prince, que, quelques années après, on reconnut légitime roi de Perse, et pour le rétablissement duquel on déclara la guerre à Méhémet.

que dis-je? par les graces et les faveurs dont elle continua de les combler.

Les soldats russes sont à peine reçus à bord du vaisseau, qu'ils font main basse sur tous les Persans qui s'y trouvent, et les égorgent de sang-froid, au moment où ces malheureux venoient embrasser leurs libérateurs. Femmes, enfans, vieillards, personne n'est épargné : ceux qui échappent au fer assassin sont précipités dans les flots. L'infortuné prince fut de ce nombre. Il veut se sauver à la nage, et s'attache d'une main à une chaloupe russe. Un coup de sabre sépare cette main de son bras. Il tombe, reparoît, et, de la main qui lui reste, il resaisit encore la chaloupe. Un autre coup de sabre l'abat également : la main frissonnante reste dans la chaloupe; le prince retombé rougit la vague de son sang, et un dernier coup de pique le précipite dans les flots.

Cet horrible massacre arriva dans l'été de 1786. Le vaisseau fut conduit en triomphe dans le port, et ses trésors devinrent

la proie de Potemkin, du commandant et de ses complices.

Ce meurtre et ce vol avoient été commis trop publiquement pour rester ignorés; mais les rapports qui en furent envoyés à la cour, avoit tellement dénaturé les faits, qu'on ne les crut pas dignes d'attention. On n'en parla plus.

Cependant l'autre prince persan, nommé Sahli-Khan, avoit été reçu à Astracan. C'est dans cette ville qu'il apprit le sort de son frère, et la perte de ses trésors confiés au même vaisseau. Réduit à la misère, il écrivit à l'impératrice, pour demander restitution de ses biens, asyle pour sa personne, et vengeance pour son malheureux frère, dont il détailloit la mort tragique. Catherine n'avoit pas encore besoin de lui, et les partisans de Potemkin étoient tout-puissans. Le gouverneur d'Astracan, le même Paul Potemkin, reçut ordre de surveiller le prince, de l'empêcher de venir à Pétersbourg, et de lui assigner une modique pension.

Entre autres maximes, dont le gouvernement russe ne s'est jamais départi, il faut remarquer celle-ci: *Entretenir des intelligences clandestines dans les pays circonvoisins, y fomenter des troubles, y créer des factions, et surtout attirer et s'approprier des traîtres et des mécontens, pour s'en servir dans l'occasion.* Voilà pourquoi Sahli-Khan fut retenu malgré lui à Astracan.

Indigné du meurtre impuni de son frère, et peu satisfait de la manière dont on l'avoit traité lui-même, il voulut, au bout de quelque tems, retourner en Perse, soit pour y former un nouveau parti, soit pour s'y raccommoder avec Méhémet; mais on le retint, comme un instrument dont on pouvoit tôt ou tard avoir besoin. On attendoit une occasion: elle se présenta.

Méhémet-Khan ayant soumis toute la Perse, et la fuite de ses frères l'ayant laissé maître des bords de la Caspienne et des provinces adjacentes, il parut enfin en Géorgie, à la tête d'une armée formidable.

L'octogénaire Héraclius, sommé alors de le reconnoître pour son souverain, et de rentrer sous la domination de la Perse, dont il étoit le premier vassal, se trouvoit dans un étrange embarras.

Il faut savoir que, lorsque dans le seizième siècle, le grand Schach-Abas réunit la Géorgie à la Perse, l'importance de cette conquête fit accorder un droit singulier aux princes de cette contrée, alors fertile en excellens soldats, pour se les attacher davantage: ce fut qu'aucun souverain de la Perse ne pourroit prendre le titre de *Schach*, tant qu'il ne seroit pas reconnu en cette qualité par le prince de Géorgie. De son côté, le prince, pour ce droit de priorité, devoit payer un certain tribut en argent, en fourrures, et surtout en esclaves pour le sérail, et de plus, fournir à ses frais douze mille soldats et même davantage en cas de besoin. Pour gage de sa fidélité, ce puissant vassal devoit envoyer son fils aîné à la cour de Perse, où il étoit obligé d'embrasser la religion mahométane. Il étoit ordinairement revêtu à cette

cour des premières dignités, mais gardé à vue comme un ôtage. Voilà pourquoi il paroissoit important à l'ambitieux Méhémet, de soumettre le vieil Héraclius, ou du moins de s'en faire reconnoître, pour légitimer en quelque façon son règne et ses conquêtes.

Héraclius se seroit certainement soumis, si la garnison russe, maîtresse de sa capitale, ne l'en eût empêché. Sur son refus, et malgré les menaces du résident russe, Méhémet entra en Géorgie, où il mit tout à feu et à sang. Tiflis fut pris, saccagé et brûlé en octobre 1795. Le vieux Héraclius s'enfuit, et alla cacher dans les montagnes les débris de son peuple, de sa famille et de sa cour. Tout le pays fut livré au pillage. Le barbare eunuque ne pouvant, ou ne voulant pas garder sa conquête, se retira sans obstacle au commencement de 1796, emmenant avec lui un butin immense, et plus de cinquante mille habitans, qu'il fit vendre comme des bêtes de somme, ou qu'il dispersa en différentes provinces éloignées. Tels furent les

fruits que le tzar Héraclius recueillit de son dévouement à la Russie.

La nouvelle de ces évènemens avoit rempli d'indignation la cour de Pétersbourg. Catherine brûloit du désir de venger l'affront fait à sa grandeur dans la personne d'un prince qu'elle se plaisoit à nommer son vassal. Elle crut que le moment étoit enfin arrivé d'humilier l'orgueilleux eunuque, qui la bravoit depuis long-tems, et d'exécuter ses immenses projets.

Après une affreuse agonie, la Pologne venoit enfin d'expirer : les cadavres de ses défenseurs couvroient encore sa surface, et la famine, fidèle compagne de Souvorow, achevoit ce que les piques et les baïonnettes de ce moderne Attila avoient commencé ; mais il en avoit coûté à la dominatrice du Nord, pour satisfaire son orgueil sanguinaire et sa vengeance implacable. Ses armées dévastatrices étoient éparses sur le sol immense qu'elles avoient ravagé ; il falloit du tems et de longs préparatifs pour entreprendre avec succès

une guerre nouvelle aussi difficile que lointaine. Le général Goudowitsch, occupé dans le Kouban à contenir les peuples des montagnes, toujours prêts à faire des excursions sanglantes sur les frontières russes, n'étoit pas en état de détacher de son armée, d'environ vingt-cinq mille hommes, des forces suffisantes pour défendre ou reprendre la Géorgie.

Les maladies contagieuses, qui règnent continuellement le long des côtes de la Caspienne, depuis Astracan jusqu'à Kislar et Mosdok, avoient réduit à peu de chose les garnisons des fortins dispersés sur cette frontière. Il falloit donc y créer une armée, et former une petite flotte pour l'approvisionner. Dès le mois de janvier 1796, on envoya à Kislar et à Astracan des matelots et des constructeurs, sous la direction de l'amiral Féodorow, qui promit d'équiper pour le printems quelques frégates légères, et surtout des vaisseaux de transport dont on avoit le plus besoin; mais il ne put tenir entièrement parole, faute de moyens suffisans. Dans le même

tems, les troupes marchoient de tous les coins de l'empire; de la Tauride, d'Ekathérinoslaw, de la Pologne, de la Sibérie, de Moscou, et même de Pétersbourg. C'étoit au cœur de l'hiver: quelques régimens avoient plus de 800 lieues à faire pour arriver à Kislar, rendez-vous de l'armée; et tous devoient également traverser les immenses *steppes* (landes, déserts) d'Astracan et du Kouban, où l'on erre quelquefois cinquante lieues et plus sans rencontrer une habitation, et sans trouver d'autre eau que celle de quelques marais saumâtres et puants. Un quart des troupes périt en chemin, avant d'arriver à Kislar. Mais qu'importoit à l'autocratrice la vie de ses esclaves? ils ne lui coûtoient rien. Un *oukas* renouvela ses armées, et sa vengeance lui étoit plus chère que son peuple.

C'est pendant ces préparatifs qu'il parut à propos de se souvenir du prince de Perse languissant à Astracan. On lui dépêcha un courrier, avec de riches présens; et une lettre très-gracieuse de l'impéra-

trice l'invitoit à se rendre à sa cour. Il y parut au printems de 1796, et fut reçu en souverain qui vient réclamer vengeance et protection.

Lorsque la cour partit pour Tzarskoé-Célo, il accompagna l'impératrice, et fut logé dans les pavillons chinois. On poussa l'hypocrisie jusqu'à vouloir lui persuader que c'étoit depuis peu seulement que sa majesté avoit été instruite du détail de ses malheurs. On lui promit la restitution de tout ce qui lui avoit été volé à Kislar, et la punition des meurtriers de son frère et de ses compagnons. L'impératrice ordonna en effet l'établissement d'une commission chargée de faire les plus sévères recherches. Le comte Besborodko, les généraux Passek et Koutousow furent nommés présidens de ce tribunal extraordinaire, et l'on fit grand bruit du procès criminel intenté à Paul Potemkin, au commandant de Kislar, et à leurs complices, dont plusieurs étoient morts. Dans le fond, tout cet appareil n'étoit qu'une comédie pour en imposer au Khan pen-

dant son séjour à la cour; car, six mois après, Paul Potemkin vivoit tranquillement à Moscou : il mourut quelque tems après d'une chûte, et sa belle et impudente veuve étale aujourd'hui à la cour de Russie les pierreries volées aux princes de Perse. Il n'est plus question du procès.

Cependant Sahli-Khan étoit comblé d'honneurs et de caresses; on le traitoit en roi qu'on alloit replacer sur son trône, et le bon Musulman ne s'apercevoit pas qu'il n'étoit qu'un instrument passif dont on vouloit se servir pour faciliter les grands succès qu'on se promettoit de cette guerre.

Sahli-Khan partit enfin pour l'armée avec un long manifeste en langue persane, dans lequel il invitoit tous ses fidèles sujets à se réunir à lui, à secouer le joug d'un tyran, eunuque inhabile à régner et à recevoir comme amis, comme libérateurs, les guerriers russes qui venoient généreusement chasser l'usurpateur, punir les rébelles, et rendre la paix aux peuples et la splendeur au trône des Sophis. Ces exhortations paternelles étoient ac-

compagnées de certaines menaces qui ne l'étoient guère, mais qui sont cependant assez usitées de nos jours. Il étoit question de détruire Tauris de fond en comble, de ne laisser pierre sur pierre à Ispahan, en cas de résistance et d'opiniâtreté. Un second manifeste de l'impératrice, et contenant à peu-près les mêmes choses, devoit également servir de précurseur à l'armée.

Il est impossible de peindre l'ardeur, l'enthousiasme avec lequel on entreprit cette guerre, l'importance qu'on lui donna, et les espérances gigantesques dont s'enivroit la cour de Saint-Pétersbourg. L'homme sensé ne pouvoit s'empêcher de sourire en entendant les propos exagérés qui se tenoient chaque jour chez les ministres, chez les généraux et chez les courtisans. D'abord, on se rendoit maître de toute la mer Caspienne et des pays adjacens. L'opulente Kasbin et la superbe Tauris tomboient ensuite: de-là jusqu'à Ispahan, Schiras et Bender-Abassi, il n'y avoit qu'une ou deux marches pour les

Russes (1). La Perse une fois conquise, le Schach Sahli-Khan seroit venu jouir du fruit de ses victoires avec les khans de Crimée, avec Stanislas-Auguste et Louis XVIII, à Saint-Pétersbourg, à Moscou, ou à Mittau, laissant à Catherine le soin d'administrer ses états reconquis. Les Russes, maîtres de la Perse, pouvoient profiter des premières circonstances favorables pour réunir enfin l'empire du Sultan.

Mais ce n'étoit pas à ces vastes conquêtes seulement que la cour bornoit ses vues. Le tout-puissant favori Zoubow, ardent moteur de cette guerre, étoit environné de faiseurs de projets et d'aventuriers qui lui mettoient mille extravagances dans la tête. Ignorant et présomptueux, il

(1) Les papiers publics annonçoient la prise de Bender-Abassi, située sur le golfe persique, dans un tems où l'armée russe étoit encore à Kislar; mais c'est ainsi qu'on écrit les gazettes à Hambourg et à Vésel. C'est ainsi qu'on les recopie à Paris. Celles de cette dernière ville sont certainement, après les gazettes de Pétersbourg, les plus mauvaises de l'Europe pour la partie politique et les correspondances étrangères.

croyoit que le nom de Catherine et sa volonté à lui, suffiroient pour enfanter des miracles. Altesti, ce jeune Ragusain dont nous avons parlé, qui avoit passé d'un comptoir de Constantinople au cabinet de Catherine, étoit l'ame de ses grandes spéculations. Déjà le commerce de l'Inde alloit reprendre son ancienne marche; l'Angleterre, la Hollande, la France étoient ruinées; des milliers de vaisseaux s'élançoient dans la Caspienne et dans le golfe persique, à la voix de la Sémiramis du Nord. D'innombrables caravanes franchissoient en cinq jours l'espace qui sépare ces deux mers. Astracan devenoit le magasin de l'Europe. On poussa l'assurance jusqu'à accepter un plan pour l'établissement d'une compagnie des Indes à Derbent et à Férabat, dont Zoubow et Marcow étoient les chefs et les protecteurs. Les flatteurs, les intrigans sollicitoient déjà des places de facteurs, de receveurs, de consuls, dans ces villes à conquérir; enfin, ce qui paroîtra incroyable à plusieurs, et ce qui n'en est pas moins vrai, on parloit déjà

des douanes, des tarifs, des droits d'entrée et de transit, dans un tems où l'on n'avoit pas encore pris un pouce de terre, et où l'ombre d'une possession dans les Indes n'existoit pas.

On dira que ces précautions anticipées annoncent bien l'impatience et la présomption d'une femme et d'un jeune favori ; mais n'a-t-on pas vu depuis, Paul I, à l'âge de quarante-cinq ans, nommer et faire embarquer le commandant et la garnison de l'île de Malthe, aussitôt qu'il s'en fut, par un oukas, déclaré le grand-maître ?

C'est peut-être ici le moment de s'étendre davantage sur ce vaste projet de ramener le commerce des Indes, par le golfe persique, dans la mer Noire ou la Caspienne, plus chimérique mille fois que celui de le conduire, par la mer Rouge, à la Méditerranée. Pierre I y sacrifia cinquante mille hommes, et y échoua. Anne l'abandonna, et se contenta d'un commerce facile avec les provinces septentrionales de la Perse. Elisabeth n'y songea pas.

Catherine y revint ; et cette entreprise n'est pas une des moins gigantesques de son règne. On voit bien que je ne veux pas parler ici de ces caravanes d'Usbeks et de Boukares, qui, de tems à autre, arrivent du nord de l'Inde ou du Kandahar, avec des marchandises qu'ils déposent dans les ports de la Caspienne, ou dans quelques villes voisines des frontières de Russie. Cette voie est trop longue, trop incertaine, sujette à trop d'inconvéniens ; et les objets de ces caravanes ne sont pas assez considérables pour alimenter un commerce actif et suivi.

L'Europe a paru craindre un moment l'exécution réelle de ce projet extraordinaire. Les Anglais, toujours avides, toujours envieux, toujours alarmés, envoyèrent des espions à Astracan et dans les différens ports de la Caspienne, pour juger des possibilités, et s'assurer du véritable état des choses. Les espions, dont *Took* fut l'un des principaux (1), retournèrent en Angle-

(1). Took vient de publier un ouvrage sur la Russie, plein des renseignemens les plus faux et les plus adu-

terre, convaincus que les Russes ne feroient jamais de révolution dans le commerce de ce côté-là. En effet, outre leur gouvernement oppressif, leur impéritie et leur caractère peu loyal, tant d'autres obstacles physiques et moraux s'opposent à

---

lateurs sur la prospérité et le commerce de cet empire. Il a vu à Archangel, à Pétersbourg et à Moscou, des marchands anglais riches, qui lui ont dit que le commerce florissait en Russie *pour eux*. Quelques seigneurs russes, en lui donnant à dîner, lui ont raconté le bonheur de leurs esclaves; et voilà mon Breton qui vient nous vanter l'état de servage de ce peuple fortuné. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Français en croient plutôt les relations perfides et intéressées de leurs rivaux que les observations de leurs compatriotes. On a dit dans la seconde partie de ces mémoires, que l'Angleterre faisoit le commerce de Russie avec le même avantage qu'on le peut faire chez les peuples barbares et ignorans, lorsqu'on en a le privilège exclusif. Les Russies sont les Indes septentrionales des Anglais : il est de leur politique de faire croire au gouvernement russe, qu'eux seuls en peuvent exploiter les productions à l'avantage des deux nations. Il paroît cependant que Paul commence à comprendre qu'il seroit plus naturel d'encourager et de protéger les entreprises de ses propres sujets. N'est-il pas honteux qu'un empire si puissant, qui possède les trois quarts des côtes de la Baltique, et qui entretient des flottes formidables, n'y ait point de marine marchande?

ce projet, qu'on peut sans témérité le ranger au nombre des rêves de la présomption.

Dans les siècles précédens, la voie d'Alexandrie, d'Alep, de Kaffa, pouvoit sans doute suffire aux besoins de l'Europe; et d'ailleurs, on ne connoissoit point d'autres chemins; mais parce que le commerce de l'Inde avoit autrefois un débouché par Bassora, l'Arménie, la mer Noire et celle d'Azow, s'ensuit-il, comme on le trouve si naturel en Russie, qu'il doive, ou qu'il puisse reprendre aujourd'hui la même route? L'Egypte, si favorablement située, a-t-elle jamais pu reconquérir cet avantage, après l'avoir perdu (1)? Les circons-

(1) De tous les projets gigantesques des Français, celui de s'approprier l'Egypte, et d'y ramener une partie du commerce de l'Inde, intéresse le plus le bonheur de l'humanité. Toute l'Europe, à l'exception de l'Angleterre, y gagneroit; et l'Allemagne, après la France, en recueilleroit le plus grand avantage. Venise, Trieste, Gênes, Augsbourg et Nuremberg, redeviendroient ce qu'elles ont été jadis. Mais l'ambition et les passions des souverains sont rarement d'accord avec le bien public. L'expédition de Buonaparte a été

tances ont trop changé, les besoins de l'Europe se sont trop multipliés ; l'art de la navigation et du commerce s'est trop étendu et trop perfectionné, pour que des caravanes, toujours exposées aux pillages des Arabes et Turcomans, puissent désormais suffire aux transports des objets que l'Europe tire de l'Inde. Le génie des Portugais a découvert, et la mauvaise-foi britannique s'est approprié exclusivement un chemin plus beau, plus sûr et plus facile. Si, malgré la communication directe entre la Chine et la Russie, on ne voit guère à Pétersbourg que le thé qui vient de la Hollande, comment espère-t-on y faire passer les productions du Malabar et de Coromandel ?

Autrefois les Européens n'avoient point de relations directes avec l'Inde. Les Arabes, les Turcs, les Indiens apportoient eux-mêmes les marchandises dans les ports

---

regardée comme le comble des forfaits et de l'extravagance. Pour la faire échouer, les probes Anglais sont devenus les tendres amis des bons Mameluks, et le tzar Paul a embrassé cordialement le sultan Sélim.

de la mer rouge et du golfe persique ; le premier avantage de ce commerce étoit donc tout de leur côté. Les Vénitiens, les Gênois, qui, à la vérité, acquirent d'immenses richesses, n'étoient guère que des facteurs. Aujourd'hui les Indiens, les Turcs et les Arabes ont disparu de la mer des Indes ; les Portugais, les Français, les Espagnols, les Hollandais se sont tour-à tour approprié ce commerce, et les Anglais l'exercent maintenant exclusivement : ils ont même conquis presque tous les pays qui lui donnent son aliment. Ces differens peuples européens feront-ils donc aujourd'hui le sacrifice des avantages dont ils jouissent depuis des siècles ? Leurs flottes, au lieu de gagner directement les mers d'Europe, s'engageront-elles dans les écueils du golfe persique, pour y déposer leurs trésors ? Les abandonneront-elles à d'incertaines caravanes, pour venir ensuite les racheter à Astracan ou à Théodosie (Kaffa) ? Voilà ce que l'on croyoit cependant dans le cabinet de Zoubow.

Dans quel cas la Russie pouvoit-elle donc s'approprier, ou du moins détourner une partie du commerce des Indes ? Voici la réponse à cette question, en mettant toutefois de côté les obstacles que son gouvernement et le caractère anti-commerçant de la nation apporteront sans cesse à toute entreprise de cette nature.

1°. Il faudroit d'abord que la Russie fût maîtresse absolue et paisible des côtes méridionales de la mer Noire, ou de la Caspienne ; car c'est là que se feroient nécessairement les entrepôts. Cette conquête est difficile à faire, et peut-être impossible à conserver. Mais à quoi serviroient ces villes d'entrepôts isolées, s'il n'y avoit aucune communication directe et assurée avec Bassora, ou Bender-Abassi ?

Les caravanes ne seront-elles pas toujours à la merci des Arabes, des Turcs et des Persans ? Il n'est pas naturel de présumer que ces derniers, dépouillés de leurs ports sur les mers en question, se prêtent encore volontiers aux vues de la

Russie, en lui facilitant sur leurs terres le transport des marchandises de l'Inde.

2°. Pour lever ces premiers obstacles, il faudroit donc s'assurer de la bonne volonté des cours d'Ispahan et de Constantinople. On ne pourroit parvenir à ce but, que par des traités fondés sur des avantages réciproques ; et cette seule condition rend déjà la chose incertaine. Mais peut-ont espérer de pareils traités ? seroient-ils durables, assurés avec la Perse, sujette à d'éternelles révolutions ? avec la Porte, dont les provinces éloignées sont toujours en insurrection, et qui ne peut pas protéger ses propres caravanes ? Ils sont surtout incompatibles avec la mauvaise foi, l'esprit de violence et de domination, qui distinguent particulièrement les agens moscovites. On exigeroit bientôt, sans restriction, ce qui n'auroit été accordé que conditionnellement ; et le passé a suffisamment éclairé les Turcs sur le danger de toute convention semblable avec la Russie. La monstrueuse alliance qui a

lieu en ce moment pour un autre objet, les éclairera davantage ( 1 ).

3°. Pour assurer cette communication nécessaire, libre et non interrompue, entre les mers d'Orient et celles qui baignent la Russie, il ne reste donc que la force des armes. Aussi Catherine embrassa-t-elle avec ardeur ce parti si analogue à son ambition belliqueuse. Le rétablissement d'Héraclius et celui de Sahli-Khan furent bien moins la cause que le prétexte de la guerre contre Méhémet. L'impératrice se flattoit, Zoubow, Markow et la tourbe des adulateurs l'assuroient que deux campagnes suffiroient pour subjuguer les vastes contrées gissantes entre la mer Caspienne, le Tigre et le golfe Persique. Elle se complaisoit à tracer sur la carte la marche victorieuse de ses armées. Elle leur faisoit franchir les montagnes, les fleuves et les déserts avec une étonnante facilité, et à cette époque, ses courtisans les plus ignares

(1) Celle dont il est parlé dans la note précédente.

apprirent la géographie. Les routes de Derbent, d'Erivant, de Tauris et de Schamachy, leur devinrent aussi familières que celle de Tzarskoé-Célo, et leur parurent plus praticables que celle de Gatschina ( 1 ).

Ne nous arrêtons pas davantage sur l'idée de vouloir conquérir et conserver la Perse ; ou plutôt supposons un moment que cet empire en partie soit envahi et subjugué : Bender-Abassi et l'antique Ormus sont au pouvoir des Russes ; mais le commerce de l'Inde n'est pas pour cela entre leurs mains. Il faut des vaisseaux pour le faire, il faut des flottes pour le protéger. Où trouver des matelots ? où prendre des bois de construction ? Si l'on venoit enfin à bout de construire et d'équiper quelques bâtimens, ne seroient-

(1) Le chemin de Tzarskoé-Célo à Gatschina, dont nous avons parlé dans le premier volume, étoit affreux. Le grand-duc le fit réparer en 1796 ; mais personne ne pouvoit passer par cette voie sacrée, qu'une carte du général Arkerow à la main, qui, le plus souvent, la refusoit avec brutalité.

ils pas bientôt la proie des escadres européennes qui gardent ces mers, et qui ne souffriroient point un nouveau pavillon ? Comment a-t-on pu croire que les Russes feroient dans l'Asie et dans les mers de l'Inde, ce qu'ils n'ont pas même encore pu faire dans la Baltique, qui mouille leurs côtes et baigne leur capitale ?

D'après ce que je viens d'alléguer, et mille autres réflexions que le lecteur fera lui-même, je crois pouvoir conclure qu'un commerce avec l'Inde, dont la Russie seroit le canal, est une conception qui a bien pu sortir du cerveau de la Minerve du Nord ( 1 ), mais dont la réalisation demande en Asie une révolution impossible à prévoir.

---

(1) Catherine II aimoit singulièrement à se voir comparée à Minerve, et on lui avoit persuadé qu'elle ressembloit à l'effigie de cette déesse sur les médailles grecques. Toutes les pièces que lui adressoient les auteurs qui lui connoissoient cette foiblesse, sont remplies d'allusions à cette prétendue ressemblance. Le galant prince Potemkin négligea rarement ce moyen de se rendre agréable. Catherine s'est fait broder, dessiner, graver et peindre, et ciseler en

On étoit bien loin à Pétersbourg de se faire les objections qu'on vient de lire. La tzarine *vouloit;* tous les obstacles devoient tomber. Les ministres et les généraux brigùèrent à l'envi la gloire d'avoir part à cette grande expédition.

Tandis que la cour se créoit tant de belles illusions, les troupes marchoient de toutes parts; et, vers le mois de mai 1796, une armée de trente mille hommes se trouvoit déjà rassemblée aux environs de Kislar. Comme la cour avoit donné une grande importance à cette guerre, on attendoit avec impatience le choix du général qui devoit la conduire : le public nommoit alternativement l'habile et féroce Kamensky (1), le vieux prince Prosorowsky,

sculpter par-tout en Minerve; et l'impératrice actuelle qui grave très-joliment sur pierres, gagna quelquefois ses bonnes graces, et même de riches cadeaux, en la représentant sous cette forme chérie.

(1) Le général Kamensky, dont nous avons déjà parlé, est connu en Russie par ses talens militaires, et davantage par ses actes de brutalité. Potemkin fut obligé de lui retirer le commandement en Moldavie, où il battoit les Turcs, mais où il brûloit et saccageoi

et même Souworow : d'autres pensoient que le général Goudowitsch, qui se trouvoit déjà à la tête d'une autre armée dans ces contrées, seroit déclaré chef de cette grande entreprise. Toutes ces suppositions furent fausses. Le frère cadet du favori, ce Valérien Zoubow dont nous avons parlé dans la première partie de ces mémoires, fut revêtu de cet important commandement.

Dans l'oukas par lequel Catherine le déclare général de l'armée, elle se sert d'expressions presqu'alors inusitées en pareille occasion. *Nous avons*, dit-elle, *nommé notre très-cher et tendrement aimé, comte*

---

tout avec une impitoyable barbarie, en cela digne émule de Souworow. Le trait suivant est de lui. La femme d'un officier vint solliciter auprès de lui l'élargissement de son mari, mis aux arrêts depuis quelques mois pour une faute légère. Le cynique Kamensky étoit sans caleçons. Il court à la rencontre de la dame, en relevant sa robe de chambre : « Que voulez-vous de moi, madame, que voulez-vous? vous voyez bien que je ne..... *puis rien faire pour vous.* » L'empereur l'a rappelé, l'a nommé feld-maréchal et gouverneur de Wibourg.

*Valérien Zoubow pour, etc. etc.* Ces particularités sont peu de chose, mais elles caractérisent Catherine, qui finit par afficher dans ses oukas des sentimens et des foiblesses qui ne devoient être confiées qu'à des billets doux (1).

L'armée s'étoit déjà mise en marche, lorsque Valérien y arriva; il étoit suivi d'une foule de volontaires qui couroient aux faveurs bien plutôt qu'aux combats. Le prince Zizianow, originaire de Géorgie, les généraux Rimsky-Korsakow, le même qui commande les Russes en Suisse et en Allemagne, Rachmanow qui s'étoit distingué dans la guerre de Suède, et le

(1) Catherine écrivoit souvent à l'armée à Valérien Zoubow. Nous avons vu qu'il partageoit avec son frère les faveurs de la souveraine. Ces lettres étoient pleines d'expressions tendres; il n'en faisoit point mystère, et ses réponses étoient ordinairement l'ouvrage de quelque ami plus instruit que lui. Le comte Valérien, malgré sa jambe de bois, est un très-bel homme, d'une physionomie douce et agréable; mais ses mœurs et la tournure de son esprit rappellent trop son éducation négligée, et les mauvaises sociétés qu'il a fréquentées.

cosaque Platow, excellent partisan, commandoient sous lui.

Il n'y a guère qu'un chemin praticable pour entrer dans la Géorgie avec une armée et son attirail; c'est celui qui côtoie la Caspienne. Le Caucase oppose par-tout des sommets inabordables et des précipices terribles, des torrens toujours débordés et des forêts impénétrables. Son sein renferme des peuplades belliqueuses, féroces et presque toutes ennemies de la Russie, qui attenta souvent à leur indépendance. La chaîne qui borde la mer Caspienne est la moins escarpée; dans quelques endroits elle laisse de grandes plages sablonneuses entre elle et la mer, mais le plus souvent les rochers viennent tomber à pic jusque dans les flots où ils suspendent leurs cimes menaçantes. Ce ne fut donc qu'avec beaucoup de tems et de difficultés que l'armée Russe pénétra dans ces défilés, quoiqu'on eût pris la précaution de charger les vivres et les bagages sur les vaisseaux qui la côtoyoient. Elle ne rencontra cependant d'autres obstacles que ceux de la nature;

on ne lui disputa pas même les gorges dangereuses qui se trouvent près de Derbent, et qui sont fameuses sous le nom de Portes-Caspiennes. Méhémet-Khan, comme nous l'avons dit, avoit évacué la Géorgie, et Héraclius étoit rentré dans Tiflis. Le prétexte spécieux de la guerre n'existoit déjà plus.

Les Russes arrivèrent enfin devant un vieux château à quelque distance de Derbent; une centaine de Lesghis et de Persans s'y étoient jetés : leur résistance fut opiniâtre; ils aimèrent mieux se faire passer au fil de l'épée, que d'accepter une capitulation et rendre les ruines de la tour qu'ils défendoient : ils périrent tous, et quelques jours après, la ville de Derbent se rendit à la suite de quelques pourparlers.

Derbent est une ville assez considérable, et la capitale du Daguestan. Son port ou plutôt sa rade est la meilleure de toute cette côte; sa situation au pied des montagnes et au débouché des Portes-Caspiennes la rend très-susceptible de défense; mais ses fortifications ne consistent qu'en

des restes d'un vieux mur flanqué de tours délabrées, sans artillerie, sans ouvrages avancés (1). Les Persans sont encore plus

(1) Le C. Chantreau, dans son voyage de Russie, parle de Derbent comme d'une place imprenable. J'ignore ce qui a pu l'induire en cette erreur et dans une quantité d'autres plus palpables dont son ouvrage fourmille. On est souvent tenté de croire qu'il n'a point été en Russie, du moins à l'époque qu'il donne pour celle de son voyage. *Le Voyage de deux Français* est bien supérieur, tant par le fond, que par la forme; mais il n'est pas exempt de ces inexactitudes, qui frappent d'abord ceux qui habitent un pays, dans les relations de ceux qui ne l'ont vu qu'en passant.

La *Vie de Catherine II* qui a paru depuis, mérite encore plus ce dernier reproche, quoique la seconde édition ait fait disparoître une partie des bévues grossières de la première; mais on y reconnoît toujours le libraire plutôt que l'historien, et la convenance plutôt que la vérité. Tout ce que le compilateur dit, ou fait dire du voyage de Tauride et de madame de Witt, tout ce qu'il raconte de la dernière guerre de Turquie, et de la prise d'Ismaïl, fournit des preuves continuelles qu'il ne connoissoit ni les personnes ni les lieux. Le fait qu'il rapporte concernant l'émigré Langeron est faux. Il n'étoit alors rien moins que question d'une expédition contre la France. Potemkin se moquoit hautement des paladins de Coblence, qu'il traitoit de lâches pour avoir abandonné leur roi; mais il paroissoit jaloux de la Fayette, qui absorboit alors l'attention de

ignorans que les Turcs dans tout ce qui est fortification. Leur principale force consiste en cavalerie : on sait que la leur est excellente.

Pour relever le merveilleux de cette conquête, on débita à la cour, on publia dans les papiers, que le vieillard, âgé de 120 ans, qui remit à Zoubow les clefs de Derbent, étoit le même qui les avoit déjà remises à Pierre I en 1722. Les gazettes

---

l'Europe qu'il eût voulu concentrer sur lui seul. La gloire de Buonaparte eût sans doute fait mourir d'envie et de chagrin cet homme ambitieux. Ce que le même auteur raconte de l'amitié du grand-duc pour le colonel Laharpe est encore plus faux. Paul a toujours eu une aversion décidée pour Laharpe, dont la franchise républicaine, la droiture et la physionomie le choquoient autant que la confiance dont Catherine honoroit cet Helvétien. Le major Masson attribuoit en partie sa disgrace et sa déportation à sa prétendue ressemblance avec Laharpe et à ses liaisons avec lui.

Je suis cependant loin de refuser à cet ouvrage les éloges qu'il mérite à d'autres égards. On y trouve des faits curieux, des anecdotes piquantes, des points de vue nouveaux, des réflexions intéressantes, et des morceaux parfaitement bien écrits; mais tout cela ne devroit pas s'intituler : *Vie de Catherine*,

allemandes répétèrent, et les écrivains d'histoires et de voyages à Paris y copièrent cette particularité qui mérite à peine d'être réfutée. Le fait est qu'il se trouva à Derbent un vieillard qui prétendoit se souvenir de l'entrée du tzar, et cela n'a rien d'extraordinaire.

La prise de Derbent fit à Pétersbourg la plus vive sensation. On l'annonça au bruit du canon et au son de toutes les cloches. Tous ceux qui s'étoient distingués, c'est-à-dire, tous ceux qui formoient la petite cour du petit satrape Valérien, furent récompensés.

L'armée russe, ne rencontrant point d'ennemis, s'avançoit toujours. Elle occupa Bakou, autre petit port, et ensuite Schamachy, ville jadis fameuse par ses manufactures, et ensuite ruinée par Schach-Nadir. C'est ici que l'armée russe fut obligée de s'arrêter en juillet. Les pluies abondantes, accompagnées de chaleurs excessives auxquelles le soldat russe ne résiste guère, l'usage immodéré des fruits et des melons, les vents mortifères,

et l'insalubrité naturelle de ces contrées, suspendoient les opérations. Les contagions de tout genre commencèrent alors leurs ravages parmi les troupes, et les renforts qui arrivèrent continuellement de l'armée de Goudowitsch, ne firent que grossir le nombre des malades et augmenter l'embarras. Il fallut abandonner le plat pays, et se rapprocher des montagnes où l'air est moins malfaisant. Mais cette précaution, peut-être nécessaire, avoit de grands inconvéniens; car, outre qu'elle arrêtoit tout-à-coup les opérations au milieu de la campagne, elle exposoit l'armée aux attaques des peuples du Caucase; et effectivement, depuis le mois d'août jusqu'au mois de novembre, les Russes furent continuellement harcelés et assaillis.

Ces montagnards, si l'on excepte les féroces Lesghis, ne pouvoient être bien redoutables à des troupes aguerries; mais ils les fatiguoient sans cesse, et les empêchoient de jouir d'un repos dont elles avoient besoin pour se rétablir. On repous-

soit toujours ces attaques avec succès; mais ces petits combats, toujours renouvelés, coûtoient du monde aux Russes sans avancer leurs affaires. En octobre les montagnards tentèrent davantage : soutenus par un corps de cavalerie persane, ils surprirent quelques bataillons de chasseurs et en firent un grand carnage : toute l'armée fut en alarme, et ce ne fut qu'après un combat opiniâtre et meurtrier qu'on put les forcer à la retraite. Ils laissèrent plus de mille des leurs sur le champ de bataille. Les Russes, de leur côté, essuyèrent une perte considérable, et eurent à regretter plusieurs braves officiers, entre autres le colonel Bakounin, qui vint mourir aux lieux qu'avoient habités ses ancêtres (1).

(1) Cette famille est nouvelle en Russie. Lorsque Pierre I prit Bakou, il trouva dans cette ville un jeune Persan dont la physionomie lui plut, et l'emmena en Russie. Il le fit instruire, et lui donna le nom de Bakounin. Le colonel Bakounin dont il est question, est son neveu. Les Russes ont encore la coutume barbare d'enlever les enfans dans les pays où ils

C'est ainsi que dépérissoit cette armée sans avoir encore vu l'ennemi qu'elle venoit proprement combattre. Méhémet-Khan, connoissant la supériorité de la discipline et des armes européennes, s'étoit très-sagement gardé d'aller à la rencontre des Russes dans les monts de Géorgie et les gorges de Daghestan, où la cavalerie, son unique force, lui devenoit inutile. Assuré que le climat et les maladies combattroient pour lui avec succès, il se retira tranquillement derrière l'Araxe, et campa ses armées dans les plaines salubres qui avoisinent Tauris. C'est là qu'il parut vouloir attirer l'armée russe, pour

---

font la guerre. Ces enfans deviennent ensuite leurs esclaves, leurs domestiques, ou leurs affranchis. S'ils tombent entre les mains d'un maître puissant, ou si, par un bonheur plus rare, le souverain les adopte et en prend soin, ils deviennent eux-mêmes grands seigneurs, et la tige de familles considérées. C'est ainsi qu'il y a des *Benders-sky*, des *Vinger-sky*, des *Belgrad-sky*, des *Bakou-nin*, etc. etc. C'est ainsi qu'un des plus puissans favoris de Paul, nommé *Iwan-Pawlowitsch Koutaitzow*, est un Turc, qui fut d'abord son valet de pied, et qui est aujourd'hui l'un de ses premiers conseillers d'état.

décider de l'empire par une bataille. Fidèle à l'usage des Mèdes et des Persans anciens et modernes, il évita d'abord toute action générale, et dévasta les provinces situées entre l'Araxe et le Cyrus. Les arbres furent coupés, les villages brûlés, les champs détruits; les habitans abandonnèrent ces contrées malheureuses qui n'offroient plus qu'une immense solitude, où l'armée russe et le parti qu'elle protégeoit trouvèrent une autre Champagne.

Voilà où en étoient les choses à la fin de l'année 1796. L'armée de Goudowitsch s'étoit épuisée pour renforcer celle du comte Zoubow; des régimens marchoient encore de différentes parties de l'empire, pour la renouveler et la grossir; mais malgré les secours continuels, elle se trouvoit réduite à dix-huit mille hommes, et tout sembloit annoncer que cette guerre entreprise si légèrement, et dont l'on s'étoit promis tant de merveilles, alloit finir par la ruine entière d'une des plus belles

armées que l'ambition ait jamais sacrifiées (1).

Si ses premiers progrès avoient rempli de joie et d'espérance la cour de Pétersbourg, son inaction inattendue et ses pertes continuelles répandirent le découragement; mais Catherine, loin de se désister de son vaste projet, et du choix qu'elle avoit fait d'un jeune homme sans expérience pour l'exécuter, faisoit de nouveaux efforts pour continuer cette guerre, lorsqu'elle mourut subitement, avant d'en voir

(1) Les détails de cette guerre resteront long-tems cachés; tout est secret en Russie. Les gazettes de Moscou et de Pétersbourg n'écrivent que ce qu'on leur ordonne; on a grand soin de taire les pertes; les souverains même les ignorent, ou sont les derniers à les apprendre. En 1784, un corps de troupes russes fut taillé en pièces dans le Caucase avec son chef et un prince de Hess-Rheinfels. On ne le sut que plusieurs années après. En 1789, le général Bibikow essuya un pareil échec; on le cassa, et on lui imposa le silence sur les circonstances de son désastre encore ignorées. Il semble cependant que, pour les princes aussi bien que pour les républiques, il y auroit toujours moins d'inconvéniens à dire la vérité. Le peuple et les soldats ne lisent pas les gazettes, et ceux qui les lisent exagèrent les échecs qu'on prétend cacher.

l'issue, et sans qu'aucun évènement remarquable eût illustré cette dernière entreprise de son règne.

Le comte Zoubow, campé sur les bords du Cyrus, reçut tout-à-coup cette funeste nouvelle, avec l'ordre de faire prêter serment par son armée à Paul I, et d'attendre de nouvelles instructions pour agir. Il obéit. Trois semaines après, il reçoit un nouveau courier avec un gros paquet de dépêches à son adresse. Il l'ouvre ; mais quel fut son étonnement de n'y trouver ni ordre, ni instruction pour lui ! Il étoit général de l'armée, et toutes les lettres étoient adressées aux chefs des régimens. Il fallut dévorer cet affront, et expédier les lettres dont il ignoroit le contenu. Il en fut bientôt instruit : elles renfermoient l'ordre positif de ramener les troupes en Russie, sans délai et par le chemin le plus court. Les chefs stupéfaits s'adressent à leur général, et lui représentent l'impossibilité de se mettre en marche dans une pareille saison. Les gorges du Caucase qu'il falloit repasser, étoient couvertes de neige, et l'armée qui

avoit cru se porter en avant, n'avoit point de magasins sur ses derrières. La cavalerie déjà exténuée se trouvoit sans fourrages. Zoubow, en reconnoissant ces vérités, déclara qu'il n'avoit rien à leur commander, et qu'ils devoient suivre les ordres de l'empereur. Cette armée délabrée et sans chefs se mit donc en marche, malgré l'hiver et la disette. Chaque colonel, ou plutôt chaque régiment prenant sans ordre la route qui lui sembla la meilleure, il en résulta une confusion et des embarras qui augmentèrent les désastres de cette retraite, plus funeste à la Russie que la perte d'une grande bataille. Les tristes débris de l'armée arrivèrent enfin, après six semaines de marche, à Kislar, au printems de 1797.

Cependant le général Zoubow, qui n'avoit reçu aucun ordre, étoit resté sur le Cyrus avec deux bataillons de chasseurs, apparemment oubliés. Il ne savoit trop que devenir, et sa position étoit dangereuse à six cents *verstes* des frontières russes. Heureusement pour lui, les Persans et les Lesghis n'apprirent que très-tard la dé-

fection de son armée, qu'il prit enfin le parti de suivre. De retour en Russie, il donna sa démission, ainsi que plusieurs des officiers qui commandoient sous lui.

Telle fut l'issue de cette grande expédition de Perse, qui vivra long-tems dans le souvenir des Russes. Paul, qui l'avoit toujours désaprouvée, fit sans doute prudemment de la finir; mais il le fit sans traité préalable, et d'une manière extraordinaire et bien opposée à ses principes sévères de subordination. Sa passion l'emportoit tout entier vers une expédition plus grande et plus lointaine encore, vers la France et l'Italie. Nous verrons bientôt si le résultat de cette nouvelle entreprise sera plus glorieux pour lui.

# FINANCES.

*Revenus de l'empire sous Catherine. Impôts. Entraves du commerce. Assignats. Leur discrédit. Mines du Kolivan. Yhrmann. Lazarow. Altération de la monnoie. Sages mesures de Paul. Fausses opérations. Fonte de la vaisselle. Prodigalités. Bâtimens. Systéme de corruption. Notes intéressantes.*

---

La science des finances, si compliquée, si embrouillée partout, et celle du commerce, qui, par sa perfection même, est devenue aujourd'hui le fléau de l'Europe, sont encore dans leur enfance en Russie. La première fut sur-tout un secret pour Catherine; ou peut-être la croyoit-elle inutile à un despote qui regarde le bien de ses sujets comme le sien propre, et qui peut à son gré multiplier les charges et les impôts.

Pendant le cours de son règne, Catherine a doublé les revenus de l'empire;

qu'on peut évaluer de 55 à 60 millions de roubles (a), depuis le démembrement de la Pologne. Mais il ne faut pas croire que cette prodigieuse augmentation soit le fruit de combinaisons profondes et de la perfection de l'industrie nationale. L'impératrice haïssoit toute opération financière, dont le succès, quoique certain, eût été lent et progressif. Elle n'aimoit point à attendre, et savoit d'ailleurs fort bien qu'un *oukas* émané de sa toute-puissance rempliroit plus tôt ses coffres, que la sage économie d'un Sully et les ingénieuses spéculations d'un Colbert. Le premier, le plus sûr principe de finance, consiste certainement à rabaisser les dépenses au niveau des recettes, et non pas de chercher continuellement à élever celles-ci au niveau des autres, comme le font encore aujourd'hui nos grands spéculateurs. Catherine étoit femme et prodigue; elle aimoit le luxe et l'éclat; faut-il s'étonner qu'elle ait pensé comme eux?

(a) Il est question de roubles en papier; le rouble à 3 livres de France, ou 1 flor. 22 kr. d'empire.

Elle trouva donc plus facile et plus convenable de doubler, de tripler même les impôts. Le *Podouschni-oklad* (capitation), les *Poschlénie-denghi* (lods et ventes), et sur-tout le prix du sel et de l'eau-de-vie subirent cette rapide augmentation.

Le *Podouschni-oklad*, mot à mot, impôt sur les ames, est une taxe à laquelle les mâles seuls sont soumis; (les femmes, qui étoient autrefois en Russie, comme en Turquie, censées ne pas avoir d'ames, en sont encore exemptes.) Cette capitation, avant 1762, n'alloit pas à un rouble par individu; Catherine la tripla successivement, et nous verrons que Paul la doubla encore.

La vente de l'eau-de-vie, comme celle du sel, appartient exclusivement à la couronne; c'est un de ses principaux revenus. Chaque gentilhomme qui veut fabriquer de l'eau-de-vie, fait avec la couronne un contrat, par lequel il s'engage à en fournir une certaine quantité pour un prix stipulé. Il s'expose à la confiscation de ses biens,

s'il en fabrique davantage que le contrat ne le porte, et l'on fait à ce sujet des visites domiciliaires très-exactes. Cette eau-de-vie est livrée aux entrepreneurs de la couronne, qui la distribuent dans les cabarets, où elle se vend en détail. Les cabarets (*habaki*) se sont prodigieusement multipliés sous le règne de Catherine, qui sembloit provoquer l'ivrognerie de ses sujets, pour avoir leur argent. Le profit de la couronne sur cette denrée est exorbitant: elle revend 25 et 30 roubles le *vedro*, ou barrique, qu'elle reçoit à raison de 15 ou 18 roubles. On fait monter ce revenu au-delà de 10 millions; mais il n'existe pas un impôt indirect plus onéreux, plus funeste, plus immoral et plus honteux. En Livonie, en Esthonie et dans la Russie-blanche, la noblesse avoit conservé le droit de fabriquer et de vendre l'eau-de-vie. Les nobles en font le trafic le plus scandaleux : c'est ordinairement à la porte des églises qu'ils établissent leurs cabarets; et les ministres du culte, qui ont souvent

part à ce même droit, se gardent bien de prêcher contre l'ivrognerie (a).

Le commerce des villes maritimes n'a pas moins excité la cupidité du gouvernement. Les douanes ont été partout multipliées, et chaque année a vu naître de nouveaux tarifs et de nouveaux réglemens, tous plus contraires les uns que les autres aux vrais principes. Les taxes mises sur l'importation comme sur l'exportation sont déjà exorbitantes, et finiront par porter le dernier coup au commerce. On eut la simplicité de croire que le poids n'en retomberoit que sur les étrangers, sans songer que ceux-ci augmenteroient le prix de leurs marchandises en raison des droits qu'on leur feroit payer.

Les douanes de l'empire rapportent environ 10 millions de roubles, dont les consommateurs russes font tous les frais. C'est pour grossir les revenus de l'état, et non pour arrêter les excès du luxe et favo-

(1) En Livonie, les ministres, au lieu de pension, ont une terre, avec des esclaves, et tous les droits seigneuriaux.

riser l'industrie nationale, qu'on a si fortement imposé les marchandises étrangères. L'importation, loin de diminuer, va toujours en augmentant, et il en sera de même aussi long-tems que la Russie se verra, comme aujourd'hui, sans manufactures, sans industrie, et que la cour et les particuliers voudront vivre sur le même pied que ceux qui trouvent dans leur propre pays tous les objets de luxe et de magnificence.

Une quantité de ces objets sont prohibés ; mais les magasins n'en sont pas moins fournis, et les dernières dispositions par lesquelles l'empereur restreint l'importation, par la mer Baltique, aux ports de Riga et de Kronstadt, achèvent de ruiner le commerce, sans empêcher la contrebande. Ces deux ports privilégiés gagnent sans doute à ce nouvel ordre de choses ; mais ceux de Libau, de Pernau, de Revalet de Narva, réduits à une exportation insignifiante, seront bientôt dans une complète stagnation.

Si des réglemens ont proscrit un grand

nombre d'articles ci-devant permis, les objets dont l'entrée n'a pas été prohibée se sont multipliés à proportion ; de manière que, par le renchérissement des marchandises, la somme pécuniaire de l'importation a considérablement augmenté.

Ce sont les Anglais presque seuls qui pompent le numéraire et le plus clair des productions naturelles de la Russie, depuis que cet empire a fermé ses ports à tout ce qui vient directement de France. Le traité de commerce qu'avoit conclu le ministre Ségur, étoit fondé sur des avantages réciproques, des besoins mutuels et des échanges directs entre les deux nations. La France est véritablement le seul pays de l'Europe qui puisse fournir immédiatement à la Russie l'huile et le vin qui lui manquent : l'Angleterre ne produit rien, et fait chèrement payer son industrie (1).

(1) Ce traité de commerce, le premier entre la France et la Russie, méritera de servir de base à ceux

Si le gouvernement russe a entravé et rendu plus onéreux à ses sujets leur commerce avec l'étranger, il faut convenir à

---

que l'on pourroit conclure un jour, si cette puissance prenoit enfin le sage parti de faire elle-même son commerce dans la Baltique, ou de le faire respecter par les tyrans des mers. Cette résolution peut seule motiver les flottes formidables qu'elle entretient, et la dédommager des frais qu'elles lui coûtent. L'historien de Frédérick-Guillaume II parle certainement trop modestement de ce traité, que la France dut à son habileté autant qu'à la déférence personnelle que Catherine avoit pour lui. Le principal rédacteur du côté de la Russie, fut le conseiller d'état Koch, l'un des plus savans publicistes du cabinet de Pétersbourg. Il avoit parcouru avec dictinction tous les grades diplomatiques, et avoit déjà été employé dans plusieurs négociations importantes. Il fut souvent admis à discuter des matières politiques avec l'impératrice en personne; il influa dans plusieurs décisions, avant que Zoubow, Marcow et Altesti se fussent exclusivement emparés des affaires étrangères, et que la révolution française n'en eût fait écarter les Français. Koch étoit de Strasbourg: les gazettes firent souvent mention de son frère, qui jouoit un rôle honorable à l'assemblée législative, et à qui l'on connoissoit des lumières et de la philosophie; il fut écarté, et ne dut peut-être son salut en Russie, qu'à la persécution qu'éprouva bientôt le professeur sous le règne de la terreur. Etrange influence des malheurs d'un frère sur le bonheur de l'autre!

sa louange qu'il n'a point empêché la circulation intérieure. On n'y a jamais connu l'accise, ni tous ces impôts absurdes qui gênent la communication d'une province à l'autre, et de la campagne à la ville. La villageoise, qui apporte une poule au marché, n'est pas tenue, comme en d'autres pays, de le déclarer à la barrière et de payer, avant même de savoir si elle pourra vendre. Mais revenons à notre sujet, dont ces particularités nous éloigneroient insensiblement.

Les ressources naturelles et forcées de l'empire étoient cependant loin de suffire aux besoins de la cour, à l'avidité dévorante des favoris ou de leurs créatures, et aux fraudes impunies des administrateurs. Il falloit sans cesse créer de nouveaux moyens. La Crimée fut envahie, dépeu-

---

Paul, à son avènement, lui donna d'abord des preuves de sa malveillance; mais ayant ensuite senti le besoin d'un négociateur versé dans les affaires d'Allemagne, il le créa son conseiller privé et chevalier de son ordre, pour l'envoyer à la diète de l'empire. Koch mourut subitement en se préparant à partir pour Ratisbonne.

plée et pillée en 1784, comme la Lithuanie l'avoit été en 1773. La Moldavie fut rançonnée et saccagée, et la Pologne enfin dépecée et confisquée au profit de la tzarine, des Zoubow, des Marcow, des Besborodko, des Souworow, et de mille autres spoliateurs subalternes.

L'impératrice eut enfin recours aux assignats. En créant ce papier-monnoie, elle s'étoit solemnellement engagée à n'en porter jamais la somme au-delà de cent millions de roubles, et la banque, établie à cet effet, devoit en répondre. Ces assignats, émis d'abord dans une juste proportion avec le numéraire, conservèrent quelque tems leur crédit. Ils facilitoient la circulation intérieure d'un empire immense, dont les paiemens, se faisant en grande partie en cuivre, étoient sujets à bien des inconvéniens; ils facilitoient davantage encore la représentation des fortes sommes qui passoient dans les mains des banquiers et des riches particuliers de la capitale. Les seigneurs de la cour et les joueurs furent d'abord enchantés de pou-

voir porter leur argent comptant dans leurs porte-feuilles; et au commencement, il se fit même un agio de deux jusqu'à cinq pour cent, en faveur du papier.

Cette ressource étoit trop commode pour ne pas en abuser. La fabrique des assignats, établie sous les yeux de Catherine, à Tzarskoé-Célo, n'eut bientôt plus de relâche, et l'on évalue à 600 millions le papier-monnoie mis en circulation (1). On se garda bien d'avouer cette fraude; mais elle étoit trop manifeste pour duper le public. Les assignats tombèrent, le numéraire devint rare, et bientôt disparut.

---

(1) C'est dans les profusions inconcevable dont Catherine a donné l'exemple unique, qu'il faut chercher l'une des premières causes de l'énorme multiplication des assignats. L'on se fera une idée nouvelle, mais juste, de sa prétendue générosité, quand on saura que chaque million qu'elle dissipoit en prodigalités, par ostentation plutôt que par bienfaisance, étoit un vol réel fait à ses sujets. Il ne lui en coûtoit que quelques rames de papier, et aux yeux de l'Europe abusée, elle passoit pour généreuse et magnifique.

Au commencement de la dernière guerre de Turquie, les assignats ne perdoient encore que dix pour cent; mais, aussitôt que les armées furent entrées en Moldavie, dès qu'il fallut tirer leur subsistance de la Pologne, le numéraire immense qui sortit de l'empire, fit perdre subitement au papier jusqu'à vingt pour cent. A mesure que les espèces devenoient rares, l'on multiplioit les assignats. Catherine en créa même une nouvelle espèce, sous le nom de *billets de cabinet*. Ces billets étoient destinés au paiement des dettes particulières de l'impératrice; mais ils ruinèrent un grand nombre de familles aisées, qui avoient fait des avances à la cour; et à la fin, personne n'en vouloit plus accepter. Ce n'étoit proprement que des lettres de change à un an d'échéance, et à raison de six pour cent d'intérêt. Le terme échu, le cabinet se soucioit peu de payer; et on a vu des marchands, dans un besoin pressant, les négocier à quarante pour cent de perte. Le cabinet poussa l'injustice jusqu'à refuser les intérêts qui alloient au-delà

d'une année, et à exiger un sacrifice de ceux qu'il remboursoit. Cette mauvaise foi, qu'il attribuoit personnellement à Catherine, lui ravit le reste de confiance que ses sujets lui conservoient, et que les étrangers lui avoient retirée dès long-tems. On tripla le prix de tout ce qui fut vendu à la couronne; et comme il y eut toujours un grand nombre d'intrigans et de corrupteurs protégés par les valets, les femmes de chambre et les chefs du cabinet, qui se faisoient payer en partageant leur immense profit, il y eut autant de fortunes scandaleuses, qu'on avoit vu de ruines déplorables.

Les années de 1789 à 1795 portèrent les derniers coups aux finances et aux assignats. On ne vit plus ni or ni argent, et le cuivre commença à devenir très-rare. On demandera peut-être ce que devint le numéraire? Je répondrai qu'il a toujours été assez rare en Russie, et que la vaste étendue et le peu de population de cet empire rendoient la circulation lente et pénible. Tant que les assignats se soutinrent, les

ouvriers, les paysans les acceptèrent, quoiqu'avec répugnance. Quand le papier eut perdu deux tiers de sa valeur, on fut forcé d'employer les coups de bâton pour les faire recevoir dans les campagnes. Mais le paysan russe ne s'accoutume point à regarder un morceau de papier bleu ou rouge comme une pièce de monnoie. Il l'échange, aussitôt qu'il le peut, contre des espèces d'or et d'argent, qu'il va ensuite enfouir dans les champs et dans les bois, pour les dérober à l'avidité de ses maîtres. Cette coutume d'enfouir l'argent est aussi générale qu'elle est ancienne parmi les peuples russes : elle est d'ailleurs très-naturelle où le paysan n'a ni propriété, ni hérédité, où il est forcé souvent de paroître plus misérable encore qu'il ne l'est en effet, pour ne point tenter la cupidité de ses tyrans (1). Il n'est pas possible de cal-

(1) Le paysan qui enfouit son argent, le fait le plus secrètement qu'il le peut; il est surveillé par son Pravitel (intendant), et il sait que sa femme ou ses enfans pourroient le trahir, ou le voler. Il meurt le plus souvent sans avoir révélé son trésor : quelquefois

culer les sommes qui sont journellement enlevées, de cette manière, à la circulation. L'aperçu suivant en donnera l'approximation. On compte annuellement trente mille ouvriers, maçons, charpentiers, bateliers, fiacres ou cochers (*Iswoschtschikis*), qui viennent des provinces éloignées chercher de l'occupation à Pétersbourg, où ils restent cinq ou six mois. Dans cet espace de tems, chacun d'eux gagne au moins 65 roubles, en comptant sa journée à 40 kopeks. Il en résulte un total d'environ deux millions de roubles. Deux tiers de cette somme s'en vont pour leur entretien durant leur séjour dans la capitale, et pour acquitter leurs redevances envers la couronne et envers leurs

---

il est subitement vendu, fait soldat, transplanté ailleurs; or, dans tous ces cas, l'argent reste enterré et ne reparoît plus. J'ai été moi-même témoin de la découverte d'un pareil trésor, caché au pied d'un arbre qui fut renversé par le vent. Le propriétaire étoit sans doute mort; car on n'y trouva que des roubles de Pierre I et d'Anne. L'introduction du papier-monnoie et les guerres continuelles ont singulièrement multiplié les enfouissemens.

seigneurs ; le reste est converti en espèces, dont la meilleure partie est certainement enterrée. La même chose arrive à Moscou, et, proportion gardée, dans les autres villes de l'empire.

Quoique les entrailles de la terre engloutissent de cette manière un aussi grand numéraire (il n'est point encore question ici du cuivre), on ne peut cependant le comparer aux sommes immenses que les profusions de la politique corruptrice de Catherine ont fait sortir de ses états pendant les dix dernières années de son règne. Le prince Potemkin a sacrifié des millions pour acheter les boyards de Moldavie, pour se faire livrer Bender, pour soudoyer ses espions à Constantinople, pour faire révolter les Grecs de l'Archipel, les Albanois et d'autres sujets de la Porte le long du golfe adriatique (1). Quels trésors n'a-

(1) Un aventurier, qui se faisoit nommer comte Yewlitsch, aujourd'hui général, et qu'on a beaucoup vu chez le prince Besborodko, fut en partie chargé de cette commission. On lui donna trois à quatre cent mille roubles pour armer les Monténégrins, les Alba-

t-on pas distribués aux lâches Polonais qui

nois et les Illyriens, ses compatriotes. Il n'y réussit pas; mais il s'enrichit, et s'en vantoit lui-même effrontément. Un autre aventurier, le pirate Lambro-Cazzioni, dont j'ai déjà parlé comme bouffon de Zoubow et médecin de l'impératrice, reçut la même commission, et dissipa environ la même somme dans l'Archipel. Le général Tamara fut également envoyé à Venise et à Raguse, avec le même succès. Psaro, ministre de Russie à Malthe, et l'amiral Gibs, ne furent pas plus heureux. Après la paix de Yassi, tous ces messieurs revinrent à Pétersbourg, s'accusant mutuellement de vol, de rapine et de trahison. Leur procès finit par la disgrace flétrissante de Tamara, né en Ukraine, mais Grec d'origine. On lui reproche en Russie l'astuce et la mauvaise foi de ses anciens compatriotes. Malgré la régularité de ses traits, il a une de ces physionomies auxquelles on ne se fie guères. Tamara a étudié et voyagé avec fruit; il connoît également la littérature ancienne et moderne, et sa conversation seroit agréable et instructive, s'il étoit moins tranchant, moins avantageux. Il a long-tems résidé à Tiflis, et visité tous les pays entre la mer noire et la Caspienne, dont il parle les langues et connoît les usages. Le général Tamara, homme instruit, mais officier médiocre, affecta un singulier mépris pour les troupes prussiennes, et sa haine contre la France est vraiment puérile. En société, il se plaisoit à tirer souvent un César de sa poche, pour expliquer les endroits où le sublime usurpateur dit du mal des Gaulois, dont Tamara retrouvoit le

ont vendu leur patrie, aux Pototsky (a) (1), aux Rzewousky, aux Kassakowsky, aux Branitsky, aux Massalsky, aux Courlandais Howen, Heyking, etc? Quelles sommes n'a pas coûté la défection de

caractère féroce et ennemi du repos dans leurs descendans. Je ne m'étends sur cet homme jusqu'ici inconnu, qu'à cause du rôle important qu'il commence à jouer. Amateur de chevaux, Tamara avoit eu occasion d'en procurer quelques-uns à Paul, qui en avoit été fort content, et qui est excellent cavalier. Paul, devenu empereur, s'est ressouvenu de ce petit service; et le général disgracié, par les raisons rapportées plus haut, vient d'être nommé à l'ambassade importante de Constantinople. Les Français n'y trouveront point d'ennemi plus ardent, et je conseille aux agens de la république, de redouter cet homme dangereux (*).

(a) Nous écrivons Pototsky, au lieu de Potocky, pour indiquer la vraie prononciation de ce nom; et Branitsky, au lieu de Branicky.

(1) Ne confondons point cet indigne Félix Pototsky, auteur de la ruine de sa patrie, avec Ignace Pototsky qui s'est sacrifié pour elle, et qui a si long-tems langui dans les cachots de Schlusselbourg, d'où la générosité de Paul le tira.

(*) Les événemens actuels, et la monstrueuse association du stupide Musulman avec les Russes, prouvent que l'auteur connoissoit Tamara. *Note de l'éditeur.*

l'armée du roi de Suède, la trahison du général Sprengporten et des officiers associés à son sort (1) ? La conjuration du baron Armfeld se faisoit également aux frais de la Russie. Qu'on ajoute à ces millions ceux que le comte d'Artois vint solliciter, ceux qu'on envoya à l'armée de Condé et à tant d'émigrés, et enfin les subsides secrets accordés à la Sardaigne, et la solde de tant d'agens clandestins répandus dans toutes les cours et tous les pays, soit pour susciter des ennemis à

(1) Le général Sprengporten a non-seulement vendu sa patrie comme Suédois, mais encore trahi son ami; car il étoit celui de Gustave, qui l'honoroit de son intimité. C'est lui qui machina la défection de l'armée suédoise, lorsqu'elle marchoit sur Pétersbourg, et qui servoit de guide aux généraux russes dans leurs expéditions contre ses compatriotes. Il força même son fils, jeune homme loyal et intéressant, à combattre contre eux. Ils furent blessés l'un et l'autre au combat de St. Michel. Le père reçut une balle dans l'aine, qui le métamorphosa en eunuque. Après s'en être servi, Catherine le méprisa, et il eut le sort de tous les traîtres. Mais Paul le distingue aujourd'hui, et on pourroit bien le voir figurer de nouveau.

la France, soit pour y ourdir d'autres complots.

La multiplication monstrueuse des assignats, l'altération progressive des monnoies d'or et d'argent, leur rareté toujours plus vivement sentie, ne furent pas moins funestes. Le crédit tomba tellement chez l'étranger, qu'en 1793 et 1794, le rouble en espèce se trouvoit au-dessous de sa valeur intrinsèque d'après le change sur Londres et sur Amsterdam. Cette circonstance produisit les spéculations les plus désastreuses pour la Russie. Les juifs de Pologne achetèrent les roubles par-tout, pour les revendre ensuite en Prusse et en Autriche, où ils étoient refondus avec avantage. Ce trafic ruineux se fit avec plus de préjudice encore dans les ports de Riga, de Réval et de Courlande. Les spéculateurs envoyoient leurs agens dans toutes les provinces à la recherche des roubles d'argent, et l'exportation qui s'en fit est incalculable. Le gouvernement prit quelques mesures pour arrêter le mal,

lorsqu'il n'étoit plus tems : les inquisitions rigoureuses mirent au jour bien des coupables ; mais les punitions qu'on leur infligea, ne firent point rentrer le numéraire exporté.

Le cuivre restoit l'unique soutien des finances ; mais, par une conduite inconcevable, le gouvernement se retrancha lui-même une partie de cette dernière ressource, et le seul empire de l'Europe qui renferme de riches mines métalliques, se trouva n'avoir plus que du papier.

On sait que la Sibérie abonde sur-tout en mines de cuivre. Les plus considérables appartiennent à la couronne ; les autres sont entre les mains de quelques riches particuliers, tels que les Strogonow, les Démidow, les Tourtschaninow, Sabakin, etc. qui les font exploiter pour leur compte, moyennant une certaine rétribution envers la couronne.

Depuis 1770 jusqu'en 1780, les mines impériales du Kolivan et d'Oremhourg furent d'un rapport extraordinaire, non-seulement en cuivre, mais encore en or

et en argent. Un homme probe en avoit l'administration; et sa vertu, demeurée pure et intacte à côté du métal corrupteur, est un exemple trop rare à offrir pour ne point le retracer ici.

Le lieutenant-général Yhrmann, Livonien, commandant l'armée des lignes contre les Tartares et les Kalmouks, avoit aussi la direction générale des mines du Kolivan. Il est authentique que, dans l'espace de dix années, il a fait exploiter et envoyé à Pétersbourg onze mille cinq cent vingt-sept pouds d'argent, et trois cent quatre-vingt-quatorze pouds d'or en barre (le pouds est un poids de 40 liv.); il a de plus payé annuellement cent mille roubles au gouvernement de Tobolsk pour la capitation des ouvriers employés aux mines, et versé, à chaque nouvel an, cinquante mille roubles en or dans la cassette particulière de l'impératrice. L'immense quantité de cuivre n'est point comprise dans cet énorme calcul; on n'y fait pas entrer non plus les frais d'exploitation, les appointemens des officiers, ni l'entretien

des bâtimens, digues et usines, qui étoient défalqués à part. Yhrmann laissa encore six cent mille roubles en argent monnoyé dans la caisse, lorsque les intrigues le forcèrent à quitter son poste (1). L'activité,

---

(1) L'intègre et incorruptible Yhrmann étoit depuis long-tems un objet de crainte et d'envie pour les princes Wiasemsky et Alsoufiew, l'un grand trésorier de l'empire, et l'autre ministre du cabinet. Il mettoit des obstacles invincibles à leur avarice, et sa ruine fut résolue. Sa conduite ne leur donnoit aucune prise; Catherine le connoissoit personnellement, et lui accordoit une confiance entière. Wiasemsky et Alsoufiew avoient eux-mêmes affermé de la couronne, le débit exclusif de l'eau-de-vie dans toute la Sibérie. Ils y multiplièrent les cabarets, et leur gain fut immense. Tel gentilhomme qui avoit des affaires au sénat, envoyoit ses paysans et ses valets s'enivrer deux ou trois fois la semaine dans les kabakis du prince Wiasemsky, pour se recommander à ses intendans, et par-là à ses bonnes graces. Les deux avides ministres voulurent aussi établir leurs cabarets aux environs des mines, des forges et des usines, où un grand nombre d'ouvriers leur promettoient une abondante consommation. Le général Yhrmann, qui connoissoit l'ivrognerie de cette classe d'hommes, et sur-tout les inconvéniens qu'elle entraînoit dans l'exploitation des mines, s'étoit depuis long-tems autorisé d'un oukas pour défendre tout cabaret dans la proximité des

le désintéressement, l'humanité de ce digne homme, le firent chérir dans ces contrées éloignées et barbares (1); mais le

travaux dont il avoit la direction. Il faisoit lui-même distribuer deux verres d'eau-de-vie aux ouvriers, avant et après le travail de chaque jour, ce qui étoit très-suffisant; et il évitoit par-là les excès et les désordres qu'enfante cette malheureuse boisson. Il s'opposa donc fortement aux vues de ces ministres désorganisateurs. Ceux-ci tentèrent d'abord des voies de persuasion, et eurent ensuite l'effronterie de lui offrir une part du bénéfice. Ce brave homme rejeta leurs offres avec indignation, et déclara que, sans un ordre exprès de l'impératrice, il ne consentiroit jamais à l'établissement de ces cabarets dont il représentoit les suites funestes. Les ministres ne jugèrent pas à propos de solliciter un ordre pareil; mais ils trouvèrent l'occasion de peindre Yhrmann comme un homme intraitable et capricieux. Il essuya des mortifications et des tracasseries continuelles, et demanda lui-même son rappel, qu'il obtint en 1780. Il vint mourir presque pauvre dans une petite campagne, seul fruit de ses épargnes. Les kabakis furent établis, les ouvriers s'enivrèrent, les négligences, les fraudes suivirent, et les mines diminuèrent d'autant.

(1) Leur sage exploitation n'est pas le seul service que le général Yhrmann rendit à l'état et à l'humanité dans ces contrées sauvages. La petite vérole, autrefois inconnue en Sibérie, y causoit et y cause encore des ravages comparables à ceux de la peste :

bon ordre qu'il y avoit établi disparut avec lui. Depuis son rappel, le produit de ces mines est toujours allé en diminuant. Ce

---

les habitans regardent ce mal, que les Russes y ont apporté, comme une malédiction du ciel, et les mères mêmes abandonnent leurs enfans qui en sont atteints. C'est à ce fléau qu'il faut attribuer la dépopulation immense qui, depuis cinquante ans, afflige ces vastes contrées. Un des premiers soins du général fut d'y remédier, en faisant pratiquer l'inoculation. La superstition de ces peuples barbares y mit des obstacles presqu'invincibles; il fallut employer la force autant que la persuasion. Il fit rassembler à Barnaoul, chef-lieu du Kolivan, trois à quatre cents enfans avec leurs parens, et tous les chefs des tribus tartares, kalmoukes et kirguises, répandues dans les environs. Ses mesures étoient prises. Il avoit une fille unique, âgée de deux à trois ans; il la prit dans ses bras, et, en présence de tous les spectateurs, il la fit inoculer en plein air par le docteur Kysing. L'opération fut heureuse, et eut les meilleures suites. Ces peuplades, n'osant résister à l'exemple que leur donnoit leur gouverneur, s'y soumirent, quoiqu'avec répugnance. De onze mille enfans que le docteur Kising inocula cette même année, il n'en mourut que deux. Ce fait est consigné dans les actes du collège de médecine à Pétersbourg, où Kising vit encore, et la jeune fille, inoculée pour servir d'exemple et d'encouragement, est aujourd'hui la femme du colonel Masson, dont il a été question dans le second volume de ces Mémoires.

n'est pas qu'elles soient épuisées; au contraire, on en a découvert de nouvelles, et le nombre des ouvriers nécessaires à leur exploitation a été augmenté ; ce sont les négligences, les fraudes, les vols de la plupart de ses successeurs, qui ont opéré cette grande diminution. Les mines du Kolivan rapportent près de la moitié moins qu'autrefois.

Le général Yhrmann, à force d'intelligence et de travaux, avoit rendu navigables plusieurs petites rivières qui s'embouchent dans les grands fleuves, comme l'Irtisch et l'Oby : il les faisoit nétoyer chaque année pour prévenir les encombremens causés par la fonte des neiges et l'éboulement des terres. De cette manière, les transports se faisoient par eau et à peu de frais : après lui toutes ces précautions furent abandonnées, et l'on traita la partie des mines aussi mal que les autres branches d'administration. Autrefois le *poud* de cuivre ( 40 liv. ), rendu à la monnoie de Pétersbourg, ne revenoit qu'à huit ou dix roubles, tous frais compris : dans la

suite, il revint jusqu'à vingt roubles et plus ; de manière que la couronne perdit jusqu'au bénéfice du monnoyage.

Plutôt que de prendre des mesures efficaces pour obvier à ce mal, dont la cause ne pouvoit plus être ignorée, on afferma le revenu des mines de cuivre à un riche Arménien, nommé Lazarow (1). Les

(1) L'Arménien Lazarow est un homme à qui ses grandes richesses donnent beaucoup de considération. Il vint en Russie fort pauvre, et s'attacha au prince Orlow, qui en fit son courtier. Vers ce tems-là arriva un autre Arménien, possesseur d'un diamant d'une grandeur et d'une beauté rares. L'impératrice le vit et l'admira, mais elle refusa de payer le prix énorme que l'Arménien y mettoit. Lazarow eut l'adresse de le négocier pour 350,000 roubles, au nom du prince Orlow. Celui-ci, par reconnoissance, assura une rente viagère à Lazarow; mais bientôt las de la lui payer, il lui céda, par un autre arrangement, la terre et le château de Robscha à très-bas prix : c'est ce même château de Robscha, où il avoit fait étrangler le malheureux Pierre III, et qu'il avoit reçu de l'impératrice. Orlow fit présent du diamant à cette princesse, s'applaudissant de pouvoir lui offrir ce qu'elle avoit trouvé trop cher pour l'acheter. Cette pierre devint le plus bel ornement du sceptre impérial. Au rapport de l'Arménien, le diamant avoit appartenu

ministres sacrifièrent ainsi les intérêts de l'état à leur propre avarice ; car il est certain que l'Arménien, pour faire agréer sa proposition, leur abandonna une partie du profit. Dans les premières années de son bail, Lazarow livra assez régulièrement la quantité de cuivre stipulée ; mais voulant par la suite s'épargner les frais du transport, et ayant trouvé un débouché avantageux, il vendit le cuivre à l'étranger, et, sans doute de connivence avec les ministres, il fut reçu à payer en papier une partie des sommes qu'il auroit dû livrer en métal. Les effets de cette pernicieuse opération se manifestèrent bientôt. Le cuivre devint rare ; et la banque, ne pouvant plus échanger les

au grand Mogol. Thamas-Kouli-Khan l'apporta en Perse. A sa mort, Ispahan ayant été pillé et le trésor dispersé, cette pierre précieuse passa entre les mains d'un juif, qui la revendit à l'Arménien. Celui-ci vouloit l'apporter en Europe ; mais craignant d'être dépouillé par les brigands qui infestoient alors la Perse et la Géorgie, il se fit une large plaie dans la cuisse et y cacha son trésor. C'est de cette manière qu'il arriva en Russie. Au reste, *relata refero*.

assignats, fut prête à faire une honteuse banqueroute. Tel étoit le délabrement des finances et du crédit au commencement de 1796.

Le gouvernement avoit, à cette époque, plus besoin d'argent que jamais. La guerre de Perse, celle qu'on méditoit contre la France, exigeoient des sommes considérables, malgré les subsides promis par l'Angleterre. Le mécontentement général dans les provinces, la famine qui, depuis trois ans, affligeoit la Russie-blanche et l'Ukraine (1), permettoient d'autant moins

(1) On sera peut-être surpris de m'entendre faire mention d'une famine en Russie. Les gazetiers de Paris diront qu'ils n'en ont rien su, et que les voyageurs anglais n'en parlent pas. Le fait n'est malheureusement que trop certain. Tandis que l'impératrice envoyoit ses flottes pour affamer la France, ses propres sujets mouroient de faim dans les provinces de Mohilow et de Polotsk, d'où l'on avoit tiré tout le grain pour les armées qui saccageoient la Pologne. Des milliers de paysans moururent d'inanition, ou s'enfuirent dans les forêts de Lithuanie, en 1793 et 94; d'autres ne soutinrent leur existence, qu'en se nourrissant d'herbe et de pain d'écorces de bouleau. Le gouverneur de ces provinces, Passekl, l'un des assas-

de recourir à de nouveaux impôts, que, l'année précédente, on avoit augmenté la capitation, et créé de nouvelles taxes. Le prince Zoubow voulut cependant essayer ce moyen dans la province d'Ekatérinoslaw, dont il étoit gouverneur, dans la persuasion que, s'il y réussissoit, les autres départemens suivroient cet exemple. Le général Korwat, son parent, et alors son lieutenant à Ekatérinoslaw, lui répondit du succès. En conséquence il publia une nouvelle taxe sur l'eau-de-vie ; mais, contre son attente, la noblesse s'y opposa, et envoya des députés à la cour. Zoubow n'osa pousser les choses plus loin, d'au-

---

sins de Pierre III, vivoit alors à la cour dans le luxe et la débauche.

La Russie devroit être à l'abri de ces fléaux. C'est un pays de grains, mais la fabrication des eaux-de-vie en consomme la plus grande partie ; et d'un autre côté la longueur des distances et la difficulté des transports empêchent la célérité des secours. Malgré les ordonnances des souverains, on néglige partout l'entretien des magasins établis pour suppléer aux années de disette, occasionnées par les sécheresses ou pluies trop abondantes.

tant que les soldats et les paysans, ayant appris ce prochain renchérissement de leur boisson favorite, s'étoient ameutés en quelques endroits ; cependant il empêcha que les députés ne fussent admis devant l'impératrice, et il chercha d'autres expédiens pour remédier aux besoins impérieux de l'état, dont lui, ses frères et ses créatures étoient les véritables vampires.

On s'arrêta à la plus dangereuse de toutes les mesures. L'altération générale des monnoies fut décidée, et l'on commença par le cuivre. Les anciennes pièces de cinq kopeks furent marquées au coin de dix kopeks ; on en fit autant des nouvelles avec une légère augmentation de métal. Quant aux pièces d'argent, celles de dix kopeks devoient remplacer celles de vingt, et ces dernières en valoir trente. Les roubles et les *impériales* (pièces d'or) auroient perdu un sixième de leur poids, en conservant la même valeur. La célérité que l'on mit à cette opération, est incroyable. La nouvelle monnoie, établie à cet effet dans le château de Strelna, ancienne demeure de

Pierre I, sur le golfe, fut en pleine activité dès le mois de septembre. La cour se promettoit de grands avantages de cette mesure désespérée : en haussant le prix des espèces, elle croyoit augmenter et doubler tout-à-coup la masse du numéraire ; elle se flattoit de pouvoir alors retirer à bas prix une partie des assignats, et relever le prix de ceux qui resteroient en circulation.

Plusieurs millions de cette monnoie altérée étoient prêts. La Russie entière attendoit avec inquiétude leur émission, fixée au 1^er^. janvier 1797. L'impératrice mourut au mois de novembre, et laissa à son successeur les finances dans le plus grand désordre.

Cette plaie mortelle de l'état fut la première sur laquelle Paul porta sa main inexpérimentée. Comme nous l'avons dit dans le premier volume, il suspendit très-sagement la fabrication de la nouvelle monnoie, et déclara qu'il alloit employer tout son pouvoir et tous ses soins à rétablir le crédit des assignats, et à diminuer leur

masse. Il commença par de grandes réformes dans les dépenses énormes de la cour, réformes que Catherine avoit elle-même enfin entreprises quelque tems avant sa mort; il prononça de sévères punitions contre les déprédateurs des deniers publics, si communs et si tolérés en Russie; il manifesta en général une forte volonté pour tout ce qui tendoit au rétablissement de l'ordre et à l'économie dans les finances. Ces seules démonstrations produisirent d'abord un bon effet, et les assignats haussèrent de dix à quinze pour cent.

Les Russes, accoutumés à croire bonnement que tout est possible à leur souverain, s'imaginèrent que, pour remettre le papier en crédit, et faire couler le Pactole dans l'empire, il suffiroit d'un oukas. Paul semble avoir eu la même idée de sa puissance; car il ordonna que le rouble en papier seroit au taux du rouble en argent. Cet ordre, assez semblable à un décret du règne révolutionnaire en France, eut approchant les mêmes effets; et Paul, vou-

lant être ponctuellement obéi, crut également rétablir la confiance par la force (1). Il pensa que des opérations financières se faisoient comme des évolutions militaires, qu'on peut introduire et faire aller, la canne à la main.

Une mesure plus efficace et plus favorable au crédit des assignats, fut d'en faire brûler publiquement pour la valeur de six millions. Le procureur-général mit solemnellement le feu aux papiers encagés, et Paul, de son balcon, assista avec sa cour à cette conflagration. Pour constater l'anéantissement du papier, le prince Kourakin en présenta en cérémonie les cendres à l'empereur, et un peuple immense rassemblé sur la place du palais poussa des cris de joie.

Le papier-monnoie, dit un auteur allemand, est une béquille sur laquelle un

(1) Les premiers jours qui suivirent cette ordonnance, le grand-duc Constantin alloit lui-même *incognito* dans les boutiques échanger du papier contre du numéraire, et il dénonçoit à l'empereur les marchands qui agiotoient. On fermoit leurs boutiques et on les punissoit.

état malade peut être forcé de s'appuyer; mais il doit la jeter au feu aussitôt qu'il sent renaître ses forces. Cette exécution auroit produit un effet durable, si l'on n'avoit bientôt appris que ces assignats brûlés avec tant de solemnité, ne faisoient point du tout partie de l'énorme quantité mise en circulation depuis une dixaine d'années; ils n'étoient qu'un reste de l'immense provision de ceux que Catherine faisoit fabriquer secrètement pour les émettre selon ses besoins.

L'empereur voulant à tout prix faire hausser cette monnoie, le comité des finances eut ordre d'en proposer les moyens. Ignorance crasse, présomption choquante, cupidité insatiable, voilà quel étoit le caractère des chefs des finances sous Catherine. Couvrir un déficit par un plus grand déficit, multiplier les charges directes et les dépenses inutiles, voilà quel avoit été leur savoir-faire. L'augmentation du numéraire circulant parut le moyen le plus efficace au comité que Paul consulta. Mais où prendre l'or et l'ar-

gent? Nous venons de voir le dépérissement où tomboient les mines de Sibérie; et la monétisation de la vaisselle et d'autres expéditions semblables, n'offroient pas assez de ressources. On crut avoir enfin trouvé la pierre philosophale dans le revenu des douanes. Par un nouveau tarif, toute marchandise importée ou exportée, soumise à un impôt, dut dorénavant le payer en monnoie étrangère, nommément en écus et en ducats d'Hollande, et, par surcroît de raffinement, on taxa ces espèces au-dessous de leur cours ordinaire. On crut par-là amasser suffisamment et à bon compte de l'or et de l'argent étranger, pour en fabriquer des impériales et des roubles. Le négociant, forcé d'avoir des ducats et des écus pour retirer ses marchandises des douanes, acheta à tout prix ces espèces dans l'étranger; et ce prix augmenta de manière, qu'aujourd'hui il paye l'écu 213 kopeks et le ducat 508, tandis qu'il est obligé de livrer à la douane le premier pour 130 et le second pour 350. Le premier résultat sensible de

cette opération est que, malgré qu'il soit entré de l'or et de l'argent dans les coffres du souverain, les assignats, loin de hausser, ont encore baissé de 20 pour cent, et se retrouvent au taux où ils étoient à la mort de Catherine, c'est-à-dire, à 50 pour cent de perte. Les négocians cherchent à se dédommager de l'impôt excessif mis sur leur industrie, par le prix exorbitant qu'ils mettent à leurs marchandises, et par la contrebande qui, vu l'immensité des frontières et la vénalité des employés, est plus facile en Russie qu'ailleurs. Pour payer les produits étrangers, le marchand russe n'a que son papier et les productions du pays; mais sa perte sur les assignats étant trop considérable, il livre de préférence les productions. Cette dernière circonstance n'est pas moins nuisible à l'état, puisqu'elle donne à une exportation réelle tout le désavantage de l'importation, et qu'elle cause un véritable déchet dans le bilan du commerce de la Russie. C'est ce que les Anglais se gardent bien de faire apercevoir.

Les espèces d'or et d'argent, devenues toujours plus rares, ont enfin cessé d'être monnoie; elles ne sont plus que des métaux, des marchandises à prix fixe. Le cuivre et le papier sont désormais le seul signe représentatif des valeurs en Russie.

On en revint à la fonte de la vaisselle des gouvernemens. Voici ce que c'étoit. Catherine, qui mettoit du luxe et de la magnificence partout, avoit, dans chaque chef-lieu de province, fait bâtir un hôtel pour le gouverneur et les premiers commis des différens bureaux. Ces hôtels avoient été richement meublés aux frais de l'état, et chaque gouverneur avoit en même-tems reçu un service d'argent de quatre-vingts couverts, pour en faire usage dans les jours de cérémonies et dans ces grandes fêtes dont nous avons parlé. Le moindre de ces services avoit coûté 50 mille roubles, et ceux des grandes villes le double. Le comité des finances, oubliant que le transport et la façon de cette immense argenterie faisoient le tiers de sa valeur, crut avoir trouvé un trésor ca-

pable de remédier à la pénurie du numéraire. Les vingt-trois gouvernemens, en possession de cette vaisselle, furent obligés de la rendre et de la livrer à la monnoie, et même de bonifier ce qui s'en étoit perdu pendant les quinze ans qu'elle avoit servi. Sa valeur intrinsèque alloit à peine à un million. Ce produit, bien au-dessous de ce qu'on avoit attendu, étonna l'empereur, qui changea tout-à-coup la destination de la vaisselle. Les plats, les plateaux, les assiettes et les soupières, loin d'être convertis en roubles, se virent métamorphosés en casques, en cuirasses, et autres pièces de l'armure des quatre cents gendarmes formés pour figurer au couronnement, à la place des soixante-dix chevaliers-gardes de Catherine. Après cette cérémonie, la troupe trop dispendieuse des gendarmes fut réduite à 80, et la cassette impériale se trouvant épuisée, on abandonna les armures d'argent aux orfèvres qui les avoient fabriquées, pour prix de leur travail. Voilà où aboutit cette opération financière.

C'est donc avec raison que l'on peut dire que la Russie s'est ruinée avant d'avoir été riche, comme on a dit que la nation s'étoit pourrie avant d'avoir été mûre (1). Mais personne n'a moins que les Français le droit de rire de ces opérations financières. Après les déplorables aventures des billets de Law et la catastrophe récente de leurs assignats, ils s'étonneront sans doute qu'après une circulation de vingt ans, des abus et des falsifications de toute espèce, des hausses et des baisses continuelles, le papier se soutienne encore en Russie, et qu'en ce moment il ne perde que 40 à 50 pour cent. Ce papier n'a cependant jamais eu pour base et pour garantie des milliards de domaines nationaux, et l'honneur et la bonne foi d'un peuple libre, mais la parole et la volonté d'un despote.

Si, d'un côté, Paul a commencé des réformes salutaires, et s'il tâche de mettre plus d'ordre dans sa dépense, de l'autre

(1) C'est Diderot et Rhulière qui se sont ainsi exprimés.

côté il a fait de nouvelles brèches à ses finances par des prodigalités impolitiques et inconsidérées, par des innovations inutiles et mal combinées, souvent pernicieuses, et qui, toutes plus ou moins, tendent à épuiser les ressources de l'empire.

On a vu dans quelques papiers publics l'énumération des gratifications immodérées qu'il a faites, et j'ai déjà parlé de celles qu'il distribua, à l'occasion de son couronnement, à des personnes, pour la plupart, déjà gorgées d'opulence. Hélas! le pauvre qui environne les souverains reste toujours pauvre, et le riche y accumule les richesses!

L'impératrice, enfin plus prudente, s'étoit fait une loi de ne plus aliéner les domaines de l'ancienne Russie; elle faisoit rarement une exception en faveur de ses plus chers favoris, à qui elle ne donnoit guère que des terres confisquées, et plus souvent achetées. Ordinairement, les dépouilles des pays voisins, envahis par ses armées, alimentoient sa générosité.

Paul a suivi une méthode toute différente, et, dans l'espace de dix mois, il a plus distribué de paysans en Russie que sa mère ne l'avoit fait pendant dix ans. Il en sentira bientôt l'inconvénient : il ne lui restera plus rien à donner; et le Russe qui ne sert que pour obtenir des esclaves, le Russe, accoutumé à toujours recevoir, cessera d'être attaché à ses autocrates, à moins que ceux-ci ne trouvent continuellement une autre Crimée, une seconde Pologne, et une nouvelle Courlande, pour en offrir les sanglantes dépouilles à la voracité de leurs généraux, de leurs ministres et de leurs courtisans. Tremble, malheureuse Germanie! c'est peut-être sur toi que les déprédateurs du Nord ont jeté leur dévolu. Peut-être verrons-nous un jour tes princes souverains convertis en *kniais*, tes comtes et tes barons d'empire changés en *boyards*, tes habitans libres métamorphosés en *mougiks*, et tes villes impériales, devenues domaines des tzars, rassassier l'avidité des grands seigneurs moscovites. Alors les

prédictions des Montesquieu et des Rousseau seront accomplies.

Tout homme qui réfléchit, doit être saisi d'indignation, quand il entend prôner ces extravagantes largesses, cumulées sur un individu déjà opulent, qui dévore seul dans le luxe et la débauche, un revenu suffisant à l'entretien de cent familles, à la récompense méritée de mille citoyens qui servent l'état dans l'obscurité, et traînent leur vie dans l'indigence. Outre ces prodigues distributions d'esclaves, Paul a dissipé, en argent comptant, des sommes incalculables. Fidèle à sa répugnance pour tout ce qui a servi à sa mère, il n'a pas voulu placer sur son front le diadème qu'elle avoit porté avec tant d'éclat pendant trente-quatre ans. Le joaillier Duval a été chargé de faire une couronne beaucoup plus riche, et qu'on évalue à plusieurs millions (1). La cérémonie du couronne-

(1) Il faudroit un volume pour décrire les cérémonies et les honneurs avec lesquels cette couronne fut transportée de chez le joaillier Duval jusqu'au palais de l'empereur; jamais l'arche d'alliance, dans les

ment a coûté des frais immenses, auxquels on auroit pu donner un meilleur emploi, ainsi qu'aux six cent mille roubles payés au *Crésus-Apicius* Besborodko pour son palais de Moscou (1).

Une autre source intarissable de dé-

---

marches du peuple de Dieu, ne fut environnée de tant de crainte et de tant de pompe. Le joaillier, comme un autre Pygmalion, fut obligé de tomber à genoux et d'adorer son ouvrage.

(1) Besborodko, dont nous avons donné le portrait historique dans le premier volume, étoit naturellement paresseux. Epuisé par la débauche, il eut souvent des velléités de retraite. Il avoit à cet effet bâti une maison magnifique à Moscou. L'empereur y logea pendant les fêtes de son couronnement. L'immensité du terrein occupé par les jardins le frappa. Quel superbe emplacement, s'écria-t-il, pour exercer un régiment! Cette exclamation n'échappa point à Besborodko. Durant la nuit, les arbres, les berceaux, les parterres, les fontaines, tout fut enlevé ou détruit. Ce beau jardin n'offrit plus le lendemain qu'un sol nu et sablé, propre à servir de place d'exercice. Besborodko poussa l'attention encore plus loin. Mademoiselle Nélidow, alors favorite, logeoit dans une maison voisine; il eut soin d'y faire pratiquer une galerie de communication avec les appartemens de son maître. L'empereur enchanté lui acheta sa maison au poids de l'or, et le fit Prince et Altesse.

penses ruineuses, est la manie d'abattre et de construire, qui possède le turbulent empereur, et l'aversion qu'il a pour toutes les maisons qu'ont habitées sa mère ou ses favoris.

Le palais d'hiver n'existe que depuis quarante ans : il est plus que suffisant pour loger toute la famille impériale. Plusieurs galeries unissent ce palais au ci-devant pavillon des favoris, précieusement meublé, et qu'une autre galerie joint encore au vaste palais de l'Hermitage. Le ci-devant palais Schépélef ne fait plus également qu'un seul et même bâtiment avec l'Hermitage et le pavillon des favoris, de manière que tous ces édifices réunis, et plusieurs autres hôtels qui les environnent, forment un ensemble d'une étendue immense, et offrent des logemens commodes et magnifiques. Près de là est le palais de marbre, capable lui seul de loger un souverain. Le palais d'Anitschkow a le même avantage. Reste encore le palais de Tauride, qui, avec les augmentations nouvelles, présente un séjour vraiment impérial.

Le palais d'été, dont nous avons parlé, étoit encore très-habitable; mais un nouveau palais, dédié à St. Michel, s'est fièrement élevé sur ses ruines, et a coûté des millions, moins par le goût et la magnificence qui y règnent, que par la célérité qu'on dut mettre dans cette construction commandée par un ordre du ciel, comme celle du temple de Jérusalem (1).

Paul, qui détruit tout pour tout refaire à sa manière, semble ne vouloir habiter aucune maison occupée par ses prédécesseurs. Tzarskoé-Célo, qui a absorbé tant de trésors, qui a fatigué tant de bras, et qui renferme tant de monumens précieux, est abandonné, comme nous l'avions prévu. Les pyramides commémoratives, les colonnes rostrales de Tchesmé, les portes triomphales du vainqueur de Kagoul (a),

(1) Voyez à l'occasion de ce palais, la note de la page 260 du premier volume.

(a) Le Kagoul est une petite rivière de la Bessarabie, où le comte Roumanzow gagna une grande bataille contre les Turcs. Paul fait élever aujourd'hui à ce général une pyramide sur la place du palais de marbre.

seront bientôt couvertes de mousse et de fange. Il faudra chercher un jour leurs débris dans ces marais immondes, que la voix de Catherine avoit transformés en lacs limpides, et revêtus de marbre. Ces longs portiques, ces berceaux de verdure, où cette femme célèbre venoit méditer ses projets toujours grands, mais souvent injustes et dévastateurs; le mausolée du beau Lanskoï, qu'une impératrice amoureuse a tant mouillé de ses larmes, tout enfin va disparoître; et ces lieux naguères enchantés, vont se convertir en décombres, et reprendre leur difformité primitive. Cet or qu'absorbèrent tant d'embellissemens, les sueurs qui arrosèrent tant de travaux, ces chefs-d'œuvre des arts et du luxe, tout sera perdu pour la postérité. De nouveaux trésors, de nouvelles sueurs iront s'engloutir à Gatschina, à Pawlowsky, ou en d'autres lieux favorisés, qui exerceront à leur tour le génie destructeur de quelque successeur de Paul.

S'il est permis à un particulier d'avoir ses goûts et ses fantaisies, à plus forte

raison les doit-on accorder à un souverain; mais un souverain qui, en montant sur le trône, trouve, comme Paul l'a publié lui-même en plusieurs oukas et manifestes, ses finances délabrées, le crédit de l'état anéanti, les provinces épuisées par la famine et la guerre, une administration viciée dans toutes ses parties, des désordres, des abus, des dilapidations de toutes les espèces, des tribunaux corrompus, etc. un tel souverain, dis-je, ne devroit pas, ce semble, commencer son règne par abattre des palais, pour en bâtir de nouveaux, ou en acheter d'inutiles, lorsque ses prédécesseurs lui ont laissé tout ce qu'il peut désirer en ce genre de luxe impérial. La petite maison de bois qu'habitoit Pierre I, et qu'on voit encore sur la rive droite de la Néva, ne fait-elle pas honte à ces amas de palais entassés sur la gauche de ce fleuve?

Paul, dès les premiers jours de son règne, annonce des réformes, promet de l'exactitude, de l'économie, déclame

contre les prodigalités de sa mère, et nous le voyons aussitôt dissiper des millions pour des palais et des couronnes; nous le voyons répandre des prodigalités plus grandes sur des personnes sans services, et le plus souvent incapables d'en rendre, tandis que les anciens serviteurs de l'état sont expulsés.

C'est ainsi qu'on a vu Driesen, lieutenant réformé du service de Prusse, attaché au duc de Courlande, recevoir tout-à-coup la superbe terre d'Eckhof, évaluée à deux cent mille écus. Ce Driesen est un homme sans mérite et sans moyens; mais sa taille est colossale, et son maintien soldatesque : on en a même fait un général, et finalement un gouverneur de Courlande.

Le baron de Nicolaï, pour ses services de bibliothécaire, et de secrétaire de l'impératrice, a reçu trois mille paysans aux environs de la capitale; c'est approchant trois mille louis de revenu.

Le féroce Arakschéieff dont nous avons

parlé, en a obtenu bien davantage pour des services de caporal, etc.

Une foule d'émigrés français ont eu la même part de ces libéralités mal entendues, et au grand scandale de tous les Russes. Certes, ce seroit être injuste, impitoyable, que de blâmer l'empereur d'avoir donné des secours aux émigrés : ils sont malheureux, persécutés ; les princes leur doivent assistance. Ce n'est donc point cette assistance qu'on lui reproche, mais des prodigalités répandues sur plusieurs d'entre eux qui n'étoient pas dans le besoin. Je ne citerai que Choiseul-Gouffier, qui assurément n'est pas celui qui mérite le moins d'être distingué. Choiseul-Gouffier, ex-ambassadeur à Constantinople, avant de fuir son poste, vendit son mobilier, et fit transporter celui de l'hôtel de France chez le chargé d'affaires russe, Gwastow, qui, à la vérité, se l'appropria, mais qui fut ensuite contraint de lui en restituer la valeur. Il vendit également le vaisseau sur lequel il étoit arrivé à Cherson, et l'impératrice lui

paya trente-six mille écus sa vaisselle plate, pour en faire présent au comte Valérien Zoubow. Choiseul vint donc en Russie avec un capital connu de cent mille écus. On lui fit malgré cela une forte pension, et les terres qu'on lui a données en Pologne sont évaluées à deux cent mille roubles. Outre cela, ses fils ont été avantageusement placés ; lui-même a eu des emplois lucratifs, et il n'étoit pas un des émigrés français qui ont le plus perdu, puisque sa femme, restée en France, y avoit conservé une partie de sa fortune.

On a vu également les Esterhazy, les St. Priest, les Lambert, les Polignac, les d'Autichamp et cent autres moins connus, recevoir à la cour de Russie, non pas l'hospitalité due au malheur, ou l'accueil fait au mérite, mais les récompenses qu'on accorde rarement à ceux qui ont bien mérité de leur pays. Ils gagnèrent les bonnes graces de Paul et de Catherine, à force de haine contre leur propre patrie ; et les dépouilles des Polonais exilés, ou morts pour la liberté, les ont bien dédommagés des

pertes qu'ils ont pu faire en France. Ne seroit-il pas de l'équité du gouvernement français, d'employer les possessions des émigrés, à qui la Russie en a donné en Pologne, au dédommagement de ces braves Polonais, qui ont tout perdu, et qui versent aujourd'hui leur sang sous les enseignes de la république ?

On ne dira plus rien de tous ces traîtres qui ont vendu la Suède ou la Pologne. Ils sont tous en Russie, et jouissent, du moins à la cour, de la considération réservée à la vertu et à la fidélité. On y voit les Sprengporten, les Klik, les Jagerhorn et leurs adhérens, les Armfeld et ses complices, mendier et obtenir amplement le salaire des maux qu'ils ont faits, ou voulu faire à leur patrie. C'est encore en Russie que trouvent asyle et protection les frères dénaturés, les fils rébelles de vingt petits souverains du Caucase et du Taurus, que l'on acharne les uns contre les autres. C'est à Pétersbourg que l'on voit cet avare Batal-Pacha, séraskier turc, qui se rendit et se livra, avec une partie de son armée, aux

Russes, dans le Kouban, exemple de trahison rare chez les Musulmans. C'est-là qu'on a vu les hospodars de Moldavie et de Valachie, recevoir le prix de leur félonie envers la Porte: ils avoient trafiqué des provinces confiées à leur foi; ils avoient fait déserter des milliers de Moldaves et des Valaques, à la vérité opprimés, mais non serfs, pour devenir esclaves dans les déserts du Bog et du Dnister. La Russie a acheté des créatures, et soldé des factieux par-tout; et c'est avec raison que les Russes mêmes avoient parodié ce vers de Voltaire:

Et la cour de Louis est l'asyle des rois,

par celui-ci:

La cour de Catherine est l'asyle des traîtres.

# LES COSAQUES.

*Leur origine. Leurs républiques. Ils diffèrent des Russes. Ils perdent leur indépendance et leur ancienne constitution. Ils sont assujettis et opprimés. Leur dispersion. Enlèvemens de peuples. Ils sont guerriers. Ils n'ont point de solde, et vivent de pillage. Leurs armes. Manière de combattre. Leur adresse et leur sagacité. Leur manière de piller. Leurs services. Inconvénient désastreux. Ce qu'ils feront en Allemagne. Les paysans doivent se défendre. Ils ne peuvent combattre à pied. Leur défaite à Ismaïl. Ils sont peu redoutables aux Français.*

---

SOUWOROW promettoit à Catherine de faire la conquête de la France avec cinquante mille Cosaques. Ce n'est pas que le moderne Attila prétendît, par cette forfanterie, dire que les Cosaques étoient l'élite des armées russes : il vouloit, au

contraire, exprimer son mépris pour les Français, et désigner quel genre de guerre il falloit leur faire. Un barbare couvert de lambeaux, décoré d'une barbe hideuse, monté sur un cheval affamé, armé d'une lance et d'un fouet, lui sembloit l'épouvantail propre à poursuivre et à punir une troupe d'esclaves mutinés. Une notice historique et détaillée sur ces enfans du Nord, ne pourra que rectifier les idées qu'on s'en est formées d'après des relations inexactes. Elle est d'un homme qui a fait la guerre avec eux, visité leur pays, et étudié leurs mœurs et leur histoire.

La belliqueuse nation des Cosaques diminue de jour en jour. Elle disparoîtra bientôt de la surface de la terre, ainsi que tant d'autres sur lesquelles le sceptre russe s'est appesanti, à moins qu'une heureuse révolution ne vienne bientôt la délivrer du joug qui l'écrase et l'anéantit. Son origine n'a pas encore été bien débrouillée, mais elle ne paroît pas être la même que celle du peuple russe. Les Cosaques sont probablement les restes très-mélangés des

peuplades qui occupèrent autrefois les vastes pays situés entre le Wolga, le Tanaïs, la mer Noire et le Borysthène; peuplades connues dans les annales moscovites sous les noms de Khosari et de Pastinaci (Khosares et Petschénègues), éternels ennemis des anciens grands-princes de Kiowie, et d'origine slavonne. Batti-Khan et ses Mongoles les écrasèrent à leur passage, vers le milieu du treizième siècle. Les débris de ces différens peuples s'amalgamèrent sous la domination des Tatares, et partagèrent le sort des Russes asservis par les mêmes conquérans, jusqu'à la fin du quinzième siècle. C'est sans doute pendant cette longue et cruelle époque, qu'ils s'accoutumèrent à la langue russe-slavonne, en conservant toutefois beaucoup de mots de leur idiome primitif. Après l'expulsion des Mongoles, dont ils avoient également contracté beaucoup d'habitudes, ils restèrent dans leurs immenses *steps* (plaines incultes) et créèrent une espèce de république démocratique et militaire, qui

forma une barrière entre les Russes et les Tatares-Nogaïs. Devenus par la suite puissans, et même dangereux à leurs voisins, les khans de Crimée, les tzars de Moscovie, les Turcs et les Polonais tâchèrent alternativement de les soumettre ou de les détruire, et cherchèrent enfin à se les attacher. Malheureusement pour les Cosaques, le nœud qui unissoit leurs différentes tribus, se relâcha insensiblement, et l'ambition de quelques familles acheva de le dissoudre. Ils n'ont cependant jamais cessé de se regarder comme un même peuple, et de se traiter de frères. Vers la fin du siècle passé, les Cosaques ukrainiens reconnurent la souveraineté de la Pologne, et les Cosaques du Don ou Tanaïs, ainsi que celles de leurs tribus qui habitoient la rive gauche du Borysthène, se soumirent à la Russie. Ils se réservèrent toutefois leur ancien régime et une partie de leur indépendance. Ceux du Wolga et du Yaïk restèrent encore libres. C'est à cette époque que les plus déterminés et les plus jaloux d'une entière

liberté, se retirèrent dans les marais et les îles inabordables au-delà des cataractes du Borysthène, dont ils s'approprièrent ensuite l'embouchure, ainsi que celle du Bog et les contrées riveraines. C'est là que se forma peu à peu cette république singulière, dans laquelle aucune femme n'étoit admise, et qui, dégénérant bientôt en une association de brigands et de pirates, a fait tant de bruit sous le nom de la Setsch des Cosaques-*Zaporogues* (a).

Les Cosaques n'ont presque rien de commun avec les Russes que la religion grecque et un langage corrompu. Leurs mœurs, leurs usages, leur genre de vie, leurs armes et leur manière de combattre, sont différens, si l'on excepte les conformités générales, qui ont toujours lieu

(a) Ainsi nommés de la préposition *za*, outre, et du mot *poroghi*, cataractes. Leur *Setsch*, c'est-à-dire, leur principale habitation et résidence de leur chef, ayant été surprise et détruite par les Russes en 1775, les Zaporogues se dispersèrent : on en employa avec succès un grand nombre sur la mer Noire et dans les armées.

entre des peuples limitrophes et rapprochés par des liens politiques et religieux.

Les Cosaques sont en général plus beaux, plus grands, plus actifs, plus agiles, plus adroits, et personnellement plus braves que les Russes; moins accoutumés à la servitude, ils sont plus francs, plus fiers, et parlent avec plus de hardiesse. Leur physionomie est moins monotone, et les stigmates qu'imprime l'esclavage, ne les ont point encore déformés et rabougris. Les Cosaques sont nomades, pasteurs, guerriers, déprédateurs. Les Russes sont agricoles, merciers et sédentaires; ils sont naturellement peu guerriers, et trop fripons dans le commerce. Les Cosaques voyagent et combattent toujours à cheval. Les Russes marchent et se font traîner; ils sont excellens fantassins, et leur cavalerie est la plus mauvaise de l'Europe. Le Cosaque est cruel et sanguinaire dans la chaleur de l'action; le Russe est féroce et impitoyable de sang-froid.

La nation des Cosaques perdit peu à peu l'indépendance qu'elle s'étoit réservée

lors de sa réunion à la Russie. On cessa de les ménager, aussitôt qu'on crut pouvoir le faire impunément. L'insurrection du grand-hetman Mazeppa, provoquée par de mauvais traitemens, commença leur oppression sous le règne de Pierre I. Cet empereur leur ôta l'antique droit d'élire leur chef; il fit des levées arbitraires dans leur pays, et rendit permanens leurs contingens, qui ne devoient être que temporaires et périodiques. Irrité par leur défection en faveur de Charles XII, il opprima leurs tribus, et dispersa leurs guerriers sur la surface de son vaste empire. Ses successeurs respectèrent cependant encore assez leurs dernières institutions civiles et militaires, pour ne point, en les poussant à bout, les contraindre de se donner aux Turcs, aux Polonais, ou aux Tatares de Crimée; mais aussitôt que ces trois voisins ne furent plus redoutables à la Russie, les Cosaques devinrent esclaves de la couronne. Leur ancienne constitution républicaine n'existe plus, et l'égalité a disparu du milieu d'eux. On leur a donné

des nobles, et il est bien difficile à un simple Cosaque de parvenir désormais à quelques grades.

Lorsqu'ils étoient libres encore, la naissance n'entroit pour rien dans le choix de leurs chefs ni de leur grand-hetman. En tems de paix, le pouvoir de ce grand-hetman étoit très-limité : il étoit aussi chef de la justice, dont les formes devoient être fort simples chez un peuple demi-nomade. La puissance législative n'appartenoit qu'à la nation, et chaque *stanitza* ( bourgade ) avoit un ou plusieurs *sotnik* ( centurions ), qui jugeoient les différends particuliers, maintenoient la police, et présidoient aux exercices militaires de ceux qu'ils devoient conduire à la guerre. Plusieurs centuries réunies forment un *polk* ( brigade ) commandé par un *polkownik*. Tout Cosaque étoit soldat né ; mais l'état n'ayant ni revenus, ni finances, le soldat ne recevoit point de paye, et devoit lui-même se pourvoir d'armes et de chevaux. Comme cette nation ne faisoit que des guerres d'incur-

sions et de pillage, le butin tenoit lieu de solde et de récompense.

L'agriculture n'a jamais beaucoup occupé les Cosaques. Leur pays ne formant qu'un immense et gras pâturage, de tout tems leurs troupeaux ont fait leurs richesses.

Nous avons dit que la réunion des Cosaques à la Russie fut volontaire et conditionnelle : leurs terres, dont l'étendue suffisoit à peine à leurs troupeaux errans et à une population autrefois nombreuse, étoient la propriété commune de toute la nation. Aucun étranger, pas même un Russe, ne pouvoit s'y établir sans le consentement général, et la république défendoit avec courage ses limites contre les empiétemens de ses voisins. Ces sortes de disputes étoient fréquentes, mais elles n'avaient jamais lieu entre les individus de la nation, puisqu'il existoit peu de propriétés individuelles. Chacun défrichoit et cultivoit le terrein qui lui sembloit bon, et qui étoit le plus à sa portée. Si cependant une tribu ou une famille défrichoit

une portion de terre, elle en restoit propriétaire tant qu'elle l'habitoit et la tenoit en culture ; mais elle n'en pouvoit pas disposer en faveur d'un étranger, et moins encore la vendre. Il n'y a que la pêche et les pâturages qui aient pu causer quelquefois des démêlés entre les bourgades voisines ; mais ces démêlés se terminoient toujours à l'amiable entre un peuple de frères.

Voilà quel fut long-tems l'état des Cosaques : état heureux, si l'on compare leur entière indépendance à l'entier asservissement des Russes, aujourd'hui leurs maîtres ou leurs compagnons de servitude.

Depuis Mazeppa, les Cosaques n'eurent plus de grand-hetman tiré de leur nation. Cette dignité a été abolie, et le titre n'a plus servi que de décoration à quelque favori des impératrices de Russie, comme Rosoumowsky (1) et Potemkin. Autrefois,

(1) Le maréchal Rosoumowski, grand-hetman des Cosaques et frère du favori d'Elisabeth, étoit un affranchi Ukrainien. Il est le père des comtes Rosoumowsky d'aujourd'hui, qui semblent illustrer davan-

alliés plutôt que sujets, les Cosaques ne payoient aucun tribut à la Russie ; ils fixoient eux-mêmes le nombre des cava-

---

tage ce nom par leur propre mérite, que ne l'avoit fait une impératrice par ses faveurs. Nous avons parlé du comte *Grégoire*, qui s'est voué à l'étude des sciences naturelles, et qui s'est fait connoître par quelques ouvrages. Il vit aujourd'hui *incognito* en Suisse et en Allemagne. Son frère *André* est connu par ses ambassades à Stockholm, à Naples et à Vienne, d'où Paul le rappela à son avènement. L'empereur n'a jamais goûté cet homme avantageux, qui avoit osé se faire aimer de la grande-duchesse Natalie. André Rosoumowsky a de grands talens et beaucoup de moyens, et sa physionomie distinguée les annonce. Le comte *Alexis*, autre frère, vit sans ambition, loin des emplois et des honneurs de la cour : ses lumières, l'aménité de ses mœurs, la philosophie et l'usage qu'il fait d'une grande fortune, le distinguent plus éminemment de la foule des seigneurs russes, que s'il étoit chamarré des ordres de l'empire. Il partage avec plusieurs de ses frères un mérite bien rare, celui de ne point rougir de son origine. Il a dans sa chambre un portrait de son père, dans son costume ukrainien, qu'il se plaît à faire remarquer, en racontant comment son père arriva à Pétersbourg et y fit fortune. On a vu en Russie les Biren, les Mentschikow, les Osterman, les Munich et tant d'autres, parvenir, de nos jours, à une élévation aussi rapide ; mais leur grandeur leur a été personnelle ; et est tombée avec eux. Il n'en sera pas de même des Rosoumowsky.

liers qu'ils devoient fournir aux armées, et le droit d'en nommer les chefs leur appartenoit. Après chaque campagne, ils revenoient en partie chez eux inspecter leurs troupeaux et leurs ménages, revoir leurs femmes et leurs enfans, réparer leurs armes et refaire leurs chevaux. Peu à peu on les a soumis à la capitation comme les serfs; ils n'ont plus le droit de nommer leurs officiers; on les mène arbitrairement à la boucherie, sur le Danube, en Perse, en Pologne, en Finlande; le tems de leurs services est illimité, et leur solde nulle, ou arbitraire. Avant Potemkin, les Cosaques étoient tombés dans un tel mépris dans les armées russes, qu'un *polkownik*, ou chef de brigade, recevoit les ordres du dernier sous-lieutenant. Potemkin qui, par des vues particulières, a favorisé et relevé les Cosaques de toutes les manières, a fait cesser cette humiliation absurde et impolitique, en donnant aux officiers cosaques le même rang qu'aux russes; et Paul en agit de même.

Après des préludes et des essais continuels pour fondre la nation des Cosaques dans le peuple russe, on finit par morceler leur pays et l'enclaver dans les provinces voisines, particulièrement dans l'immense gouvernement d'Ekatérinoslaw. Ce morcelement arbitraire porta le dernier coup à l'indépendance des Cosaques, qui se virent dès-lors assimilés aux esclaves russes, et cessèrent de former un corps de nation. Quand une fois le despotisme a empiété sur les droits des peuples, il ne sauroit plus s'arrêter. La moindre pause le paralyse; il faut qu'il marche pour se soutenir, jusqu'à ce qu'il tombe dans l'abîme qu'il s'est creusé lui-même, ou qu'il se brise contre les obstacles qu'il a lui-même entassés. L'oppression enfante des mécontentemens, qui, tôt ou tard, se convertissent en résistance et en insurrection : la nation des Cosaques est actuellement dans cet état de crise ; elle s'agite et se débat sous le pied du colosse qui l'écrase, et qu'elle n'a fait jusqu'ici qu'irriter davantage par

ses efforts impuissans. C'est elle qui a produit les Yermak et les Pougatscheff, qui ont failli renverser l'empire; et c'est encore dans son sein, toujours indocile et turbulent, que se forment de tems en tems des factions. Ses jeunes guerriers que l'on redoute, sont continuellement en réquisition, et dispersés vers toutes les frontières; ils ne revoient pour la plupart jamais leur pays, qui reste ainsi en proie aux vexations des dominateurs. Le gouvernement russe, toujours alarmé et toujours soupçonneux, parce qu'il est toujours oppressif, n'a pas cru devoir se borner à ces précautions contre une nation dont les griefs sont si multipliés. Non contens de la priver de ses guerriers et de morceler son territoire, en l'incorporant aux anciennes provinces russes, il a commencé le démembrement de la nation elle-même. Plusieurs tribus ont été enlevées de vive force, et conduites sur les côtes insalubres de la Crimée, ou dans les plages stériles du Kouban, pour repeupler les déserts que les armées mos-

covites y ont laissés. Ces colonies ont péri par la contagion et la misère, par le fer des montagnards du Caucase, et par la désertion. Le Don a été dépouillé de ses habitans indigènes; et le Kouban, ainsi que la Crimée, n'ont gardé que leurs tombeaux. C'est en vain qu'ils envoyèrent des députés à Catherine, pour la supplier de ne pas arracher tout un peuple à sa patrie : quelques-uns de leurs chefs furent gagnés; on fit marcher des troupes contre les tribus qui faisoient quelque résistance, et on enleva comme des troupeaux ces malheureux qui se réfugioient dans leurs foyers et embrassoient leur terre natale. Voici comme cela arriva.

Après la mort de Potemkin, dernier protecteur des Cosaques, l'immense gouvernement d'Ekatérinoslaw, dans lequel une grande partie de leur pays se trouve enclavée, devint le partage du favori Zoubow. Le général Khorwat, son parent, fut nommé son lieutenant, et alla résider à Ekatérinoslaw. Ce Khorwat, fils d'un homme mort dans les fers pour ses

crimes, étoit avare, crapuleux, despote; impitoyable; c'était, en un mot, un vrai satrape. D'autres parens, d'autres créatures de Zoubow furent également placées : on leur donna de vastes terrains dans le voisinage des Cosaques. En 1792, lorsque les Russes, avec les traîtres de Targowitz, fondirent sur la malheureuse Pologne, les généraux eurent ordre d'enlever toutes les familles de paysans dont ils pourraient se saisir, et de les envoyer dans les déserts d'Ekatérinoslaw et d'Otschakow. Selon un calcul modéré du général W..., le nombre de ces familles enlevées à la Volhynie et à la Podolie, va au-delà de vingt mille. Le transport de ces malheureuses victimes offroit un spectacle horrible. Tantôt c'étoit des troupes d'enfans, dont les parens s'étoient enfuis ou avoient été massacrés; tantôt c'étoit des pères et des mères dont les enfans avaient péri dans les flammes, ou s'étoient égarés dans le tumulte des armes, ou avoient été enlevés par des brigands particuliers. Tantôt c'étoit des époux

devenus la proie de différens ravisseurs, et séparés pour jamais. Khorwat reçut une bonne part de cet infâme butin; son frère et les autres créatures de Zoubow, Ribas, Altesty, Gribowsky, Janschin, et cent autres, y participèrent aussi. Il est de fait que Khorwat eut 3000 de ces malheureux, Altesty 800, Gribowsky 1500, Ribas davantage. Un prince Cantakuzène (1) en acheta quelques centaines des Cosaques, et presque tous les propriétaires de ces contrées incultes en firent autant. Le général Kakowsky en envoya quelques milliers en Crimée, mais peu arrivèrent à leur véritable destination; la plus grande partie périt en route dans le steps, parce qu'on n'avoit pas pourvu à leur subsistance. Les terres des grands spoliateurs, quoique vastes, ne purent suffire à ces nouvelles

(1) Les princes Cantakuzène sont d'une famille boyare de Moldavie et de Valachie, qui prétend tirer son origine des anciens empereurs français de Constantinople. Une branche de cette illustre famille ayant pris le parti des Russes dans les dernières guerres contre la Porte, vint s'établir en Russie.

colonies. Ils avoient d'abord demandé des hommes pour cultiver leurs déserts, ils demandèrent bientôt de nouvelles terres pour y employer leur surabondance d'hommes ; et, c'est alors qu'on jeta les yeux sur celles des Cosaques du Don. Le favori Zoubow sut représenter les choses sous un point de vue si favorable, que, sans autre examen, du fond de son cabinet, l'impératrice, amie des partages, traça sur une carte cette démarcation singulière. Ce coup de crayon ôta aux Cosaques une grande partie de leurs propriétés, leurs meilleurs pâturages, et plusieurs stanitza (bourgades) qu'ils habitoient depuis des siècles. Les tribus si injustement dépouillées, osèrent murmurer ; on les chassa de leurs possessions, et on les obligea d'abandonner les rives chéries du Don et du Donetz (petit Don), et de laisser aux usurpateurs les enclos qui avoient enfermé leurs troupeaux, les cabanes qui avoient protégé leurs familles contre les frimats, les champs arrosés de leurs sueurs, et les tombes de leurs pères. On transporta

environ cinq à six mille de ces infortunés dans les déserts du Kouban, pour y remplacer les peuplades exterminées par les Russes, ou qui avoient abandonné leur pays à leur approche. Ces malheureux Cosaques furent destinés à servir de barrière contre les incursions des féroces montagnards, à être les enfans perdus de l'empire. Les femmes, les enfans périrent en grand nombre en chemin : les hommes se révoltèrent : on en massacra beaucoup ; le reste fut dispersé dans les déserts du Kouban. C'est en 1794, sous le règne de la philosophe Catherine, qu'eurent lieu ces différentes transplantations de peuples.

Les Cosaques pressentent eux-mêmes qu'on médite leur dispersion totale. Ils sont mécontens, découragés, et commencent à déserter les armées russes et leurs plaines fertiles. L'énergie diminue, et l'esprit martial s'éteint parmi eux, depuis que les Tatares et les Turcs, leurs éternels ennemis, ne sont plus leurs voisins ; depuis qu'ils ne combattent plus en corps de na-

tion; depuis qu'ils sont dispersés dans les armées du Kamtschatka, et des confins de la Chine jusqu'aux bords de la Vistule; depuis qu'on a voulu les enrégimenter et les soumettre à une autre discipline que leurs ancêtres; depuis que, malgré leurs services signalés, on continue à les traiter en goujats plutôt qu'en soldats.

La Russie a continuellement quarante à cinquante mille Cosaques répartis dans ses armées. Les tribus du Yaik et du Volga, ainsi que celles de la Sibérie, ont ordinairement des stations permanentes le long des lignes du Caucase et d'Orembourg, etc. Les Cosaques du Don sont les plus aguerris; et, parmi leurs tribus, celle de Tschougouief est la plus renommée. Elle forma quelques régimens réguliers, recommandables par leur bravoure et leur esprit de corps. Potemkin les honoroit beaucoup, et s'en étoit composé une garde superbe: les officiers de cette troupe étoient bien choisis, et souvent magnifiquement armés. Yelowaïsky et quelque autres de leurs chefs avoient reçu de l'éducation, parloient

le français et même l'allemand. Trois de leurs généraux se distinguèrent surtout dans la dernière guerre contre les Turcs, Platow, Orlow et Yésaiew. Le premier, très-bel homme, s'étoit montré dévoué à Potemkin, et ensuite à Valérien Zoubow, qu'il suivit dans la désastreuse expédition de Perse. Il fut, à son retour, cassé et dégradé par l'empereur actuel. Denisow, un autre de leurs chefs, dont nous avons parlé dans les premiers volumes, s'est acquis également une grande réputation dans la guerre de Suède et la conquête de la Pologne. Comme il est blanc de vieillesse, les soldats le nommoient *tête d'argent*, et avoient beaucoup de confiance en lui. Son neveu, qui porte le même nom, a le commandement des Cosaques envoyés en Allemagne et en Italie.

Les Cosaques, excepté leurs officiers qui tirent une paye très-modique, n'ont point de solde, même en tems de guerre. Ils sont, comme on l'a dit, obligés de se pourvoir de chevaux, d'armes et de vêtemens. On ne leur fournit que le gruau et

la farine. Souvent même on ne leur donne qu'un misérable biscuit (*soukaré*). De-là ces guenilles hideuses, dont la plupart sont couverts, quand ils n'ont point d'occasion de butiner, et qui leur donnent l'air de mendians et de brigands; de-là le délabrement de leurs armes, et le mauvais état de leurs chevaux; de-là les meurtres, les vols, les incendies et les rapines qui partout signalent leur passage, et qui seroient, sans doute, moins fréquens, si un gouvernement moins avare et moins cruel pourvoyoit à leurs premiers besoins.

Ils sont armés d'une pique, longue de quinze à dix-huit pieds, qu'ils tiennent verticalement appuyée sur l'étrier droit, et qu'ils baissent au moment de l'attaque. Le Cosaque se sert fort habilement de cette pique pour sauter sur son cheval. De la main gauche il saisit la crinière, et, dès qu'il a le pied à l'étrier, loin de poser sa main droite sur la croupe, comme on le fait ordinairement, la pique qu'il tient lui sert d'appui : il s'élance, et dans un clin-d'œil il se trouve en selle. Les Cosaques

n'ont point d'éperons; un gros fouet suspendu au poignet gauche leur en tient lieu. Outre cette pique, ils ont ordinairement un mauvais sabre, dont ils n'aiment ni ne savent pas trop se servir, un ou deux pistolets en mauvais état, et une carabine dont ils font rarement usage.

Leurs chevaux sont petits, efflanqués, roides, peu capables d'un grand effort, mais infatigables : élevés dans les steps, ils sont insensibles aux intempéries des saisons, accoutumés à supporter la soif et la faim, en un mot assez semblables à leurs maîtres. Un Cosaque osera rarement se compromettre avec un Turc ou un Tatare, dont il n'a communément ni l'adresse ni la vigueur : son cheval n'est d'ailleurs ni assez souple, ni assez rapide, ni assez sûr; mais, à la longue, son acharnement opiniâtre fatiguera le cavalier le plus agile, et harassera le coursier le plus fringant, surtout si c'est dans une grande plaine et après une déroute. Tous les Cosaques ne sont cependant pas mal armés et mal mon-

tés. Plusieurs conservent les armes et les chevaux dont ils ont pu faire la conquête dans une campagne ; mais, en général, ils aiment mieux les vendre, et préfèrent leurs bidets patiens et leurs piques légères. Quant à leurs officiers, ils sont presque tous bien montés, et beaucoup d'entre eux ont des armes bonnes et magnifiques, ressemblant en cela aux Turcs et aux Polonais.

Les Cosaques, si l'on en excepte la brigade Tschougouïef dont je viens de parler, ne combattent jamais en ligne. On les éparpille par pelotons, à la tête, sur les flancs et sur les derrières de l'armée, quelquefois à des distances considérables. Ils servent d'avant-postes, de vedettes, de patrouilles. Leur activité, leur vigilance, sont incroyables. Ils se glissent et furetent partout avec une audace et une adresse dont il faut avoir été témoin pour s'en faire une idée. Leurs nombreux essaims forment, pour ainsi dire, une atmosphère autour des camps et des armées en marche,

qu'ils mettent à l'abri de toute surprise, de toute attaque imprévue. Rien n'échappe à leur vue perçante et exercée : ils devinent, comme par instinct, les lieux propres aux embuscades ; ils lisent sur l'herbe foulée le nombre des hommes et des chevaux qui y ont passé : d'après les traces plus ou moins récentes, ils savent calculer le tems de ce passage. Un limier ne suit pas mieux la piste d'une pièce de gibier. Dans les plaines immenses depuis Asow jusqu'au Danube, dans ces solitudes monotones couvertes d'herbes touffues et mouvantes, où l'œil ne rencontre aucun arbre, aucun objet qui puisse le diriger, et dont la triste uniformité n'est que rarement interrompue par des fondrières infectes, des ravins hérissés de broussailles et des monticules isolés, antiques tombeaux de générations inconnues ; dans ces déserts enfin, le Cosaque errant ne s'égare jamais. De nuit, les étoiles dirigent sa marche solitaire : si le ciel est serein, il descend de cheval au

premier *kourgan* (1) que le hasard lui fait rencontrer; par une longue habitude de sa vue exercée dans les ténèbres, ou même à l'aide du tact seul, il distingue les herbes et les plantes qui croissent de préférence sur la pente du monticule exposée au Nord ou au Sud. Il répète cet examen autant de

(1) Les Russes nomment *Kourgan* ces terres ou monticules coniques, que l'on trouve de distance en distance dans les déserts de la Bessarabie, du Dnister, du Bog, d'Azow, d'Astracan, et le long de la lisière méridionale de la Sibérie. Les fouilles que l'on y a faites, à différentes époques, attestent que ce sont des tombeaux. On y trouve ordinairement des urnes d'une poterie grossière, des armes rouillées, des mors, des ossemens de chiens et de chevaux, et quelquefois des boucles, des agraffes, des chaînettes et d'autres ornemens d'or et d'argent. On y a aussi trouvé quelques médailles, avec des inscriptions grecques indéchiffrables, et d'autres en langues inconnues aux savans modernes. C'est sur l'un de ces *kourgans* que se plaça Souworow pendant le terrible assaut d'Ismaïl, à une petite portée de canon de la place. C'est de là que, dans une féroce extase, l'œil attaché sur la ville couverte de flammes, et baignée dans le sang, attentif aux cris furieux des vainqueurs, aux plaintes des vaincus, au tumulte du carnage, il s'écrioit par intervalles, d'une voix grêle et cassée: Koli! Koli! (tue! tue!) Ce vieillard hideux et décrépit sembloit jouir du plus doux spectacle.

fois que l'occasion s'en présente, et de cette manière il suit ou retrouve la direction qu'il doit prendre pour regagner son camp, sa troupe ou sa demeure, et tout autre lieu où il veut se rendre. De jour, le soleil est son guide le plus sûr : le souffle des vents, dont il connoît le cours périodique, assez régulier dans ces contrées, lui sert également de boussole pour s'orienter. Nouvel augure, le Cosaque interroge assez volontiers les oiseaux : leur nombre, leur espèce, leur vol, leur cri, lui indiquent la proximité d'une source, d'un ruisseau ou d'un étang, d'une habitation, d'un troupeau ou d'une armée. Ces nuées de Cosaques qui environnent les armées russes pour la sûreté de leurs campemens ou de leurs marches, n'en sont pas moins redoutables à l'ennemi. Leur vigilance inquiète, leur curiosité téméraire, leurs attaques soudaines, l'alarment, le harcèlent sans cesse, et sans cesse gênent et épient ses mouvemens. Dans une action générale, les Cosaques se tiennent ordinairement à l'écart, et,

spectateurs du combat, ils en attendent l'issue pour prendre la fuite, ou se mettre à la poursuite des vaincus, dont leur longue pique fait alors un grand carnage.

Ces avantages réels, que les armées russes tirent de ces troupes légères, sont balancés par bien des inconvéniens. Le Cosaque est naturellement pillard, dévastateur; et quand même il n'auroit pas ce caractère, il seroit forcé d'avoir recours à la rapine pour subsister, puisqu'on ne lui donne rien. Ces hordes spoliatrices, accoutumées à gâter, à détruire ce qu'elles ne peuvent emporter ni dévorer, ne laissent que des cendres et des décombres à l'armée qui les suit. Elles lui ôtent ainsi, avec la subsistance, tous les moyens de poursuivre les succès qu'elles lui avoient elles-mêmes préparés. On en a vu des exemples frappans dans la guerre de sept ans, où les armées russes, après des victoires signalées, étoient forcées de se retirer et d'abandonner leurs avantages. Les dernières guerres de Turquie, de Suède, de Pologne, et tout récemment l'expédi-

tion de Perse, ont reproduit les mêmes exemples. Les généraux russes qui ont souvent déployé des talens militaires, ignorent le grand art des subsistances et approvisionnemens ; ils ne font vivre leurs troupes *qu'au jour la journée* ; ils tolèrent, ils encouragent même les dégâts et les brigandages des Cosaques, parce que c'est un ancien usage, parce que les troupes régulières et leurs officiers sont aussi habitués à la rapine, et enfin parce que de tout tems les Russes n'ont encore fait que des guerres de dévastations, même dans les pays qu'ils vouloient conserver (1). *Trucidare, rapere, falsis*

(1) La Livonie, autrefois le grenier du Nord, n'a pu, depuis près d'un siècle qu'elle est à la Russie, se remettre encore des ravages et des dévastations qu'elle éprouva lors de sa conquête, qui ne fut presque point disputée. Elle est encore couverte de cicatrices. La Crimée, il y a vingt ans, renfermoit des villes considérables et une population d'environ deux millions d'ames. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un vaste décombre, sur lequel cinquante mille Tatares, foible reste d'une grande nation, pleurent leur patrie et maudissent leurs oppresseurs. La Pologne est encore jonchée de cendres, de

*nominibus imperium, atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.* TACIT. in Agric.

La fureur des Cosaques est si aveugle, que souvent ils s'affament eux-mêmes au milieu de l'abondance. Aussitôt que l'un de leurs partis entre dans un village, les portes fermées sont enfoncées, les habitans qui veulent s'opposer au pillage massacrés. Il vident les maisons, les caves, les greniers, avec une célérité incroyable. Tout le gros butin est d'abord entassé pêle-mêle dans la cour ou dans le jardin. Lorsque cette première besogne est achevée, ils font entre-eux le partage avec assez de justice et de scrupule. L'officier a naturellement la meilleure part. Ce qui leur semble inutile, ce dont ils ignorent l'usage, ce qu'ils ne peuvent emporter, en un mot tout ce qui ne leur convient

---

ruines et d'ossemens. Ses villes sont désertes, et sans un nouvel ordre de choses, elle ne se relevera jamais. Quel sera donc le sort des pays que la Russie aura moins d'intérêt à conserver? Qu'on le demande au Brandebourg, à la Poméranie, à la Moldavie.

pas pour le moment, est incontinent gâté ou détruit. Ils se font un amusement de briser les meubles, de jeter au vent les plumes des lits, d'éparpiller le grain ou la farine dans la fange, et de faire fouler aux pieds des chevaux, le foin et la paille qu'ils n'ont pu consommer. Ils finissent souvent par y mettre le feu, et par incendier les maisons où ils ont éprouvé quelque résistance. Ils partent accompagnés des gémissemens et des malédictions des malheureux qu'ils ont ainsi dépouillés, et vont renouveler les mêmes horreurs à la première habitation qui se présentera. Mais ces mêmes Cosaques qui auront aujourd'hui brûlé votre maison, vous offriront demain leurs secours, et partageront avec vous le peu qu'ils auront, s'ils vous trouvent dans le besoin. Le Russe est bien moins suceptible de ces sentimens de pitié. (1)

(1) Tout le monde connoît la mort attendrissante du major Kleist, estimable poëte allemand, et comment les Cosaques de l'armée russe s'humanisèrent à l'aspect de sa misère, et cherchèrent à le sauver. Ces mêmes

Au bout de quelque tems, ces Cosaques pillards seront ramenés aux lieux qu'ils ont ravagés ; et c'est alors qu'ils se trouvent trop heureux de pouvoir ramasser les restes épars et demi-pourris des grains et des fourrages qu'ils avoient dispersés. La faim, la disette la plus cruelle les a souvent punis, mais elle ne les a point corrigés. Ils en perdent le souvenir, aussitôt qu'ils se retrouvent dans l'abondance.

Les faits suivans caractériseront davantage les Cosaques en particulier, et les troupes russes en général. Deux guerres leur ont suffit pour réduire en déserts et dépeupler complètement la Bessarabie et le Boudziak, vastes contrées entre le Dnister, le Pruth, le Danube et la mer Noire, occupées autrefois par de nombreuses tribus de Tatares demi-nomades et de Moldaves agricoles. La Botna, le

---

Cosaques avoient, quelque tems auparavant, mis le feu au temple de la petite ville de Ragnitz, et brûlé le prêtre luthérien et une grande partie de ses paroissiens qui s'y étoient réfugiés avec lui.

Buik et d'autres petites rivières qui serpentent dans les vastes steps de la Bessarabie, pour se jeter dans le Dnister, et ce fleuve lui-même, étoient autrefois bordés de petites villes, comme Kischnow, Kauschan, Tatar-Punar, où les khans de Bielgorod (Akirman) faisoient leur résidence, et d'un grand nombre de villages assez populeux. En 1768, on donnoit à ce pays au-delà de deux cent mille habitans mâles : en 1791, il n'en restoit pas dix mille ; et depuis Bender jusqu'à Ismaïl, dans un espace de soixante lieues, on ne rencontroit pas une habitation, à peine y retrouvoit-on la trace de celles qui avoient existé.

Après le combat de Kauschan, en septembre 1789, une partie de l'armée s'avança sur Polanka et Akirman ; le reste forma le blocus de Bender, où tous les habitans de la petite ville de Kauschan, qui avoient pu échapper à la pique des Cosaques, s'étoient réfugiés. Pendant ce blocus, qui dura cinq semaines, Kauschan et tous les villages d'alentour furent

entièrement démolis et brûlés par les Cosaques et les grenadiers d'Ekathérinoslaw. Quelques mois auparavant, le général Kamensky avoit lui-même incendié la petite ville de Gaugoura et tous les villages qui bordoient la Botna. L'hiver vint cette année-là plus tôt qu'à l'ordinaire; il tomba subitement une grande quantité de neige, accompagnée d'ouragans d'autant plus redoutables, que ces plaines immenses sont ouvertes à tous les vents et dénuées de tout abri. Il fallut penser aux quartiers d'hiver. Le général Pistor, quartier-maître de l'armée, fut chargé d'en faire la répartition. Cet ancien professeur de l'université de Giessen, s'occupoit sans cesse d'astronomie, et connoissoit mieux la carte du ciel, que celle du pays où l'on faisoit la guerre. Bender et Akirman (Bielgorod), sur la rive droite du Dniester, venoient enfin de se rendre; et ces deux places assuroient la Bessarabie jusqu'à l'embouchure du fleuve. La campagne suivante devoit s'ouvrir par le siége de Kilia et d'Ismaïl, seules forteresses

qui fussent restées aux Turcs entre la mer Noire et le Pruth : or, selon les règles, l'armée devoit, autant que possible, être cantonnée à la portée de ces places; et c'est la seule circonstance à laquelle Pistor parut avoir réfléchi. Vers la mi-novembre toutes les troupes se mirent en marche pour gagner leurs quartiers d'hiver, à travers des steps immenses, parmi des neiges accumulées ou jetées en tourbillons. Les soldats supportèrent avec résignation la faim, le froid, les fatigues de ces marches accablantes, dans l'espérance de s'en dédommager par un long repos. Quelques régimens qui avoient été instruits ou témoins de la destruction des villages où on les envoyoit, étoient les seuls qui murmurassent. Quel fut le désespoir de l'armée, lorsqu'au lieu des habitations qu'on leur avoit désignées pour cantonnemens, ils ne trouvèrent que des masures désertes et des ruines? En effet, Pistor, qui n'avoit consulté que la carte de Bauer, dressée pendant le cours de la précédente guerre, s'étoit imaginé que, puisque les noms

existoient encore sur la carte, les lieux devoient aussi exister. Avec beaucoup d'indulgence, on pourroit lui pardonner cette bévue ; mais comment excuser celle d'avoir également désigné comme existantes, des bourgades dont la destruction récente avoit été peut-être effectuée sous ses propres yeux ?

Cette coupable négligence eut les suites les plus funestes. Des compagnies, des bataillons entiers, se virent forcés de rebrousser chemin, et de se chercher eux-mêmes des asiles contre la rigueur du froid. Toute discipline cessa ; les soldats se débandèrent ; beaucoup se logèrent et s'entassèrent de force dans les habitations qui avoient été assignées à leurs camarades plus heureux. On vit des cabanes, à peine suffisantes pour contenir dix à quinze hommes, en recevoir jusqu'à cent, tous également dépourvus de vivres. Les brigades, les bataillons, les compagnies, tout fut confondu. Il en résulta de nouvelles rapines, de nouveaux incendies, que les chefs n'avoient ni la volonté, ni le pouvoir

de prévenir. Ces affreux désordres durèrent quinze jours, et entraînèrent une perte considérable d'hommes et de chevaux, de munitions et d'équipages ; il fallut faire une nouvelle distribution. Les troupes, hivernées à la proximité de Bender et d'Alkirman, durent céder leur place à celles qui erroient dans les neiges du désert ; mais ces deux villes, déjà surchargées, et dont les vastes faubourgs avoient également été détruits, ne purent recueillir tant de monde. Une grande partie de cette armée délabrée et souffrante, fut donc contrainte de repasser le Pruth et de regagner la Moldavie, pour éviter une ruine totale. Les colonnes qui prirent la route de Jassi, trouvèrent au moins des chemins un peu battus ; les autres furent obligées de se les frayer elles-mêmes dans des neiges entassées, à travers les plages inhabitées qui séparent le Pruth du Dnister. Ce ne fut qu'à la fin de décembre qu'elles arrivèrent dans leurs nouveaux quartiers, après des marches et des contre-marches pénibles. Il est impossible de se faire une idée des souf-

frances et des maux qu'elles eurent à supporter. Leur dénûment étoit complet. Comme on n'avoit prévu aucun de ces inconvéniens, elles ne trouvèrent sur leur route ni provisions, ni fourrages, ni bois, ni abri contre les tempêtes hivernales. Les chemins de Bender à Kischnow, à Hutsh, à Zézora, à Jassi, étoient jonchés de chevaux abandonnés ou morts. Leur nombre alloit au-delà de deux mille, et cela dans un pays qui n'est qu'une vaste prairie. Il est vrai que sur la route de Kischnow à Jassi, on avoit eu la précaution d'entasser de distance en distance d'énormes meules de foin destinées à la cavalerie. Les Cosaques la devancèrent, et tout disparut: les chevaux des équipages de l'armée, qui alloient à Jassi, avoient également entamé ces provisions, et la cavalerie ne trouva rien.

Quant à la perte d'hommes, elle n'a jamais été bien connue; mais elle doit avoir été effrayante, puisque je vis le régiment de la Petite-Russie (*Malorossisky*) perdre onze hommes dans l'espace de sept

lieues. Ainsi cette armée victorieuse, qui venoit d'enlever deux places importantes aux ennemis, sans avoir essuyé aucune perte, rentra plus délabrée, et dans un plus grand désordre en Moldavie, que si elle avoit été mise en fuite et poursuivie par un ennemi vainqueur. Voilà comme les Russes expièrent par le froid, la faim, et toutes sortes de misères, leur imprévoyance et leur fureur destructive.

Le brave prince d'Anhalt-Bernbourg instruisit Potemkin de tous ces désastres; mais le mal étoit fait, et le général Pistor en fut quitte pour quelques sanglans sarcasmes que le prince Potemkin lança sur sa personne et sur sa manie astronomique (1).

L'armée russe qui, au moment où j'écris, marche contre la France, est composée d'un grand nombre de Cosaques. L'empereur seroit-il assez prévenu en leur

(1) Potemkin ordonna cependant que le général Kamensky, qui avoit lui-même fait ravager ces contrées, n'eût point d'autres quartiers d'hiver que les villages brûlés par ses troupes.

faveur pour les croire comparables aux troupes légères de l'Autriche ? Il est certain que les Cosaques, une fois transplantés loin de leurs steps accoutumés, deviennent plus à charge qu'utiles à leur armée. La guerre de Prusse, et tout récemment celle de Finlande, l'ont déjà prouvé.

Le Cosaque est, comme je l'ai dit, plutôt fait pour harceler l'ennemi et pour le poursuivre, que pour le combattre. Otez-lui l'appât du pillage, et son activité s'évanouira. Il n'est hardi, et ne s'aventure qu'autant qu'il se croit le plus fort, qu'il connoît le pays, est assuré d'une retraite, et court à une proie certaine. Il se fie davantage à son cheval infatigable qu'à ses armes. Ce n'est point dans les campagnes coupées de l'Allemagne, encore moins dans les gorges et les montagnes de la Suisse et de l'Italie, qu'il pourra mettre en usage ces petites pratiques et ces petites ruses, qui lui réussissent dans les plaines contre des ennemis indolens. Son cheval non ferré, accoutumé au sol mou et uni des steps, et

aux herbes hautes qu'il broute, même en courant, ne pourra résister à nos chemins durs et pierreux, ni franchir, ni descendre nos côteaux escarpés et chargés de broussailles. Si les Cosaques ont rendu de grands services en Pologne et contre les Turcs, c'est que la guerre se faisoit dans un pays plat peu habité, et couvert d'immenses pâturages; c'est que la nourriture de leurs chevaux n'exigeoit aucun soin, et leur permettoit d'être sans cesse en activité; c'est enfin que n'ayant jamais fait leurs excursions qu'en des pays où ils trouvoient à peu près leurs mœurs, leur langage et leur manière de vivre, en des pays où tous les excès leur étoient permis, et dont les habitans, esclaves timides et désarmés, les craignent par tradition, et s'enfuient à leur approche(1), ils avoient contracté une assu-

(1) Il n'a pas tenu aux gazetiers anglais, allemands et même français, de nous inspirer les mêmes craintes, en faisant de ces Cosaques tantôt des ogres et des Huns qui mangeoient les petits enfans, et tantôt des cavaliers adroits et vaillans, auxquels aucunes troupes légères ne pourroient résister. Calonne, le grand calculateur,

rance et une audace qui leur eût coûté cher partout ailleurs. Les choses seront bien différentes, si la guerre se fait en Allemagne, et surtout sur le territoire français. Dans le premier cas, il est probable qu'on tâchera de soumettre les Cosaques à quelque discipline, et de réprimer leurs brigandages dans un pays *qu'ils viennent protéger*. Mais je doute fort qu'on y parvienne. Il n'est pas facile de détruire tout-à-coup de vieilles habitudes, devenues esprit national. Les Cosaques resteront donc long-tems Cosaques; c'est-à-dire, que pour eux la différence de pays allié ou ennemi sera peu de chose, et que, toutes les fois qu'ils se croiront assez forts pour piller une maison et une ferme impunément, ils ne s'informeront guère à qui elle appartient. En conséquence, je conseille sérieusement aux paysans alle-

---

Colonne, après avoir calculé toutes les *possibilités possibles*, semble mettre sa dernière confiance dans cinquante mille Cosaques armés de fouets, dont il annonce l'arrivée en criant aux Français: *sauve qui peut*, dans le courier de Londres.

mands de se reposer sur leurs propres forces plutôt que sur la discipline russe, s'ils veulent se mettre à l'abri des bons alliés qui viennent les défendre à leur insu. Qu'ils renouvellent l'exemple terrible qu'ils ont donné, toutes les fois que des brigands enrégimentés, quels qu'ils soient, oseront attenter à leur propriété (1).

Si le général russe parvient à contenir les hordes de Cosaques qui le suivent, les pays qu'il doit traverser s'en trouveront mieux; mais quel parti essentiel pourra-t-il tirer des Cosaques? car, jusqu'ici, c'est leur indiscipline même qui les a rendus redoutables; ce sont leurs brigandages tolérés qui ont nourri leur audace et leur vigilance entreprenante. Réprimez leur licence, ôtez-leur l'espoir du butin, premier mobile de leurs vertus guerrières, vous les aurez paralysés.

---

(1) O honte éternelle, ô tache ineffaçable ! ce ne sont point les Cosaques et les Kalmouks, que les paysans suisses et allemands ont été forcés d'assommer enfin comme des brigands. Ce sont les Français! *Note de l'Editeur.*

Dans l'instruction de l'empereur au général russe, il lui est expressément ordonné de faire observer la plus sévère discipline, tant que ses troupes seront en Allemagne, mais de leur permettre tout ce qui pourra humilier et épouvanter l'ennemi aussitôt qu'elles auront touché son territoire. Un ordre plus récent, donné à la *parade* le 2 novembre de cette année, respire le même esprit : le voici en extrait, mais les expressions fidèlement traduites.

« Sur le rapport du général Arakschéief, S. M. I. a vu avec satisfaction le bon ordre qui règne dans le corps d'armée aux ordres du général Rosemberg. S. M. I. en témoigne sa reconnoissance aux chefs et aux commandans de bataillons. Quant aux soldats, S. M. I. est assurée de leur zèle et de leur bravoure ; elle en attend avec certitude *l'entière extermination des ennemis de la foi et du bien public.* »

Les Français savent donc ce qu'ils ont à attendre de la part des Russes et surtout des Cosaques ; ces menaces ne doivent cependant pas les intimider ; ils en ont bravé

de plus terribles encore. Si jamais les Cosaques s'avancent sur la rive gauche du Rhin, je conseille aux campagnards de mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfans, d'éloigner leurs troupeaux et de sonner le tocsin sur les brigands. Ils n'ont pas besoin d'aller à leur rencontre en rase campagne : qu'ils se tiennent en embuscade dans les bois, derrière les haies, dans les fossés et les défilés, même dans leurs maisons. Les Cosaques, ainsi que je l'ai dit, n'ont que de très-mauvaises armes à feu, dont ils ne savent pas faire usage : leurs piques, si redoutables aux fuyards dans une vaste plaine, ne seront pour eux qu'un instrument inutile ; leurs chevaux, incapables de franchir les haies et les fossés, loin de leur servir, les exposeront davantage aux fusillades ; s'ils en descendent, ils sont perdus. Un Cosaque à pied est bientôt la proie du premier ennemi qui l'attaque. En 1789, Potemkin, qui aimoit à faire toutes sortes d'expériences sur les Cosaques, en forma une brigade d'infanterie, composée de trois

mille hommes qui avoient perdu leurs chevaux au siège d'Otschakow. Ces fantassins d'une nouvelle espèce conservèrent leurs piques avec un fusil pendu en bandoulière : on en donna le commandement au kniais Sokolinsky, officier plein de bravoure, et Souvvorow en forma une colonne à l'assaut d'Ismaïl. Excités par leur chef et l'exemple des autres troupes, ils tentèrent l'escalade avec assez d'intrépidité ; mais les Turcs, bientôt revenus de leur premier étonnement, et les reconnoissant pour des Cosaques, s'élancèrent sur eux, le sabre à la main, et en firent une horrible boucherie. Ayant rompu cette colonne, ils franchirent eux-mêmes leurs fossés, et la poursuivirent dans la plaine, où ils la détruisirent presqu'entièrement. Ceux qui échappèrent ne durent leur salut qu'à deux bataillons du régiment de Pskow, qui leur avoient servi de réserve. Comment en effet ces Cosaques auroient-ils soutenu les violentes attaques des Turcs, dont les sabres tranchans faisoient voler leurs piques en

éclats, et ne leur laissoient qu'un tronçon dans la main? Six mille Cosaques du Don, à qui Souworow avoit également fait mettre pied à terre, pour former une autre colonne, furent de même conduits à l'assaut, et n'eurent pas un meilleur succès. Cette sanglante journée coûta cinq mille guerriers aux Cosaques du Don et de l'Ukraine, qui perdirent en même tems le brave kniais Sokolinsky et leurs meilleurs officiers. Ils maudiront longtems les généraux qui les avoient forcés à combattre d'une manière si peu conforme à leur usage.

Si dans un pays populeux, coupé de haies, de fossés, garni de broussailles, et dont les routes sont pierreuses et montueuses, si dans un pareil pays les paysans courageux et bien armés me paroissent suffisans pour chasser les Cosaques, comment ces hordes spoliatrices pourront-elles intimider des armées aguerries, pour qui des fouets, des piques, des barbes longues et des guenilles n'ont rien d'effrayant? D'ailleurs les Cosaques, comme

on l'a répété, combattent moins l'ennemi, qu'ils ne l'importunent. Leurs regards perçans, inquiets et curieux, sont plus dangereux que leurs armes, et les connoissances locales leur ont tenu lieu d'expérience et d'adresse. Ils ne trouveront plus ni sur le Rhin, ni sur le Pô, les plages herbues et uniformes qui leur sont si familières, ni les plaines de la Vistule, théâtre de leurs faciles exploits. On ne leur parlera plus leur langue, ni un idiome qui lui ressemble, comme en Moldavie et en Pologne : tout leur sera nouveau et inconnu ; ils rencontreront même rarement des objets de comparaison, et se trouveront partout déroutés et hors de leur sphère. Ils auront d'ailleurs affaire à des peuples bien autrement braves et entreprenans. Les armées françaises sont environnées par des nuées de tirailleurs et de chasseurs adroits et infatigables. Une ou deux rencontres avec eux, suffira pour ôter le goût des entreprises hasardeuses à ces chevaliers vagabonds du Don et du Borysthène. L'artillerie volante achevera de leur indiquer

leur place, à la queue de l'infanterie russe (1).

C'est la troisième fois, dans ce siècle, que la maison d'Autriche, la plus dangereuse ennemie du corps germanique, inonde l'Allemagne de Cosaques et de Kalmouks. Elle les y appela dans la guerre de 1734; elle les y fit revenir en 1757, pour anéantir la Prusse. Aujourd'hui elle les rappelle pour subjuguer la France, et rétablir l'intégrité de l'empire, qu'elle eût mieux fait de ne point sacrifier par le traité de Campo-Formio.

---

(1) C'est ce que l'événement vient de justifier. Les Cosaques n'ont osé paroître en nulle rencontre, et les généraux russes les ont tenus derrière les bagages. Ils avoient un petit camp avancé du côté d'Arau, lors de la bataille de Zurich : quelques chasseurs français, chargés de faire une reconnoissance, passèrent la rivière et enlevèrent ce camp, les Cosaques ayant pris la fuite à leur approche. Dans le grand nombre de prisonniers russes qu'on a faits, on ne trouve presqu'aucun Cosaque. *Note de l'Editeur.*

# EXPÉDITIONS
# CONTRE LES FRANÇAIS.

## I. En Italie.

*Politique de Catherine. Ses préparatifs contre la France. Etat des choses à l'avènement de Paul : son systéme. Il renoue la coalition. Alliances monstrueuses. Ordres donnés à son armée. Généraux qui la commandent : détails sur la marche et sur les soldats russes. Aventure de Lwow. Anecdotes sur la disgrace et le rappel de Souworow. Son arrivée en Italie. Précis rapide de cette campagne et de ses résultats.*

---

Depuis la fatale convention de Pilnitz, jusqu'en 1796, la conduite de Catherine envers les puissances coalisées, avoit porté le caractère du plus pur machiavélisme. La coalition étoit dissoute, mais l'astucieuse Catherine, et le corrupteur Pitt en soutenoient encore les débris;

l'une par sa politique et ses promesses, l'autre par ses intrigues et ses trésors. Cependant l'Autriche aux abois, menaçoit de faire une paix séparée et honteuse à la gloire des souverains, si la Russie ne remplissoit enfin ses engagemens. Le cabinet de Pétersbourg se trouvoit alors dans une pénible situation, et l'impératrice elle-même étoit dans une étrange perplexité. On venoit de commencer une guerre vague et ruineuse avec la Perse pour des projets chimériques : les finances étoient épuisées, le crédit anéanti, l'armée en mauvais état. L'on s'étoit brouillé avec l'Espagne, et plus formellement encore avec la Prusse, dont la défection funeste avoit porté un coup mortel à la coalition, et qui refusoit d'accéder à la triple alliance conclue entre l'Autriche, l'Angleterre et la Russie : à cette brouillerie s'étoient jointes des altercations assez vives au sujet des nouvelles démarcations en Lithuanie; on parloit hautement d'une prochaine rupture; les troupes se rassembloient, et Catherine outrée disoit à ses généraux, *qu'il falloit*

*à coups de canon forcer les armées prussiennes à retourner sur le Rhin, ou leur passer sur le ventre pour aller à Paris.*

Catherine n'avoit jamais aimé la France; et nous avons vu, dans le premier volume, la haine qui l'animoit depuis la révolution. Cette haine est dans l'ordre naturel des choses: la révolution ne devoit point avoir d'ennemis plus acharnés, plus implacables que les autocrates russes. Les nouveaux principes attaquoient directement une puissance monstrueuse, fondée sur des maximes plus atroces, plus absurdes encore que celles de la féodalité. Aussi l'esprit de révolution, qui travailloit le monde, ne causa nulle part autant de terreur qu'à la cour de Russie, quoique la plus éloignée, et celle qui en avoit le moins à craindre par le caractère passif de ses peuples. Les idées libérales ne sont pas incompatibles avec les principes de la monarchie, mais elles sont absolument contradictoires avec ceux d'un gouvernement

arbitraire, d'une noblesse propriétaire d'hommes, et d'un peuple dépravé par un long esclavage. La Russie se trouvoit à cet égard dans une situation pareille à celle de Saint-Domingue. Un empereur russe, despote par excellence, devoit être dévoré de soucis et de terreurs. Il sent que, dans une révolution, il n'y auroit aucun accommodement avec lui; il regarde les insurrections populaires comme le fruit de l'instruction et le résultat du progrès des lumières, tandis qu'on doit les attribuer bien davantage à l'excès de l'oppression, et à l'orgueilleuse ignorance des oppresseurs. Si l'instruction et les lumières ont été funestes à quelques gouvernemens, ils ne peuvent en accuser qu'eux-mêmes. Pourquoi s'obstinoient-ils à rester en arrière? Pourquoi n'ont-ils pas su, n'ont-ils pas voulu s'élever à la hauteur des idées de notre âge? Pourquoi, au lieu de se les approprier et de les diriger, en les faisant concourir au bonheur de leur nation et à l'avantage du genre humain, ne cher-

chent ils qu'à les étouffer et à ravaler l'humanité (1)?

Le peuple français étoit déjà à son dix-huitième siècle, et son gouvernement s'obstinoit à stationner au quinzième : voilà ce qui fut la cause véritable des violentes explosions qui ont accompagné sa métamorphose. La plupart des gouvernemens se trouvent encore dans le même cas, malgré l'exemple terrible qui vient de leur être donné. La Prusse est peut-être le seul état despotique où la marche des gouvernans et celle des gouvernés soient parallèles : souvent même le despote appelle, excite son peuple à le suivre, et lui donne la main pour le soutenir et le faire aller au même pas. Aussi, malgré les parties hétérogènes dont cet état est composé, sa machine a

(1) Le torrent des nouvelles idées n'a pas été moins fatal aux républiques qu'aux monarchies, parce que les uns et les autres, quoique sous des formes différentes, agissoient d'après des maximes gothiques et surannées. Il est plus que probable, que, si la coalition eût été composée de républiques, les Français, malgré leur révolution, auroient conservé les formes monarchiques.

été si fortement organisée, qu'elle survivra probablement à toutes les autres (1).

---

(1) Le Danemarck offre un autre phénomène politique. Cette nation libre s'imposa volontairement en 1660 le joug du despotisme le plus illimité; mais elle semble aujourd'hui attendre son gouvernement, qui se règle avec prudence sur l'opinion publique et les idées du siècle. Ce gouvernement s'est montré, dans ces circonstances difficiles, le plus sage et le plus vertueux de l'Europe. Le Danemarck et l'Angleterre ont également un roi imbécille et insignifiant; mais quelle conduite opposée dans leur gouvernement! Si, pour être grand politique, il faut appliquer avec justesse les principes d'une sage prévoyance, et rendre l'état qu'on gouverne heureux et florissant, Bernstorff est sans doute le plus grand ministre de ce siècle, et Pitt en est le plus inepte. Il a ruiné et trahi ses alliés, asservi et épuisé son pays; il est obligé, après l'opiniâtreté la plus inconcevable, d'argumenter d'une manière diamétralement opposée à ses premières maximes. Après avoir allumé la guerre la plus injuste et la plus odieuse qu'ait jamais faite une nation, il ose, sans rougir, la soutenir et la continuer, en s'appuyant sur les motifs qui l'ont condamné. Il est enfin parvenu à un résultat directement contraire à celui qu'il se proposoit: à force de crimes, d'orgueil et de perfidie, il a réuni contre lui-même tous les ennemis qu'il avoit suscités contre la France; et cet Actéon politique se voit dévoré par la meute qu'il avoit si *habilement* dressée. C'est ce que j'appelle avoir été le plus inepte des ministres, et dans un autre sens le plus scélérat.

Par des principes et une conduite entièrement contraires, la Russie a cru devoir opposer une barrière invincible à la civilisation de ses sujets; et les faire rétrograder vers la barbarie d'où Pierre I venoit à peine de les tirer. Exemple unique, dans les annales du monde, d'un souverain qui réorganise l'ignorance dans ses états, et qui avoue, par cela même, que sa puisssance est fondée sur l'erreur, la supercherie et l'injustice ! En conséquence de ce systême, les écoles, les imprimeries furent détruites, toutes communications directes avec les étrangers interdites: le commerce des pensées devint surtout un crime: on n'osa plus s'instruire, et désormais il faudra être noble et riche, pour pouvoir appprendre à lire dans les états de Paul I. L'Allemagne a vu avec indignation le souverain de cent nations barbares, traiter des universités célèbres d'écoles de corruption et de pépinières de désorganisateurs, dans un oukas public. Les princes qui protègent ces uni-

versités, ont été insultés non moins publiquement, dans un édit du mois de juin 1798, où le même despote se plaint amèrement de ce qu'ils ne suivent pas l'exemple qu'il leur donne, en replongeant leurs sujets dans la crasse ignorance et l'esclavage du treizième siècle. Il est imposible que ces idées incohérentes aient germé spontanément dans la tête de Paul I. Nous avons dit que, dès sa jeunesse, ce prince montroit de l'esprit et des conceptions lucides : il ne manque pas d'instruction ; il a voyagé. Ces idées lui ont été suggérées par des lâches intéressés à l'éternel abaissement des peuples, par des émigrés, par des prêtres, par des ministres et des courtisans ennemis de sa gloire et du bonheur de la Russie. Ombre de Pierre-le-Grand, sors de la tombe ! sors, armée de ce knout sanglant avec lequel tu chassas la superstition et la barbarie qui environnoient ton trône ; frappe les hommes coupables qui osent saper aujourd'hui les fondemens de ton immortel

ouvrage ! Sois plus terrible encore à l'ignorance systématique, qu'aux préjugés d'un peuple crédule !

Pour agir conséquemment à ce plan extraordinaire, pour faire rétrograder une grande nation dans le limon d'où elle sort à peine, il faudroit que le cabinet de Pétersbourg renonçât à toute communication, à toute influence sur le reste de l'Europe, et qu'il adoptât la conduite de son voisin, l'empereur de la Chine.

Mais l'ambition de Catherine, toujours en contradiction avec l'esprit de son gouvernement, ne put se soumettre à cette conséquence du système adopté à la fin de son règne. Accoutumée à régenter l'Europe, elle se piquoit, depuis la mort de Frédéric-le-grand, d'en conduire tous les évènemens politiques. C'est elle qui avoit d'abord attisé le vaste incendie qui la consume encore ; c'est elle qui avoit organisé cette croisade terrible, qui, sous les ordres de son chevalier Gustave, devoit subjuguer et punir la France,

l'odieuse rivale de sa gloire et de sa puissance, qui s'opposa sans cesse à ses vastes projets sur l'empire d'Orient. C'est elle enfin qui commença à soudoyer ces émigrés insensés qui venoient envenimer sa haine contre leurs compatriotes, et qui força les Français établis en Russie à prêter un serment horrible, celui de haine à leur patrie.

Trop politique cependant pour prendre une part active à la guerre, elle engagea par ses menaces, ses promesses et ses menées sourdes, la plupart des petits souverains à prendre fait et cause dans cette grande querelle des despotes, qui n'étoit pas la leur. Quand elle vit ses voisins les plus puissans acharnés à poursuivre une guerre interminable, elle se dit avec orgueil : Je suis aujourd'hui l'arbitre de l'Europe ; je puis sans obstacles entreprendre à mon gré la conquête de l'Asie, et renouveler l'empire d'Orient. Désormais maîtresse de la Pologne, et en effet *dominatrice de toutes les régions*

*du Nord* (a), elle devint la terreur des coalisés mêmes, dont elle seule pouvoit venger les humiliations; ce n'étoit plus qu'avec crainte et respect qu'ils osoient, dans leurs humbles adresses, lui rappeler qu'elle s'étoit solemnellement engagée à joindre ses forces à leurs moyens pour écraser l'ennemi commun. « Je contiens les infidèles, je protège vos frontières, je réprime les jacobins de Pologne, disoit-elle; je rends les plus grands services à la bonne cause; mes armées victorieuses forment l'arrière-garde : continuez à combattre. » Cependant le grand crime du partage de la Pologne étant consommé, et la défection de la Prusse et de l'Espagne ayant considérablement affoibli la coalition, Catherine n'eut plus de prétexte plausible pour différer des secours tant de fois promis, et dont on avoit un si pressant besoin. Les victoires des républicains commencèrent à l'étonner et à

(a) C'est le titre qu'elle prenoit, et que prennent les empereurs de Russie.

la confondre; mais les sages conseils de ses ministres les plus éclairés, l'empêchoient encore de sacrifier les véritables intérêts de son empire à sa passion pour cette guerre lointaine. Pour amuser l'Angleterre qui, par le lâche abandon de la Pologne, avoit quelque droit à lui parler plus énergiquement (1), elle équipa en 1795 une escadre de douze vaisseaux et de six frégates, qui allèrent se réunir aux flottes britanniques, pour bloquer et affamer la France!!! Cette escadre, aux ordres de l'amiral Kanikow, accoutumée aux promenades de la Baltique, fut plus à charge qu'utile aux Anglais. Après une longue et stérile croisière, elle rentra toute

(1) L'histoire ne doit pas oublier que ce même ministre anglais, qui, en 1790, s'opposoit formellement à ce que la Russie conservât la bicoque d'Otschakow et les déserts de Bessarabie, *parce que*, disoit-il, *cela romproit l'équilibre de l'Europe, en donnant à cette puissance gigantesque une prépondérance décidée*; que ce même ministre, dis-je, soutint un an après, avec une égale impudence, *qu'il importoit à la balance de l'Europe d'abandonner la Pologne entière à cette même puissance* dont il craignoit tant la prépondérance.

délabrée dans le port de Kronstadt, sans avoir rencontré un vaisseau ennemi.

Cependant la défection de la coalition rendoit l'Autriche plus suppliante, et l'Angleterre plus importune. Zoubow et Markow, affamés de l'or de Pitt, firent sentir vivement le danger qu'il y auroit à laisser consolider et sanctionner par des traités avec les rois, cette république monstrueuse, qui les menaçoit tous. Ce fut en vain que Besborodko, Ostermann et Nicolas Soltykow, déchus de leur antique influence, firent encore quelques représentations. L'avidité et la présomption du favori, l'orgueil et la haine de l'impératrice l'emportèrent enfin. Elle s'avilit jusqu'à vendre soixante mille Russes, pour remplacer l'armée que la Prusse avoit enfin rougi de livrer au marchand de chair humaine d'Albion. Le héros d'Ismaïl et de Pragua, Souworow, devoit conduire les victimes sur le Rhin. Ce traité subsidiaire, le premier de ce genre, et le plus honteux qu'ait jamais conclu l'empire de Russie, fut secrètement négocié par le ministre

anglais Withwort, le favori Zoubow, et le diplomate Markow. Madame Gérebzow, sœur du favori, et maîtresse de l'Anglais, en fut le principal agent. Ce fut chez elle que se tinrent les conciliabules préliminaires, et que l'on convint des démarches nécessaires pour entraîner la vieille Catherine.

Souworow n'espéroit rien moins que d'aller directement à Paris, et le vieux guerrier devint à tel point le courtisan de Zoubow, qu'il écrivoit à l'impératrice : « C'est au plan du prince Platon Alexandrowitsch Zoubow que je dois mes victoires en Pologne, et c'est d'après les mêmes plans que j'espère battre également les Français. Mère, envoyez-moi punir cette exécrable nation. » On citoit cette lettre à la cour; et comme Zoubow disoit que l'impératrice avoit elle seule dressé tous les plans de campagne, c'est elle qui se trouvoit flattée des aveux de Souworow (a). Selon lui, et même selon la souveraine, cinquante mille

(a) Voyez Vol. I, p. 317.

Russes suffisoient pour effectuer en une campagne ce que l'Europe entière avoit tenté vainement depuis six ans. On comptoit particulièrement sur les hordes de Cosaques, de Kalmouks et de Baschkirs (1),

(1) Nous avons parlé au long des Cosaques dans le cahier précédent. Les *Kalmouks* me fourniroient un article non moins intéressant, s'il ne m'éloignoit pas trop de mon sujet. Je me contenterai d'observer qu'il faut bien se garder de confondre ces peuples. Les troupes légères ou irrégulières qui suivent les armées russes, se composent de *quatre* nations principales, dont la langue, la religion et les mœurs sont absolument différentes.

1°. Les *Cosaques*, sclaves d'origine comme les Russes, et chrétiens comme eux : ils sont les plus aguerris.

2°. Les *Baschkirs*, de race tatare, qui habitent le mont Oural et les bords de l'Irtisch. Ils sont armés d'arcs et de flèches, avec le sabre et la pique; ils se nourrissent de chair de cheval crue, ou amortie sous la selle. On les voit quelquefois s'exposer au feu de l'ennemi, passer une rivière à la nage, ou livrer un combat pour s'emparer d'un cheval mort. Leurs mœurs sont d'ailleurs plus pastorales que guerrières, et la religion est le mahométisme.

3°. Les *Kirguis*, nation indépendante, indigène et habitante du Mont-Taurus, qui semble former la liaison entre les Tatares et les Kalmouks. Ils sont en guerre continuelle avec les Russes dans la Sibérie méridionale, où ils font des excursions pour enlever des prisonniers

qui seroient poussés en avant comme un feu destructeur. On ne se contentoit pas,

---

qu'ils vendent aux *Boukares*. Ces derniers forment un empire puissant entre le Tibet, le Mont-Taurus, la Perse et les Indes. Les Kirguis, dont quelques tribus se sont établies en deça des lignes russes, ou soumises à la protection du Tzar, sont farouches et guerriers; ils fournissent et offrent volontairement plus de troupes que l'on n'en accepte.

4°. Les *Kalmouks* enfin, qui suivent le culte du grand Lama, et qui sont plus connus en Russie, quoiqu'ils soient originaires des confins de la Chine. On sait que c'est un peuple nomade. Une de leurs plus nombreuses hordes, après une guerre malheureuse et une émigration générale, étoit venue s'établir dans les steps d'Astracan; mais, sous le règne de Catherine, les vexations que l'on se permit d'exercer sur cette nation paisible, lui firent soudain abandonner sa nouvelle patrie; il n'en resta que quelques tribus errantes encore dans le désert. L'on en forme quelques foibles corps, dont l'aspect, les armes et la manière de combattre sont plus étranges que redoutables. J'ai eu quelque tems pour domestique un jeune homme de cette nation, recommandable par sa douceur et sa fidélité. Les Tatares ont les mêmes qualités, et les Russes les recherchent pour domestiques. Ceux qui ont de l'autorité dans le gouvernement d'Astracan ou d'Orenbourg, ne manquent pas de faire enlever quelques enfans de ces pasteurs errans, pour les envoyer en cadeau à leurs protecteurs à la cour. Je me trouvois dans une maison où la dame venoit de recevoir sept de ces petits

au cabinet de Pétersbourg, de conquérir la France, pour lui donner un monarque, ou de la démembrer comme la Pologne; on vouloit saccager et détruire ce peuple rebelle, et en disperser les restes sur la face de la terre, comme le sont encore les Israélites (1). Quelle gloire pour Catherine

---

malheureux tout à la fois : comme elle en avoit déjà elle-même deux, elle distribua la plupart de ceux-ci à ses amis. La langue des Kalmouks n'est pas dure. Voici une chanson que répétoit continuellement mon petit domestique, mais dont il ne voulut, ou ne put jamais me traduire le sens. *Kargotème yar, yar, xonel merkenda : Kalonda, Kalonda !* Les mots suivans sont Kalmouks : *Tingri*, Dieu; *Karé*, va-t-en; *Naré*, viens; *Mou*, mauvais; *Sai*, bon; *Mouza*, un cheval; *Minda !* salut ! Ces mots pourront servir à nos philologues.

(1) Je l'ai déjà dit, l'histoire doit garder l'empreinte du moment dont elle parle, et de l'opinion du tems. C'est en cela que nos plus absurdes chroniques ont quelquefois un intérêt, que n'ont plus nos belles histoires modernes qui se ressemblent toutes, et ont, comme les hommes corrompus, la même physionomie, ou plutôt n'en ont aucune. Toutes, à commencer par cette monstrueuse *histoire nationale* de la France, et à finir par l'intéressant ouvrage du C. Ségur, enchaînent les événemens, et présentent les faits, de manière à

pour une femme, de mettre fin à cette grande aventure, et d'enchaîner cette magicienne, nommée *Liberté*, qui venoit

---

caresser ou à corrompre l'esprit dominant. Elles ne donnent point aux choses les couleurs qu'elles avoient au moment où elles se passoient, mais celles qu'elles doivent avoir au moment où l'historien porte son ouvrage à l'imprimeur. Que chacun abonde dans son sens, mais qu'il n'écrive point, ou qu'il soit franc dans son opinion; car il ne peut y avoir d'historiens sans partialité, lorsqu'il s'agit d'opinions religieuses ou politiques d'un intérêt suprême pour l'humanité. Pour que notre révolution soit utile à la postérité, qu'elle laisse dans les cœurs et dans les pages de notre histoire ses empreintes originales. Que cette convulsion morale soit comme la convulsion physique, qui a transformé la face du globe, en élevant ces rochers et ces montagnes où le philosophe peut lire encore la course des torrens.

Français! n'oublions donc jamais ces instans terribles où les tyrans se crurent vainqueurs, et décidèrent avec un sang-froid atroce la destruction générale de la grande nation, le supplice de ses héros, et le châtiment de l'humanité pensante. Il ne faut pas avoir été témoin de la scélératesse profonde des cours, il ne faut pas avoir été humilié, torturé par la férocité de leurs suppôts, par la barbarie crapuleuse de leurs valets, pour que cette époque révoltante puisse s'effacer d'un cœur honnête et droit. Périssent la fausse sécurité, la coupable foiblesse, qui fait envisager comme une dureté la haine qu'on doit aux tyrans. Haïr le despotisme, n'est point haïr les

désarçonner les plus preux chevaliers du monde ! Je ne rapporterai plus les fanfaronnades et les propos ridicules, dont on

---

hommes; c'est haïr tous les crimes et tous les malheurs en un faisceau. Haïssons aussi les esclaves volontaires, ces vils instrumens de la tyrannie. Méprisons les peuples asservis, mais ne les haïssons qu'en masse, en corps de nation, en bataillons armés; c'est alors seulement qu'ils sont ennemis des hommes libres : mais ne voyons dans l'individu esclave que l'homme malheureux et dégradé, que nous devons plaindre et secourir. Français! que l'indignation qui embrasa vos cœurs à la lecture du manifeste de Brunswick soit immortelle, car l'esprit qui l'a dicté est immortel. Pourquoi endormiroit-on la liberté, quand la tyrannie veille toujours? Que les républicains, semblables au lion du désert, ne s'apprivoisent point avec les courtisans, ou ils retomberont dans les fers, et le sang de tant de coupables, et celui de tant d'innocens aura coulé en vain, et la révolution ne sera qu'un long crime. Les coalisés ont craint la contagion des idées nouvelles; ils vouloient investir la France comme un camp pestiféré : ah! c'est aux Français à se préserver aujourd'hui des miasmes mortifères qui les environnent. Le danger est tout entier du côté de ceux qui se portent bien. Peuple français! loin de toi ces hommes dont l'opinion vacille avec les succès, ou fléchit sous les évènemens passagers. Amis de la liberté et de la philosophie, tenons-nous aux principes, comme à un rocher inébranlable; et, semblables au sage Ulysse, n'en soyons arrachés par la force des vagues, qu'en y

se repaissoit, à cette époque, à la cour de Pétersbourg; ils faisoient seuls quelque diversion à la mauvaise humeur qu'y avoit laissée le départ du roi de Suède. Ainsi, tandis que d'un côté Catherine alloit conquérir la Perse, et cerner l'empire des Sultans, de l'autre, elle vouloit venger les rois de l'Europe, et châtier la France. Catherine, la septuagénaire Catherine, portant déjà sur son visage, qui sembloit se teindre de tout le sang qu'elle avoit versé, les symptômes d'une mort prochaine, s'égaroit encore dans ces gigantesques projets.

---

laissant des lambeaux sanglans de nos membres déchirés. Laissons ces prétendus hommes d'état rire de notre système, qu'ils appellent une chimérique théorie. Le leur n'est-il pas plus chimérique? Théorie pour théorie, il vaut mieux s'attacher à celle du bien qu'à celle du mal, et tourner autour d'un flambeau qu'autour d'un abîme épouvantable. Ennemis de la liberté publique et de la perfectibilité du genre humain, laissez aux cœurs généreux la consolation de penser à des générations meilleures, consolation aussi ravissante pour le philosophe, que l'est pour l'homme juste et malheureux la contemplation d'une autre vie : confessez enfin ces deux vérités de sentiment, plus certaines que celles de la raison et de la foi, ou niez la Providence.

Le traité avec Pitt alloit être ratifié, et les armées se mettoient en mouvement, lorsqu'un coup d'apoplexie suspendit les nouvelles calamités qui devoient désoler le monde.

Paul I monta sur le trône, dégagé de toute entrave politique, puisqu'aucun traité formel ratifié ne le lioit encore aux membres isolés de la coalition, que Bonaparte frappoit en ce moment au cœur. Paul pouvoit embrasser le premier système de sa mère, c'est-à-dire, ne prendre aucune part active dans la guerre de la libérté, sans mériter, comme Catherine, le reproche de duplicité. Il étoit le maître, sinon d'ordonner, du moins de hâter la paix, et de la modifier. Pour la première fois l'Europe auroit dû de la reconnoissance à la Russie, et le début de l'empereur pouvoit lui acquérir une gloire immortelle. C'étoit le moment précieux de sanctionner ce propos remarquable attribué à sa jeunesse: *Sous quelque rapport, et dans quelques circonstances que je veuille voir un empereur de Russie, son plus beau rôle*

*sera toujours celui d'un pacificateur.*

Aussi, comme on l'a vu dans le premier volume, Paul parut-il d'abord, sinon vouloir jouer ce beau rôle, du moins embrasser le parti de la neutralité, que lui dictoit la prudence la moins consommée. Il venoit de bouleverser tout le système administratif du règne précédent; l'armée désorganisée attendoit une nouvelle formation et de nouveaux réglemens: nous avons vu l'état des finances; tout, jusqu'à la géographie politique de l'empire, avoit subi une entière métamorphose. Entouré des ruines de l'ancien régime et des échafaudages du nouvel édifice qu'il méditoit, Paul, selon l'avis de ses ministres les plus sensés (1), ne devoit s'occuper que de l'intérieur de ses vastes états, dont la réorganisation, après le gouvernement de tant de femmes, exigeoit le règne le plus long et le plus fortuné. C'est en suivant ces avis, que Paul auroit pu obscurcir et même ef-

(1) Les princes Kourakin, et le comte Nicolas Soltykow, étoient principalement opposés à la guerre active contre la France.

facer le faux éclat de celui de sa mère, dont il se déclaroit si publiquement le contempteur; mais il ne vouloit que s'écarter des routes qu'elle avoit suivies, même pour arriver au même but. L'une de ses premières démarches politiques fut de refuser la ratification du traité honteux conclu avec M. Pitt, et de contremander la levée de cent trente mille homme destinés à recruter l'armée de Perse, et à compléter celle qui devoit marcher en France.

On prétend qu'il s'en seroit tenu à cette sage résolution, si les entreprises extraordinaires des Français et la conduite du directoire ne fussent venues augmenter ses alarmes, seconder les intrigues de Pitt et la détresse de l'Autriche, en alimentant à propos cette haine invétérée que Paul avoit conçue contre la nation française. Cette aversion s'étendoit sur presque tous les individus, quelque fût le parti qu'ils eussent pris dans la révolution. Il l'a même fait ressentir au prétendant, au prince de Condé, et en général à tous les émigrés. Ce sont eux qui pourront dire un jour

l'état d'humiliation où ils ont vécu en Russie, et combien ils ont payé l'hospitalité qu'on leur accorda.

La haine invétérée de l'empereur ne doit point son origine à la révolution : il l'avoit sucée avec le lait, et son voyage en France la fortifia. Les imperfections morales des Français, leur habillement, leurs manières libres, ennemies de l'étiquette et de la gêne ; la légèreté des courtisans, le libertinage des princes, le relâchement de la cour de Versailles, et le ton des habitans de Paris, l'avoient choqué, et il s'en plaignoit quelquefois. Le caractère de la nation, en général, contrastoit, au moral comme au physique, avec la roideur austère de Paul. A ces défauts, plus ou moins réels, de la nation, il associoit toujours l'idée de tous les vices. La révolution vint à l'appui de ces malheureuses préventions, et ne les justifia que trop souvent dans l'esprit d'un homme despote par état et par préjugés, mais foncièrement probe et loyal par caractère, quoique injuste, bizarre, violent et con-

tradictoire dans la plupart de ses actions.

A ces motifs, à ces passions personnelles qui sont toujours le premier mobile des démarches de Paul, ce qui les rend, sinon plus sages, du moins plus morales que les froids calculs politiques des autres cabinets (1), se joignirent des circons-

(1) Les manifestes et déclarations de Paul portent toutes ce caractère de franchise : tous les griefs qu'il énonce dans ses motifs de guerre contre l'Espagne et la France, se réduisent à des insultes personnelles qu'il croit avoir reçues, ou aux dangers prétendus que courent les princes, la société et la religion. Il est le seul souverain qui, dans cette grande querelle, a eu la bonne foi de ne point alléguer l'intérêt de ses états et le bonheur de ses peuples pour cause de la guerre ; mais cette espèce de loyauté antique est mêlée d'un orgueil et d'une présomption qui en diminuent le prix.

La Russie est en guerre avec l'Espagne ; c'est ce que le public ignore, et ce que la postérité ne pourra apprendre que par le manifeste publié à cette occasion. Il est trop singulier, et caractérise trop bien Paul I, pour ne le point consigner ici, traduit littéralement du russe.

» Nous Paul, par la grace *secourable* (*) de Dieu, etc. etc. ( *On sait qu'il y a une page de titres* ).

(*) *Paul ordonna par un oukas d'ajouter ce mot à l'ancienne formule, se regardant comme étant parvenu au trône par une faveur et une protection de Dieu toute particulière.*

tances nouvelles qui menaçoient de subvertir le monde. Bonaparte avoit con-

---

« Nous et nos alliés avons résolu de détruire le gouvernement impie et illégitime qui domine en France; et nous nous sommes élevés contre lui avec toute notre puissance. Dieu a béni nos entreprises en les couronnant jusqu'à ce jour de bonheur et de gloire. Entre le petit nombre de puissances européennes qui semblent dévouées à ce gouvernement abandonné de Dieu et expirant, mais qui redoutent en effet sa vengeance et sa rage à l'instant où il expire, l'Espagne a plus qu'aucune autre manifesté son attachement ou sa crainte à l'égard de la France, sinon par des secours effectifs, du moins par ses préparatifs. C'est en vain que nous avons mis tout en usage pour rappeler cette puissance dans le vrai chemin de l'honneur et de la gloire, en la réunissant à nous: elle demeure opiniâtrément attachée à ses mesures, et à un système si funeste pour elle. *Nous nous vîmes enfin forcés de lui témoigner notre mécontentement par le renvoi du chevalier d'Onix, son chargé d'affaires à notre cour; mais comme nous sommes maintenant informés que le conseiller Bützow, aussi notre chargé d'affaires auprès d'elle, a été forcé de s'éloigner des états du roi d'Espagne dans un terme prescrit, nous envisageons cela comme une véritable insulte à notre majesté, et nous lui déclarons la guerre.* C'est pourquoi nous ordonnons de séquestrer et de confisquer tous les vaisseaux espagnols qui se trouvent dans nos ports, et nous envoyons aux commandans de nos forces de terre et de mer l'ordre de traiter en ennemis tous les sujets du

quis l'Italie et dicté la paix aux portes de Vienne. L'Autriche, humiliée d'avoir

---

roi d'Espagne. Donné à Saint-Pétersbourg, le 26 juillet de l'an 1799, le troisième de notre règne. »

Certes, rien n'égale l'ignorante présomption, la grossièreté et l'incohérence de cette déclaration de guerre, sinon la sagesse et la modération noble et simple avec laquelle le roi d'Espagne y répondit. Quoi! l'empereur de Russie déclare lui-même qu'ayant chassé le chargé d'affaires d'Espagne de sa cour, il regarde comme une insulte que le sien l'ait été de celle d'Espagne par une juste mesure de représaille! On ne peut pousser l'orgueil et la déraison plus loin que ne l'a fait le rédacteur de cette pièce, et l'on trouveroit à peine son pendant, même dans les siècles barbares. On voit, par la réponse du roi, que la fureur de Paul avoit pour véritable cause le refus de le reconnoître comme grand-maître de Malthe.

*Réponse du roi d'Espagne.*

« La scrupuleuse exactitude avec laquelle j'ai cherché et chercherai toujours à entretenir l'alliance conclue entre moi et la république française, ainsi que les liens de l'amitié et de la bonne intelligence qui subsistent entre les deux états, et qui se sont consolidés par leur convenance évidente et par des avantages politiques réciproques, ont excité la jalousie de quelques puissances, surtout depuis qu'il s'est formé une coalition, dont le désir chimérique et spécieux a bien moins pour but de ramener l'ordre que de le détruire, en établissant le despotisme sur des nations qui ne veulent point entrer dans ses des-

subi la loi du vainqueur, méditoit déjà sa vengeance. L'Angleterre, désormais isolée, trembloit de celle de la France,

---

seins ambitieux. La Russie s'est particulièrement déclarée contre moi; et le Tzar, non-content de s'arroger des titres qui ne peuvent lui appartenir en aucune manière, et de trahir par là ses intentions, n'ayant pas trouvé de mon côté toute la condescendance qu'il attendoit, a expédié une déclaration de guerre dont le contenu suffit pour en prouver l'injustice.

» C'est sans étonnement que j'ai vu cette déclaration, parce que le traitement fait à mon chargé d'affaires, et d'autres démarches non moins extraordinaires de la part d'un souverain, m'annonçoient depuis quelque tems ce qui vient d'arriver. En éloignant de ma cour et de mes états Mr. le conseiller de Bützow, chargé d'affaires de Russie, j'ai été inspiré bien moins par mon ressentiment, que par la considération impérieuse de mes devoirs : je suis en conséquence bien éloigné de relever ce que ce manifeste contient d'insolent et même d'insultant pour moi et pour tous les souverains de l'Europe. Connoissant quelle influence l'Angleterre exerce sur le Tzar actuel, il seroit au-dessous de ma dignité de répondre à ce même manifeste, puisque je ne dois compte de ma conduite politique qu'au Tout-puissant, avec le secours duquel j'espère repousser toutes les agressions injustes que l'orgueil et un système de fausses combinaisons pourroient diriger contre moi et contre mes sujets, pour la défense et la sûreté desquels j'ai pris et prends encore les mesures les plus efficaces. En leur faisant connoître

et redoubloit à cette époque ses intrigues autour du nouvel empereur de Russie. Les lenteurs du congrès de Rastadt, et les prétentions toujours croissantes du directoire, donnèrent à Pitt le tems de renouer les fils de sa trame infernale. Le traité de Campo-Formio qui établissoit les Français dans l'Archipel, le refus d'admettre un négociateur russe à Rastadt, l'humiliation de voir un puissant empire sans la moindre influence, au moment d'une paix qui alloit décider des destins de l'Europe, en renouvelant les liens politiques de toutes les nations; toutes ces considérations étoient bien capables d'indigner un prince moins hautain que Paul I. L'invasion de Rome, la conquête de Naples, la révolution et l'envahissement de la Suisse, la prise de

---

cette déclaration de guerre, je les autorise à agir hostilement contre la Russie et ses possessions. Saint-Ildefonse, 9 septembre 1799.»

Comme durant cette guerre aucun Russe et aucun Espagnol ne se sont rencontrés, ces pièces seront les seuls monumens qui l'attesteront. Heureux s'il en étoit de même de toutes celles que se déclarent les princes! on pourroit alors en rire comme des querelles des auteurs.

Malthe, l'expédition en Egypte, vinrent mettre le comble à l'animadversion du tzar, contre une nation dont la gloire l'irritoit, dont les principes, l'audace et l'avidité l'épouvantoient (1). C'est lors

(1) Dès long-tems une partie des chevaliers de Malthe tramoit la reddition, ou plutôt la vente de leur île à la Russie. Déjà, sous le règne de Catherine, quelques-uns de ces intrigans stimuloient sans cesse l'ambition de cette princesse à s'assurer de cette possession importante, et si propre à réaliser un jour ses projets sur l'empire grec. Le chevalier Lita, commandeur de l'ordre et amiral au service de Russie, étoit l'un des principaux. Elle se refusa cependant à ces offres intéressées, et résista même à toutes les importunités qu'on lui faisoit pour envoyer un agent près du grand-maître. Mais Paul embrassa avec ardeur une occasion qui le servoit si bien dans la guerre contre la France : il concluoit son accord avec les chevaliers d'un parti, au moment où Bonaparte profitoit des dispositions de ceux de l'autre; et voilà la véritable énigme de la reddition de Malthe. Cependant Paul, ne s'imaginant pas être prévenu, s'empressa de nommer le gouverneur, et d'expédier la garnison de Malthe. Ces nouvelles arrivèrent après celles de l'expédition des Français, et n'étonnèrent pas peu les liseurs de gazettes.

Plusieurs femmes de la cour de Russie, mademoiselle *Lapouchin*, nouvelle maîtresse de Paul; Koutaisow, esclave turc, son valet de chambre, etc. etc., sont aujourd'hui commandeurs de Malthe! Fiers successeurs

que la politique sembla de concert avec sa haine ; mais le plus péremptoire de ses motifs, fut toujours le dépit de voir la république française, consolidée et triomphante, braver les ligues et les complots. Paul qui, d'un autre côté, voyoit à ses pieds les princes de l'Europe flatter son orgueil et l'implorer comme leur dernière espérance, prit enfin des mesures plus violentes, plus extraordinaires et plus contradictoires encore qu'on ne les attendoit de son caractère. Il sembla dès-lors inspiré par ce génie hypocrite et perfide qui, depuis dix ans, ensanglante le monde, et foule aux pieds toutes les maximes de morale et tous les droits politiques des nations; je veux dire l'esprit de Pitt. Ce perturbateur du repos de l'univers, jouit en ce moment d'un triomphe bien digne de lui. Depuis long-tems les Anglais

des la Valette et des d'Aubusson, que dites-vous? Qu'est devenu le lustre de votre ordre, de ce sanctuaire de la noblesse ancienne et immaculée? Que Paul règne encore quelques années, que sur-tout il puisse introduire sa garnison et son gouverneur *in partibus* dans Malthe, et vous verrez !—

avoient exclusivement pompé les trésors de la Russie, et ce fut avec son or qu'ils achetèrent enfin son sang.

On vit donc avec étonnement le même prince qui se proclamoit lui-même le vengeur du trône très-chrétien, le restaurateur des autels catholiques, le défenseur des maximes antiques de la politique et de la foi, mettre à nud le système le plus absurde ou le plus perfide qu'ait jamais osé développer un souverain. Ce même prince, qui est grand-patriarche né de la religion grecque orthodoxe, qui, en cette qualité, fait maudire et exorciser le pape dans toutes ses églises, se déclara son protecteur spirituel et temporel. Il se mit à distribuer de la même main des crosses pastorales aux évêques de Rome, aux imans tartares, aux lamas kalmouks, aux popes arméniens. Il s'intronise grand-maître de Malthe, d'un ordre dont le premier devoir et le premier serment sont la haine et l'extermination des Musulmans; et en même tems il leur jure amité et alliance, et envoie ses bataillons

chrétiens dont les officiers sont bariolés de croix catholiques de St. Jean de Jérusalem, de croix schismatiques de St. André de Russie, de croix hérétiques de Ste.-Anne de Holstein, combattre sous l'étendard du Prophète, pour rétablir, de concert avec les Anglicans, le pape à Rome, le clergé en France, et l'islamisme en Egypte. Jamais l'histoire du monde n'offrit un amalgame de principes et d'intérêts si opposés, si extravagans. On avoit vu souvent la religion servir de prétexte aux guerres que se faisoient les peuples ou les souverains; on avoit quelquefois vu la politique faire taire les haines religieuses ou nationales, et produire momentanément des alliances monstrueuses; mais il étoit réservé à Pitt d'inventer, et à Paul d'exécuter une association de souverains, éternels ennemis les uns des autres, dont chaque serment seroit la violation d'un serment précédent, chaque protestation un manque de foi nécessaire, et chaque engagement une trahison évidente; de souverains qui, par la nature

même de leur alliance, se mettoient dans la nécessité de se tromper, de se mentir à eux-mêmes et les uns aux autres, et de ne pouvoir remplir un seul point de leur traité, sans en violer la base fondamentale. Ne semble-t-il pas voir une troupe de charlatans, qui, après s'être prouvé vingt fois tour-à-tour qu'ils sont des imposteurs, se réunissent enfin et s'engagent à se guérir réciproquement, et chacun d'eux, avec la même drogue que chacun d'eux croit un poison ou un orviétan ridicule, et en même-tems que tous prétendent tromper le public en lui annonçant ce remède pernicieux comme une panacée universelle ?

Voilà dans quel labyrinthe de contradictions et d'absurdités s'égare enfin cette diplomatie imbécille, qui prétend produire le bien en combinant le mal, et tirer des résultats vrais en supputant des erreurs ou des faussetés. Les vérités simples, les principes du sens commun, la morale et la justice, sont les éternelles sources du bien public et de la prospérité des états. Aussi

long-tems que la politique ne les prendra pas pour base de ses spéculations, ce sera l'art le plus absurde et le plus funeste à l'humanité.

Paul étoit au moins sincère dans le but principal qu'il se proposoit, en formant cette monstrueuse association. La punition exemplaire du peuple français et de ses gouvernans, la destruction des principes républicains, la restauration de la monarchie et de la secte catholique, si favorable au despotisme, sans prétendre pour lui à autre chose qu'à la gloire d'avoir opéré cette grande contre-révolution. Voilà quels étoient ses projets. Il ranima donc cette guerre avec toute la fureur et tout le fanatisme qui l'avoient distinguée dans son principe; mais trouvant au-dessous de lui d'agir comme un simple auxiliaire dans une cause si importante, Paul I s'en déclara le chef, et se chargea de réorganiser lui-même la coalition sur des fondemens plus solides. Le prince Repnin, si fameux par ses succès militaires et politiques, fut envoyé à Berlin pour déterminer le jeune

roi de Prusse, dont le début sur le trône étoit si glorieux et si différent, à rentrer dans la croisade générale. Frédéric-Guillaume III étoit trop bien conseillé, et trop sage lui-même, pour ne point rester fidèle au système de neutralité, qui le rendoit l'arbitre et le bienfaiteur de l'Allemagne. Le vieux prince Repnin vit donc échouer sa réputation, dans une ambassade qui lui promettoit une nouvelle gloire : ce n'est pas que la diplomatie de Caillard, ou la savante politique de Sieyes l'aient emporté sur le négociateur russe ; les ministres de la république étoient bien éloignés d'avoir auprès du roi le crédit qu'on feignoit de leur attribuer en France, et rien n'étoit plus contrastant avec ce que les papiers de Paris en publioient, que le rôle à manteau joué à la cour de Prusse par ces deux envoyés français. C'est donc contre la prudence et la sagesse du jeune roi de Prusse seules, qu'échoua le prince Repnin. Il fut plus heureux à Dresde (1) et à Vienne,

(1) C'est à l'influence de Repnin qu'il faut attribuer

où, de concert avec le ministre anglais, il parvint à faire rompre le traité de Campo-Formio, que l'empereur avoit d'abord commencé à exécuter de bonne-foi. Ce qui fut frappant alors, ce fut de voir cette même cour de Russie, qui, depuis si long-tems, avoit éludé les secours promis à la coalition, qui l'avoit enfin laissé succomber et se dissoudre, solliciter maintenant l'empereur de renouveler cette guerre malheureuse qu'il venoit de terminer par une paix que la modération du vainqueur lui avoit rendue plus avantageuse qu'humiliante. Une puissance gigantesque comme la Russie, des armées innombrables, comme celles qu'on lui attribuoit, étoient bien capables de réveiller toutes les espérances. Pour la mille et unième fois, la plus grande partie de l'Europe fut

---

la conduite extraordinaire du ministre de Saxe à Rastadt. L'Allemagne doit se souvenir un jour, que l'électeur saxon, de concert avec Pitt et Thugut, voulut renouveler une guerre désastreuse, parce qu'il croyoit ses états à l'abri de toute invasion.

persuadée que c'en étoit fait de la France et de la liberté.

L'armée qui s'étoit déjà rassemblée en Gallicie par les ordres de Catherine, et à la tête de laquelle Souvvorow demandoit sans cesse l'ordre de marcher en France, n'avoit point été dispersée à l'avènement de Paul. Il s'étoit contenté de suspendre sa destination, et d'y envoyer des officiers pour l'exercer à sa manière, la vêtir des nouveaux uniformes, et y introduire une nouvelle discipline et de nouvelles dénominations. Nous avons vu qu'elles occasionnèrent la disgrace de Souvvorow, qui s'étoit permis d'en plaisanter. Aussitôt que cette formidable armée eut été mise au nouveau pas, Paul en confia le commandement au général Rosemberg, et envoya bientôt son favori, le brutal Araktschéief, pour en faire l'inspection. Son rapport fut si satisfaisant (1), que cette armée, jugée dès-lors en état de combattre et de vaincre, reçut l'or-

(1) Nous avons fait connoître Araktschéief : ses insolences, ses barbaries, les faveurs et les disgraces qu'il a

dre de se mettre en marche. Elle étoit composée de 40 à 50 mille homme effectifs, et des mêmes troupes qui venoient de conquérir et de spolier la malheureuse Pologne. Le comte Rosemberg, qui la commandoit, étoit un général ignoré, dont les services étoient inconnus. Il n'avoit fait aucune des dernières guerres de Turquie, de Suède et de Pologne ; il commandoit, à cette époque, un petit corps dans le Kuban, destiné à défendre la ligne contre les incursions continuelles des Tatares et des Lesguis (1) ; mais, s'étant montré

depuis tour à tour essuyées, ne le rendent pas plus intéressant. Nous avons cité plus haut l'ordre, qu'à son retour de Pologne, Paul donna à la parade, ainsi que l'instruction dont le général russe fut muni.

(1) Nous avons parlé des Lesguis, dans l'expédition contre les Perses. C'est une nation guerrière et indépendante, qui habite le Mont-Caucase, ennemie des Géorgiens, sur-tout depuis que ces derniers se sont soumis à la Russie. Les papiers français défigurent les relations qui nous viennent de ces pays-là : ils ont donné dernièrement des détails sur une expédition contre les *Grusiniens*, sans savoir, ou sans apprendre à leurs lecteurs bénévoles que ces *Grusiniens* ne sont autre chose que les *Géorgiens*, qui se nomment en leur langue et en russe *Grousii*. (*Note ajoutée en* 1801 ).

grand partisan des nouvelles manœuvres, et très-zélé pour les introduire, il venoit de gagner les bonnes graces et la confiance de Paul. Le général Lwow, qui commandoit sous Rosemberg, auroit dû s'attendre moins que tout autre à être employé dans cette expédition : malgré les ordres dont il est chamarré, c'est un officier sans aucun mérite militaire; comme il étoit complaisant et railleur, ce genre d'esprit l'avoit fait parvenir chez Potemkin, qui s'amusoit quelquefois de ses bons mots. Il s'introduisit ensuite comme joueur déterminé chez Zoubow, qui s'attachoit peu-à-peu toutes les personnes qui avoient entouré Potemkin. Lwow s'étoit surtout distingué à la cour de ce dernier par une animosité singulière contre les Autrichiens. Durant la dernière guerre de Turquie, leurs revers, leurs manœuvres et leurs cordons faisoient l'objet continuel de ses sarcasmes et de ses plaisanteries, qui flattoient Potemkin et Souvorow (1).

(1) Le général autrichien Jordis, qui se trouvoit à l'armée russe, fut un jour très-scandalisé des railleries

Certes, Lwow étoit l'homme le moins propre à commander dans une armée destinée à s'unir aux Autrichiens : aussi ne tarda-t-il pas à en donner des preuves, qui lui valurent une disgrace bien tragique.

Les Russes, accoutumés à vivre à discrétion chez les paysans polonais, leurs officiers accoutumés plus encore à y exercer toutes sortes de vexations, et leurs généraux à s'y attribuer un despotisme qu'ils exercent brutalement sur tout ce qui les environne, ne surent point changer leurs habitudes en entrant sur les terres d'Autriche : des plaintes s'élevèrent de

---

que se permit Lwow à la table de Potemkin, à l'occasion de l'échec notable qu'éprouva le prince de Cobourg devant Giourgew. Il est vrai que cette affaire prêtoit singulièrement à la plaisanterie, et qu'elle est digne de figurer dans les anecdotes militaires qu'on ne trouve point dans les rapports officiels des généraux. Les Autrichiens assiégeoient Giourgew, petite ville de Walachie : après s'être tenue assez tranquille, et avoir laissé ouvrir les tranchées dans les formes, la garnison turque fit une sortie si heureuse, qu'elle s'empara des batteries, et que presque tous les assiégeans furent pris par les assiégés.

tous côtés contre l'indiscipline, ou plutôt les violences de l'armée russe. Dans une occasion, le général Lwow, dont nous venons de parler, s'oublia même jusqu'à frapper de sa canne un officier autrichien qui lui faisoit quelques représentations; cette brutalité, jointe à plusieurs autres qui excitèrent la même indignation (1), offensa surtout les officiers impériaux, qui voulurent en avoir satisfaction. Il étoit important de ne point laisser ce premier motif d'inimitié entre deux armées dont

(1) Parmi le grand nombre de vexations commises par les Russes dans leur marche, celles que les officiers se permirent dans les postes d'empire furent d'autant plus sensibles, qu'en Allemagne les maîtres de poste sont eux-mêmes grossiers et vexateurs envers les étrangers; tandis qu'en Russie ils sont peut-être trop abandonnés à la discrétion du militaire qui les maltraite, et sur-tout leurs postillons, qui sont ordinairement des esclaves. Quelques officiers russes, traversant l'Autriche pour joindre leur armée, indignés de la lenteur avec laquelle on les menoit, battirent un maître de poste, et tuèrent un postillon. Comme on vouloit les arrêter pour ce meurtre, ils demandèrent *combien coûtoit donc en Allemagne un postillon, qu'ils le paieroient, pour qu'on n'en parlât plus.*

la bonne intelligence devoit garantir les succès : la cour de Vienne fit à Paul des remontrances ; il les écouta, et rendit justice avec sa promptitude accoutumée. Le comte Rosemberg reçut, par un courier extraordinaire, l'ordre d'envoyer Lwow à Pétersbourg pieds et poings liés, après l'avoir, en présence de l'armée, dépouillé de ses ordres et de son uniforme. Il lui fut de plus ordonné de faire observer dans les pays alliés la plus exacte discipline, en annonçant aux soldats qu'ils pourroient s'en dédommager aussitôt qu'ils seroient en pays ennemi. Cette exécution et ces promesses firent impression, et la conduite des Russes, en traversant le midi de l'Allemagne, fut en général beaucoup plus modérée qu'on ne s'y attendoit ; ce qui doit d'autant plus surprendre, que les officiers russes, qui, de tous les officiers de l'Europe, sont les plus mal et les plus mesquinement payés, continuèrent à être soldés en marche et en Allemagne sur le pied qu'ils le sont en Russie. On eut même la mauvaise foi de

leur payer quelques mois de leur solde en papier, avant qu'ils quittassent les frontières. Ce papier-monnoie perdoit soixante pour cent en Pologne, et n'avoit aucune valeur en Autriche (1); de façon que ces militaires, qui s'étoient flattés de recevoir une paye anglaise aussitôt qu'ils seroient hors de leur pays, furent réduits à la moitié de la leur. En supposant qu'elle leur soit régulièrement comptée, il leur seroit de toute impossibilité d'en subsister en Allemagne, et surtout en marche. Les appointemens d'un capitaine d'infanterie ne sont pas de mille francs par an, et les subal-

(1) E'on a eu occasion de parler des assignats, qui sont depuis vingt ans la monnoie courante en Russie. Ils perdent cinquante pour cent; et les militaires, dont les appointemens sont encore à peu-près les mêmes que du tems de Pierre I, ne sont aujourd'hui payés qu'en assignats. Il y en a de cinq roubles en papier bleu, de dix en papier rouge, de vingt-cinq, de cinquante et de cent roubles en papier blanc. Voyez l'article sur les finances. J'ai vu plusieurs officiers prisonniers, qui avoient encore dans leurs poches de ces papiers qu'on les avoit forcés de prendre, et dont ils n'avoient pu tirer aucun parti; il leur sera même difficile de les reporter en Russie, où il est défendu d'en introduire de l'étranger.

ternes sont soldés à proportion. Quant aux soldats, ils sont, comme on l'a vu, nourris et habillés; mais ils ne touchent qu'environ 24 francs par an en numéraire. Cette pénurie d'argent n'est pas si sensible en Russie pour l'armée, les denrées de première nécessité y étant à bas prix; et partout, à l'exception de quelques garnisons dans les villes capitales ou commerçantes, le militaire satisfait ses petits besoins journaliers à peu de frais; mais dans les pays étrangers, et en voyage, il n'en est pas de même. Aussi le soldat russe, le plus mal entretenu de tous les soldats, ne pourroit subsister dans les lieux où le pillage et la maraude lui sont interdits, s'il n'avoit une ressource particulière, que les autres militaires n'ont point. Il y a dans les régimens des associations indépendantes de celles des bataillons et des compagnies, nommées *artel*, qui forment une espèce de masse commune, où chaque recrue verse, en arrivant à son corps, l'argent qui lui reste, et le prix des habits qu'elle vend en recevant son uniforme. Le petit mobilier d'un

camarade mort ou tué y tombe également. En tems de guerre, le produit du pillage et du butin, que chaque associé y apporte assez fidèlement, grossit encore cette masse, qui s'élève quelquefois à des sommes assez considérables. Elles sont ordinairement confiées à de vieux caporaux, au choix des soldats ; et ces trésoriers, nommés *artelchiki*, ont souvent le talent de faire valoir et d'augmenter ces fonds. Le soldat russe, étant engagé pour la vie, n'ayant plus aucun autre intérêt ni aucun héritage particulier à attendre, s'accoutume à placer tout son espoir dans cette espèce de communauté, dont il tire souvent des secours. En marche, et dans tous les besoins extraordinaires, on a recours à l'*artel*, soit pour acheter un cheval qui traîne le bagage, soit pour se procurer quelques provisions lorsque le pain manque, soit pour se remettre de quelque grande fatigue ou de quelque disette par un verre d'eau-de-vie, ou un morceau de viande ; car, dans les denrées qu'on distribue aux Russes, on ne comprend que

la farine de seigle, l'orge mondé et le sel (1). Avec ces munitions de bouche, ordinairement très-mal conditionnées, le soldat s'apprête lui-même à sa fantaisie, avec beaucoup de dextérité, du pain, du biscuit, ou une espèce de bouillie, nommée *kasch*, qu'il est trop heureux de pouvoir assaisonner quelquefois avec de l'huile de chanvre, un bout de suif, ou un oignon: il fait de plus, avec un peu de farine fermentée, ou des restes de son biscuit, une boisson appelée *kwass*, qu'il préfère à l'eau pure, mais qui paroîtroit détestable à quiconque n'y seroit pas accoutumé. Voilà toute la nourriture du soldat russe en campagne: elle ne coûte point à la couronne cinq francs par mois pour un homme, et jamais on n'ajoute rien de plus à cet ordinaire moins que frugal. Quelques pois-

(1) On distribue chaque mois ces provisions en nature au soldat. On donne à chacun son *païok* ou boisseau de farine de seigle, son *garnitz* ou litron d'orge, et sa petite portion de sel. Le capitaine qui fait cette distribution à sa compagnie, gagne encore sur la mesure de quoi nourrir son cheval et ses chiens.

sons, que ce malheureux se procure assez facilement le long des rivières, ou au bord des lacs nombreux du nord, quelques champignons qu'il recueille en abondance, en certaines saisons, dans les vastes forêts, et qu'il cuit dans l'eau pure comme des châtaignes, ou quelques fruits et quelques herbes légumineuses qui croissent spontanément dans les provinces du midi, et qu'il y récolte lorsqu'il a le bonheur de camper, composent les seuls ragoûts qu'il y ajoute lui-même dans l'occasion : de manière que la livre et demie de pain de froment, et la livre de viande, qui forment l'ordinaire journalier du Français, seroient un festin pour un Russe, qui d'ailleurs ne couche jamais dans un lit, même lorsqu'il est malade ou blessé (1).

(1) Lorsque le soldat russe est en cantonnement, il donne toutes ses provisions au paysan qui le loge, et mange alors à sa table. La nourriture du paysan russe est le *Schtschi*, espèce de chou aigri, un peu différent de la choucroute d'Allemagne, que l'on cuit aussi avec du lard, et qui se mange en soupe avec une grande quantité d'eau. Ce mets est fort sain. — Lorsque Paul I.er est

On voit, par cette esquise de la manière de vivre du soldat russe, de quelle ressource lui est quelquefois l'*artel:* il ne peut cependant y recourir que du consentement unanime de tous ceux qui y ont part, et de l'approbation du colonel. Cet établissement dans les armées remonte à l'époque où elles n'étoient point encore soldées, et où chaque boyard conduisoit à ses dépens ses esclaves sous les étendards du grand-prince ou du *tzar;* mais encore aujourd'hui les masses communes sont regardées comme sacrées. Quelques colonels ruinés se sont permis d'en

---

contènt d'un régiment, il fait distribuer un demi-verre d'eau-de-vie à chaque soldat; mais il s'en trouve un grand nombre, surtout les nouveaux arrivés des provinces méridionales, qui ne boivent point de cette liqueur. Le soldat russe, qui paroît à la guerre si cruel et si farouche, est le carnivore des hommes. Lorsqu'il campe dans les stèpes, et qu'il prend quelque gibier, il le vend ou le donne à ses officiers, plutôt que de le manger lui-même. Il est en général très-sobre, et, comme je l'ai dit, il ne coûte pas cinq francs de nourriture par mois : on ne pourroit en France nourrir un chien de chasse à ce prix-là.

emprunter des sommes, et ne les ont ensuite point rendues; mais ceux qui les ont ainsi dilapidées, ou pillées plus ouvertement, ont souvent été cassés et punis. Quoi qu'il en soit, elles existent encore dans la plupart des régimens, et l'officier pauvre y est à la lettre bien plus misérable que le soldat, dont il est obligé, en plusieurs occasions, de partager le *kusch* ( bouillie ) et le *soukaré* ( biscuit ), pour ne pas mourir de faim.

L'armée russe s'avançoit à petites journées, pendant l'hiver de 1798 à 1799. Elle étoit suivie des pièces de campagne que chaque bataillon traîne ordinairement avec lui, et de toutes les munitions de guerre nécessaires; car on n'avoit pas jugé à propos d'établir en Autriche des fonderies pour lui préparer des boulets de calibre ( 1 ); mais on la débarrassa des

(1) La livre russe n'a que quatorze onces. Le calibre des canons, est de quatre, de huit, de douze, de seize, etc. etc. La pièce la plus en usage dans leur artillerie est une espèce d'obusier qu'ils nomment *licorne*, et qui lance également le boulet, la mitraille et les bombes

transports de gruau et de farine, en établissant sur sa route des boulangeries, qui épargnèrent au soldat le soin de cuire lui-même son pain. Un bagage considérable, mais pauvre et inutile, suit ordinairement ces armées dans leurs plus longues marches ; car elles n'ont ni dépôts ni hôpitaux, chaque régiment étant une espèce de république nomade qui traîne tout avec elle (1), et dont le chef modifie à son gré le gouvernement et les

---

horizontalement. Ils ont de très-bonnes fonderies, et des machines excellentes et ingénieuses pour forer le canon. Le général Mélissino a beaucoup perfectionné l'artillerie russe, et surtout la fonte et la composition du métal.

(1) On a dit qu'un régiment russe étoit une espèce de république nomade. Rien ne seroit plus utile aux armées et à l'empire que de fixer à chaque régiment un cantonnement fixe, en distribuant à chacun un terrain inculte et inhabité ; ce seroit le moyen de peupler promptement ce vaste pays, et de donner une patrie aux soldats en leur assurant une propriété. Le dépôt, les femmes et les enfans du corps y resteroient pendant les campemens ; et le militaire oisif seroit occupé utilement pour lui et pour l'état pendant six mois de l'année. Il seroit digne d'Alexandre de réaliser ce projet. (*Note ajoutée en* 1801).

usages : car il n'y a encore aucun ensemble dans l'organisation et la discipline générale des troupes. Ce résultat doit cependant être le fruit du nouveau système introduit par Paul I. Plusieurs de ces régimens conduisent plus ou moins de voitures fermées, pour y placer leurs malades et leurs blessés. Ces voitures, dont les gazettes allemandes parloient avec admiration, et qui tiennent lieu des ambulances des armées françaises, sont devenues un objet de luxe et de parade pour plusieurs colonels, qui les font défiler avec ostentation, à chaque revue, devant les inspecteurs-généraux ; et il est étonnant qu'ils les aient amenées si loin, car sept à huit grandes berlines à la suite d'un régiment, ont dû être très-embarrassantes. Chaque artel, ou chaque compagnie, a, comme on vient de le voir plus haut, la coutume d'entretenir un ou plusieurs chevaux, pour traîner ses bagages ; chaque officier a également, selon son grade et ses moyens, plus ou moins de *kibitki* (charrettes), de domestiques-esclaves, et de

chevaux de main. Ces officiers avoient, pour la plupart, des femmes et des maîtresses, enlevées en Pologne. Les prêtres, leurs épouses (1), leurs églises portatives, les enfans du régiment, formoient une longue queue à la suite de l'armée, quoique sa destination lointaine, et les généraux qui la commandoient et qui n'étoient pas des plus riches, ne lui eussent pas permis d'avoir le train et le bagage ordinaires.

Jamais armée en marche ne fit autant de bruit en Europe que ces 50 mille Russes, qui s'avançoient ainsi, à travers les glaces de l'hiver, pour venir attaquer des ennemis qu'ils ne connoissoient point, et qu'ils n'avoient jamais combattus. Les papiers autrichiens ne tarissoient pas sur la belle

(1) Un prêtre russe ne peut exercer ses fonctions sans avoir sa femme; et, sitôt qu'elle vient à mourir, il est obligé de se faire moine. Ils prennent à la lettre un passage de l'apôtre qui dit: *Que chaque évêque soit le mari d'une seule femme*; et par conséquent il leur est défendu de se remarier. Chaque régiment a son pope et sa chapelle portative, qui est ordinairement une tente d'une grandeur et d'une beauté remarquables.

tenue, l'exacte discipline, les mœurs et la valeur de ces guerriers hyperboréens, attendus depuis sept ans en Allemagne. Cependant il manqua d'en arriver comme du berger menteur de la fable, qui, à force de crier à faux : voici le loup ! ne put se faire croire, lorsqu'il le vit effectivement fondre sur son troupeau. La politique des coalisés nourrissoit encore cette incertitude, et les Russes se trouvoient déjà à Brünn, que la moitié de l'Europe les croyoit encore cantonnés en Pologne. L'empereur et l'impératrice d'Allemagne, qui étoient allés à leur rencontre, leur donnoient des gratifications et des fêtes, le jour même où les ministres de l'empire à Rastadt, répondoient aux plénipotentiaires français, demandant raison de cette marche en tems de paix et au milieu des négociations, que ce n'étoit qu'un bruit, qu'il n'y avoit aucun avis officiel de l'arrivée des Russes en Allemagne. Quant à l'empereur, il ne daigna pas même répondre.

Cette dérision insultante effectua la rup-

ture provoquée, et l'on vit bientôt jusqu'à quel point d'audace et d'atrocité la haine et la vengeance égarent la politique: le massacre des ministres français à Rastadt est le plus horrible des attentats publics qui aient été commis en Europe, depuis qu'elle est civilisée. Il est même si révoltant, qu'on répugne à l'attribuer à des ordres directs du cabinet de Vienne, quoique ce cabinet se soit signalé dans l'histoire par son manque de foi. Mais il est aussi absurde qu'atroce de charger le directoire de ce forfait inouï et inutile. Cette idée n'a pu naître que dans des ames capables de la plus lâche scélératesse, et n'a pu se propager que dans une société familiarisée avec tous les crimes et toutes les vengeances de la révolution. O honte éternelle pour la France et pour Paris! C'est là, c'est parmi les Français, que cette indigne inculpation a pu trouver de la croyance! Le tems nous dévoilera sans doute un jour que le génie d'Albion, ce génie qui, depuis dix ans, a tramé tous les complots qui déshonorent la politique et offensent

l'humanité, fut encore l'ame de celui-ci, comme il vient de son souffle impur d'allumer la mèche de cette machine infernale dont la France est épouvantée (1).

---

(1) D'où vient le silence morne qui plane aujourd'hui sur la tombe des malheureuses victimes de Rastadt? La justice a donc composé avec le crime, et la générosité avec la honte! Le général Zach, fait prisonnier à Marengo, s'étonnoit hautement à Paris, de voir dans l'antichambre de nos ministres et dans les bureaux, l'inscription qui consacroit le forfait attribué à son gouvernement, et il disoit : les Français eux-mêmes savent bien ce qui en est; vous trompez donc aussi le peuple comme vous nous reprochez de le tromper? — Qu'on y prenne garde, en épargnant l'orgueil d'une puissance, nous pourrions bien enfin faire retomber sur notre propre nation l'ignominie de cet attentat. N'est-ce donc qu'en nous en chargeant nous-mêmes, que nous l'avons excusé? Les victimes échappées, accusées aujourd'hui d'avoir été complices, se taisent! Jean de Bry s'est tu au tribunat!!! Oui, l'olive de la paix, comme le figuier du paradis d'Eden, doit s'étendre sur cette affreuse nudité : mais pourquoi la France a-t-elle à rougir d'un crime qu'elle n'a point commis? Qu'on relise la relation authentique de cet attentat, faite par les ministres des rois et des princes, et l'on sera persuadé de la vérité. Certes, si le directoire avoit pu acheter des régimens autrichiens, il eût employé cette mesure pour les battre quelquefois. L'archiduc Charles, dont on doit honorer le caractère, et le colonel des Székely, qui paroît un officier loyal, attri-

L'Autriche, l'Angleterre et les Condéens avoient mis leur dernière espérance dans les armées russes, et leur confiance particulière dans ce général renommé par les boucheries d'Ismaïl et Pragua, dans la fureur et la fortune de cet admirateur des Gaston, des Charette et des George, qu'ils regardoient comme le fléau vengeur destiné à châtier enfin les républicains. On travailloit donc à rappeler à la tête des armées le féroce et vieux Souworow, que Paul venoit de disgracier si outrageusement. L'archiduc Palatin, qui étoit alors à Pétersbourg pour épouser la grande-duchesse Alexandrine, se chargea de cette négociation difficile auprès de Paul.

La présomption russe répugnoit d'un côté à soumettre une armée de cinquante

---

buent dans leurs rapports officiels, ce forfait à un pillage, à une indiscipline d'avant-poste. Pourquoi donc n'a-t-on pas au moins exigé que Vienne punît et déshonorât ce corps? c'eût été une foible satisfaction, qui ne l'eût point humiliée. J'admire et bénis plus que personne le traité de Lunéville, mais le meurtre de Rastadt y laisse une lacune dont la postérité demandera la raison. (*Note ajoutée en* 1801).

mille hommes aux ordres d'un Autrichien; de l'autre, la fierté des officiers impériaux étoit humiliée de se voir commander par des généraux russes, sans gloire et sans réputation, comme l'étoient Lwow et Rosemberg. La célébrité et le rang de Souworow pouvoient seuls trancher la difficulté, et Paul prit enfin sur lui de sacrifier son ressentiment personnel aux circonstances. Mais avant de montrer Souworow à la tête des conquérans de l'Italie, il sera très-intéressant de raconter ici les détails de sa disgrace et de son rappel. Nous revenons à cet homme extraordinaire, que nous avons déjà fait connoître dans le premier volume. Nous en dirons encore du bien et du mal, parce que nous copions la nature, et que nous racontons des faits; parce que nous ne faisons ni un portrait idéal, ni une relation systématique. Nous avons dejà laissé entrevoir, à travers la férocité de ce général romanesque et bouffon, des traits de désintéressement, de franchise originale et d'héroïsme burlesque; ces qualités vont

paroître avec plus d'éclat aux jours de sa disgrace.

Au moment où Catherine mourut, Souworow, au comble de la faveur et de la gloire, se trouvoit à la tête d'une armée puissante, qui occupoit tout le midi de la Pologne, et s'étendoit jusqu'à la mer noire. Paul n'avoit jamais aimé ce général dévot, inquiet, volontaire, entreprenant, enthousiaste de Catherine et de ses gigantesques entreprises. De son côté, Souworow, russe dans toute la signification du terme, et par conséquent ennemi de cette discipline allemande, minutieuse et pédantesque, dont son futur empereur se montroit engoué, n'avoit jamais cultivé ses bonnes graces. Les corps qu'il commandoit, bien loin de se faire remarquer par une tenue exacte et une précision rigoureuse dans le maniement des armes, étoient presque toujours aux extrêmes frontières de l'empire, occupés à combattre, et ne se distinguoient que par cette espèce de désordre qui caractérise le soldat durant la guerre. Paul craignoit

cependant ce guerrier populaire et chéri des troupes ; mais il le ménagea d'abord, et le confirma dans tous ses commandemens : il lui envoya ensuite l'ordre d'établir l'armée sur un autre pied, et d'y mettre en exécution les nouveaux règlemens militaires. Souvvorow, qui tenoit aux vieilles institutions russes, et même à celles de Potemkin, très-adaptées au caractère national qu'il connoissoit parfaitement, Souworow, persuadé que des troupes avec lesquelles on avoit toujours vaincu, ne pouvoient être que sur un très-bon pied, ne s'empressa pas de se conformer aux ordres de l'empereur, et se permit de plaisanter en les recevant (1). C'étoit

(1) Nous avons parlé de ces plaisanteries dans le premier volume. C'est une espèce de dicton en mauvaises rimes, comme Souworow en faisoit; le voici en russe :

*C'kasat niè kaset,*
*C'boucli nié palit,*
*C'poudri nié strélat.*

Voyez-en la traduction, ou le sens, dans le premier volume.

blesser au vif Paul I, qui mettoit toute sa gloire à réformer et à perfectionner à sa manière son état militaire, et qui parloit d'un bouton de guêtre, et de la queue d'un soldat, comme des choses les plus importantes à la gloire de ses armes. Il envoya incontinent au vieux général l'ordre de se démettre du commandement, et de quitter l'armée sans délai. Le soldat russe, qui est chansonnier comme le français, avoit déjà mis en chanson les bons mots de Souworow ; ce qui ne contribuoit pas peu à jeter du ridicule sur les nouvelles ordonnances.

Nous avons dit que Souworow étoit un barbare, un bouffon ; mais c'étoit peut-être le général le plus convenable au génie des Russes : le soldat l'aimoit, et l'officier, tout en le trouvant burlesque, combattoit

---

Voici encore le rapport laconique qu'il envoya à l'impératrice après la prise d'Ismaïl :

*Slawa bogou, slawa wam !*
*Krépoct wsiata, y ïa tam.*

Gloire à Dieu, gloire à vous aussi ;
La ville est prise, et m'y voici.

sous ses ordres avec confiance. Si Paul, en le congédiant, n'avoit considéré que sa cruauté naturelle, ou sa folie véritable ou affectée, on auroit peut-être applaudi; mais il parut vouloir punir l'homme dévoué à sa mère, et le frondeur de ses innovations militaires trop brusques et trop mal digérées. Lorsque le vieux Souworow reçut l'ordre de se démettre du commandement, il voulut lui-même le communiquer à son armée, et la fit ranger en bataille. Devant la ligne s'élevoit une pyramide de tambours et de timbales entassés: habillé en simple grenadier, mais décoré de tous ses ordres, du portrait de l'impératrice et de celui de Joseph II, Souworow harangua ses compagnons d'armes, et leur fit des adieux très-pathétiques. Il se dépouilla ensuite de son casque, de son habit, de son écharpe, de son mousquet et de toutes les marques du service effectif, qu'il déposa sur la pyramide, en guise de trophée. « Camarades, dit-il, il viendra peut-être un tems où Souworow reparoîtra au milieu de vous; alors il reprendra

ces dépouilles, qu'il vous laisse, et qu'il portoit toujours dans ses victoires. » Les soldats indignés, attendris, murmuroient et gémissoient ; Souworow les quitta ainsi, laissant l'armée à son lieutenant-général.

Il se retira dans une maisonnette qu'il avoit à Moscou ; mais un homme si célèbre et si populaire, dont le renvoi, après de si grands services, faisoit une sensation générale dans l'empire, portoit ombrage à Paul dans cette capitale, où il alloit se faire couronner, et il donna l'ordre d'éloigner Souworow de Moscou. Un major de police ( de gendarmerie ) entre un jour dans l'asile du vieux guerrier, et lui présente cet ordre qui l'exile dans un misérable village. D'un air assez indifférent, Souworow demande combien de tems lui est accordé pour arranger ses affaires. Quatre heures, répond l'officier. » Oh ! c'est trop de bonté, s'écrie le général, une heure suffit à Souworow. « Il mit aussitôt son or et ses pierreries dans

une cassette ( 1 ), et descendit. Un carrosse de voyage l'attendoit à la porte. — « Souworow allant en exil, dit-il, n'a pas besoin d'un carrosse; il peut bien

(1) Malgré l'espèce de mépris que Souworow affectoit pour les richesses, il étoit très-curieux en bijoux et en pierreries, et Catherine, à chaque victoire, lui envoyoit quelque garniture précieuse : tantôt c'étoit une branche de laurier en brillans, une épaulette, une épée, un portrait, une étoile d'ordre, ou tout autre riche bijou. Après la prise de Prague, elle lui envoya un bâton de maréchal enrichi de pierres fines. Il ne tiroit jamais de sa cassette l'un de ces dons de sa souveraine, sans se signer et sans le baiser respectueusement. Souvent, en marche ou à table, il demandoit tout-à-coup à ses aides-de-camp : Où sont mes bijoux? les avez-vous vu? combien en ai-je? combien valent-ils? pourquoi *notre maman* me les a-t-elle donnés? Il falloit faire à toutes ces demandes une réponse directe et précise, sans quoi il traitoit celui qu'il avoit interrogé de sot et d'ignorant. Il en étoit ainsi, lorsqu'il s'avisoit de demander combien il y avoit d'étoiles au firmament, d'arbres dans une forêt, ou de poissons dans un lac. Ces questions incongrues marquoient plus encore ses distractions, et le peu de cas qu'il faisoit de la conversation de son état-major, que sa folie ; mais tout officier qui lui avoit répondu par un *on dit*, ou par un *je n'en sais rien*, étoit perdu dans son esprit, et il le désignoit, en le revoyant, par le nom de *Niéandwschtschik*.

s'y rendre dans le même équipage dont il se servoit pour se rendre à la cour de Catherine ou à la tête des armées ; qu'on m'amène une charrette ! » Il fallut se conformer à sa volonté, et l'officier se vit forcé de faire avec le vieux feld-maréchal une route de 500 verstes dans une *kibitka:* c'est la voiture la plus incommode en été, que l'on puisse imaginer ; mais Souworow y étoit habitué, ne voyageant que de cette manière, couché sur un matelas, et enveloppé dans son manteau. Arrivé au village désigné, il se logea dans une cabane de bois, sous la surveillance du major et de quelques exempts de police. Personne n'osoit le voir ni lui écrire, et le vieillard, habitué au tumulte des camps, et à la vie la plus active et la plus agitée, se vit tout-à-coup dans un isolement complet. Les lectures et les réflexions qu'il eut le tems de faire pendant cette disgrace, n'influèrent pas peu sur le reste de sa vie. Il fut enfin permis à sa fille, mariée à un frère du favori Zoubow, de lui faire une visite, qui fut courte, mais à laquelle le

comte Souworow parut sensible. L'empereur, de retour dans sa résidence, parut aussi se radoucir peu-à-peu, et lui écrivit. Un courier arrive, et remet sa dépêche; l'enveloppe portoit en grosses lettres: AU FELD-MARÉCHAL SOUWOROW. « Cette lettre n'est pas pour moi, dit froidement le vieux guerrier, en lisant l'adresse: si Souworow étoit feld-maréchal, il ne seroit pas exilé et gardé dans un village; on le verroit à la tête des armées. » Le Courier, stupéfait, eut beau dire et répéter qu'il avoit ordre de remettre cette dépêche à son excellence, il fallut qu'il la reportât cachetée à l'empereur. Paul ne manifesta point son dépit; mais Souworow dès-lors fut gardé plus exactement. C'est ainsi qu'un homme célèbre, fort de sa gloire et de l'opinion publique, peut quelquefois braver un despote.

Paul, qui vouloit faire un voyage à Kasan et traverser la province qu'habitoit Souworow, craignit encore de l'y laisser durant son voyage, et lui enjoignit de se rendre à Pétersbourg. Il obéit à ce second

ordre ; et ce fut alors que les sollicitations de l'Autriche et de l'Angleterre déterminèrent enfin l'empereur à le rétablir dans ses grades, pour l'envoyer à la tête de l'armée russe. Souworow, qui avoit si long-tems brigué l'honneur de combattre les Français, se vit au comble de ses vœux, et parut rajeunir. L'espèce de prophétie qu'il avoit faite en quittant ses soldats, s'accomplissoit, et il partit comblé d'honneurs et d'espérances.

Il se montra sur la route de Vienne, ce qu'il avoit toujours été. Ce fut une série de fanfaronnades, de génuflexions, de signes de croix, de charlataneries et de superstitions dégoûtantes. Il se chargeoit de scapulaires et de reliques dans tous les couvens, s'abreuvoit d'eau bénite et se repaissoit d'hosties dans toutes les églises, ne voyant aucun crucifix, aucune image, qu'il ne s'arrêtât pour réciter ses oraisons. S'il rencontroit un prêtre ou un moine, il lui baisoit burlesquement les mains, et lui demandoit la bénédiction, allant, disoit-il, châtier les rebelles,

les régicides, les ennemis de Dieu et de la foi. La cour de Vienne même ne sut si elle devoit se scandaliser ou s'édifier des singeries dévotes et surannées de ce héros grotesque. — Et c'est par un tel général que les Français ont mérité d'être chassés de l'Italie ! C'est sous ses auspices que les Autrichiens devoient, en six semaines, récupérer ce que les armées républicaines avoient mis un an à conquérir sous le commandement d'un Bonaparte !!

Le bonheur qui avoit suivi Souvorow dans toutes ses expéditions, sembla le précéder dans celle-ci, comme un ennemi de sa gloire. Il n'arriva en Italie que pour recueillir les lauriers que Kray venoit de moissonner, comme il n'étoit naguère arrivé devant Varsovie, que pour profiter de la victoire de Fersen sur Kosciuszko. L'armée française, sous les ordres de Schérer, venoit d'essuyer la défaite la plus complète et la plus désastreuse de cette guerre (1): ces fameuses

(1) Les Français, qui n'ont su comment nommer cette

demi-brigades, la terreur et l'admiration de l'Europe, n'offrirent plus à l'armée russe, qui se mit à l'avant-garde des Autrichiens vainqueurs, que des bataillons épars. Ce fut sur quelques fuyards, échappés à la cavalerie impériale, que les Cosaques firent d'abord preuve de cette aptitude à atteindre et à dépouiller, que nous avons dépeinte dans l'article précédent. Les braves qui rallièrent leurs bataillons, soit pour couvrir la retraite générale de l'armée, soit pour se défendre dans quelques bicoques, furent bientôt entourés par les Austro-Russes, et forcés de se rendre prisonniers de guerre. Souwvorow traita les officiers français prisonniers, avec une politesse ironique assez humiliante ; mais ils éprouvèrent en général un traitement plus humain qu'ils ne s'y

---

bataille, dont la suite fut une déroute et une désorganisation complètes, ont cru la caractériser en lui donnant le nom du général qui les commandoit. La bataille de *Schérer* donc, sera le pendant de celle de Rosbach ; mais elle fut bien plus sanglante, et eut des suites bien plus funestes.

étoient attendus, d'après la haine fanatique et barbare qu'il avoit inspirée à ses propres soldats, en leur persuadant qu'ils n'avoient point de quartier à attendre des Français, et qu'ils ne devoient par conséquent faire grace à aucun de ceux qui tomberoient entre leurs mains, s'ils vouloient mériter le ciel et la résurrection. Un ancien préjugé des Russes leur faisoit croire qu'en mourant sous leurs drapeaux, en combattant les infidèles, ils ressuscitoient le troisième jour après leur mort, et se retrouvoient dans leurs villages, libres et heureux, exempts de servir à l'avenir. Ce préjugé, propre à fanatiser des esclaves, qui ne vont à la guerre que par contrainte, et qui regardent l'état de soldat comme le plus malheureux de tous, s'étoit perdu ou affoibli depuis long-tems dans les armées. On chercha à le ranimer, quand il fut question de les mener si loin de leur patrie contre les Français; et Souvorow, restaurateur de toutes les croyances superstitieuses qui pouvoient lui être utiles,

Souworow, qui affectoit lui-même une dévotion outrée pour tous les saints, pouvoit y parvenir mieux qu'aucun autre général. Ce début augmenta la confiance des Russes, et inspira aux Français, battus et fugitifs, une espèce de terreur, que toutes les relations fortifioient. Aussi les Autrichiens furent-ils obligés d'escorter leurs prisonniers à travers les postes et les lignes de leurs féroces alliés, pour que ces premiers n'y fussent pas impitoyablement massacrés.

Après la déroute de Schérer et la désorganisation générale qui en fut la cause et l'effet, Souworow entra dans Milan, et remonta rapidement le Pô à la tête de ses Russes et de la plus grande partie de l'armée autrichienne. Kray, pour prix de la victoire décisive qu'il venoit de remporter, et qui décidoit du sort de l'Italie, devint tout-à-coup le lieutenant du général étranger, et fut détaché avec un corps considérable pour atteindre les Français qui se réfugioient du côté de Mantoue, et former le siège de cette forteresse importante,

bientôt la seule qui leur restât dans toute la Lombardie.

Il n'entre pas dans le plan de ces mémoires de suivre pas à pas Souworow et les Russes dans cette campagne rapide et meurtrière. Je laisse ces détails militaires à quelques-uns de ces braves, qui suspendent le soir l'épée à leur chevet, pour prendre la plume, et noter les marches et les exploits de la journée. Quelques-uns d'eux ont déjà payé dignement ce tribut à l'histoire, et je me contenterai de saisir de loin quelques faits, ou quelques résultats importans, qui présenteront des réflexions intéressantes (1).

Moreau, vainqueur aux lieux où il avoit commandé, et dont le destin fut toujours de réparer les désastres de la France; Moreau qui, pour servir sa patrie et la liberté, avoit consenti à n'être que lieu-

(1) Je suivrai un instant, pour les faits militaires, les relations allemandes de Posselt, qui me paroissent exactes et impartiales. Il est à regretter que nous n'ayons pas en France un journal aussi *pragmatique* et aussi libéral que le sien, intitulé *Annales de l'Europe*.

tenant de Schérer, rassembla enfin les débris de l'armée, et prit position aux environs de Valence. Les regards de l'Europe se portèrent alors avec une animosité inquiète sur les rives du Pô; où deux hommes, que les qualités les plus opposées rendoient également célèbres, alloient décider du sort de l'Italie, et peut-être du monde entier. Mais, combien leurs forces étoient disproportionnées! Souvorow, à la tête d'une armée victorieuse de plus de soixante et dix mille hommes, et Moreau n'ayant que douze mille Français; car le surplus étoit dispersé dans les places fortes, ou repassoit les Alpes par pelotons désorganisés, pour regagner la France (1). Le

(1) Schérer dit lui-même, dans son précis des opérations militaires, qu'après sa défaite il ne lui restoit plus que vingt-huit mille hommes; il fit encore plusieurs pertes, et il fallut ensuite que Moreau en détachât une grande partie pour occuper le Piémont. Outre les causes générales et bien connues des revers de l'armée française en Italie durant cette campagne, il y en a de particulières, lesquelles, moins importantes en elles-mêmes, ne laissèrent pas que d'avoir des conséquences souvent funestes, surtout à l'arrivée des Russes en Italie. L'une

mécontentement du soldat, sans pain, sans paye et sans habits, découragé par un

---

de ces dernières est l'insouciance trop souvent affectée par les Français sur tout ce qui regarde leurs ennemis et les pays où ils font la guerre. Les Russes et les Autrichiens avoient ordinairement, à la tête de leurs colonnes, des émigrés et des officiers du pays, qui leur donnoient, sur leurs adversaires, tous les renseignemens désirables; les Français, au contraire, le peuple le moins instruit des mœurs, des langues, de la discipline et des arts de ses voisins, n'avoient à cette époque dans leur état-major, et peut-être dans toute leur armée, aucun officier qui connût les différentes armes du corps russe, ni qui eût la moindre notion sur leur langue, ou leur manière de marcher, de camper et de combattre. Comme ces hyperboréens formoient ordinairement l'avant-garde, on ne pouvoit faire aucune reconnoissance utile, ni tirer aucunes lumières des prisonniers; car les légions polonaises, où il se trouvoit des hommes qui connoissoient et avoient combattu les Russes, et qui eussent pu rendre de grands services, étoient alors à Naples. Une preuve bien frappante de l'ignorance des Français sur tout ce qui regardoit les Russes, c'est qu'ils ne les distinguèrent pas d'abord des Hongrais ou Autrichiens. Au combat du 11 mai, où ils repoussèrent Rosemberg, qui avoit passé le Pô, et qui marchoit sur Valence, ils crurent avoir battu les Autrichiens; et, d'après le rapport de Souvorow, il n'y avoit que des Russes.

Voici ce rapport :

» Le bruit s'étant répandu que l'ennemi avoit évacué

revers qu'il attribuoit à la trahison de son chef, étoit à son comble.

Ce fut cependant avec cette foible digue, qui menaçoit ruine elle-même, que

---

Valence, le général Rosemberg marcha pour occuper cette place *avec le corps russe qu'il avoit sous ses ordres.* Mais ce bruit étoit faux, et il ne put exécuter son projet. »

Un fait non moins extraordinaire, est que Schérer, ministre de la guerre, et général en chef de l'armée, ose lui-même citer comme une excuse de ses revers, c'est qu'il ne put trouver à l'armée aucune carte géographique du Mantouan. Les Français occupoient, dit-il, ce pays depuis 1796, et on n'en avoit levé aucune carte militaire, aucun plan; on n'y avait fait aucune reconnoissance, et on n'en connoissoit pas les chemins.

La présomption de quelques officiers généraux, l'avidité des commissaires, et l'orgueil du directoire, avoient fait négliger tous les moyens, et même repousser avec méfiance et dédain les offres de quelques Français qui avoient servi en Russie, et il ne se trouvoit à l'armée aucun interprète. On intercepta un courier avec des lettres russes et même des ordres de Paul: il fallut envoyer à Paris pour les déchiffrer; et comme il s'agissoit de vérifier la signature de cet empereur, il n'y eut personne en état de le faire. Il se trouvoit cependant à Paris des officiers récemment arrivés, qui avoient des brevets de lui; et c'étoit dans un tems où le littérateur la Harpe menaçoit déjà le public de sa correspondance avec Paul I, qui devoit donc lui avoir écrit souvent.

Moreau essaya d'arrêter ce torrent indomptable, et le força du moins à changer de cours.

Le général russe Rosemberg ayant passé le Pô, trouva une résistance qu'on n'attendoit plus de la part des Français. Garreau, commandant l'aîle gauche de la division de Grenier, le força à repasser le fleuve avec une perte considérable en tués, et surtout en prisonniers. Souvvorow, indigné de ce premier échec, renforça sur-le-champ le corps de Rosemberg, qui, dès le lendemain, renouvela le passage à la tête de sept mille hommes. Les Français furent d'abord forcés à céder ; mais le chef de brigade Gardanne soutint l'attaque jusqu'à l'arrivée du général Victor avec sa division. Alors se livra près de Bassagnagno, et à forces approchant égales, la première bataille qui ait eu jamais lieu entre deux nations que la nature a placées si loin l'une de l'autre, et qu'elle a cependant rapprochées par des conformités morales et physiques très-frappantes. Il semble, qu'en les éloignant ainsi, elle ait

voulu les séparer d'intérêts pour les unir d'amitié ; mais la politique et la tyrannie, ces ennemies éternelles de la nature, en ordonnoient autrement (1).

Le combat fut opiniâtre et sanglant. Un château, qui se trouvoit au centre de l'attaque, fut emporté et repris plusieurs fois par les deux partis ; mais les bataillons russes, éclaircis et déconcertés par la supériorité du feu des Français et la vivacité de

(1) Je me trompe, les Français et les Russes s'étoient déjà battus en 1733. La guerre de la succession de la Pologne ayant commencé, Stanislas Leszinsky essaya de remonter sur ce trône d'où il avoit été forcé de descendre, et la France prit une foible et honteuse part dans sa juste querelle. Plélo, ambassadeur de France à Copenhague, sollicitoit en vain le foible Louis XV de faire quelques efforts en faveur de son beau-père. On lui envoya enfin deux frégates et quelques troupes, avec lesquelles il partit lui-même, pour débarquer à Dantzig qui s'étoit déclarée pour Stanislas. Mais les Russes venoient d'y arriver, et assiégeoient déjà cette place, au moment où la flottille parut dans la rade. Le brave Plélo voulut cependant effectuer son débarquement. Sous la protection de ces deux frégates, il mit à terre quinze cents hommes, en présence d'une armée. Ils furent aussitôt attaqués, et, après une résistance opiniâtre, où Plélo lui-même périt à la tête de sa petite troupe, le reste

leurs attaques au pas de charge, lâchèrent enfin pied, et furent poursuivis la baïonnette dans les reins jusqu'au bord du fleuve, où une grande partie se précipita et périt. Ils perdirent dans ce combat un général et quelques milliers d'hommes, ainsi que cinq canons et un drapeau.

Souworow, par ces deux combats, images de ceux qui se livrèrent ensuite sur la Trébia, apprit à estimer, ou du moins à respecter la bravoure française. Désespérant de forcer Moreau à quitter son camp retranché près d'Alexandrie, en passant le Pô pour l'attaquer de front, il céda à la tactique autrichienne, qui l'engagea à remonter la rive gauche pour

---

fut obligé de se rendre prisonnier de guerre. On mena ces Français en triomphe à Pétersbourg, et l'impératrice Anne se fit présenter les officiers à la cour, et leur fit un accueil très-gracieux et des complimens flatteurs sur leur bravoure. J'ignore où les soldats composant les débris des deux régimens débarqués furent relégués, et même s'ils furent jamais rendus à la France ; mais j'ai été visiter avec intérêt et attendrissement, au bord de la mer, les tombeaux des malheureux qui moururent sur cette plage lointaine.

tourner la position des Français en marchant subitement sur Turin.

Moreau fit un mouvement pour arrêter cette marche. Il passa la Bormida, se mit lui-même à la tête de sa cavalerie, et, ayant renversé les Cosaques et les troupes légères autrichiennes, il s'empara de leurs postes avancés depuis Marengo jusqu'à Saint-Julien. Il attaqua alors avec une forte colonne le camp du général Lusignan, et s'en empara; mais Lusignan, renforcé par le corps russe sous les ordres de Bagration (1), revint sur ses pas,

(1) *Bagration* est un knias géorgien, créature du féroce Araktschéieff; il commandoit les troupes légères, et souvent l'avant-garde de Souworow. C'est le même général que les gazettes françaises ont si souvent défiguré dans les relations de cette campagne, jusqu'à métamorphoser enfin son nom en celui de *prince Pancrace*.

Les Français ne sauront-ils jamais écrire et prononcer les noms étrangers, ordinairement moins durs que ceux qu'on leur substitue pour les adoucir? Voltaire, que j'ai déjà cité pour cela, s'obstinoit à écrire *Schwalou*, *Cheval-loup*, au lieu de *Schouwalow*, *Chouvalove*, dont la prononciation est infiniment plus douce. Ce défaut est si inhérent à notre caractère, que Rulhière et le C. Ségur lui-même n'en sont point exempts. Ce

et les Français, forcés à leur tour de renoncer à leurs avantages, reprirent leur première position.

Ce fut le dernier effort que put faire

---

dernier, dans l'intéressante histoire à laquelle il a, je ne sais pourquoi, donné pour cadre le nom de Frédéric-Guillaume, parle d'une *infante de Saxe*; et quand il est question de l'illustre famille prussienne et polonaise de *Doenhoff*, il a soin d'écrire toujours *d'Oenhoff*. Ce nom doit cependant être connu en France, et sur-tout des anciens courtisans, puisque l'avant-dernière reine descendoit de cette maison. Rulhière écrit ordinairement *d'Olgorouki* et *d'Aschkoff*, comme si un nom ne pouvoit être noble, sans être précédé du *de*. Cette manie est choquante dans les mots russes, presque tous composés d'un génitif pluriel, dont la terminaison en *ow* ou *off*, *ew* ou *eff*, et *i*, exprime déjà notre article *des*, et qu'on estropie doublement; de manière qu'en écrivant le comte *de Soltykow*, le prince *de Zoubow*, c'est comme si l'on disoit *Mr. de des Malesherbes*, le prince *du de la Trimouille*. On ne relèveroit point ces bagatelles dans un Parisien qui n'auroit fait que son tour de St.-Cloud, ni dans un gazetier qui ne connoît que les Tuileries et la rue des Prêtres; mais elles peinent dans des relations d'ambassadeurs, et même dans le Moniteur, qui servira un jour d'annales à l'histoire. Cette feuille, d'ailleurs écrite avec soin, fourmille de fautes dans l'article *Extérieur*. Le journal du gouvernement ne devroit il pas avoir parmi ses rédacteurs quelqu'un qui sût la géographie et les langues étrangères, et qui pût

le Turenne de la révolution, avec sa petite armée, pour se maintenir près

---

donner aux relations du Nord la même correction qu'à celles de l'Angleterre. La mutilation des noms suédois, russes et allemands, est d'autant plus choquante, que la plupart ont une signification.

Ouvrez, par exemple, le Moniteur, N°. 135, an 6, à l'article *Lausanne*. Il y est question d'un général suisse *Weins*. On y parle longuement de son caractère et de ses écrits, bien connus à Paris, où il a résidé long-tems. On est fort étonné de voir, par toutes ces particularités, que le *Moniteur* veut parler du célèbre colonel *Weiss*; or *Weiss* veut dire *blanc*, et *Weins* veut dire *du vin*.

Voulez-vous des exemples plus récens, prenez le N°. 225 de l'an 9, que j'ai sous les yeux, et lisez, si vous le pouvez, les noms russes qui sont accumulés dans la première colonne; presqu'aucun n'est reconnoissable, ni même *prononçable* de la manière dont il est écrit, avec des redoublemens de consonnes qui ne s'assemblèrent jamais en russe. Défigurer ainsi des noms illustres dans le Nord, c'est comme si l'on y imprimoit les articles de Paris, avec les noms et les qualités de nos plus illustres citoyens burlesquement travestis; ce qui seroit moins choquant encore, puisque les noms russes ont une signification bien plus déterminée que les français.

*Dolgo-rouki* veut dire *longue-main*, et ce surnom d'un grand-prince de la race de Rouric, nommé Youri Wladimirowitsch, qui fonda Moscou vers le douzième siècle, a passé à sa postérité.

d'Alexandrie. La tête de l'armée austro-russe avoit déjà passé le Pô au-dessus de Valence et emporté Casal, le seul poste qui couvrît le dos des Français

---

Le Moniteur a été long-tems avant de pouvoir apprendre le nom de *Souworow*, qu'il s'obstina à écrire *Sawarou* et *Souwarou*; mais la renommée répéta tant de fois ce terrible nom, qu'on le sait enfin en France. La même feuille fit souvent mention de *Bébroko* et de *Berboko*, au lieu de *Bez-borodko*, qui veut dire *sans barbe*, *imberbe*. *Orlow* est le génitif pluriel *d'Orel*, aigle; *Zoubow*, le génitif pluriel de *Zoub*, dent; le comte des Aigles, le prince des Dents. *Dites à sa Majesté que je ne me porterai pas bien, aussi long-tems que les dents qui me font mal ne seront pas arrachées*; c'est ainsi que Potemkin répondit un jour à un officier qui venoit s'informer de sa santé, de la part de l'impératrice. C'étoit, comme on le voit, un calembourg sur le nom de Zoubow : ce dernier venoit d'être élevé à la place de favori, en dépit de l'orgueilleux Potemkin.

Ce Russe-là, dira-t-on, veut-il qu'on apprenne sa langue hyperboréenne? Non; mais je voudrois que vous écrivissiez les noms étrangers qui ne sont pas naturalisés dans la vôtre, comme ils se prononcent, sur-tout quand vous n'avez pas les caractères de cette langue pour en copier au moins l'orthographe. C'est un respect que l'on doit aux étrangers, à l'histoire et à la postérité. Si les Romains n'avoient pas eu, comme vous, la manie de tout finir en *us*, vous sauriez quelque chose de plus de la langue de vos ayeux.

dans cette position. Moreau fut alors obligé de faire de gros détachemens pour entretenir ses communications du côté de Gènes, que les insurgés piémontais interceptoient déjà; et, contraint enfin d'abandonner la position où il avoit, pendant deux mois, tenu en échec des forces si supérieures aux siennes, il ne laissa qu'une garnison dans la citadelle d'Alexandrie.

Par cette prudence et cette audace, Moreau avoit donné à Macdonald le tems d'arriver aux frontières de la Toscane avec l'armée de Naples. Mais forcé de rétrograder lui-même en ce moment décisif, chacune de ses marches éloignoit et rendoit plus difficile une réunion qui devoit sauver l'Italie et la France. Schérer avoit sollicité et obtenu du directoire cette démarche extraordinaire et désespérée; elle prouve combien sa défaite avoit en un instant changé la face des choses dans un pays où les Français étoient les maîtres, et où ils avoient eu d'abord de si nombreux partisans.

L'évacuation du royaume de Naples, et cette retraite rapide des Français en traversant l'Italie soulevée tout à coup contre leurs vexations, est si semblable à la fameuse retraite de Charles VIII, que l'on en pourroit faire le parallèle le plus intéressant. Il n'est même aucun évènement important de cette immortelle guerre, si extraordinaire dans ses principes et dans ses succès, qui n'ait son véritable pendant dans l'histoire; mais malheureusement pour le monde l'histoire est toujours inutile et souvent inconnue à ceux pour qui elle est écrite, les gouvernans, les princes, les ministres et les généraux. Il peuvent toujours se trouver dans des circonstances nouvelles, parce qu'eux-mêmes sont nouveaux; ils s'imaginent que c'est leur génie, ou leurs talens, ou leur fortune qui va maîtriser les évènemens, tandis que ces mêmes évènemens les emportent, et leur laissent au hasard de la honte ou de la gloire. L'observateur éloigné, l'écrivain studieux, le philosophe, sont les

seuls qui, éclairés par l'expérience des siècles, prévoyent quelquefois des résultats, et prédisent les même malheurs, en revoyant les mêmes fautes. Ce sont eux qui demanderont encore pourquoi l'on crut perdue et coupée une armée de trente mille hommes, maitres de la basse Italie, où elle venoit de fonder deux républiques qui avoient pour défenseurs les plus braves, les plus riches et les plus éclairés de la nation ? Malgré les succès des Austro-Russes en Lombardie, n'étoit-ce pas à eux de trembler d'avoir en tête Moreau et les ressources de la France entière, et à dos une armée conquérante, grossie des nouvelles phalanges républicaines qu'elle avoit formées ? Heureux alors, si quelque perfidie anglaise eût forcé les Français à se maintenir malgré eux en Italie, comme ils le firent depuis en Egypte !

Macdonald s'avança donc rapidement, ramassant toutes les troupes éparses sur sa route, de manière que, rassemblant l'armée de Naples, et y réunissant la di-

vision de Gauthier et celle de Victor, qui s'étoit embarquée en Ligurie pour venir le joindre en Toscane, il arriva sur les flancs de l'armée austro-russe à la tête de trente-cinq mille combattans. Se trouvant dans une situation plus avantageuse qu'il n'avoit pu l'espérer après une marche si longue et si pénible, il occupa d'abord toutes les gorges de l'Apennin. Dédaignant bientôt d'opérer sa jonction avec Moréau par le chemin qui lui étoit ouvert, il passa lui-même les montagnes pour agir offensivement dans la plaine.

Ses premiers combats furent des victoires, qui justifièrent d'abord ce plan hardi et digne d'une armée de trente-cinq mille Français. Le poste important de Trémoli fut emporté par le général Dombrowsky, commandant, à l'aîle gauche de l'armée, cette brave légion polonaise qui étoit parmi les Français, ce qu'étoit parmi les coalisés le corps des émigrés, et qui eut si souvent le même sort en déployant la même bravoure.

D'un autre côté, Olivier, conduisant

l'avant-garde, renversa celle des Autrichiens, et Macdonald, s'avançant lui-même avec le centre, attaqua près de Modène l'armée ennemie sous les ordres du prince de Hohenzollern, et remporta une victoire qui le rendit maître de Modène, de Parme, de Plaisance et de tout le pays. Comme il faisoit mine de marcher sur Mantoue, et de dégager cette place, les coalisés se virent à la veille de perdre tous leurs avantages.

Le feld-maréchal Ott, réunissant alors tous les corps sous ses ordres, se retira derrière le Tidone, sans compromettre le sort de l'Italie par celui d'une seconde bataille que lui présentoit Macdonald. Kray détacha dix mille hommes du corps qui assiégeoit Mantoue, et la grande armée austro-russe revint à marches forcées sur le nouveau champ de bataille.

Elle se rassembloit entre Tortone et Plaisance, presque dans la même position qu'elle avoit occupée six semaines auparavant. Souworow, abandonnant lui-

même le Piémont, d'où ses avant-postes s'étendoient déjà jusqu'aux frontières de la Suisse et de la Savoie, accourut avec ses Russes pour combattre Macdonald.

Moreau, qui déjà s'étoit retiré sur Gènes avec sa petite armée, ne put d'abord profiter de cette marche rétrograde de Souworow, pour le suivre, ou pour rentrer dans le Piémont, et dégager les places qui tenoient encore. Quoique le Petit-Bernard et la plupart des passages des Alpes fussent demeurés au pouvoir des Français, il ne se trouvoit sur toutes leurs frontières aucunes troupes pour faire en ce moment critique une diversion aussi facile qu'elle eût été avantageuse. C'étoit toujours le même système de guerre qui avoit déjà pensé perdre Moreau et la France, en l'an 6, lorsque quelques escadrons de hussards autrichiens suffirent pour remonter le Rhin, et couper les derrières des armées françaises, sous le canon de nos places fortes dénuées de garnisons. Après avoir conçu un plan hardi, on employoit

toutes les ressources disponibles pour l'exécuter par un seul et même effort, sans rien réserver pour l'avenir, sans supposer les revers. L'expédition d'une armée française en Italie ou en Allemagne, sembloit l'émigration générale d'un peuple, et une véritable irruption de Gaulois. L'armée avançoit sans regarder en arrière; rien ne la nourrissoit, rien ne la suivoit. S'occuper du présent, sans songer à l'avenir, tel est le caractère de notre nation, et quelquefois celui de notre gouvernement; il reste empreint sur toutes nos expéditions nationales, depuis que l'histoire les a consacrées. Il fut souvent la cause de nos succès, et toujours celle de nos revers. Trop heureux, si l'on eût conçu plus tôt ce système des armées de réserve, qui vient de sauver la France, et d'assurer ses triomphes en immortalisant sa gloire!

Cependant Macdonald, avant de se voir accablé par la grande armée austro-russe, poursuivit ses premiers avantages, et se pressa de passer le Tidone, pour détruire le corps de Ott, comme il avoit battu celui

de Hohenzollern. Au moment où il l'attaquoit avec impétuosité, et renversoit son avant-garde, Souworow et Mélas arrivèrent avec celle de la grande armée. Il convint à Macdonald de se replier devant des forces si imposantes, pour se préparer à soutenir lui-même, avec toutes les siennes, la bataille qu'il alloit livrer. Peut-être eût-il été plus prudent encore de se retirer de suite au-delà de Trémoli.

Arriver et combattre, étoit le mot de Souworow. Il parut, le 17 juin, à la vue des Français, et résolut de les attaquer dès le lendemain. Le reste de son armée le joignit durant la nuit. Elle se divisa en trois formidables colonnes : celle du centre, composée en totalité de troupes russes, fut conduite par le comte Rosemberg ; celle de la droite, composée de Russes, d'Autrichiens et d'Hongrais, fut commise au général Forster ; et Mélas commanda la troisième, qui étoit la plus forte, et toute formée de l'élite de l'armée autrichienne. Les dispositions des Impériaux, et les difficultés du terrein retardèrent l'attaque de

Souworow ( 1 ). Il n'arriva qu'à midi en présence de l'armée française, qu'il trouva rangée en bataille, en avant de la Trébia. Macdonald paroît avoir adopté ici un système qui fut souvent funeste aux généraux français : il reçut le combat, au lieu de le livrer. L'avant-garde russe, sous les ordres du prince géorgien Bagration, soutenue de quelques régimens hongrais, attaqua, avec impétuosité, l'aile gauche des Français. Le général Dombrowsky y commandait la légion polonaise ; et ces débris errans d'une nation jadis si célèbre, et aujourd'hui si malheureuse et si intéressante, se retrouvèrent, par des évènemens inouis, en présence des spoliateurs de leur patrie. Soit que l'ascendant acquis et conservé depuis un siècle de la part des Russes sur

(1) Cette bataille se donna dans le même champ que celle où Annibal avoit défait les Romains, entre le Tidone et la Trébia. Voici comme Tacite a décrit ce pays : *Erat in medio rivus* (le Tidon), *prœaltis utrisque clausus ripis, et circa obsitus palustribus herbis, et, quibus inculta ferme vestiuntur, virgultis vepribusque.* L'aspect du terrein paroît n'avoir pas changé depuis.

les Polonais, ait augmenté la confiance des premiers, et produit une émotion fatale aux seconds ; soit que le nombre de leurs ennemis autant que la vigueur de leur attaque, les ait d'abord déconcertés, les Polonais furent renversés, et ce premier choc mit de la confusion dans toute l'aile droite, où Macdonald envoya des renforts. Rosemberg, de son côté, y porta toute la division de Sweikowsky. Le combat se renouvela, et se soutint de part et d'autre avec un acharnement extraordinaire. Les Russes y montrèrent aux Français cette opiniâtreté invincible, cette discipline et cette résignation à la mort qui les a si souvent fait triompher. Serrant leurs rangs à mesure que le feu ennemi les éclaircissoit, ils marchèrent toujours en avant (1), et contraignirent tout ce qu'ils avoient en front à repasser la Trébia.

(1) *Pérod! Pérod! en avant! en avant!* c'est aussi le cri de guerre que les officiers russes poussent en combattant; ils l'entremêlent de l'exhortation la plus énergique et la plus familière aux soldats : *Niéboss! Niéboss! ne crains pas! n'aye pas peur!* Avec ce mot magique

La colonne du centre, menée par Rosemberg, et à la queue de laquelle étoit Souwôrow, avoit eu le même succès, après une lutte plus longue et plus opiniâtre encore. Deux fois les Français, repoussés jusqu'au-delà de la rivière, l'avoient repassée avec une nouvelle ardeur sous le feu de cette colonne inébranlable qu'ils s'efforçoient d'entourer. La vivacité de leurs mouvemens, la supériorité de leur feu, la rapidité avec laquelle ils évitent le choc, la valeur personnelle de chaque chef, le courage particulier de chaque soldat, rien ne put triompher de cette impassibilité russe, de cette opiniâtreté moutonnière contre laquelle la discipline prussienne et la tactique du grand Frédéric avoient si souvent échoué. Les Français, las de combattre, et même de tuer, désespérant de repousser ces masses

---

vous faites tout faire à un Russe. J'ai déjà observé que, pris séparément, le Russe est fort doux, et même fort timide; mais en bataillons, il a une opiniâtreté, une adhérence *moutonnière*, qui le rend redoutable, et quelquefois invincible.

mouvantes et hérissées de fer, en les heurtant, repassèrent enfin la Trébia, et changèrent le combat en une canonnade meurtrière qui détruisit totalement quelques compagnies russes, lesquelles, prenant la retraite des Français pour une fuite, voulurent les suivre et franchir la rivière. Les Russes, arrêtés sur le rivage qu'ils venoient de gagner, furent obligés de s'en éloigner, de manière que le champ de bataille resta au canon et aux boulets.

L'aîle gauche des Autrichiens, commandée par Mélas, avoit eu également sur l'aîle droite des Français un avantage que l'infériorité du nombre avoit moins balancé ; mais après avoir repoussé leurs ennemis au-delà de la Trébia, les Autrichiens établirent eux-mêmes sur la rive des batteries qui les en rendirent maîtres, et qui firent sur les Français le même ravage que celles de ceux-ci sur les Russes.

La nuit et la rivière séparoient déjà les combattans épuisés ; mais cette canonnade réciproque se prolongea dans les ténèbres, et sembla continuer cette mémorable

bataille jusqu'au lendemain, où elle devoit recommencer avec une nouvelle fureur.

Elle fut renouvelée de la part des Français dès le matin. A la faveur de leurs batteries, l'aîle gauche repassa la rivière sous le feu de l'ennemi, renversa et poursuivit l'aîle droite des Russes jusqu'au village de Casalégio. Là, Bagration rallia ses troupes, grossies par les renforts que Rosemberg y fit marcher, et les Français, attaqués à dos et en flanc, furent arrêtés.

Au centre, ils avoient repassé avec le même courage et le même succès, bravant la mitraille de l'ennemi, et emportant toutes ses batteries à la baïonnette. Ils poursuivoient leur avantage, et la victoire sembloit décidée, lorsqu'un corps de cavalerie autrichienne vint fondre en flanc sur la cinquième demi-brigade, et la renversa dans le plus grand désordre. Cette demi-brigade, forte de trois mille hommes, gardoit l'espace entre la colonne du centre et celle de la gauche, qui se virent ainsi coupées et prises en flanc par

la cavalerie. On dut changer l'ordre du combat, et manœuvrer pour se couvrir et se défendre; l'ennemi, déjà à demi vaincu, profita de ce mouvement pour se rallier: la bataille se rengagea, devint générale sur toute la ligne, dura toute la journée, et eut enfin le même résultat que la veille. Mélas, surtout, avoit remporté un avantage décidé, et, ayant le premier repoussé les Français, il put envoyer au centre des renforts considérables qui arrêtèrent les progrès de l'ennemi. Cependant les Français se reformèrent encore sur l'autre rive; leur retraite s'y fit sous la protection de leur artillerie, et les armées occupèrent les mêmes positions que la veille.

Souworow, au lieu d'attendre une troisième attaque, résolut de passer lui-même la rivière, et de décider cette longue et sanglante bataille. Mais Macdonald, qui avoit en vain compté sur l'arrivée de la légion ligurienne, et même sur la marche rapide de Moreau; Macdonald, qui s'étoit empressé d'attaquer ou de combattre seul une armée si nombreuse et si formidable,

dans l'espérance de remporter une victoire plus glorieuse et moins partagée, craignit de compromettre le salut de son armée entière par une troisième bataille, qu'il ne se sentoit plus en état de soutenir. Il avoit fait une perte considérable (1); et, trompant la vigilance de l'ennemi, il ordonna sa retraite pendant la nuit avec une telle précipitation, qu'il abandonna ses blessés,

(1) Je ne m'arrête point à copier le nombre des morts dans les rapports officiels, toujours menteurs. Je ne pourrois d'abord, en comparant ceux des Français avec ceux des Autrichiens, en tirer le terme moyen qui s'approcheroit le plus de la vérité. Le directoire ne fit publier aucun rapport, ni aucune des relations de Macdonald, malgré les réclamations de ce général. Ce parti est peut-être préférable à celui que prennent ordinairement les généraux, d'annoncer une bataille sanglante, où l'ennemi, supérieur en nombre, a combattu avec acharnement, et disputé long-tems la victoire, et où, par un prodige inconcevable, on n'a cependant qu'un ou deux tués, avec quelques blessés. Pour une nation éclairée, qui lit et raisonne, la meilleure politique seroit, au reste, de dire toujours la vérité : le peuple et les soldats, qu'on ne veut point effaroucher par des pertes, lisent rarement les gazettes; et ceux qui les lisent supposeront les malheurs plus grands, aussi-tôt que vous mentirez pour les leur cacher.

parmi lesquels se trouvoient plusieurs généraux, déposés à Plaisance.

Les Austro-Russes le suivirent dès le lendemain, et Rosemberg atteignit son arrière-garde au passage de la Nura. Là il eut la gloire de faire prisonnière une partie de la dix-septième demi-brigade, formée du ci-devant régiment d'Auvergne, si célèbre dans les annales militaires.

C'est ainsi que se termina l'une des batailles les plus longues, les plus sanglantes et les plus disputées, qui aient eu lieu durant la guerre de la liberté. Les Français ne purent vaincre, mais ils ne furent point vaincus. Ils étoient très-inférieurs en nombre à leurs ennemis, atténués par une marche pénible et périlleuse, affoiblis par les combats précédens, manquant de vivres et d'habillemens, environnés de peuples soulevés contre eux : leur armée n'avoit ni la sécurité ni la confiance de celle des coalisés.

Macdonald, se retirant de l'autre côté des Apennins, revint alors au premier plan dont son ardeur l'avoit écarté,

et il opéra sa jonction avec Moreau, en remontant la rivière de Gènes. La célérité de sa marche, et les passages avantageux des montagnes que son arrière-garde défendit toujours, empêchèrent les ennemis d'achever sa défaite; mais il semble que le dénûment de son armée, le mécontentement général, et la désorganisation du gouvernement, exécutèrent ce que l'ennemi n'avoit pu effectuer.

Cependant Moreau avoit fait un mouvement pour seconder l'armée de Naples; mais ce mouvement ne parut point combiné avec les attaques de Macdonald, qui les commença à une distance et à une époque où il ne pouvoit recevoir aucun secours. On saura un jour si la jalousie, cette ennemie éternelle de la gloire des héros et du succès des plus grandes entreprises, fut la cause de ces revers: en attendant, la déclaration d'un homme comme Moreau, doit prévaloir sur les raisonnemens des politiques et des historiens. « Si ces opérations, écrivoit ce général à Mac-

donald, n'ont pas eu tout le succès qu'on pouvoit s'en promettre, la cause en est que vous n'aviez *pas trente mille hommes, et que je n'en avois que dix mille*, que tout le pays étoit soulevé contre nous, et que l'ennemi y avoit soixante et dix mille hommes. Avec une pareille disproportion de forces, c'est sans doute faire beaucoup que d'éviter une défaite. »

Quoi qu'il en soit, ce ne fut que le lendemain de la bataille que Moreau, s'étant avancé, par la Bochetta, dans la plaine d'Alexandrie avec ses dix mille hommes, attaqua le maréchal de Bellegarde, et lui fit lever le siège de Tortone, en le forçant à repasser la Bormida. Moreau s'avança ensuite à marches forcées jusqu'aux bords de la Scrivia, où il arriva le 25 juin, et apprit le malheureux succès de la bataille du 18 et du 19. N'étant point en état de rétablir les affaires avec sa petite armée, il se retira par Novi, et reprit sa première position.

Souworow, informé de sa marche, avoit aussitôt abandonné la poursuite de

Macdonald, pour venir le combattre. Rien de plus étonnant que l'infatigable activité de ce vieillard, courant nuit et jour d'une extrémité de la Lombardie aux frontières du Piémont dans une mauvaise charrette ; il faisoit mouvoir l'armée autrichienne avec une rapidité qu'elle ne connoissoit pas. On a cependant remarqué que Souworow en Italie ne se montra plus sur le champ de bataille, comme il avoit coutume de le faire en Moldavie et en Pologne ; soit que la supériorité de l'artillerie des Français, la vivacité de leurs mouvemens et l'adresse de leurs tirailleurs lui inspirassent de la prudence ; soit que se voyant généralissime dans une guerre dont le triomphe sembloit dépendre de sa fortune et de la confiance qu'elle inspiroit, il crût devoir la ménager ; il se conduisit avec une circonspection qu'on ne lui connoissoit point, mais qui n'influa en rien sur l'audace et la célérité de ses manœuvres, ni sur la promptitude de ses résolutions. Ses propos devinrent plus grossiers et plus fanfarons, ses ordres plus

despotiques, et ses proclamations plus orgueilleuses (1).

---

(1) J'eusse rapporté dans cette note plusieurs des proclamations de Souworow en Italie; mais je n'y trouve pas son cachet caractéristique : elles ont, pour la plupart, été faites par les Autrichiens et les Italiens, et paroissent souvent des parodies de celles que les Français eux-mêmes avoient publiées. Voici cependant deux pièces qui me paroissent plus originales.

*Proclamation du feld-maréchal Souworow, du 2 mai 1799.*

« L'armée victorieuse de l'empereur apostolique et » romain est ici. Elle combat uniquement pour le » rétablissement de la sainte religion, du clergé, de la » noblesse, et de l'antique gouvernement de l'Italie. » Peuples! unissez-vous à nous pour Dieu et pour la » foi. Nous sommes arrivés avec une grande puissance » à Milan et à Plaisance pour vous secourir. »

*Signé*, SOUWOROW.

*Aux habitans des vallées de Lucerne et de Saint-Martin.*

» Peuples! quel parti avez-vous embrassé! Campagnards trompés, vous protégez donc les Français dévastateurs, les ennemis de la paix publique, lorsque le repos seul peut assurer votre bien-être! Les Français se déclarèrent ennemis du Dieu crucifié, et l'ancien attachement de vos pères à la doctrine chrétienne a toujours été *la source de votre bonheur, et vous a procuré la*

Moreau se retiroit ; Macdonald étoit repoussé. La Lombardie, la Toscane et le Piémont, même les départemens fron-

---

*protection de l'Angleterre.* Les Français sont les ennemis de cette puissance, votre bienfaitrice et notre alliée. Appuyés sur notre force, animés par nos victoires, et par le secours que le Dieu des chrétiens accorde à ses guerriers, nous arrivons à l'entrée de vos montagnes, et nous sommes prêts à y pénétrer, si vous persistez dans votre égarement. Habitans des vallées, le tems du repentir n'est pas encore passé : hâtez-vous de vous réunir à nos drapeaux ; ils sont bénis du ciel, et victorieux sur la terre. Les fruits de la plaine sont à vous, si vous devenez nos amis ; et vous conserverez la puissante protection de l'Angleterre, aussitôt que votre conscience ne vous reprochera plus d'être les partisans de vos séducteurs et de vos tyrans. Réunissez-vous avec nous pour être les défenseurs de la vraie liberté et de votre repos. »

Cette proclamation n'eut aucun effet, et la France ne doit pas oublier que les Vaudois, ces peuplades les plus vertueuses et les plus paisibles du Piémont, restèrent seules fidèles à la liberté dans ces momens de crise et de désespoir.

Quant aux propos de Souworow, on les connoît. *Quand j'aurai étrillé Macdonald, je viendrai étriller Moreau,* disoit-il, avant la bataille de la Trébia. Lorsqu'il apprit la marche de Joubert : *eh bien!* dit-il, *c'est un jouvenceau* (*malodez*) *qui vient à l'école ; allons-lui donner une leçon.* Le désespérant de ces fanfaronnades, c'est qu'il a tenu parole.

tières, enfantoient à l'envi contre les Français des armées d'insurgés et des troupes de brigands. Le caractère de Souworow étoit de poursuivre chaudement ses avantages, sans laisser respirer ses ennemis en retraite. Peut-être, en suivant ce système, eût-il achevé, en cette campagne mémorable, la conquête de l'Italie, et pénétré dans le midi de la France. Cela semble d'autant plus probable, que les Autrichiens, abandonnés à leurs propres forces, exécutèrent eux-mêmes ce plan hardi, dès que Souworow les eut quittés.

Il paroît avoir été moins arrêté encore par la contenance des républicains, qui se retiroient en combattant dans des positions redoutables, que par le système de son état-major d'emporter les places fortes du Piémont, avant de descendre dans la Ligurie. Ces places fortes, dont les blocus ou les siéges avoient été interrompus, furent cernées avec une nouvelle vigueur; et les Français, autrefois si habiles dans l'attaque et la défense des places, ne parurent avoir laissé des garnisons dans la

plupart de celles-ci, que pour capituler, et les remettre dans les formes au vainqueur.

Ils firent cependant un dernier effort pour sauver celles qui résistoient encore. Joubert s'avança au-delà de Novi avec un corps de vingt mille hommes. Croyant n'avoir d'abord à combattre qu'un corps avancé des ennemis, il fit des dispositions pour l'attaquer. Mais, c'étoit Souworow lui-même, que venoit de renforcer encore le général Kray avec une armée capable seule de combattre les Français. A la vue des forces imposantes qui se déployoient, les généraux tinrent un conseil de guerre, et furent d'avis de se retirer pour éviter un engagement général; mais Joubert espéra que la fortune, amie de l'audace et de la jeunesse, déserteroit enfin les drapeaux du vieux Souworow pour se ranger sous les siens, et il accepta la bataille. Les Russes combattirent avec leur valeur accoutumée ; les Autrichiens, avec cet acharnement et cette tactique supérieure qui les distingua surtout dans cette cam-

pagne. Après plusieurs chocs et plusieurs attaques, dont les succès furent très-variés, la bravoure des Français sembloit enfin triompher au centre où les Russes combattoient, et où Joubert, indigné de voir si long-tems la victoire hésiter de se déclarer pour lui, s'élançoit à la tête d'un bataillon de grenadiers, pour enfoncer et poursuivre l'ennemi dans la plaine. En ce moment décisif, le favori de la victoire dans cette campagne, Kray, attaque sur l'aîle gauche avec ce corps d'armée qui avoit formé le siége de Mantoue. La réduction à jamais honteuse de cette place pensa perdre la France et la liberté, et la victoire de Marengo a pu seule en arrêter les funestes conséquences. En doublant ainsi les forces de l'armée austro-russe au milieu d'une action déjà si inégalement engagée, Kray la décida. Laudon, quarante ans auparavant, étoit venu ainsi arracher la victoire des mains du grand Frédéric, au moment où il triomphoit, près de Francfort-sur-l'Oder, du nombre et de l'opiniâtreté des Russes. Les bataillons ébranlés et éclaircis

se resserrent et se raffermissent. La cavalerie autrichienne manœuvre pour mettre à profit le terrain où la fougue des Français les a entraînés, et le choc se renouvelle. En cet instant même, un plomb mortel atteint Joubert; il tombe en criant: *En avant, grenadiers!* Ce double évènement changea la fortune. Les Français consternés se pressent autour du corps de leur général, et se retirent sur les hauteurs, en combattant; mais le général autrichien Lusignan, les tournant près de Novi, leur fit essuyer une grande perte, et pensa changer en déroute leur imposante retraite. Les Russes, qu'ils avoient eus en front, furent principalement poussés à suivre l'arrière-garde; et c'est là que Souworow compléta la destruction de la belle armée qu'il avoit amenée en Italie. Des compagnies entières de ces malheureuses victimes tomboient sous la mitraille de l'artillerie légère ou des batteries masquées, et étoient soudain remplacées par des bataillons aussi dociles, qu'on envoyoit au même sacrifice. La baïonnette au bras, dans un calme hor-

rible, ils s'avançoient à la mort, et la recevoient à côté de leurs frères expirans. Je ne disputerai point sur le nombre de ces malheureux qui expirèrent ainsi en voulant forcer les Français dans leurs postes; mais c'est un fait constant que ceux-ci perdirent peu de monde au centre, et que le feu machinal des Russes ne fut point meurtrier.

Tous les rapports ont porté l'armée que Souworow conduisit en Italie, à quarante mille hommes et plus; mais, ce qui est avéré, ce que plusieurs officiers de sa suite m'ont assuré, c'est que, lorsqu'il rassembla les Russes pour se mettre en marche et passer le Gothard, il ne se trouva plus qu'environ douze mille hommes en état de le suivre en Helvétie. C'est donc vingt-huit mille hommes qui, des rives dépeuplées et lointaines du Volga, sont venus tomber dans ces champs italiques, déjà engraissés du sang de tant de nations différentes et de tant de générations diverses.

Souworow, après cette action, la der-

nière de ses victoires, ou, ce qui est la même chose, la dernière des batailles qu'il ait livrées, abandonna subitement l'Italie, pour entreprendre et exécuter cette expédition dont on n'a point assez parlé, parce qu'il n'avoit avec lui ni historiens, ni journalistes, mais qui est comparable à ces derniers et étonnans passages des Alpes que nous admirons encore.

Ce vieux égorgeur de victimes humaines parvint en ce moment au plus haut période de sa renommée. Paul, ivre de joie, lui déféra le titre de prince avec le surnom d'*Italique*, et ordonna par un oukas qu'on eût à le regarder comme le plus grand des généraux anciens et modernes. Souworow, pour une victoire remportée sur les Turcs, près de la rivière Rimnik, avoit déjà obtenu le surnom de *Rimnisky*, de Catherine seconde, qui aimoit à faire revivre cet usage des anciens. Ce féroce vieillard jouit du triomphe qu'il avoit ambitionné toute sa vie. Son nom retentit par-tout l'univers, et porta la terreur ou

une coupable et absurde espérance jusqu'au cœur de la république. Ceux qui envisageoient ce moderne Attila comme leur sauveur, ne doutoient plus qu'il ne fît bientôt son entrée triomphale dans Paris, comme il l'avoit faite naguère à Varsovie. Les plus sages craignirent même de voir se vérifier de nos jours le pressentiment de ce philosophe, dont les aperçus dans l'avenir ont été si souvent de justes prédictions, que les Russes et les Tatares feroient encore la conquête de l'Europe. Déjà ils déploroient cette funeste révolution du monde vers l'esclavage et la barbarie, en désespérant de l'humanité. Qui sait en effet jusqu'où Souvvorow eût pénétré, si, fidèle à son caractère et à sa confiance aveugle dans le dieu des Russes (1), il eût redoublé ses efforts sur

(1) Soit ancienne tradition, soit préjugé plus moderne, les Russes croient généralement encore avoir un Dieu particulier, et disent souvent, en parlant de leurs victoires et de leur bonheur, *c'est notre Dieu, c'est le Dieu russe*. Souvvorow, plus que tout autre, avoit une foi

le point qu'il avoit ébranlé, au lieu d'e aller attaquer un autre où son écueil étoit marqué par les destins ?

Il est à remarquer pourtant, sans vouloir diminuer sa gloire, ou plutôt l'ascendant de sa fortune, que son départ, loin de changer les choses en Italie, sembla au contraire y laisser la victoire auprès des Autrichiens, où il l'avoit trouvée en arrivant. Ils achevèrent la campagne avec des succès plus marqués encore ; et les soldats français (1), après avoir com-

---

aveugle dans ce Dieu, et, plus que tout autre, il servit à en propager la croyance. Depuis près d'un siècle, les Russes n'avoient pas perdu de bataille rangée : celle de Zurich a seule détruit l'enchantement.

(1) On s'étoit plu à répandre dans les armées françaises les bruits les plus effrayans sur la conformation et la férocité des Russes. C'étoient, à entendre leurs partisans secrets, des géans, des ogres, des Briarées. *Nous verrons s'ils ont quatre bras*, disoit un soldat français, en marchant à la première rencontre pour les combattre. *Eh bien ! ils n'en ont que deux, et ne savent pas s'en servir*, dit-il ensuite. Les premiers prisonniers que l'on fit, achevèrent de détromper sur leur compte. On fut étonné de voir des hommes moins grands et moins

battu les Russes en deux batailles malheureuses, les craignirent beaucoup moins qu'avant de les avoir vus.

---

aguerris que les Autrichiens, et dont le feu étoit bien moins meurtrier ; mais on reconnut bientôt combien ils étoient redoutables par cette abnégation d'eux mêmes, et ce mépris de la mort avec lequel ils marchent au combat. Tout confirme le mot de Frédéric : *Il est plus difficile de les tuer que de les vaincre.*

# EXPÉDITIONS
## CONTRE LES FRANÇAIS.
### II. En Helvétie.

*Vastes entreprises de la Russie. Ses quatre armées. Marche de la seconde. Ses chefs. Rimsky-Korsakow. Motifs particuliers de Paul. Les Russes en Suisse. Helvétiens modernes. Danger de la France. Les Russes et les Français en présence. Bataille de Zurich. Traits de valeur opiniâtre des Russes. Leur défaite. Souworow passe les monts. Détails sur sa marche. Il repousse Lecourbe, rappelle les Russes au combat. Sa retraite. Ses singularités. Son chagrin. Prisonniers russes. Catastrophe en Hollande. Indignation de Paul I. Sa conduite incertaine et violente. Rappel et mort de Souworow. Parallèle. Triomphe de Paul. Foi britannique. Traité violé.*

---

Quoique, depuis un siècle, les Russes se soient distingués par les entreprises les plus extraordinaires, leurs expéditions

contre la France ont surtout répondu à l'idée gigantesque attachée à cet empire immense. Elles suffiroient seules pour distinguer le règne bizarre et rapide de Paul I ; et si elles eussent été couronnées du succès, les merveilles et les créations de Pierre-le-grand, les vastes projets et les triomphes de Catherine II, eussent été effacés par des évènemens plus surprenans. Le Nord tout entier se rouloit sur le Midi ; la plus effrayante révolution s'opéroit. La Russie fût devenue l'arbitre du monde ; et Paul, le restaurateur du despotisme et de la barbarie, eût renchaîné les peuples à la glèbe de la féodalité et à l'autel de la superstition.

A la voix de cet autocrate, quatre armées s'élancèrent des confins de l'Asie, pour venir, par des chemins différens, subjuguer et détruire la république naissante ; et cet effort puissant d'un empire dix fois plus grand lui seul que la France entière, n'étoit cependant que le secours auxiliaire qui devoit seconder la nouvelle coalition dans sa première campagne. Deux de ces

armées traversèrent la Pologne, la Bohême, la Moravie et le Sud de l'Allemagne, pour pénétrer en même-tems en France par l'Est et le Midi : les deux autres, portées par des flottes redoutables, sur les mers opposées qui embrassent l'Europe, devoient reconquérir les îles de la Grèce, Naples, Malthe et la Hollande. C'est ainsi que la Russie, étendant ses longs bras, sembloit déjà saisir sa proie de tous côtés, pour l'étouffer en même-tems qu'elle la frapperoit au cœur.

Aussi l'on a vu que Paul ne doutoit nullement du succès. *Nous avons résolu*, dit-il dans son manifeste, *nous et nos alliés, de détruire le gouvernement impie qui domine en France.* Certes, s'il y eut un moment où les coalisés, les émigrés, et tous les ennemis de la France et de sa cause sublime, cessèrent de paroître extravagans, en croyant fermement à la contre-révolution, ce fut celui où les deux empires d'Orient se joignirent encore à celui d'Allemagne et à une coalition déjà si formidable, pour renouveler, avec des

forces qui n'avoient point encore été compromises, cette lutte terrible contre une nation déjà épuisée par huit ans d'efforts, de combats et de victoires.

L'on sait avec quel succès Souworow réunit la première armée russe à celle des Autrichiens, vainqueurs en Italie, et la conduisit presque jusqu'aux frontières de l'ancienne France: nous allons maintenant jeter un coup-d'œil rapide sur la marche et les exploits de la seconde, et sur la catastrophe de l'expédition entière, qui, en dépit de tant d'espérances de la part de tous ceux qui, par principes ou par intérêt, détestent le nouvel ordre de choses, finit comme celles qui l'avoient précédée.

L'armée russe qui marchoit sur le Rhin, d'après les états publiés en Autriche pour régler sa route, étoit forte de plus de quarante mille hommes de l'élite des troupes russes. Elle étoit surtout composée de ces fameux bataillons de grenadiers, qu'avoit formés Potemkin, et qui avoient livré ces sanglans assauts *d'Otschakow* et *d'Ysmaïl:* c'étoit en partie l'armée qui revenoit de

l'expédition de Perse ; et il y avoit des régimens qui, deux ans auparavant, étoient partis des embouchures de la Néva et de la Dwina, pour se rendre aux rives de l'Araxe, et qui de-là revenoient immédiatement aux bords du Rhin. Que l'on calcule les côtés de l'angle immense qu'avoient parcouru ces troupes, et que plusieurs corps fermèrent, après avoir traversé toute la France, pour retourner au point d'où ils étoient partis ( 1 ).

Cette armée n'étoit point encore à sa destination, qu'elle avoit déjà changé

---

( 1 ) Les prisonniers russes faits en Italie et en Suisse, ont la plupart traversé la France, pour venir dans les Pays-Bas se joindre à ceux faits en Hollande, et de-là passer le Rhin à Cologne, d'où ils se rendent en Russie, à travers l'Allemagne, la Silésie et la Pologne. Plusieurs individus feront consécutivement, de cette manière, environ 3000 lieues de chemin à pied : c'est le diamètre du globe. Suivez sur la carte cette route immense : de *Pétersbourg* ou d'*Archangel*, à *Sumachy* en Perse ; de-là à *Novi* et dans le Piémont ; de-là à *Lille* en Flandre ; de-là à *Cologne* ; de-là à *Brzesc* en Pologne, pour se rendre à leurs corps respectifs, soit de nouveau aux frontières de Perse, soit au nord du vaste empire de Russie.

quatre fois de chef. Paul l'avoit d'abord fait rassembler sous les ordres du prince *Galitzin*, ce même général qui avoit commandé en Courlande et en Lithuanie durant la guerre de Pologne, et qui joignoit aux qualités d'un excellent officier, celles d'un homme instruit et humain ; mais Paul ne le trouvoit pas assez grand manipulateur de troupes ; et il lui substitua le général *Hermann*, dont la destination fut bientôt changée. Le comte *Schembach*, Polonais, lui succéda ; et *Rimsky-Korsakow* fut nommé définitivement chef de cette grande expédition.

Ce Korsakow, que l'on a confondu mal-à-propos avec un ancien favori de Catherine, du même nom, qui vieillit à Moscou, avoit été major du régiment des gardes *Séménowsky*, dont Nicolas Soltykow étoit lieutenant-colonel (1). Il s'étoit alors distingué par l'excellente tenue de ce beau régiment, et par la précision et

(1) Les régimens des gardes n'ont que des lieutenans-colonels : les impératrices ou les empereurs en sont toujours eux-mêmes les colonels en pied.

l'exactitude de ses évolutions. Korsakow avoit ensuite été nommé par l'impératrice pour accompagner le comte d'Artois sur la frégate qui le reconduisit en Angleterre (1). Après avoir passé quelque tems

(1) Pour reconduire le comte d'Artois en Angleterre, l'impératrice Catherine fit équiper magnifiquement la frégate *la Vénus*, qui avoit été prise sur les Suédois. Elle vouloit faire parade de cette conquête. Je crois avoir dit ailleurs combien elle fit de politesses au malheureux prince français, qui étoit venu la visiter. La veille de son départ, elle lui envoya quarante mille roubles en argent, et une cassette remplie de montres et d'autres bijoux, avec ce billet délicat :

*Votre altesse royale, à la veille de son départ, voudra sans doute faire quelques petits présens aux personnes qui l'ont environnée et servie durant son séjour ici. Mais, comme vous le savez, monsieur le comte, j'ai défendu tout commerce et toute communication avec votre malheureuse France. C'est en vain que vous chercheriez à acheter ces bagatelles dans la ville : il ne s'en trouve plus en Russie que dans mon cabinet. J'espère donc que votre altesse royale agréera celles-ci, de la part de son affectionnée amie* CATHERINE.

Il faut avouer que voilà une manière bien gracieuse et bien noble de faire des présens, et d'en prescrire l'emploi à un prince qui, bien loin d'être en état de faire lui-même ces cadeaux d'usage dans le Nord, étoit venu y réclamer des secours pécuniaires.

à Londres, il débarqua en Flandre, et se rendit auprès du prince de Cobourg, qui commandoit alors l'armée autrichienne : il fut témoin de la sanglante bataille de 1794, et revint en rendre compte à l'impératrice. Il l'assuroit que les mauvaises dispositions et le mauvais esprit des troupes autrichiennes étoient les seules causes de leurs désastres ; que les Français n'étoient nullement redoutables à des troupes bien disciplinées, et qu'il suffiroit d'un corps d'armée russe pour les mettre à la raison, aussitôt que Sa Majesté Impériale le jugeroit convenable. Catherine envoya Korsakow à l'armée de Perse, pour y servir sous les ordres du jeune Zouboyv, ainsi que le jeune Christophore Liéwen qui l'avoit accompagné dans son voyage en Angleterre et aux Pays-Bas. A l'avènement de Paul I, Korsakow fut rappelé et disgracié, comme la plupart de ceux qui avoient fait cette guerre ; mais son goût et ses talens pour les exercices militaires le firent bientôt rentrer dans les bonnes graces de son maître : le soin qu'il prit alors de ne paroître

qu'un simple écolier de l'empereur, et de faire exécuter avec admiration tous les changemens futiles que ce prince introduisoit journellement dans le maniement des armes, gagnèrent sa confiance. Korsakow eut occasion d'entretenir Paul de la campagne de 1794, de lui détailler les fautes des généraux autrichiens, et surtout les défauts de leurs manœuvres et de leur tactique; il disoit son avis sur celle qu'il falloit employer pour battre et réduire facilement les Français, dont il exagéroit la mauvaise tenue et l'indiscipline (1). Il ne s'agissoit, selon lui, que d'être fidèle et scrupuleux observateur du nouveau réglement militaire. Paul crut avoir trouvé le général qu'il lui falloit, pour mettre en évidence la supériorité de son nouveau système; car Souvvorow ne s'y astreignoit pas, et l'empereur voyoit avec une espèce

(1) Les Français, selon Korsakow, ne savoient ni se tenir droit, ni marcher, ni s'aligner, ni conserver les distances, ni se former en bataillons quarrés, ni manœuvrer en ligne oblique, etc., etc. Tels étoient les propos de ce tacticien.

de dépit, qu'il ne pouvoit bien cacher, les succès de ce vieux guerrier, qui prétendoit vaincre comme il avoit vaincu, sans guêtres, sans queues, et sans porter l'épée derrière le dos (1).

---

(1) Quand on parle d'un nouveau système militaire de Paul I, il ne faut pas croire qu'il s'agisse d'un système nouveau, comme en avoit projeté le maréchal de Saxe, comme en exécuta le grand Frédéric, et moins encore d'une tactique nouvelle, comme celle que proposa Guibert, ou celle que les Français ont déployée dans cette dernière guerre. On sait que tout changement subit dans l'art *de tuer son prochain*, fût-il d'ailleurs défectueux, déconcerte toujours un ennemi routinier, et a, par cela même, un grand avantage pour celui qui le met en usage. Les meilleurs généraux ont été souvent la dupe de ces innovations, comme le maître d'escrime est quelquefois percé par le novice courageux, qui avance sur lui sans consulter les règles de l'art. C'est sous ce rapport que le grand Frédéric jugeoit le général russe Boutourlin, le plus dangereux de ses adversaires. *On ne peut faire*, disoit ce roi guerrier, *aucun plan de défense contre cet homme-là ; il agit toujours d'une manière opposée à toute supposition raisonnable.* Frédéric attribuoit cette conduite à l'ignorance : peut-être étoit-ce le résultat d'une réflexion lumineuse. Boutourlin pouvoit se dire : En attaquant ce grand-maître, d'après les règles qu'il connoît si bien, je serai battu ; j'ai donc moins à risquer en les enfreignant toutes.

Korsakow reçut en conséquence l'ordre d'agir de concert avec l'archiduc Charles

C'est le même raisonnement, ou plutôt le même instinct, qui a fait si souvent vaincre Souworow. Il attaquoit le point jugé inattaquable, il choisissoit la route la plus difficile ; et son premier mouvement, dans la plus heureuse position, étoit quelquefois celui qu'un autre général n'auroit fait que dans un cas désespéré.

Quant à Paul I, de qui nous voulions proprement parler dans cette note, son système militaire ne consistoit qu'à faire monter dans son palais la garde un peu différemment qu'on ne l'avoit fait auparavant : une pédanterie minutieuse dans le maniement des armes, un ordre et des détails insignifians à la parade journalière, et aux revues continuelles qu'il faisoit de ses troupes, absorboient toute son activité. Il déployoit une sagacité merveilleuse en raisonnant sur le nombre des boutons d'un habit, sur la position du pouce en tenant le fusil, sur la forme d'un chapeau, etc., etc. Voici un exemple d'un changement plus raisonné qu'il a fait dans les armées russes. La cocarde, jusqu'à son règne, avoit été blanche. Un jour à l'exercice, en contemplant le front d'un régiment, il tombe tout-à-coup dans une profonde méditation. Parbleu ! s'écria-il, il est bien étonnant qu'on n'ait pas pensé à une chose qui me frappe. La cocarde blanche se voit de loin sur le chapeau noir ; elle sert de point de mire à l'ennemi : il faut la changer. Il voulut d'abord qu'elle fût verte sur un chapeau bleu de ciel, dont la couleur se fût confondue dans celle de l'air ; mais il trouva plus sûr de consulter les règles du blason,

pour le plan général de la campagne, mais de combattre toujours séparément avec l'armée russe, pour ne point mélanger ses exploits et sa gloire avec celle des Autrichiens, comme cela arrivoit en Italie, où les Russes n'étoient qu'un corps auxiliaire. La marche de l'armée fut retardée pour lui apprendre l'exercice dans la dernière perfection. Paul lui-même fit un voyage pour passer différens corps en revue, et il mit toute son affection dans ces troupes que lui-même avoit réorganisées. Ces dispositions ne contribuèrent pas peu à la mésintelligence qui régna bientôt entre les deux armées alliées, et à la catastrophe de la campagne.

---

pour ne pas les offenser. Nicolaï eut ordre de lui apporter tous les traités de cette science sublime. Comme les armes de la Russie sont un aigle de sable en champ d'or, la cocarde fut définitivement noire avec un liseré jaune. De-là ces chapeaux étranges, que nous avons admirés en voyant les Russes. Mais il est à remarquer qu'au même instant où il substituoit la cocarde noire à la blanche, il donnoit aux soldats des vestes et des culottes de cette dernière couleur, qui ressortissent d'autant mieux entre les guêtres noires et l'habit vert foncé.

Elle s'étoit ouverte en Allemagne et en Helvétie, avec le même succès pour les Autrichiens qu'en Italie ; et certes il faut convenir que cette campagne de l'an 7 est pour eux la plus glorieuse de cette guerre, et balance les succès les plus brillans qu'aient eus les Français. Il est même à remarquer qu'aucune n'avoit encore eu des avantages aussi constans, aussi suivis ; car il ne se livra point de bataille où la victoire ne se déclarât en leur faveur.

Au moment de l'arrivée des Russes en Allemagne, elle sembloit même avoir trahi pour eux Masséna, son favori. Après avoir repoussé Jourdan à *Ostrach* et à *Stokach*, l'archiduc Charles, dont la destination semble avoir été de ne céder qu'à l'ascendant de Bonaparte et de Moreau, et de donner la paix à l'Allemagne lorsqu'on l'appeloit trop tard pour lui rendre la victoire, ayant passé le Rhin, repoussa également Masséna au-delà de l'Aar et de la Limmat ; et les Autrichiens, maîtres de Zurich, se trouvoient déjà au

centre de l'Helvétie, partagée en leur faveur.

On ne s'attendoit pas à voir encore les Russes suivre en Suisse, comme en Italie, le chemin frayé par leurs alliés. Il est certain que le haut et le bas-Rhin leur offroient un théâtre nouveau, où ils eussent pu avec plus de gloire faire une diversion plus funeste à la France. On a pensé que les forteresses dont cette frontière est hérissée, leur avoient paru des obstacles plus difficiles à surmonter que les monts helvétiens ; et en effet, les Russes sont plus aptes à emporter, dans un pays coupé, des postes à la baïonnette, qu'à faire des siéges réguliers, pour lesquels ils n'avoient pas le train nécessaire, ou à livrer des batailles rangées en plaine, où la cavalerie et la supériorité de l'artillerie française eussent pu détruire l'excellente infanterie qui fait la force et la gloire de leurs armées. Mais ce ne furent point ces motifs raisonnés qui déterminèrent Paul I. Avant d'être in-

formé des victoires du prince Charles, il avoit pris sur lui d'expulser les Français de la Suisse, et d'y rétablir l'ancien ordre de choses. Son courroux contre la Harpe, dont la conduite et l'élévation au directoire l'indignoient, l'avoit surtout confirmé dans cette résolution. Il étoit outré de voir ce simple particulier, qui avoit osé à sa cour professer des sentimens républicains, triompher, et rivaliser, pour ainsi dire, d'influence avec les souverains (1). On a déjà répété que les pas-

(1) La haine de Paul étoit bien gratuite. Personne ne rendit de plus grands services à Paul que la Harpe, et il lui doit peut-être d'avoir régné. On a parlé, dans le second volume, de l'estime et de la confiance dont Catherine honoroit le précepteur de ses petits-fils. Lorsqu'elle méditoit le projet de transmettre directement la couronne à Alexandre, elle sonda plusieurs fois la Harpe, pour pénétrer ses dispositions. Ces entretiens particuliers avoient sur-tout lieu quand Paul choquoit l'impératrice ou la cour par quelques traits de son caractère bizarre. « Dites-moi donc, mon cher la Harpe, disoit alors Catherine, que pensez-vous de ce fou-là ? ( c'est ainsi qu'elle nommoit son fils ). Et que deviendra la Russie, s'il règne un jour ? C'est cette idée qui me tourmente..... Quelle différence entre lui et son fils Alexandre ! Cet

sions personnelles de Paul sont toujours les vrais motifs de sa conduite politique ; mais il est nécessaire de ne point oublier un instant cette disposition de son

---

aimable enfant me console, et me rassure pour l'avenir. Pourquoi est-il si jeune encore ? Ah ! je vous en prie, si son esprit précoce lui permet déjà de remarquer les lubies de son père, que ce soit au moins pour les éviter ; faites-lui-en sentir les dangers et le ridicule dans un homme né pour régner, et donnez-lui sur-tout un peu de hardiesse et d'assurance : il est bon de le préparer aux démarches que la conduite de son père nécessitera peut-être, etc. » .. C'est par de semblables propos que Catherine les préparoit elle-même. La Harpe lui avoit été présenté et recommandé par Lanskoï, le plus cher de ses favoris : elle avoit eu lui une confiance entière, qu'il justifia, non en stimulant l'ambition de son jeune élève aux dépens de sa moralité, mais en lui apprenant à concilier les devoirs que lui imposoit la nature envers un père, avec ses lumières et sa raison.

Après le départ du colonel la Harpe et l'expulsion du major Masson, tous ceux qui avoient eu quelques liaisons avec eux, se virent exposés aux mêmes persécutions. M. de Sibourg, précepteur des grandes-duchesses, ainsi que M. du Pujet, bibliotécaire de l'impératrice, soupçonnés d'entretenir des correspondances en Suisse, leur patrie, furent enlevés et conduits en Sibérie. Mais Paul Ier. les rappela ensuite, et les dédommagea même de cette punition arbitraire et terrible.

caractère, pour en concilier toutes les contradictions apparentes, et pour en concevoir toutes les bizarreries.

Les Russes, que le prince Charles attendoit pour quitter l'Helvétie, n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils passèrent aux avant-postes, et parlèrent de livrer bataille sur-le-champ. Korsakow ne fit que sourire à ce qu'on lui raconta de l'armée de Masséna, de sa vigoureuse résistance, et de la position formidable qu'il occupoit, Il s'exprima avec une telle présomption en faveur de son armée, une telle indifférence envers les Autrichiens, et un tel mépris pour les Français, que l'archiduc Charles, imaginant cependant qu'il y avoit quelques difficultés et quelque gloire à vaincre ces derniers, fut choqué de ce ton léger et suffisant. Il se hâta de laisser le champ libre aux Russes, et marcha, avec l'élite de l'armée autrichienne, au secours de Philisbourg menacé par les Français. Il ne laissa qu'un corps de troupes, sous le commandement du général Hotze, qui formoit l'aile droite de l'armée russe, et s'ef-

forçoit de grossir la sienne, en y ralliant tous les Suisses, qui, comme lui, ne rougissoient pas d'emmener des hordes étrangères, et de plonger le fer dans le sein de leur malheureuse patrie (1).

Voilà donc une armée de quarante mille Russes transportée tout à coup au cœur de la Suisse. De tous les évènemens extraordinaires, amenés par la révolution, certes, celui-ci n'est pas le moins étonnant, ni le moins imprévu. Si l'on pense au prétexte spécieux qui conduisoit ces Hyperboréens dans la patrie des Tell, des Winkelried et des de Flue, on ne pourra que s'étonner davantage : c'est la liberté, la religion, l'ordre social et le bien public, qu'ils étoient appelés à rétablir. Lorsque le tems aura effacé les intérêts secondaires et les

(1) Hotze a, je crois, donné le premier et l'unique exemple d'un Helvétien commandant une armée étrangère contre son pays. Si toutes les vertus républicaines furent, dans les tems modernes, l'apanage presque exclusif de cette brave nation, il lui étoit aussi réservé de montrer, à la fin du dix-huitième siècle, tous les vices qui ont caractérisé les peuples les plus corrompus et les plus dégénérés.

passions qui ont lié entre eux des évènemens aussi étrangers, et des résultats aussi disparates, on sera porté à les révoquer en doute, et l'on contemplera, avec une stupide admiration, le vide immense qui les séparera. Mais ce qui doit nous confondre aujourd'hui, à la honte de l'humanité et même de la gloire, c'est que la conduite des Français a pu faire un instant douter qui d'eux ou des Russes étoient en effet les véritables libérateurs de la Suisse. La question est décidée aux yeux de l'homme impartial : tous deux en furent les spoliateurs. Mais la corruption et le vénal avilissement des enfans dégénérés de Tell décidèrent, dans le principe, en faveur des coalisés, et l'on vit ensuite des villes helvétiennes former hautement des vœux pour Souworow. Le reste d'amour antique de la patrie, et de zèle généreux, mais égaré, qui avoit embrasé une partie de la Suisse à la première invasion des Français, qui avoient armé les femmes et les enfans pour défendre l'intégralité de ce sol chéri, où la véritable liberté

s'arrêta jadis au milieu des mœurs simples et des vertus austères, sembloit s'être épuisé à ce dernier effort, comme un flambeau qui jette, en s'éteignant, sa dernière lueur.

Les Helvétiens modernes avoient reçu en plusieurs endroits, comme des protecteurs qui venoient les affranchir, ces Autrichiens, leurs ennemis héréditaires, ces Autrichiens qu'ils apprenoient à haïr dès le berceau, et à vaincre dès leurs premiers jeux. Et ces montagnards libres et fiers, ces citadins naguère si orgueilleux, qui regardoient avec mépris et compassion les peuples enchaînés, ces mêmes républicains, qui retrouvèrent une partie de leur sauvage énergie pour massacrer les Français, ces fils aînés de la liberté enfin, se laissèrent impunément piller et maltraiter par des hordes de Cosaques, et baissèrent leur front avili devant des esclaves (1).

(1) Je n'emploie pas ici le mot d'*esclave* dans le sens animé qu'on lui donnoit durant l'ardeur de la révolution, pour désigner avec mépris tous les soldats et les sujets des rois. C'est au sens modéré, propre et véri-

Quel contraste entre le génie et les mœurs des Helvétiens des quatorzième et quinzième siècles, et ceux du dix-huitième! Que l'on compare la Suisse resserrée encore dans ses étroites limites, pauvre et presque barbare, engloutissant tour-à-tour dans ses vallées, tombeaux de tous ses ennemis, les puissantes armées des empereurs et des ducs d'Autriche, et celles plus formidables encore de Charles le témé-

---

table qu'il faut les prendre. Les Russes sont malheureusement esclaves, dans la plus simple et la plus claire signification de ce mot, qu'il est si honteux d'appliquer à des hommes. Mais il seroit lâche et ridicule d'en employer un autre. Qu'est-ce qu'un esclave? C'est un homme qui appartient à un autre homme. Le Russe, d'après cette définition précise, est doublement esclave. Il appartient d'abord, lui, sa femme et ses enfans, à son maître et seigneur, qui peut en disposer à son gré, le vendre, le battre, le laisser mourir de faim, et même le tuer avec de certaines précautions. Il appartient encore, ainsi que son maître, à l'empereur, qui peut, à son tour, en disposer sans aucune restriction. Les usages, les préjugés, l'intérêt, la générosité ou l'urbanité du maître et du souverain, peuvent seuls donner quelques formes douces et humaines à cet esclavage illimité.

raire, avec cette même Suisse, envahie et spoliée par tous les partis, ne servant plus que de champ-clos à des armées étrangères qui venoient s'y détruire! On ne daignoit même plus compter pour quelque chose ces peuplades jadis si belliqueuses, qui composoient naguère encore la meilleure infanterie de plusieurs puissances de l'Europe. Cette fameuse Helvétie, qui avoit enfanté en quelques jours des troupes suffisantes pour arrêter les efforts de la France sous Charles VII, et pour détruire cette multitude d'Anglais, d'Italiens, de Belges et de Bourguignons, qui vouloient l'envahir et la subjuguer; cette même Helvétie, qui envoyoit près de trente mille hommes de ses citoyens se laisser égorger à la solde de l'étranger, n'en trouva plus pour se défendre. Elle leur avoit appris elle-même à ne verser leur sang que pour de l'argent; elle n'en n'avoit point à leur offrir, et fut enfin punie de son crime par ce même crime. Jamais on ne put remplir le tiers d'un

cadre de dix-huit mille hommes pour s'unir aux Français (a). Divisés d'intérêts, d'opinions, subjugués avant d'avoir su se réunir, les Suisses furent ainsi victimes des vices de leur confédération antique, de leur vénalité, de l'orgueil de leurs gouvernemens, mais principalement de l'aristocratie impardonnable de celui de Berne (1).

---

(a) Les milices, ou troupes d'élite, désertèrent leurs drapeaux, lorsqu'on voulut les conduire à l'ennemi; et les mécontens enrégimentés et soudoyés par l'Angleterre, pour asservir leur patrie, furent presque les seuls qui se complétèrent et qui combattirent. Pitt, avec ses guinées, eût pu faire égorger une moitié de cette nation déchue, par l'autre moitié.

(1) Oui, je crois fermement que les malheurs de la Suisse ont leur véritable source dans l'orgueil, l'immoralité politique, la vénalité des Bernois. Je n'entreprendrai point d'excuser la spoliation de la Suisse, ordonnée par le directoire français. Mais qu'on se rappelle les premiers beaux jours de la révolution! Une nation asservie, voisine et antique alliée de l'Helvétie, veut réformer des abus qui appesantissent sur elle un joug honteux. Tous les peuples qui ont un gouvernement libéral, tous ceux qui chérissent la liberté et la philosophie, toutes les corporations qui s'intéressent aux progrès des lumières et au bonheur de l'humanité, s'empressent de témoigner la part qu'ils prennent à cette sublime révolution. Les

Leurs montagnes, jusque-là *inconquises*, ne furent plus regardées que comme des

---

Américains, les Anglais, les Bataves, les Polonais mêmes en témoignent leur joie publiquement. Les Suisses seuls, qui avoient donné à l'Europe moderne le premier exemple d'un peuple qui s'affranchit, laissent échapper leur chagrin de ce que le gouvernement français, qui les protège et les nourrit depuis 3 siècles, se réforme et s'améliore, leur jalousie et leur crainte de ce qu'une grande nation aspire à être libre comme eux. Les régences aristocratiques persécutent par-tout les hommes qui participent aux fêtes innocentes et sublimes de la liberté renaissante, et affichent les principes sordides qui les dirigent, en se montrant exclusivement attachées à la monarchie absolue, en se prononçant par-tout en faveur des priviléges, des émigrés et des despotes. Lorsqu'enfin la France triomphe de la première coalition, lorsque des rois ont fait la paix et reconnu la république, lorsque l'Autriche traite avec elle, des bourgeois de Berne hésitent encore, et se vendent à l'Angleterre, qui leur promet autant d'or que les despotes français leur en avoient fourni. Je le demande à tous les hommes susceptibles de sentimens libéraux, ne s'attendoit-on pas à voir les Helvétiens, sinon embrasser dès le principe le parti de la révolution, du moins montrer le plus vif intérêt à cette grande cause, qui étoit celle de l'humanité entière? Lorsqu'aucun crime ne l'avoit encore souillée, lorsque les drapeaux américains et bataves flottoient entremêlés aux drapeaux tricolores, l'œil du philosophe ne cherchoit-il pas les bannières des enfans de Tell? Qu'on ne s'y

postes militaires qu'il étoit important d'occuper.

Depuis la fameuse époque de 1793, la France n'avoit pas été dans une situation aussi périlleuse que celle où elle se trouvoit à l'arrivée des Russes en Helvétie. Elle n'avoit plus, pour se soutenir, ni ce premier enthousiasme de la liberté naissante, ni cette impulsion terrible qu'avoit donné la terreur. L'honneur national et l'amour de la patrie, dont l'on avoit si indignement abusé, sembloient se flétrir et s'éteindre dans les cœurs. La Hollande étoit menacée, l'Italie perdue, la Suisse à moitié conquise; la Suisse, ce boulevard naturel du côté le

---

trompe pas, c'est cette haine constante que les gouvernemens suisses montrèrent aux principes de la révolution, c'est leur partialité offensante en faveur des coalisés, qui ont été le premier ferment du levain dans le cœur des Français. C'est cette cause morale qui a enfanté des prétextes politiques. La Suisse a été désenchantée, spoliée, punie: la Suisse s'est attiré ses malheurs; et, jugement qu'il est douloureux de prononcer, la Suisse les a mérités. Si dans un autre monde, il est une rémunération pour les particuliers, il en est une pour les gouvernemens et pour les peuples dans celui-ci.

plus foible, et que la France elle-même avoit renversé dans ses convulsions anarchiques! Les Russes arrivoient sur le champ de bataille, que les Français avoient déjà perdu, avec une réputation de courage et de férocité qui inspiroit l'effroi; et ils venoient de justifier en Italie cette effrayante réputation. Quelle nation plus terrible en effet, que celle qui réunit à la férocité des barbares, la discipline et la tactique des peuples policés! Les armées françaises étoient détruites et dispersées; celle d'Helvétie étoit la seule qui n'eût point essuyé une défaite, quoiqu'elle eût souffert plusieurs échecs. Elle sembloit en ce moment le dernier appui de la république chancelante; et ce n'étoit plus que dans son sein qu'on respiroit encore la confiance et le patriotisme.

Les Français et les Russes étoient en présence, et s'examinoient avec une curiosité réciproque (1). La Limmat, naguère

(1) Le général L...., qui a bien voulu me communiquer ses remarques intéressantes sur la glorieuse cam-

si heureuse et si paisible, séparoit ces deux peuples célèbres et guerriers, qui alloient

---

pagne qu'il a faite en Helvétie, s'exprime de cette manière, à l'occasion des Cosaques.

« J'ai vu sur la rive droite de la Limmat, pendant que notre armée tenoit la gauche, des postes de Cosaques blottis ensemble de la manière la plus pittoresque : on les voyoit dévorer crus des alimens que l'on a grand soin de faire cuire dans tous les pays policés, comme la viande, les citrouilles, les concombres, etc. etc. La musique française venoit parfois jouer des airs guerriers sur les bords naguère si heureux de cette belle Limmat. Alors ces Cosaques se relevoient spontanément pour danser en rond, tandis que le factionnaire qu'ils avoient en avant, se tenoit appuyé sur sa lance, immobile comme un terme. En voyant pour la première fois ces étranges soldats, je me rappelois les voyages et les Hottentots de le Vaillant, ou de l'Ecossais Bruce. Cette troupe est mal soignée, mal vêtue, et paroît plus à mépriser qu'elle ne l'est en effet. Il y a une différence sensible entre les Cosaques et les régimens réguliers; et l'on conçoit difficilement, en les voyant les uns et les autres dans le même camp, qu'ils soient faits pour s'entendre et servir ensemble. Mais il existe une différence plus frappante encore entre tel officier et tel autre du même régiment. Autant vous apercevez d'instruction, d'élégance et de politesse chez une certaine classe d'officiers russes, autant vous êtes surpris du contraire dans une autre classe. Ceux de cette dernière ne se distinguent du simple Cosaque que par la marque distinctive de leur grade. »

bientôt ensanglanter ses bords, et décider, par une bataille à jamais mémorable, les destinées du monde (1). Les Russes, de-

---

Cette note, qui prouve la sagacité de l'observateur, rappelle et confirme, d'une manière bien frappante, ce que nous avons remarqué dans le second volume, à l'occasion du caractère des Russes, qui semblent effectivement se partager en deux nations, par l'éducation et les mœurs. Quant aux Cosaques, le général français ne les auroit pas trouvés si mal équipés, s'il les avoit vus, avant le règne de Paul, formés en régimens réguliers, par Potemkin. Il sera curieux de voir, à cette occasion, le texte d'un oukase de Paul, du mois de novembre 1797, qui remet les Cosaques du Don sur l'ancien pied, en ces termes : « Je confirme entièrement, et sans exception, l'ancienne organisation des Cosaques du Don, et suis résolu de la remettre en vigueur, pour rétablir les formes antiques sous lesquelles les troupes du Don ont toujours été si utiles aux monarques et à la patrie. Pour ce qui regarde les abus et les changemens introduits par le prince Potemkin, c'est à vous, monsieur l'*Ataman*, à détruire les premiers, et à moi à désapprouver les seconds, *qui tendoient continuellement à renverser l'ordre des choses dans la société.* »

En vertu de cet ordre, adressé au général Orlow, nommé *Ataman* des Cosaques du Don, leur ancienne constitution militaire a été rétablie.

(1) Ne rapetissons pas les évènemens, parce que nous les avons vus ; ne dénaturons pas les causes et les effets, parce que nous les connoissons : tâchons de nous dégager

puis près d'un siècle, n'avoient point essuyé de défaites, et, vainqueurs tour à-tour de tous les peuples du Nord et de l'Orient, ils avoient cette confiance aveugle que donne l'habitude de la victoire, et qui semble enfin l'enchaîner. Cette disposition étoit secondée par la haine qu'on leur avait inspirée, par ce fanatisme religieux qu'on avoit rallumé dans leurs cœurs, par la férocité naturelle et la discipline machinale qui seules pouvoient les faire vaincre.

Les Français, énorgueillis également par leur supériorité et leurs conquêtes sur les peuples du Sud et de l'Occident, étoient presque aussi familiarisés avec les revers qu'avec les triomphes, parce qu'ils avoient toujours combattu des peuples plus redoutables et plus aguerris. Un peuple, brave

---

de toutes passions, de toutes préventions; jugeons comme la postérité jugera : elle dira qu'aucune bataille ne décida d'aussi grands intérêts, dans un moment aussi critique et aussi dangereux, que celle de Zurich. Si les Français l'eussent perdue, c'en étoit fait : Bonaparte arrivoit trop tard pour le bonheur de la France et de l'humanité.

et instruit, qui sent et qui raisonne, qui sait qu'il peut être vaincu, est plus à craindre encore que le peuple barbare et présomptueux qui ne l'a point été. La bravoure personnelle, l'honneur national, l'orgueil de la liberté, remplaçoient le fanatisme et le courage féroce. L'habileté des officiers français équivaloit à la discipline servile et à la tenace opiniâtreté qui distinguent les Russes; mais ceux-ci avoient un désavantage marqué, ils n'étoient point, comme leurs ennemis, conduits par un général célèbre, habitué à les mener à la victoire. Korsakow ne les avoit encore conduits que sur les places d'exercice, pour les faire manœuvrer en parade; et Masséna, compagnon d'armes et de gloire de Bonaparte, Masséna, le favori de la victoire, avoit cent fois guidé les Français au combat.

Quoiqu'ils fussent plus nombreux en Helvétie que les Russes, comme leur front s'étendoit depuis les environs de Bâle jusqu'au pied du Gothard, et que le général Hotz, et les Suisses qui partageoient sa

honteuse trahison, tenoient en échec toute la droite de l'armée, il paroît que leur nombre fut à peine égal à celui des Russes au centre, où ces derniers avoient réuni toutes leurs troupes, et où fut constamment l'ame de la bataille. Il n'entre point dans mon plan de la décrire; je me bornerai à en rapporter quelques traits frappans et caractéristiques (1).

Elle commença le 3 vendémiaire an 7 (24 sept. 1799) dans le bassin de Zurich, où les Français descendirent des plateaux voisins pour attaquer les Russes, qui se préparoient eux-mêmes à livrer bataille, et qui en attendoient l'ordre de Souwo-row; ils se trouvèrent par conséquent bien disposés à la recevoir. Il s'agissoit d'abord de passer la Limmat, et d'entamer leurs

(1) Je tiens les faits militaires, sur lesquels je passe rapidement, du général que j'ai déjà cité. Il a été témoin et acteur très-distingué de ces journées mémorables; et les notes manuscrites qu'il m'a communiquées, sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont été faites sur le champ de bataille. Je me plairai à conserver ses expressions, qui portent l'empreinte des choses, les couleurs locales, et le cachet inimitable de la vérité.

bataillons rangés et immobiles comme des remparts, le long des bords. Le passage fut si rapide, et l'attaque de front si impétueuse, que les assaillans renversèrent et détruisirent les premiers obstacles ; mais l'on vit à ce choc quels ennemis l'on avoit à combattre. Quelques bataillons de ces braves grenadiers dont j'ai parlé, qui défendoient le point du passage vis-à-vis de Dietikon, après avoir été éclaircis par un feu terrible, furent forcés d'abandonner les bords du fleuve ; ils se rallièrent aussitôt dans une position de défense intermédiaire, et y arrêtèrent long-tems la fougue des Français. Forcés enfin dans ce poste, ils se rallièrent encore derrière leurs tentes ; et là, épuisant leurs gibernes, et combattant sans vouloir se rendre, ces braves fanatiques tombèrent jusqu'au dernier, *et moururent alignés* (1).

(1) Ce sont les expressions du même général français, qui ne pouvoit trop admirer ce dévouement, en pensant avec douleur que la discipline machinale, la crainte servile et le fanatisme le plus barbare, peuvent produire les mêmes effets que l'enthousiasme le plus sublime et le plus généreux.

L'aîle droite des Russes, du côté de Bade, étoit couverte par un camp de Cosaques. La division, qui avoit ordre de faire une diversion de ces côtés, emporta le camp à la première attaque, et vint seconder puissamment les efforts que l'on faisoit au centre, où la résistance prolongeoit le carnage, et où l'on emporta enfin les batteries russes, défendues avec cet acharnement désespéré (1) dont sont seules capables des troupes fanatisées.

Les Russes, après des actes de valeur dignes de leur réputation, voyant leurs postes les mieux défendus et leurs batteries

---

(1) Les canonniers et bombardiers russes, qui sont l'élite de l'armée, en entrant dans l'artillerie, font serment au drapeau de leur régiment et à la pièce qu'on leur confie : ils jurent avec imprécation, sur leur corps et sur leur ame, de ne point l'abandonner et de l'arroser de la dernière goutte de leur sang. Ils tinrent ce redoutable serment à la bataille de Francfort, où plusieurs reçurent le coup mortel de la baïonnette prussienne, en embrassant leurs canons; ils le tinrent également à la bataille de Zurich, où aucune batterie ne fut abandonnée, où tous les canonniers et bombardiers se firent massacrer autour de leurs affûts. J'ai vu le capitaine

emportés de vive force, cédèrent le terrein; et Korsakow forma dans la plaine un gros de quatorze à quinze mille hommes en bataillon quarré. Cette manœuvre favorite des Russes, et qui leur avoit si souvent réussi pour repousser les attaques furieuses des Turcs, n'eut pas le même succès contre des troupes qui chargent avec la même furie et le même désordre apparent, mais qui soumettent un effort simultané aux règles les plus exactes, et qui se rallient ou changent l'ordre d'attaque avec la plus étonnante rapidité. Cette masse lourde et impénétrable faisoit reculer l'ennemi partout où elle se portoit; mais les nuées de tirailleurs qui l'assailloient, y exerçoient un ravage continuel, et se replioient sans la fuir, pour éviter son feu, et pour en faire un plus

---

commandant d'une batterie, qui demeura vivant, lui quatrième, de tous ceux qui l'avoient ainsi défendue. Il fallut terrasser les trois hommes qui lui restoient, et qui refusoient de se rendre, même malgré ses ordres. Et ce brave homme fut cassé, ainsi que tous les officiers faits prisonniers comme lui!

meurtrier. Celui des Russes étoit trop machinal et trop régulier pour avoir beaucoup d'effet; il sembloit toujours subordonné à la voix des officiers, qui servoit d'avertissement. L'artillerie légère arrivoit au galop dans l'intervalle, s'arrêtoit à vingt pas du bataillon quarré, y vomissoit des torrens de mitraille, et regagnoit aussitôt une position sûre, pour recharger les armes, et pour revenir avec la même célérité tirer en brèche contre ce bastion mouvant et hérissé d'impuissantes baïonnettes. Des files entières tomboient de front: des rangs entiers étoient renversés par les flancs. Les Russes fouloient aux pieds leurs frères expirans, pour se serrer et se maintenir en ordre, pour recharger par pelotons et par divisions, pour combattre avec la même régularité qu'ils faisoient l'exercice; et ils étoient frappés, et ils mouroient sur la place qu'ils avoient occupée.

Lorsque le feu destructeur des Français eut, à plusieurs reprises, éclairci et mutilé cette masse d'hommes; lorsqu'un grand nombre des officiers et des bas-

officiers qui en étoient l'ame, eurent été mis hors de combat, le désordre et l'effroi s'y introduisirent enfin. Les Français, ordonnant une attaque générale, marchèrent au pas de charge, et la cavalerie acheva de la disperser. C'est alors seulement que la bataille fut décisive et la victoire complète ; les vainqueurs entrèrent dans Zurich en y poursuivant les Russes, qui en étoient sortis pour se ranger et combattre dans la plaine. Korsakow avoit fait de cette ville son quartier général : les magasins, les blessés, les femmes, les équipages et une partie du train de l'armée, tombèrent au pouvoir du vainqueur ; la caisse militaire avoit déjà été prise durant la bataille (1). Les troupes françaises et hel-

(1) L'avant-veille de la bataille du Zurich, le major *Herms*, commandant l'escorte de la caisse militaire des Russes, étoit arrivé d'Augsbourg avec soixante mille ducats de Hollande en espèces, et trois cent mille florins en monnoie d'argent. Le jour de la bataille, cet officier fut envoyé un peu en arrière avec quatre-vingts chasseurs qui escortoient la caisse. Voyant, vers midi, les Russes arriver en désordre jusqu'à lui, il s'alarma, et courut auprès de Korsakow, pour lui demander l'or-

vétiques commirent dans cette ville quelques désordres, provoqués par la chaleur

---

dre de mettre le trésor de l'armée en sûreté. Je vous donnerai cet ordre quand il en sera tems, répond le général; retournez à votre poste. A peine y fut-il de retour, qu'un détachement d'une demi-brigade légère, ayant percé jusque-là, tomba sur son escorte, et fit main-basse sur la caisse. Le major rendit son épée à un français qui parloit allemand, et lui demanda d'être conduit avec sa voiture au quartier-général. Non, monsieur, répond le soldat, vous viendrez à pied, et la voiture restera ici; car si nous la conduisions au quartier-général, elle seroit à la nation, au lieu que sur le champ de bataille, elle est à nous. Herms fut donc emmené loin de son trésor, et les capturenrs mirent pied à terre pour défoncer les tonneaux, et y puiser à pleines mains l'or et l'argent dont ils remplissoient leurs poches. Comme ils étoient occupés à cette besogne lucrative, un parti de Cosaques et de chasseurs à pied russes fond sur eux, les tue ou les disperse, avant qu'ils puissent remonter à cheval, et s'approprie les restes de cette riche proie, avec lesquels ils s'enfuient à leur tour, à l'approche d'une nouvelle troupe ennemie qui accouroit. J'ai vu l'un des Français surpris par les Cosaques, au moment où il avoit la tête et les mains dans un tonneau, qui avoit reçu une profonde blessure à la seule partie qu'il offroit à l'ennemi dans cette singulière posture. Il se consoloit de cet accident, parce que les Russes, en le retirant comme mort du tonneau, pour y puiser à leur tour, n'avoient pas eu le temps de fouiller dans ses

du combat, et peut-être par la partialité des habitans ; mais je tire le rideau sur

---

poches, qui étoient déjà remplies, et lui fournissoient encore de quoi faire une agréable convalescence.

Quant au major Herms, Livonien, dont je tiens les détails précédens, je le vis après la bataille. Il y a quelques jours j'avois des millions, me dit-il, et voici tout ce qui me reste. Il fit ouvrir un petit porte-manteau où il y avoit une paire de pantouffles et une robe de chambre blanche. J'ai eu beau prier vos soldats, ajouta-t-il, de me laisser au moins quelques écus dans ma bourse, en considération de la riche capture que je leur avois procurée ; mais ils m'ont enlevé impitoyablement jusqu'à ma montre, et je n'ai pas même en ce moment de quoi me faire la barbe. La situation de cet officier étoit triste sans doute ; mais je répondis à ses plaintes amères contre les soldats français, en lui faisant observer les riches aiguillettes et les galons d'or qu'il avoit encore à ses habits et à son chapeau. Convenez, lui dis-je, que vos Cosaques n'en eussent pas laissé autant à un officier français. Votre bel habit d'uniforme, sous une bonne capote, une robe de chambre, des pantouffles, et deux esclaves qu'on vous a laissés pour vous servir, cela s'appelle-t-il avoir été maltraité et dépouillé, quand on a été, comme vous, pris les armes à la main sur le champ de bataille ? Il en convint ; mais il me dit que les Russes étoient des barbares, et les Français un peuple policé. Il étoit vivement affecté de son malheur et de sa captivité, que de jeunes officiers russes, qui la partageoient, supportoient avec plus de résignation.

des scènes qui attristent quelquefois la victoire (1).

La nuit suspendit le carnage de cette mémorable journée; mais les Russes, défaits la veille, se rallièrent encore le matin, et, secondés de quelques troupes fraîches et des postes qui n'avoient point été attaqués, ou qui n'avoient pu être forcés, ils osèrent encore combattre pour arracher la victoire à leurs ennemis. Leur courage, leur opiniâtreté, leur désespoir, la rendirent de nouveau indécise jusqu'au milieu du jour, où les Russes furent enfin

(1) Il faut l'avouer en rougissant, ce ne furent ni les Autrichiens, ni les Manteaux-rouges, ni les Russes, ni les Cosaques qui assassinèrent le pieux Lavater; ce fut un Français ou un Suisse. Cet homme paisible et bienfaisant devoit-il s'attendre à une mort si cruelle au milieu de sa ville natale? Lavater fut un philosophe chrétien, ascétique et mystique, mais tolérant et éclairé; un philantrope ardent et vertueux, quoique systématique et crédule. Il est à regretter pour la religion et pour la philosophie qu'il n'ait pas vécu quelque siècles plus tôt. Il eût alors rendu service à l'une ou à l'autre, et les eût peut-être conciliées. Il eût avancé les progrès de la morale et de l'esprit humain, que, dans ce siècle-ci, il n'a pas tenu à lui de retarder encore. C'étoit Rousseau *évêque*, ou Voltaire *capucin*.

enfoncés une seconde fois ; mais chaque bataillon, chaque compagnie, chaque peloton qui pouvoit se rallier encore autour d'un drapeau ou d'un officier, derrière une haie, ou derrière une pièce de canon, livroit un nouveau combat et tomboit les armes à la main, plutôt que de se rendre. Excepté les généraux et les officiers, qui savoient bien que les Français donnoient et même offroient quartier à haute voix, presqu'aucun Russe ne se rendit qu'il ne fût blessé, désarmé, ou terrassé (1). L'on

(1) Outre la valeur opiniâtre et la discipline machinale qui distinguent les Russes et les rendent si redoutables un jour de combat, plusieurs autres causes y contribuent encore, et principalement la superstition. Ils ont une croyance bien singulière qui se transmet de la part des vieux soudrilles aux jeunes soldats. Ils observent, au commencement de l'action, si le premier homme atteint dans le rang, tombe en avant ou en arrière : si c'est en arrière, c'est un mauvais augure. Quelques prisonniers russes m'assuroient que leurs premiers blessés étoient tombés en avant, et que ç'avoit été pour eux un signe d'avancer. Ils étoient de plus dans l'idée que les Français ne leur feroient aucun quartier ; nouvelle cause de cet acharnement terrible avec lequel ils se défendirent : pour

en vit plus d'un, atteints mortellement, se soulever avant d'expirer, pour frapper

---

la vieille croyance dans la résurrection, elle est générale parmi les soldats. Mais ce qui prolonge ordinairement le massacre dans une bataille entre deux peuples dont les gestes et les signes diffèrent souvent autant que le langage, c'est le défaut de pouvoir s'entendre : ce défaut a déjà fait répandre bien du sang inutilement, et même après que la victoire est décidée. Il seroit digne d'un siècle plus humain et plus éclairé de remédier à cet inconvénient, en introduisant chez toutes les nations policées le même mot pour demander la vie, quand on veut se rendre. Mais la voix de l'humanité pourra-t-elle se faire entendre à ceux qui perfectionnent l'art du carnage? Le Français vaincu demande *quartier*; l'Allemand, *gnade* ou *pardon*! Le Russe dit *prosti*; et le Turc crie *aman* ! Au sac d'Ismaïl, une troupe de ces derniers, poursuivie par les Russes, se trouva enfermée dans une rue étroite, où l'on braqua des pièces chargées à mitraille. Les Turcs crioient dès long-tems *aman* ! mais les Russes, croyant que c'étoit un cri de commandement ou de fureur, redoubloient leur feu. Les Turcs jetèrent enfin leurs armes, se mirent à genoux, et redoublèrent leurs cris. Les officiers russes parvenoient déjà à faire suspendre le massacre ; mais, à l'instant même, l'un de ces Turcs fanatiques qui se dévouent à la mort, se releva et fit feu du milieu de la troupe. Ce coup fut le signal de la plus horrible boucherie : les pièces rechargées furent lâchées à brûle-pourpoint; et ce qui échappa à cette mitraillade fut sur-le-champ tué à coup de baïon-

de leurs armes l'ennemi victorieux, qui bondissoit dans la plaine. D'autres, aussi furieux, poignardoient leurs chevaux, pour ôter aux Français les moyens de s'en servir.

La division du général Lorge, soutenue par le corps aux ordres du général Oudinot, eut la plus grande et la plus glorieuse part à cette journée mémorable, où l'armée d'Helvétie sauva la république.

Ce fut surtout après leur victoire, que les Français en sentirent tout le prix, et frémirent du danger qu'ils avoient couru en pensant à la rage fanatique de ces malheureuses victimes dont le champ de bataille étoit jonché. Il n'étoit pas un Russe, qui, frappé du coup mortel, et lorsque la mort lui en laissoit le tems, ne saisit encore l'image de son patron, suspendue à

---

nette, ou assommé à coups de crosse. Il y eut en cet endroit six cents cadavres entassés. Les mêmes accidens ont eu lieu entre les Français et les Russes, en Suisse et en Hollande, où quelques fanatiques de ces derniers ont ainsi occasionné le massacre d'une troupe entière entourée et vaincue.

son sein, pour la baiser avant de rendre le dernier soupir. En parcourant le champ de bataille, après le combat, on voyoit ces reliques sur leurs poitrines ou dans leurs mains; leur attitude et leur dernier geste témoignoient que leur dernier sentiment avoit été un acte de dévotion. « Des guerriers aussi braves et aussi fanatiques, dit l'un des généraux français qui eut la gloire de les vaincre, ne peuvent qu'être terribles un jour de combat, et certes ils le sont (1) ».

(1) Le général qui m'a communiqué ces détails, le rapporte avec autant d'agrément que de vérité.

« Un officier russe, fait prisonnier en avant de Zurich, dînoit chez moi à Winterthur; et il m'adressa tout-à-coup cette phrase, quoiqu'il eût jusque-là montré dans la conversation beaucoup de connoissances et de jugement: *Monsieur le général, j'ai perdu tous mes effets et près de quatre mille ducats; je suis à-peu-près ruiné: cependant je ne dois pas me plaindre; vos soldats m'ont laissé mon plus cher trésor.* Tout en disant ces mots, il tiroit de sa poche un petit cadre de la grandeur de la main, recouvert en plaques d'argent, avec l'intervalle nécessaire pour laisser apercevoir le portrait de Saint-Alexandre Newsky (a) et de Saint-

(a) Ce Saint est le grand-prince Alexandre I, surnommé *Newsky*, d'une bataille qu'il gagna sur les bords de la Néwa. Voyez la page 41 du second volume.

Korsakow, au dire des officiers russes, ne parut point conserver dans cette bataille

---

Nicolas, dont la peinture me parut très-soignée. J'eus d'abord grande envie de rire; mais je ne le devois point; et, par réflexion, je dis en moi-même : Heureux celui qui peut ainsi se consoler! Cela me prouvoit du moins que, dans une pareille circonstance, une petite dose de superstition vaut une grande dose de philosophie. C'est ainsi que les extrêmes se touchent, et produisent les mêmes effets. »

Il faut savoir que les Russes prennent à la lettre le commandement : *Tu ne te feras point d'images taillées*, et que c'est pour cette raison qu'ils font peindre leurs saints en miniature. Les draperies, en feuilles d'or ou d'argent, sont ensuite appliquées sur la peinture, dont elles ne laissent voir que le visage et les mains; c'est ainsi qu'ils éludent bizarrement la loi, et se font des images qui imitent la sculpture; car toutes les draperies sont en relief. La particularité, que l'officier russe en question avoit montré de l'esprit, a bien lieu de surprendre. La dévotion aux images est si inhérente aux préjugés et au caractère national, que j'ai vu les plus instruits faire de vains efforts pour se mettre au-dessus de cette foiblesse; et l'on a lu, dans le second volume, des preuves du respect que leur portent les filles de joie et les voleurs. Cette superstition, inspirée dès la plus tendre enfance, se marie, chez les Russes honnêtes, à une sensibilité profonde, et à une espèce de point d'honneur qui n'est pas toujours ridicule.

M. Y..., auteur de quelques bonnes comédies russes,

le sang-froid et la présence d'esprit d'un général expérimenté. Déconcerté par la rapidité et la multiplicité des mouvemens de l'armée française, qui ne correspon-

---

que j'ai beaucoup connu, et qui se trouvoit comme colonel d'artillerie à la bataille de Zurich, en fournit un jour une preuve, chez le général Mélissino. Il étoit de garde au camp. Comme il avoit de la singularité dans l'esprit, le général excita, pendant le dîner, quelques-uns des autres officiers qui se mirent à le railler impitoyablement. La répartie lui manquant, et suffoquant de dépit, il prit tout-à-coup son hausse-col, où était le chiffre de l'impératrice en bosse. Il le signa, le baisa avec respect, puis se mit à genoux en l'élevant vers le ciel, et fondit en larmes. Il demandoit pathétiquement pardon à cet emblême d'avoir enduré de sottes railleries, et se déclaroit indigne de servir et de porter désormais cette marque honorable et révérée. Cette scène surprit et toucha tout le monde, même les railleurs, et cet officier parut désespéré. Il fallut que le général lui-même le haranguât et l'exhortât à reprendre son hausse-col, pour continuer son service; il le reprit enfin, après avoir tiré de son sein et baisé également son patron qui y étoit suspendu. Chez toute autre nation européenne, un officier aussi sensible à une raillerie, d'ailleurs assez insignifiante, s'en fût vengé en se coupant la gorge avec les railleurs: et celui-ci, après s'être réconcilié avec ses images, alla présenter la main à ceux qui l'avoient offensé. Je sais qu'il a déployé le plus grand courage à la bataille de Zurich.

doient point à ceux qu'il avoit si souvent exécutés dans les casernes de Sémonowski, il parut perdre la tête. Il n'avoit guère sous ses ordres que de jeunes officiers-généraux, dont les plus courageux furent faits prisonniers sur le champ de bataille (1).

(1) Le lieutenant de Korsakow étoit le prince Gortschakow, neveu de Souwarow, jeune homme avantageux, qui portoit un corps à baleines, pour se former la taille, et qui mettoit du rouge. Comme il avoit suivi son oncle dans quelques campagnes, on l'avoit toujours envoyé en courier à l'impératrice, qui, à chaque voyage, le gratifioit d'un grade ou d'un ordre. Il avoit reçu celui de l'aigle de Prusse, pour une visite faite au roi de Pologne. Frédéric-Guillaume II prodigua surtout aux officiers russes ces récompenses, dont le grand Frédéric avoit été si ménagé. L'ordre du mérite militaire, cette distinction qu'envioient les héros de la guerre de sept ans, fut donné à un enfant de dix ans, le petit Buxhowden, qui s'étoit, disoit-on, trouvé à une affaire avec son père contre les Polonais. Aussi, lorsqu'un général russe avoit à sa suite quelque officier qu'il favorisoit, et pour lequel il n'osoit cependant encore rien demander à l'impératrice, il lui donnoit une commission pour Frédéric-Guillaume, qui le renvoyoit avec un ordre.

Les généraux Markow et Sacken furent, entre autres, faits prisonniers à Zurich. Ce dernier, homme d'expérience, se montra si religieux observateur de la discipline et des institutions de son souverain, que, même à

L'armée eût été totalement détruite, si on avoit pu en poursuivre les débris sans relâche et avec vigueur; mais des nouvelles alarmantes étoient venues tout-à-coup suspendre les opérations de Masséna, et l'obligèrent à faire subitement d'autres dispositions.

Souwworow, avec son armée d'Italie, avoit franchi le Gothard, et il en descendoit comme un torrent destructeur. Sa marche rapide fut admirée des généraux français. Comparable peut-être au passage mémorable du Mont-Bernard en l'an 8, elle eût

---

Paris, il n'osoit quitter ni ses grosses bottes ni prendre un chapeau rond. Paul lui en sut gré, et il fut le premier général de l'expédition réintégré. Le consul, ayant fait venir de Nancy le major Ségréieff, pour l'envoyer à Pétersbourg faire à Paul I la généreuse proposition de lui renvoyer ses prisonniers sans rançon, s'il vouloit les recevoir, on remit à cet officier 500 louis pour les frais de son voyage, et on lui recommanda le secret; ce qui l'engagea à partir sans prendre les ordres de Sacken. Ce général, scrupuleux observateur de la subordination, s'en trouva très-offensé; et il est à présumer que Ségréieff eût été puni de sa discrétion, si sa mission n'avoit pas été accueillie par l'empereur. Mais on en connoît le succès. (*Note ajoutée en* 1801.).

mérité la même gloire, si elle eût obtenu les mêmes succès.

Ceux qu'avoit eus jusque-là le fameux Souworow, étonnent tous les militaires, qui ne voient le grand homme de guerre que là où se trouve le véritable génie. Mais ce général extraordinaire avoit le grand, le rare talent de fanatiser ses troupes, et de leur inspirer la plus aveugle confiance en sa personne et en sa fortune. Nous en avons cité des traits; et Mahomet n'eut point sur les Arabes un ascendant plus puissant et plus marqué, que celui de Souworow sur les soldats russes.

Son armée, épuisée par la faim, la lassitude et mille privations, envisageoit avec désespoir ces sommets couverts de neige, qu'il falloit encore atteindre. Le soldat murmure, s'arrête, et refuse d'aller plus loin. Souworow fait creuser une fosse sur le chemin, et se couche dedans. « *Couvrez-moi de terre*, dit-il, *et laissez ici votre général : vous n'êtes plus mes enfans; je ne suis plus votre père, je n'ai plus qu'à mourir* ». Et ses grenadiers de se préci-

piter autour de lui, de demander à grands cris d'escalader les cimes du Gothard, et d'en déloger les Français (1).

La marche de Souworow des environs de Novi jusqu'à ces cimes du Gothard, avoit été si rapide, si extraordinaire, si imprévue, qu'elles étoient à peine gardées par de foibles partis, qui ne purent défendre ce point important. La guerre de la liberté a prouvé d'ailleurs, plus que toute autre, qu'aucun poste de montagne n'est tenable, lorsqu'il est sérieusement attaqué; et les positions réputées les plus inexpugnables ont été plusieurs fois prises

(1) Je rapporte ce trait, d'ailleurs connu, comme il m'a été communiqué par le général déjà cité. Il est si bien dans le caractère de Souworow, que je n'hésite point à le croire, quoique plusieurs officiers russes qui ont passé le Gothard avec lui, et entre autres un lieutenant qui porte son nom et qui est de sa famille, m'ait assuré que cela n'était pas vrai; mais la raison qu'allégua le lieutenant, me parut aussi remarquable que le trait même. *Cela n'est pas vrai*, me dit-il, *parce que jamais l'armée russe n'a été découragée en suivant Souworow; et jamais le soldat n'a murmuré sous ses ordres.*

et reprises par les différentes armées, dans le cours d'une campagne.

La division de Lecourbe, qui, après sa glorieuse campagne dans l'Engadine, avoit été forcée par les circonstances de se retirer en-déçà du Gothard, en occupoit les débouchés sur l'Italie et sur la vallée du Rhin (*Rheinthal*), depuis la source de ce fleuve jusqu'à la hauteur de Glaris.

L'attaque simultanée de Souworow, avec une armée de douze mille hommes, força cette division affoiblie de se retirer précipitamment, tant derrière la Reuss que sur la pointe méridionale du lac de Zug, et au pied du Mont-Rigi, pour en garder les passages.

Souworow, vainqueur de tous les obstacles que lui avoit opposés la nature, et de la résistance qu'avoit faite l'ennemi, menaçoit déjà la droite de l'armée d'Helvétie, et se voyoit, par le succès de ses premières attaques, maître des trois petits cantons. C'étoit dans ce berceau de la liberté qu'étoit marqué l'écueil de son plus re-

doutable ennemi (a). Ce fut là que Souworow apprit la mort et la défaite du général Hotze, qui commandoit le corps d'armée autrichien, formant l'aile gauche des Russes, et auquel il étoit prêt à se joindre, ainsi que la déroute de Korsakow devant Zurich. A ces nouvelles, les transports de fureur du vieillard furent tels, qu'il écumoit de rage, et balbutia longtems sans pouvoir parler. A la fin, il laissa échapper des cris et des ricanemens de sa voix grêle et usée, qui exprimoient son étonnement et son indignation. Ne croyant la défaite de Korsakow ni aussi complète, ni aussi décisive qu'elle l'étoit en effet, il lui expédia sur-le-champ un message, par lequel il le rendoit responsable, sur sa tête, de chaque pas en arrière qu'il feroit désormais, et lui donna ordre de marcher en avant, en annonçant à l'armée que Souworow étoit arrivé, et avoit déjà battu les

(a) Le sol helvétique, imprégné de la cendre de ses héros, sembla du moins encore être jaloux d'une gloire que leurs descendans ne briguoient plus.

Français devant lesquels on reculoit. Les menaces et le nom de Souvorow semblèrent ranimer d'une nouvelle ardeur les restes désespérés de l'armée de Korsakow, qui, renforcée par le corps de Condé qui venoit d'arriver à Constance, osa suspendre sa retraite, pour se reporter tout-à-coup en avant, et livrer encore un combat sanglant près de Diesenhofen. Dans ce combat mémorable, qui fut le dernier entre les Russes et les Français, un corps de cavalerie russe chargea en plaine deux demi-brigades d'infanterie, commandées par le brave Lorge, et dépourvues de cavalerie. Trois fois ce corps, d'environ trois mille hommes, répéta sa charge furieuse, et, quoique rompu toujours, il se rallioit sous un feu terrible de mitraille et de mousqueterie qui le détruisoit. On craignit long-tems de voir cette cavalerie fraîchement arrivée, et qui sembla démentir ici l'idée peu avantageuse qu'on a de celle des Russes, pénétrer dans les rangs de l'infanterie française, et décider ainsi cette sanglante journée.

Cependant Masséna en personne, avec une partie de la division de Lorge, et celle de Mortier, marchoit à Souworow, et l'arrêta. Désespérant de passer avec ses douze mille hommes sur le corps d'une armée victorieuse, pour arriver jusqu'à Korsakow mis en fuite une seconde fois, Souworow dut songer lui-même à la retraite, tandis qu'elle lui étoit possible encore. Masséna manœuvra en vain pour l'attirer hors des défilés, dans l'espérance de le faire prisonnier, lui, l'armée qu'il commandoit, et le jeune grand-duc Constantin qui l'accompagnoit(1). Qu'on juge de la situation où dut se

(1) Nous avons plusieurs fois parlé du grand-duc Constantin. Ce jeune prince, en faisant ses premières armes dans la fameuse campagne d'Italie, eut occasion d'observer que faire la guerre et faire l'exercice sont deux choses bien différentes. Ce voyage lointain, la vue de pays et de peuples nouveaux pour lui, l'organisation des belles armées autrichiennes, la valeur et l'aménité des Français républicains, qu'on s'étoit efforcé de lui peindre comme des brigands féroces, les malheurs et les scènes sanglantes qu'il eut sous les yeux, modifièrent son caractère, d'une manière avantageuse. Il se fit aimer à l'armée; et sa politesse envers les prisonniers, le montra aux Français dans un jour très-

trouver ce nouveau Marius, lui qui, dans toutes les évolutions qu'il commandoit, avoit toujours défendu les feux de retraite, disant qu'une armée sous ses ordres n'auroit jamais besoin de cette honteuse manœuvre. Il étoit forcé de l'ordonner pour la première fois ; mais les généraux français avouent qu'elle fut digne de sa marche et admirable comme elle. Souvvoroww se retira devant l'ennemi, comme un vieux lion qui se retourne, lorsque les dogues, qui le poursuivent, le serrent de trop près, et les arrête en leur montrant son front terrible et sourcilleux. Il abandonna quel-

---

favorable. Il ressentit vivement la défaite des Russes en Helvétie, et en accusoit hautement l'archiduc Charles et les Autrichiens. Il ne contribua pas peu, par les expressions de son ressentiment, à brouiller les deux cours. Une lettre de l'impératrice, sa mère, contenant plusieurs détails de famille, ayant été interceptée en Helvétie, le directeur la Harpe, son ancien précepteur, la lui renvoya, en l'exhortant à écouter des sentimens de paix et d'humanité, en lui reprochant avec ménagement les ravages et les excès des troupes russes dans cette malheureuse Suisse, qu'il sembloit aimer dans son enfance. Le jeune prince ne répondit point.

ques bagages, quelque artillerie, quelques malades et ses blessés; mais le général Mortier, chargé de le poursuivre dans le Muttenthal, ne put véritablement entamer que deux ou trois bataillons de grenadiers, qui se dévouèrent pour sauver le reste de l'armée. Je ne sais si Souvvorovv fut invincible; mais il est certain qu'il est mort invaincu. Aucun général ne peut se vanter d'avoir battu Souvvorovv; et bien peu ont, comme lui, emporté cette gloire au tombeau, après avoir fait, comme lui, la guerre quarante ans, tantôt aux peuples les plus barbares, et tantôt aux nations les plus policées.

Il se montra en Suisse tel qu'il avoit été en Italie, dévot, superstitieux et hypocrite. Il savoit qu'il entroit dans des pays catholiques, où depuis long-tems le fanatisme de la liberté s'étoit amalgamé à celui du papisme. Il visitoit les curés, leur demandoit la bénédiction, leur déclaroit qu'il venoit au nom de Dieu et des empereurs, des oints de l'éternel, rétablir la sainte religion, et exterminer les impies. Il eût

fait les mêmes protestations à Zurich et à Berne, s'il fût arrivé jusque-là; et il n'est point douteux que Lavater et ses disciples, traités d'hérétiques par les Grecs et les Romains modernes, ne l'eussent reçu comme un autre Messie (1). Il haranguoit

---

(1) L'une des premières mesures qu'eussent pris les coalisés, s'ils eussent triomphé, pour éloigner à jamais une seconde révolution de l'esprit humain, et pour remettre la pauvre humanité au maillot, c'eût été de rappeler le Luthéranisme et le Calvinisme dans le giron de l'église catholique, à laquelle l'on eût rendu toute sa force, en rétablissant les Jésuites, les missionnaires et les propagandistes. Une partie des ministres protestans et réformés y eussent consenti, haïssant mille fois davantage la liberté française que le pape de Rome. Il est certain que des ouvertures furent faites en Suisse à plusieurs d'entre eux, qui y répondirent d'une manière satisfaisante. L'on comptoit sur Lavater, dont *la philosophie mystique et dogmatique* s'accommodoit beaucoup de cette réunion. La réforme religieuse a été certainement l'annonce de la grande révolution politique. La renonciation volontaire, que fit dans le seizième siècle une partie du clergé à ses droits et à son influence tyrannique sur les consciences, fut aussi magnanime que celle que fit dans le dix huitième siècle une partie de la noblesse à ses privilèges et à ses préjugés. Mais la nullité et l'insignifiance absolue à laquelle les démagogues voulurent condamner les

tous ceux qu'il rencontroit, et se montroit le plus burlesque bouffon pour paroître

---

ministres du culte (a), révolta même les plus éclairés et les plus philosophes d'entre eux ; et il est certain qu'en détachant la morale et la religion de l'ordre social et même du gouvernement, il y reste un vide affreux, que rien ne pourra remplir. Il falloit être plus conséquent, et assez sage pour faire de nos lois notre religion, ou du moins pour les lier à une morale religieuse, simple et pure. Il faudra le faire un jour, ou se résoudre à rentrer au confessionnal. N'avoir point de religion dans un état, est aussi absurde que d'y avoir une secte privilégiée ou dominante.

La coalition travailloit en même-tems à une réunion plus importante encore, et qui eût assuré pour des siècles l'empire du trône et de l'autel. On vouloit réconcilier les Grecs et les Romains, j'entends le pape et les patriarches. Paul I entroit dans ce projet, que Pierre le grand avoit déjà conçu par des motifs diamétralement opposés, puisqu'il le regardoit comme un moyen de plus de civiliser sa nation, et que Paul espéroit par là renchaîner à jamais les peuples à la clef du paradis. On touchoit au moment de réaliser tous ces projets. La coalition saisit celui de son triomphe éphémère, pour rétablir un pape, qui se fût prêté à consentir à toutes les mesures qu'exigeoit l'intérêt commun. O journées de Zurich et de Maringo, je vous bénis ; vous avez sauvé l'humanité !

(a) On sait qu'un article de la constitution qu'on donne à la Suisse, les exclut même des droits de citoyen actif.

populaire. Ces farces ne laissèrent point d'en imposer d'abord aux habitans ; mais le prestige fut bientôt détruit par la conduite des nouveaux apôtres de la coalition. L'indiscipline et la licence furent toujours des moyens dont Souvvorow se servit pour s'attacher les soldats. Les siens se distinguèrent partout par les excès et le pillage. Ce fut alors que les enfans dégénérés de Tell, de Stauffacher et de Melchthal, sentirent la différence qu'il y avoit entre des Cosaques et des chasseurs français. L'apparition momentanée de Souvvorow, comme celle d'une comète sanglante, sera à jamais l'effroi de ces montagnards; et les cruautés d'une guerre atroce leur ont enlevé pour long-tems ces vertus douces et simples, qui contrastoient si heureusement avec leur énergie sauvage et leur fierté lacédémonienne.

A côté de la fosse où se couche Souvvorow, et où il veut que ses soldats le couvrent de terre, qu'on le place sautant sur un pied et faisant mille singeries, on verra le sublime et l'extravagant se toucher et se

réunir. L'officier, chargé de lui préparer son logement, avoit grand soin d'en enlever tout ce qui pouvoit le choquer ou lui déplaire, comme les livres, les estampes, les choses de luxe, et surtout les glaces. Si malheureusement ces dernières se trouvoient oubliées, Souworow les brisoit lui-même en mille pièces (1). Souvent il

(1) On donnoit pour raison de cette antipathie de Souworow pour les glaces, qu'il se trouvoit trop laid et qu'il ne vouloit pas se voir. L'on attribue au même motif la singularité de Paul de n'avoir pas voulu mettre son effigie sur les monnoies.

Cependant, si les médailles qu'on a frappées en l'honneur de Souworow parviennent à la postérité, quelle fausse idée les futurs *Lavater* doivent-ils s'en former! Dans l'une de ces médailles, gravée par *Haas*, on lui a donné la beauté, la jeunesse et les armes d'Achille. Son œil, comme celui du génie, perce l'espace et fixe la gloire. On est parvenu même à embellir sa bouche horrible et baveuse, où le sourire n'habita jamais. Ses cheveux s'échappent en boucles charmantes de son casque menaçant. Sa poitrine relevée porte fièrement un médaillon de sa souveveraine, peinte sous les traits de Minerve. Son col d'albâtre enfin, s'élançant audacieusement d'entre ses épaules arrondies, semble élever sa tête au-dessus de tous les héros qui l'environnent.

O beaux arts, arts libéraux, que vous êtes adula-

faisoit enlever aussi les fenêtres, en disant qu'il n'avoit pas froid, et les portes, en disant qu'il n'avoit pas peur; puis il se couchoit sur de la paille fraîche, qu'on lui étendoit sur le lit de la chambre.

Le premier homme qui le suivoit dans son logement, étoit un Cosaque, chargé de lui porter sa chaise percée durant la marche, et qui lui remettoit, en arrivant, ce meuble nécessaire. C'étoit souvent sur ce siège qu'il recevoit les rapports de ses aides de camp et de ses généraux. Un autre *denschik* (a) apportoit la cassette où étoient renfermés les reliques, les images, les diplômes, les ordres, les pierres précieuses, le bâton de maréchal et l'or de Souworow. Sa voiture ordinaire étoit un petit chariot à quatre roues, surmonté d'un banc à découvert, que les Russes nomment

---

teurs, que vous êtes serviles! Je me trompe, ce sont ceux qui vous cultivent, qui sont trop souvent les esclaves, sinon des tyrans, du moins de l'argent. Puissent-ils dans une république, ne l'être jamais de leurs besoins!

(a) Un *denschik* est un soldat affecté au service d'un officier. Pierre le grand n'avoit pas d'autres domestiques pour sa personne.

*troschk*, et ressemblant un peu aux chars-à-bancs de la Suisse française. C'est-là qu'il se perchoit, lorsqu'il étoit fatigué du cheval, ou de la *kibitka*, charrette plus incommode encore, dans laquelle il faisoit les plus longs voyages.

Souworow sera à jamais l'orgueil et la gloire des armées russes, et le sujet inépuisable des contes et des récits du soldat. La singularité de ses mœurs, l'originalité de son caractère, ses propos burlesques et piquans, sa manière de vivre bizarre, sa dévotion bouffonne, sa valeur féroce, mille traits de sa vie, mille bons mots de sa façon, assureront son immortalité autant et plus que ses victoires. Son nom sera long-tems encore le cri de ralliement des bataillons russes, pour leur inspirer le courage du fanatisme, et les exciter à vaincre (1).

(1) Le bruit se répandit dans l'armée russe que Souworow avoit péri en passant les Alpes; et plusieurs soldats et Cosaques, en le revoyant après sa retraite, triste, morne et chagrin, étoient persuadés que c'étoit son ombre qui leur apparoissoit.

Souworow se montra plus sensible aux revers de la fortune, qu'il ne l'avoit été à la disgrace de Paul, et ne les supporta pas avec le même caractère. Il parut humilié, accablé de la défaite des Russes et de sa retraite. Son humeur gaillarde devint taciturne, sa dévotion bouffonne, triste et sombre. Il s'enfermoit, maltraitoit ou brusquoit tout le monde, et s'emportoit sourtout contre Korsakow, les généraux autrichiens et même le prince Charles. Il les accusoit tout haut d'envie et de trahison; déclarant ne plus vouloir combattre avec eux, même avant d'en avoir reçu l'ordre de son maître (1). Ils'en alloit,

(1) Voyez à la page 252, la proclamation de Souworow, en quittant l'Italie. On en a cité d'autres de lui assez caractéristiques, dans ce volume; mais la pièce la plus curieuse en ce genre fut peut-être celle que les Français répandirent, et qu'ils cherchèrent à faire distribuer dans les armées de Korsakow et de Souworow.

La voici, traduite aussi littéralement que possible du jargon moitié russe et moitié polonais, dans lequel elle est écrite. Le plus remarquable est qu'elle fut imprimée à Paris en très-beaux caractères russes, comme le témoigne l'exemplaire que j'ai sous les yeux. Je prie au reste le lecteur d'être persuadé que

couché au fond de sa *kibitha*, caché sous son manteau, détournant les yeux de ses

---

l'original est encore plus incohérent et plus insupportable que ne lui paroîtra la traduction.

« Soldat russe, pourquoi ces armes? pourquoi te prépares-tu à la guerre? Tu marches à ta perte. La foudre du ciel étoit prête à te frapper; mais Saint-Nicolas, ton protecteur, a détourné le coup. Il a prosterné respectueusement son front devant la face du Tout-Puissant, dont la main s'étoit déjà avancée pour t'anéantir. Lève les yeux au ciel, et reconnois celui qui s'est dévoué pour ta conservation. Prosterne-toi devant ton protecteur, et écoute avec respect les conseils de sa paternelle affection.

» » L'éternel Dieu que tu adores, courroucé de nos péchés, résolut de les punir. Pour cette raison, il nous donna des rois, des princes et d'autres chefs, qui nous tinrent dans les fers, dans l'oppression et dans la corvée. Mais les peuples du globe, ennuyés de manger du pain de douleur, et de boire leurs larmes, se sont prosternés à terre, et ont prié le Dieu tout-puissant de leur accorder secours et miséricorde. » »

» » Il a entendu leur humble prière : les vapeurs des sanglots de la terre ont touché son cœur sensible. Alors il s'est levé, et a prononcé cette sentence terrible : *Que les rois tombent de leurs trônes : que les puissans tombent dans l'humiliation! et que les peuples sortent de la servitude où ils ont été trop long-tems! Je donnerai de la force au foible, et le timide se sentira le courage d'un brave guerrier.* Cette sentence retentit long-tems dans les

soldats, et refusant de se montrer aux armées qui le demandoient.

---

voûtes du ciel; et l'écho céleste n'en avoit pas encore répété le dernier mot, que des milliers de personnes, enflammées d'un zèle et d'une ardeur sacrée, résolurent de renverser le trône des rois. » »

» » Les hommes sont devenus raisonnables et courageux. Ils ont vu que leurs oppresseurs étoient en petit nombre, et que, de puissans et fiers qu'ils étoient auparavant, ils devenoient lâches et grossiers, parce que Dieu avoit retiré sa main de dessus eux. » »

» » Peuple russe, ton heure est venue. Et toi, soldat, je t'ai appelé dans ces contrées, non pour combattre les Français, mais pour t'associer à eux, et retourner dans ton pays délivrer tes parens et tes amis qui gémissent dans l'esclavage. Malheur à l'insensé qui s'écartera du chemin que je lui ai préparé! je le maudirai, et je lui retirerai ma puissante protection. Son frère périra dans la misère et l'angoisse, et lui traînera une vie malheureuse chez les peuples sauvages; car sa patrie le bannira de ses limites, comme un fléau de l'humanité. » »

Certes si cette adresse est parvenue à quelque Russe qui ait pu la lire, il aura beaucoup ri aux dépens du rédacteur et des distributeurs. Au lieu de tout ce fatras, si l'on avoit voulu haranguer les Russes, voici ce que l'on auroit pu dire à quelques prisonniers, que l'on auroit laissés échapper sans affectation.

«Braves Russes, savez-vous pourquoi votre empereur vous a envoyé si loin de votre patrie, pour vous égorger avec nous qui ne vous avons point offensés? Nous

Quel spectacle lui offroit en effet cette triste réunion, opérée dans la fuite, de

---

étions naguère esclaves et serfs comme vous, obligés de travailler pour des maîtres qui nous traitoient comme des animaux, qui nous ravissoient, comme vous font les vôtres, nos femmes et nos enfans, qui nous vendoient nous-mêmes, ou nous laissoient périr de misère quand nous étions vieux. Des sages nous ont enfin révélé que ces tyrans étoient des hommes comme nous, que nous étions leurs égaux, et que Dieu seul étoit le maître de tous. Alors les paysans et les soldats français se sont réunis : les bourgeois, les prêtres et les nobles raisonnables se sont joints à eux pour chasser les grands seigneurs et les tyrans qui nous opprimoient. Nous sommes à présent tous libres, tous égaux et tous frères, comme Dieu nous a créés. Nous n'avons plus ni rois, ni princes, ni comtes, ni excellences, et c'est le plus brave soldat qui devient général. Les rois, nos voisins, ont eu peur que leurs peuples ne suivissent notre exemple. Ils se sont tous ligués pour nous détruire ; et votre empereur leur a fourni des soldats, parce qu'il sait que vous êtes braves, mais trop ignorans pour penser à la liberté que vous pourriez conquérir comme nous. Qui vous empêche maintenant de jeter vos armes, d'abandonner ces officiers qui vous donnent des coups de bâton et un morceau de pain pour prix de votre sang ? Venez parmi nous ; vous serez libres, vous ne travaillerez que pour vous, vous aurez des femmes et des enfans qui vous appartiendront, et vous ne serez soldats que pour défendre vos propriétés ou vos droits. »

deux armées nombreuses et brillantes, plus fortes du double qu'il ne l'avoit désiré pour faire la conquête de la France ! De plus de quatre-vingt mille hommes qui les avoient composées, elles n'offroient plus qu'un ramas de bataillons délabrés, de régimens désorganisés, pour la plupart sans chefs, sans artillerie, sans bagages; des hommes exténués par la fatigue, et couverts de lambeaux sanglans. Mais, il faut en convenir, malgré cet état désastreux, ces braves troupes emportoient leur gloire ; car, si les Russes avoient enfin trouvé des vainqueurs, ce fut dans les admirateurs de leur constance et de leur courage, même de leur fanatisme national et religieux. C'est en les vain-

---

Je me suis convaincu de l'effet que ces raisonnemens simples et vrais faisoient sur les soldats russes ; et je ne doute point qu'ils n'en eussent engagé un grand nombre à déserter leurs drapeaux. Cette mesure étoit sûrement permise contre des ennemis qui venoient nous égorger ou nous asservir ; il eût été plus humain d'accueillir ainsi des armées que de les détruire en bataille rangée ; mais il y a cependant loin de ces mesures-là à celles que l'on a prises depuis.

quant, que les Français apprirent véritablement à les craindre et à les estimer.

Les débris de ces bandes terribles, qu'on amena prisonniers en France, n'inspirèrent plus que de la compassion et de la surprise. On s'attendoit à voir des hommes extraordinaires, d'une taille avantageuse et d'un aspect féroce ; mais les Français ne trouvèrent dans les Russes que le peuple qui a avec eux le plus de ressemblances physiques et morales. Plusieurs officiers, surtout, contrastoient bien avantageusement par leur langage, leur excellent ton et leur politesse, avec l'idée qu'on s'en étoit formée, et même avec leurs compatriotes qui n'avoient pas la même éducation (1). Mais les Français, qui avoient vu les Russes du tems de Catherine, et qui avoient parlé avantageusement de leur tenue et de leur équipement leste et guerrier, ne les reconnoissoient plus sous l'accoûtrement grossier et grotesque dont Paul les avoit affublés. Ce misérable habil-

(1) Voyez la note de la page 31.

lement, joint au délabrement, suite naturelle d'une campagne aussi fatigante et d'un combat aussi meurtrier, leur donnoit la plus chétive apparence. Quoique pris les armes à la main et dans la fureur de l'action, on ne leur avoit enlevé que leurs armes ; on pourroit croire que la pauvreté de leurs habits fut la principale cause de ce ménagement ; mais on voyoit encore à plusieurs de ces prisonniers la médaille d'argent qu'ils avoient reçue pour des exploits plus heureux ; et ce témoignage de leur bravoure en étoit un en l'honneur du soldat français (1). On avoit peine à se

(1) On a parlé de ces médailles que reçoivent les soldats russes, comme une espèce d'ordre de mérite qui excite leur émulation. On en donne à tous ceux qui se sont trouvés à un combat où l'on a été victorieux. J'ai vu avec étonnement que plusieurs prisonniers russes, malgré les besoins d'une longue captivité, n'ont pu se résoudre à vendre cette médaille, et la reporteront dans leur patrie. Certes un pareil sentiment leur doit obtenir une récompense à leur retour, et mérite, en attendant, les éloges des Français. Pour apprécier cette conduite d'un soldat russe, il faut se souvenir qu'il est depuis près de deux ans prisonnier, qu'il ne reçoit qu'une livre et demie de pain et trois sous par jour pour subsister. On m'ob-

persuader, en les voyant dans cet état, que ce fussent là ces Russes si célèbres qui

jectera que c'est plus encore qu'ils ne reçoivent chez eux de leur souverain. Oui ; mais en Russie ils ont des habits, ils sont logés chez le paysan, ils ont la ressource de leurs *artels*, ne sont point enfermés, et se procurent les petits besoins journaliers à vil prix. Malgré l'humanité des habitans, ces malheureux, couverts de lambeaux, ont mené en quelques villes ou châteaux de France une vie misérable. La munificence du gouvernement est enfin venue au secours de ces braves gens, abandonnés de leurs souverains et trahis par leurs alliés. Ce sont les ennemis, les vainqueurs des Russes, qui leur ont témoigné l'estime et l'intérêt qu'ils avoient droit d'attendre de ceux qui avoient acheté ou vendu leur sang. Mais en voyant passer ces fameuses colonnes, formant une petite armée de sept mille hommes (a), on regrettoit que les intentions généreuses du gouvernement français n'aient pas été suivies avec toute la liberté digne d'une grande nation. Les malades et les blessés paroissent avoir été oubliés dans la distribution des vêtemens ; et ceux qui s'en retournent, n'ont que leurs anciens lambeaux. Au lieu d'avoir donné à ces soldats des armes qui auroient fait connoître avantageusement nos manufactures dans le Nord, on leur a distribué à Cologne des vieux fusils tirés de l'arsenal de Mayence.

(a) Il ont passé en cinq colonnes, chacune de 1300 à 1500 hommes. En y comprenant les blessés restés dans les hôpitaux, et les malades et déserteurs, on peut évaluer les prisonniers russes à 8 mille hommes.

devoient opérer la contre-révolution du monde. Au reste, presque tous étoient couverts de blessures sanguinolentes, qui achevoient de les défigurer, en attestant leur bravoure et leur résistance. L'humanité et la douceur avec lesquelles on les traitoit, calmèrent bientôt leur désespoir et leurs appréhensions : leur joie de n'être point enchaînés et guillotinés, comme on le leur avoit persuadé, s'épanchoit en expressions de reconnoissance et en bénédictions (1).

---

(1) C'est surtout l'humanité, la promptitude et la propreté avec lesquelles les Russes blessés furent soignés dans les hôpitaux français, qui les surprirent et les touchèrent. Qu'on s'imagine le contentement de ces malheureux soldats, traités chez eux si durement en état de santé, et si impitoyablement lorsqu'ils sont malades ou blessés, de se voir chez leurs ennemis couchés deux à deux dans des lits propres, pourvus de linge blanc, de bonnets de nuit, de robes de chambre et de pantouffles; commodités inconnues aux soldats russes, à commencer par le lit, dont ils ne font jamais usage.

Dans quelques villes frontières, comme Montbéliard, où l'impératrice de Russie, princesse de Wurtemberg, avoit été élevée, et étoit encore aimée; où, par des événemens aussi extraordinaires, le château de ses ancêtres

## L'expédition des Russes en Hollande fut aussi désastreuse que celle en Helvétie.

se trouvoit métamorphosé en hôpital pour recevoir ses nouveaux et lointains sujets, les femmes alloient au-devant des charriots de blessés, et leur portoient des rafraîchissemens. Plusieurs habitans de cette ville s'empressèrent d'offrir leur table aux officiers convalescens, et de leur témoigner l'attachement qu'ils conservoient à leur princesse. C'est ainsi que l'empire de la vertu et de la reconnoissance se conserve et se répand encore des extrémités du monde, à travers les armées dévastatrices et les dissentions politiques.

C'est ici le lieu de placer un mot sur la négligence des Russes pour leurs blessés, sur l'inaptitude et l'ignorance de leurs officiers de santé; qui ne sont pour la plupart que des barbiers, sous le nom de *podléker* (sous-chirurgien). Un couteau mal aiguisé est quelquefois le seul instrument dont ils se servent pour déchirer les chairs d'un malheureux, et lui arracher une balle, ou pour achever, sur le champ de bataille, l'amputation d'un membre fracassé par un coup de feu. Si ce blessé n'a sur lui ni mouchoir, ni écharpe, ni linge, pour étancher et bander sa plaie, il expire dans son sang, avant qu'on lui ait mis le premier appareil; ce qui n'arrrive souvent que quarante-huit heures après la blessure.

Potemkin, dans la guerre contre les Turcs, avoit pris avec lui un chirurgien français, nommé M. Massot, à qui il donna l'inspection des *lazarets* ou hôpitaux de campagne, qui tiennent lieu d'ambulances.

Massot, entendant qu'on se préparoit à livrer l'assaut

Les Anglais se servirent de ces braves soldats en guise de gabions mouvans, pour

---

d'*Otschakoff*, fit une espèce de revue dans le camp. Il trouva les pharmacies sans médicamens, les chirurgiens et barbiers sans instrumens, et dans la plus parfaite insouciance. On n'avoit pas même pensé à préparer des bandages et de la charpie. Les chirurgiens-majors, Allemands, protégés par les médecins de la cour, et jaloux de l'étranger, ne tinrent compte de ses exhortations, et se moquèrent de ses menaces. Massot, frappé des suites qu'alloit avoir ce dénuement absolu et la mauvaise volonté des chefs, déclara qu'il s'en plaindroit au prince. Comme il étoit à dîner avec lui, il se leva tout-à-coup de table, et, en présence de tous les officiers généraux, il fit une description animée et pathétique de la mauvaise administration des hôpitaux, et supplia le prince de vouloir donner les ordres les plus prompts et les plus précis pour qu'on procurât au moins les secours les plus urgens, et principalement de la charpie. Le Prince Potemkin rit de son zèle et de son éloquence, lui dit de se tranquilliser, qu'on n'auroit besoin de rien, parce qu'on n'auroit pas de blessés. Le lendemain, il fit donner l'assaut, et en moins d'une demi-heure, dix-huit cents blessés furent entassés dans les baraques ou dans les rues du camp. On fut alors obligé d'acheter des Juifs Polonais qui suivoient l'armée, de la grosse toile neuve pour en faire de la charpie. Plusieurs milliers de soldats périrent en quelques jours de froid et des suites de leurs blessures.

Ce qui surprendra peut-être le plus les Russes à l'arrivée de leurs prisonniers, et ce qui les touchera le

se mettre à couvert de l'artillerie et de la baïonnette françaises. Après quelques succès dus uniquement à la valeur intrépide des Russes, ils furent pour la plupart taillés en pièces, ou faits prisonniers avec leur chef, le général Hermann. Je ne m'étendrai point davantage sur les sanglans évènemens de cette campagne, qui se termina par une capitulation honteuse pour les armées combinées de Russie et d'Angleterre; capitulation d'autant plus glorieuse pour les Français, que les moyens avec lesquels ils avoient contenu ces deux armées formidables, vomies par l'océan pour

---

moins, ce sera d'en voir un si grand nombre de mutilés, à qui l'art supérieur et les soins des chirurgiens français ont pu seuls conserver la vie. Malgré les guerres continuelles de la Russie, il n'est point de pays où l'on rencontre moins de soldats mutilés: ceux qui sont blessés grièvement périssent tous. Je n'en accuserai pas une politique intéressée; il seroit trop affreux de le supposer. On s'étonne, au contraire, de rencontrer en France, et surtout à Paris, tant d'hommes à qui il ne reste, pour ainsi dire, que le tronc. Plusieurs courent sans béquilles et sans bâtons dans les rues les plus fréquentées. On voit même à Versailles la danse des jambes de bois, exécutée avec beaucoup de grâces et de légèreté.

inonder la Hollande, furent d'abord très-inférieurs aux forces des ennemis. L'armée du général Brune n'avoit pu être renforcée qu'après les batailles sanglantes qui contraignirent le duc d'York à se rembarquer.

Ce que l'on a dit, ce que l'on a vu du caractère de Paul, fera comprendre l'excès de son indignation à la nouvelle de ces désastres multipliés. L'expédition contre la France avoit été entreprise avec la même confiance et la même présomption, que celle de la *flotte invincible* le fut jadis par Philippe II contre l'Angleterre. Mais Paul I ne reçut pas avec la même indifférence la nouvelle de la défaite de ses armées par les Français, que Philippe avoit reçu celle de la dispersion de sa flotte par les vents. Son orgueil humilié, la gloire de son règne et de ses armes compromis, portèrent jusqu'à l'égarement sa fureur et son ressentiment. Il cassa et flétrit en masse tous les officiers qui manquoient à l'armée, sans s'embarrasser s'ils étoient morts ou vivans, tués ou prisonniers. Cet

exemple du despotisme le moins raisonné surpasse tout ce que l'on a vu chez les rois et les peuples les plus barbares; et il prouve que l'orgueil d'un monarque peut tenir lieu du fanatisme le plus féroce. Cette injuste punition étoit d'autant plus révoltante, que plusieurs de ces officiers, après avoir combattu en braves, avoient été ramassés comme morts sur le champ de bataille, pour la plupart mutilés, et ne conservant la vie que par les soins du vainqueur (1). Quant aux soldats, il les aban-

(1) Dans l'un des combats qui se donnèrent en Hollande, un enseigne tomba blessé, en défendant son drapeau, et s'enveloppa dans les plis. En revenant à lui-même, sa première pensée fut de le soustraire à l'ennemi. Il le déchira, et le cacha dans son sein. Ramassé comme prisonnier sur le champ de bataille, il conserva précieusement ce signe d'honneur, confié à sa vaillance, et il le reporta en Russie. Paul, revenant peu à peu de ses emportemens, et informé de cette action, la récompensa, en réintégrant dans son grade ce brave officier, qui avoit été exclu du service comme tous les autres prisonniers. Plusieurs avoient les mêmes droits à la reconnoissance de leur souverain, et ne s'attendoient, à leur retour, qu'à l'exil ou à d'autres punitions. Les colonnes russes reçurent, en passant le Rhin, la nouvelle de la

donna comme un butin conquis par un ennemi, et ne daigna pas même faire une démarche auprès de ses alliés pour les échanger, sans s'abaisser à traiter avec la France. Il est vrai qu'il n'avoit point de Français à proposer pour leur rançon; mais il avoit un droit sur les prisonniers qu'avoient faits les Autrichiens, les Napolitains et les Anglais. Ces derniers eurent l'indignité de se refuser aux propositions que leur fit à cet égard le premier consul; mais, certes, ils se fussent empressés, aussi bien que les Autrichiens, à échanger les Russes, si Paul l'avoit desiré.

Ce qui vint cependant consoler l'orgueil offensé de cet empereur, ce furent les

---

mort de Paul et de l'avènement d'Alexandre; leur allégresse fut inexprimable : ce fut alors seulement que les officiers se réjouirent de revoir bientôt leur patrie (a)

(a) En passant par le nord de l'Allemagne, ces prisonniers eurent toutes les facilités possibles pour déserter. Beaucoup d'entre eux s'imaginèrent que, pour les en empêcher, les officiers avoient inventé la fable de la mort de Paul. Ils n'y ajoutèrent foi que quand, arrivés en Saxe, les habitans leur confirmèrent l'avènement d'Alexandre. Alors ils s'abandonnèrent à la joie. *Note des éditeurs.*

détails du grand-duc Constantin, et les rapports des généraux *Souwarow*, *Korsakow*, *Gortschakow* et *Essen*, qui tous s'accordoient à lui dire que ses troupes invincibles n'avoient essuyé des échecs, que parce que les alliés, jaloux de leur valeur et de leur gloire, les avoient sacrifiées et trahies. Son ressentiment contre l'Autriche sembla cependant s'irriter davantage, en voyant les succès de cette dernière puissance continuer, malgré la défection des Russes, et les généraux autrichiens triompher et s'applaudir, pour ainsi dire, de ce que les Russes seuls, ayant été battus, ils avoient eu tort de s'attribuer leurs victoires en Italie (1).

Paul s'abandonna aux premières impulsions de son caractère, en accablant de

(1) C'étoit, il est vrai, une injustice que l'on faisoit aux Autrichiens; mais il faut avouer que Souwarow leur rendit un témoignage éclatant et flatteur dans sa proclamation, en quittant leur armée et l'Italie. *C'est l'armée autrichienne*, dit-il, *que j'ai trouvée victorieuse, qui m'a rendu aussi vainqueur.* Ce vieux guerrier parut effectivement reconnoissant des lauriers dont cette armée avoit encore paré ses cheveux blancs.

reproches et d'affronts les ministres anglais et autrichiens à sa cour, en refusant de conférer avec eux, en leur enjoignant de s'éloigner, et en se permettant les sarcasmes les plus sanglans contre la coalition (1). Il combattit long-tems avec lui-même pour prendre une résolution: tantôt

(1) Paul fut si indigné de la défaite de ses troupes, et si outré de voir la coalition, que lui-même avoit reformée, avoir le même succès que les précédentes, qu'il se vengeoit des princes d'Europe par les sarcasmes les plus sanglans. On a parlé des affronts qu'endurèrent chrétiennement les ministres d'Autriche et d'Angleterre, avant de se déterminer à partir. Celui de Danemark encourut la même disgrace par une singularité assez plaisante. Un jour Paul, s'exprimant à son ordinaire avec beaucoup d'amertume sur les coalisés, finit par dire qu'ils ne méritoient pas qu'on fît la guerre pour eux ; qu'ils devroient, au lieu d'un congrès, convoquer un tournois, pour y vider leur querelle en champ-clos ; que ceux qui n'auroient pas le courage de se battre eux-mêmes, pourroient envoyer en leur place les ministres qui les avoient si bien servis, et pour l'opinion desquels ils se ruinoient. Paul poussa cette amère plaisanterie jusqu'à désigner chaque combattant, en opposant roi à roi, et ministre à ministre. Le ministre de Danemark rendit compte à sa cour, ou à un ami, de ces propos de l'empereur, en y mêlant quelques railleries piquantes. La lettre fut interceptée ; et Paul, furieux,

son dépit l'emportoit, tantôt sa haine contre la république et ses principes étouffoit son ressentiment. Il résulta de cette alternative une foule de démarches contradictoires, qui firent penser que Paul avoit effectivement perdu la tête : il envoya définitivement à ses troupes l'ordre de revenir en Russie. C'est ainsi que cette guerre finit comme celle de Perse ; c'est ainsi que Paul se retira de la coalition, sans garder aucune des mesures que lui prescrivoit une sage politique, et que cette troisième croisade, qui s'étoit formée sous des auspices qui sembloient la rendre indissoluble et triom-

---

lui ordonna de quitter sa capitale en 24 heures (a). Voilà la véritable clef de ces bruits dont les papiers allemands furent pleins. Ils parlèrent de ces plaisanteries de Paul, comme d'un projet sérieux qu'il avoit formé de publier un tournois et des joûtes, où il inviteroit toutes les puissances à se rendre, soit les princes, ou leurs champions, pour se livrer un combat, et décider en champ clos.

(a) Il faut ajouter que Paul fit insérer dans la gazette de la cour, le morceau extrait de la lettre de M. de Rosencranz, sans omettre les réflexions plus qu'amères que l'écrivain avoit ajoutées à son récit. M. de Rosencranz tomba du ciel en lisant cette feuille : on n'y avoit pas nommé les corespondans ; mais il sentit d'où cela partoit, et prépara ses paquets, avant d'avoir reçu l'ordre du départ. *Note des éditeurs.*

phante, aboutit à une défection plus brusque, plus extraordinaire et plus désastreuse encore, qu'on n'eût osé, je ne dirai pas le prévoir, ni même l'espérer, mais le désirer en France, pour la gloire de la république et le bonheur de l'humanité.

Cette catastrophe des armées russes, la disgrace de tant d'officiers distingués, la mort ou la captivité des autres, la honte qui sembloit rejaillir sur la Russie, accoutumée dès long-tems à ne compter, dans ses annales militaires, que des victoires, augmentèrent de beaucoup les mécontentemens de ce règne turbulent et bizarre, qui menaçoit d'une prochaine décadence l'empire, épuisé d'hommes et d'argent (1).

(1) Pour recruter les armées russes, et compléter celles destinées à conquérir la France, l'ukas de septembre 1798 ordonna la levée de trois hommes par cinq cents têtes mâles. En supposant à l'empire de toutes les Russies 30 millions de population, et en retranchant d'abord 15 millions pour les femmes, puis encore un million pour les nobles, les militaires, les employés civils et les marchands qui se rachètent, il resteroit quatorze millions : le produit de trois hommes par cinq cents têtes mâles est de six cents par million ; le total croit par con-

La conduite de l'empereur envers les puissances naguère ses alliées, acheva de lui aliéner l'esprit des grands. Ses soupçons, ses terreurs et ses violences continuelles, le rendirent de plus en plus odieux.

---

séquent de quatre-vingt-quatre mille recrues. J'observerai que c'est la fleur de la population mâle que l'on enlève. Les officiers recruteurs vont recevoir et choisir les individus, que l'on dépouille tout nuds, et que l'on examine scrupuleusement. On s'en tient pour le nombre au dernier recensement qui a été fait, et où sont compris tous les mâles qui existoient alors, à compter de l'enfant qui vient de naître, jusqu'au vieillard qui expirera peut-être le lendemain. Ces recensemens n'ont lieu que tous les vingt ans environ; de manière que dans l'intervalle il se fait de grands changemens. C'est cependant sur cette base nobile qu'est assise la capitation à laquelle est sujet tout mâle vivant. Il arrive souvent qu'un père de famille, qui, à l'époque du recensement, avoit trois ou quatre fils, les perd quelques années après; le malheureux est cependant obligé de payer pour eux jusqu'au prochain dénombrement. D'un autre côté, il est des paysans qui ont des enfans de quinze à dix-huit ans, pour lesquels ils ne payent point encore, puisque ces enfans n'étoient pas nés. Pour l'état, tout est à peu près compensé; mais pour une famille, ou pour une commune où quelque maladie épidémique a régné, c'est une véritable calamité. Cette commune, fût-elle réduite au quart de sa population, paye la même contribution personnelle.

Sa conduite particulière finit par l'isoler dans son empire, dans sa cour, et même dans sa famille, comme sa conduite politique venoit de l'isoler en Europe. Il ne se fioit plus à personne, ni même à ses anciens soldats de Gatschina, qu'il avoit incorporés dans ses gardes ; il devint plus rigide, plus minutieux et plus inconstant que jamais dans tous les détails du service militaire (1). En tourmentant sans cesse

(1) Paul faisoit la ronde à toute heure, pour surprendre quelques soldats ou quelques officiers en défaut. Lorsqu'il étoit à Gatschina ou à Pawlowsky, il traversoit plusieurs fois par jour le quartier de ses gardes. Il falloit alors que chacun se présentât sur la porte de sa caserne pour faire front; et si, à travers la fenêtre, l'empereur apercevoit quelque officier en robe de chambre ou sur son grabat, s'il voyoit quelqu'un se retirer, se cacher ou l'éviter, il le faisoit sur-le-champ sortir et conduire au corps de garde ; de manière que ces pauvres officiers, après un exercice fatigant, qui avoit souvent commencé avec le jour pour ne finir qu'après midi, n'avoient pas un instant de repos : ils étoient obligés de tenir toujours quelques domestiques aux aguets pour les avertir, au cas où l'empereur tourneroit ses pas du côté de leur logement.

D'autres fois Paul Ier. faisoit battre l'appel deux ou trois fois par jour, pour s'assurer de la promptitude et

les troupes dont il s'environnoit, pour s'assurer de leur exactitude et de leur fidé-

---

de la vigilance de ses troupes. Un jour qu'il en avoit été très-mécontent à l'exercice, il se mit à souper de très-mauvaise humeur ; et, rappelant les revers qu'elles venoient d'essuyer en Suisse et en Hollande, il s'emporta contre les Russes en général, les accusa de manquer de vigilance et d'activité, disant qu'on pouvoit tout au plus à force de soins et de peine, les dresser comme des machines, mais qu'il étoit impossible de leur donner du zèle et de l'énergie. Le grand-duc Alexandre, présent, entreprit de défendre les troupes, et répondit sur-tout de la promptitude et de la bonne volonté de la garnison, qu'on pourroit à tout moment mettre à l'épreuve, en lui donnant une fausse alarme. Paul prit son fils au mot, et lui ordonna de faire battre la générale, la nuit même, à une heure du matin. Comme l'empereur avoit, pendant cette conversation très-animée, bu plus qu'à l'ordinaire, Alexandre lui demanda l'ordre par écrit, et le mit dans sa poche avant de sortir.

Paul étoit plongé dans son premier sommeil, lorsque tout-à-coup, à l'heure sonnante, la générale bat dans tous les quartiers, et le tocsin est sonné par toutes les cloches. Personne n'ayant été prévenu, les habitans se lèvent effrayés, et les troupes sortent en foule de leurs casernes, pour se rendre au lieu désigné du rassemblement. En un moment, les rues furent inondées de bourgeois et de soldats en mouvement, et les maisons illuminées. Chacun demandoit ce qui venoit d'arriver, et personne ne pouvoit répondre. Le vacarme et l'effroi se

lité, il leur rendoit l'existence insupportable, et se faisoit lui-même détester.

---

répandent bientôt au palais de l'empereur : ses valets de chambre se précipitent dans son appartement, et le réveillent en sursaut pour lui annoncer que les rues se remplissent d'une foule de peuple et de soldats, et que toute la ville est en alarme. Paul avoit cuvé son vin ; mais sa mémoire ne lui rappelant ni la scène, ni les ordres de la veille, il se lève tout agité, et ordonne qu'on lui selle son cheval. Les craintes et les soupçons qui l'inquiétoient continuellement lui firent perdre la tête : il crut que l'heure de la révolte et de la révolution avoit sonné, et n'eut pas plutôt mis en hâte ses habits, qu'il descendit, monta à cheval, et prit, au grand galop, la route de Gatschina, suivi de deux hommes seulement.

Un instant après arrive le grand-duc Alexandre, pour demander à son père s'il est content, et lui annoncer que déjà toutes les troupes rassemblées n'attendent que les ordres de S. M. Quelle fut la surprise du jeune prince, en apprenant l'épouvante et la fuite de l'empereur ! Il court sur ses pas, avec sa suite, et bientôt il en approche assez pour que son père put entendre le bruit des chevaux. Paul pense qu'on le poursuit, et redouble d'abord sa course. Il ne voulut enfin s'arrêter, que lorsque le grand-duc, ayant laissé sa suite en arrière, s'avança seul et l'atteignit. Il y eut alors une explication entre le père et le fils, qui revinrent tranquillement ensemble au palais.

Cette aventure ne corrigea pas Paul de ses craintes et de ses soupçons. Les moyens à la fois tyranniques et ri-

Dans sa guerre avec la France, Paul avoit été l'agresseur. Il se contenta de

---

dicules qu'il employa pour sa conservation, et pour prévenir une révolution qu'il redoutoit, ne servirent qu'à le rendre tous les jours plus odieux. Pétersbourg, avec des guérites et des barrières où l'on arrête les passans à chaque coin de rue, ressemble maintenant à une ville en état de siége. Les palais de l'empereur ne sont que des prisons entourées de nombreux corps de garde. La police est une véritable inquisition politique. L'espionnage et les délations ont banni la confiance. Les visites domiciliaires continuelles répandent l'alarme, à toutes les heures, dans les maisons bourgeoises. La gêne dans la manière de vivre et de s'habiller, et l'étiquette rigoureuse établie dans toutes les classes de la société, ont enfin rendu cette capitale, naguère si brillante, et où les mœurs étoient si libérales, si douces et si aisées, le séjour le plus lugubre et le plus triste de l'univers. Tous ceux qui peuvent l'abandonner, s'en éloignent; et Pétersbourg a peut-être perdu quarante mille ames de population depuis la mort de Catherine. Il ne faudra que dix ans du règne de Paul, pour faire un désert de cette magnifique création de Pierre I; d'une ville qui, en moins d'un siècle, étoit parvenue, comme par enchantement, à un point de splendeur et de prospérité qui la rendoit la jeune et superbe rivale des premières cités de l'Europe.

Les défaites des armées russes en Suisse et en Batavie, de ces armées qui, depuis le règne de Pierre le grand, n'avoient compté que des victoires ou des succès, n'ont pas non plus détrompé Paul sur l'importance des inno-

retirer ses combattans, sans publier aucune raison de cette démarche, et sans

---

vations minutieuses qu'il a introduites dans le service. Il est même parvenu à se persuader que, malgre la jalousie et peut-être la trahison de ses alliés, les Russes ne furent battus que pour avoir manqué d'exactitude dans leurs évolutions. Il en fait des reproches à ses généraux dans les revues; et il s'est même exprimé à ce sujet d'une manière assez remarquable dans un *prikas* impérial publié à la parade du 26 août 1800, qui mérite d'être consigné ici.

« Comme dans les manœuvres d'aujourd'hui, sa majesté impériale a trouvé que les troupes de la division de Finlande (a) n'ont point du tout observé les dispositions qui leur avoient été prescrites, et que la colonne de la gauche est arrivée bien avant celle de la droite à la place désignée, où elle a attendu cette dernière, par pelotons, sous le feu de l'ennemi, sans se couvrir de cavalerie ou de chasseurs, comme cela lui étoit ordonné; et même qu'à la retraite de l'escadron le long du front (*de la ligne*), un bataillon a fait feu sur sa propre cavalerie; sadite majesté impériale fait une réprimande au général prince Gortschakow (b), et remarque de plus que c'est sans doute une pareille négligence et une pareille inattention des généraux, qui ont été la cause de la perte des

(a) Les régimens et les divisions russes sont nommés d'après les villes et les provinces de l'empire; ce qui n'est pas si sec que nos numéros, qui ne laissent rien à la mémoire ou à l'imagination.

(b) Le neveu de Souworow, qui se trouvoit à la bataille de Zurich, et qui commandoit au combat de Diessenhoff.

provoquer la paix avec la nation contre laquelle il les avoit envoyés guerroyer si

---

batailles en Suisse et en Hollande..... Sa même susdite majesté impériale observe encore que les généraux de l'inspection (*division*) de Finlande, doivent eux-mêmes voir combien ils sont éloignés d'être des généraux, même médiocres, et qu'aussi long-tems qu'ils demeureront tels, ils se feront battre partout, et par chaque ennemi. »

Rien n'est plus contrastant avec cette verte réprimande que les louanges qui avoient été données à la même division, quelques jours auparavant, dans un semblable *prikas*, où l'empereur témoigne sa reconnaissance aux commandans de la division de Finlande, et reconnoît tout le mérite de leur zèle et de leurs efforts dans le service, en accordant de plus un verre d'eau-de-vie à chaque subalterne. Dans le même *prikas*, sa majesté, après avoir excessivement loué son corps d'artillerie dans les manœuvres du 23, crée commandeurs ou chevaliers de Malthe, tous les officiers qui le commandent. Ce corps, en reconnaissance d'une si flatteuse distinction, déclare « que ce qui fait sa gloire et son honneur particulier, c'est de pouvoir dire qu'il a le bonheur de ne » devoir *sa perfection* actuelle qu'aux très-illustres soins » de son très-gracieux monarque et maître ; puisque sa » très-haute et dite impériale majesté, en très-haute et » très-propre personne, avoit elle-même eu la bonté » d'inventer un nouveau calibre de canons, par le moyen » duquel l'artillerie russe venoit d'être portée au dernier » point de perfection et s'ouvroit une nouvelle carrière, où

loin. L'espace qui le séparoit de cette nation, lui parut sans doute une garantie plus sûre qu'un traité, qu'il eût trop répugné à conclure avec un gouvernement dont il avoit, quelques mois auparavant, *resolu la destruction*. Mais il se fit, à cette époque même, une révolution subite dans ce gouvernement ; et celui qui lui succéda

---

4 qui, avec le nom du plus gracieux et du plus glorieux » des monarques, suffira désormais pour être partout, » et en toute occasion, la terreur de ses ennemis. » Tudieu ! quel calibre cela doit être ! Au reste, qu'on ne s'étonne pas des tournures basses et avilissantes du style de ces passages, qui sont traduits mot à mot des gazettes de Pétersbourg, des 25 et 26 août 1800. La langue russe, malgré sa richesse et ses beautés antiques, se ressent singulièrement de la servitude du peuple qui la parle. Un esclave russe, en parlant de son maître, et tout autre, en parlant de l'empereur, ou même d'un supérieur, dit : *il a la bonté de dormir, il a la bonté de manger, il a la complaisance de parler, de penser*, etc. Il n'ose pas même employer le même mot pour signifier la même chose, lorsqu'il est question de son seigneur. *Potschiwat* et *kouchit* signifient manger et dormir, pour le maître ; *spat* et *iest* expriment la même chose, pour l'esclave. C'est ainsi que les Allemands se servent d'expressions différentes pour les mêmes choses, lorsqu'il s'agit d'un homme ou d'un animal.

sut habilement et sagement calculer sur les passions et le caractère de Paul, et sur la déloyauté des coalisés, pour les tourner à son avantage (1).

(1) Les liaisons intimes qui paroissent s'établir entre Paul I et le gouvernement français, sont faites pour surprendre tous ceux qui en connoissent les principes directement opposés. Voici un raisonnement qui pourra servir peut-être à les expliquer.

Paul a été le seul des coalisés de bonne foi, le seul conséquent, le seul qui ait agi sans intérêt direct, sinon celui de la gloire de dompter les Français, d'être le restaurateur des choses, et d'assurer à jamais les princes contre les suites d'une révolution effrayante. On lui avoit même persuadé qu'il lui étoit réservé par le ciel de rétablir le trône et l'autel dans leur ancienne inviolabilité. En conséquence il rassembla, il amalgama autour de lui tous les débris des anciennes institutions politiques et religieuses, qui tendent à renfermer les lumières dans les mains de quelques scélérats adeptes, pour s'en servir à leur gré, comme les filoux se servent de leur lanterne sourde.

Il est certain que la France avoit le plus grand et le plus puissant intérêt à neutraliser au moins les forces d'un ennemi aussi redoutable, dont les soldats sont inépuisables et ductiles comme les métaux de l'Angleterre : ils ne coûtent presque rien ; et, comme on l'a vu, des automates humains sont difficiles à tuer.

Le gouvernement français a sûrement dû chercher à mettre à profit le dépit de l'empereur contre la mauvaise

De cette conduite de Paul I envers la France, il résulta un état de choses assez

foi de ses alliés. Je ne sais de quelle voie secrète il a pu se servir pour se rapprocher : la seule démarche connue est l'offre de lui renvoyer une armée prisonnière sans rançon. Si, à l'appui de ces généreuses avances, on a pu indirectement persuader à Paul : « que l'opinion rétrograde en France ; que l'on y a senti enfin l'inconvénient et l'exagération des principes avancés ; qu'on ne cherche plus qu'à les étouffer peu à peu pour se rapprocher insensiblement de l'ordre de choses nouvellement renversé ; mais que ceux qui s'intéressent à ce rétablissement ne pourront l'effectuer qu'en travaillant de concert avec le gouvernement actuel français ; que la paix mènera plus sûrement et plus promptement à ce grand but qu'une guerre à outrance, qui réveillera toujours puissamment l'amour de la patrie, l'enthousiasme de l'indépendance et de l'honneur national ; que les puissances voisines sont déjà gangrenées elles-mêmes des idées de la révolution ; que l'expérience prouve trop que les princes coalisés aspirent bien moins à extirper les racines du mal, qu'à en tirer des avantages particuliers et éphémères, sans songer au salut des rois et du monde, qui ne pourra s'opérer qu'en laissant reposer ce ferment dangereux ; » si, dis-je, l'on a pu faire entendre ces raisons à Paul Ier, je m'explique facilement sa conduite.

Quant à l'amitié particulière qu'on s'est complu à lui supposer pour Bonaparte, c'est bien gratuitement. Paul a pu s'étonner de l'ascendant et de la gloire d'un grand homme ; mais il avoit déjà renoncé à la coalition et rap-

remarquable. Le célèbre philosophe Kant établit que la guerre est le puissant moyen

---

pelé ses troupes avant le retour du consul en Europe. Oserai-je dire une vérité ? Grands politiques, lecteurs assidus des feuilles de la rue des Prêtres et de celle des Moineaux ; et vous, journalistes, qui, sans lire cet ouvrage, allez bientôt le juger sur son titre, vous croyez peut-être que l'éclat des victoires de Bonaparte, la sagesse et la fermeté de son gouvernement, la régularité de ses mœurs et de sa vie privée, lui ont enfin mérité l'admiration de votre grand Paul Ier. ; ce n'est pas cela. Le premier consul a établi une *grande parade* ; c'est de ce moment que date la première exclamation de l'empereur en sa faveur : *C'est pourtant un homme !* s'écria-t-il, en apprenant cette nouvelle.

Supposer au prince le plus bizarre, le plus despote, le plus ennemi des lumières, le plus persécuteur qui ait régné depuis des siècles ; supposer au destructeur des écoles publiques et des imprimeries de son empire, au restaurateur du blason et des étiquettes les plus barbares et les plus absurdes ; supposer à l'empereur qui a rendu une ordonnance publiée, que l'on ait à regarder les ordres qu'il donnoit à sa parade comme ayant force de loi ; supposer au souverain qui a fait mourir de faim ou fouetter en cérémonie ses chevaux pour lui avoir manqué, qui a enfin commis, sinon les cruautés, au moins toutes les extravagances d'un Caligula ; lui supposer, dis-je, le projet de s'unir au plus grand homme de l'Europe pour exécuter, de concert avec lui, les projets sublimes et libéraux qu'avoient conçus des génies bienfaiteurs de l'hu-

dont la cause du monde se sert pour disperser ou rapprocher les peuples, et que, sans la guerre, il n'y auroit ni paix ni relations légales entre eux ( 1 ). Ces prin-

manité, pour le bonheur et la paix perpétuelle du monde, c'est ce qu'on ne devoit pas attendre de *Garat*; et c'est ce qu'on lit avec étonnement dans une note de son éloge de Kléber et de Desaix. Etranges méprises de ceux qui cherchent à saisir et à flatter sans cesse l'intérêt du jour et l'à-propos du moment! Ces êtres fugitifs échappent, et ne laissent que la confusion de les avoir embrassés pour des formes solides. Machiavel et le bon abbé de Saint-Pierre; le loyal et brave Henri IV, et le fourbe Philipe II; Bonaparte, le héros de la liberté, et Paul Ier, le dom Quichotte du despotisme, seront, je l'espère, à jamais des contrastes dans l'histoire.

(1) *Emmanuel Kant* a publié un traité raisonné profondément, et assez intelligiblement écrit, sous le titre de *Projet de Paix perpétuelle*, *essai philosophique*. Cet ouvrage, traduit et publié aussi en français à Kœnigsberg, par un homme qui voyoit beaucoup l'auteur, est bien différent de celui de l'abbé de Saint-Pierre, connu sous le même nom. Celui-ci mériteroit d'autant mieux de l'être en France, qu'il n'est pas de ceux du célèbre philosophe qui ont besoin de commentaires pour être entendus.

Dans le cours de ce traité, Kant établit, entr'autres, que la bonne politique ne peut être fondée que sur la morale et la justice; que le meilleur gouvernement, le

cipes ne sont point applicables ici. La France et la Russie avoient été de tout

---

seul solide, est le républicain; que celui qui n'est pas représentatif n'est qu'une tyrannie. Il définit la liberté légale en ces mots : *Elle consiste à n'obéir qu'à des lois auxquelles on a pu donner son assentiment.* Il réfute, de la manière suivante, le mot de Pope : *Laisse les sots disputer sur le meilleur gouvernement; le mieux administré est le meilleur* : « Si cela veut dire que l'état le mieux administré est le mieux administré, Pope a cassé une noix pour avoir un ver; mais si ce mot signifie que, dans l'état le mieux administré, le gouvernement est le meilleur, quant à sa constitution, rien n'est plus faux. Une bonne administration ne prouve rien en faveur du gouvernement. Qui a mieux régné que *Titus* et *Marc-Aurèle?* Néanmoins l'un eut pour successeur *Domitien*, et l'autre *Commode;* ce qui n'auroit jamais eu lieu dans une bonne constitution. »

Kant conclut ainsi. « S'il est du devoir, si l'on peut même concevoir l'espérance de réaliser, quoique par des progrès sans fin, le règne du droit public, la paix perpétuelle qui succédera aux trêves nommées jusqu'ici traités de paix, n'est pas une chimère. C'est un problême, dont le tems, abrégé par l'uniformité des progrès de l'esprit humain, nous promet la solution. »

Au reste, que les Français ne s'attendent pas à trouver dans Kant de ces idées neuves, de ces traits de génie qui nous tiennent dans l'étonnement, et qui nous entraînent. Il n'a presque rien dit qui ne se trouve épars dans nos philosophes, ou que l'honnête homme éclairé,

tems en paix. Un roi de France (Henri I) avoit même épousé une princesse russe, sans que ces deux nations aient jamais été en état de guerre ; et la première qu'elles se sont directement faite, a cessé tout-à-coup, sans qu'il paroisse depuis deux ans aucun acte public, de la part des Russes, qui suppose la paix ; quoique

---

n'ait pensé lui-même. Son mérite n'est pas d'avoir inventé, mais d'avoir réduit en système, profondément raisonné et senti, les maximes les plus saines de raison et de sentiment. Si Condorcet ou Montesquieu, ou Rousseau, avoient écrit ce qu'il a si savamment médité, nous aurions aujourd'hui la doctrine philosophique la plus parfaite, dont puisse s'enorgueillir l'esprit humain.

Ce que j'admire le plus dans ses ouvrages diffus, qui tous respirent la plus pure liberté, c'est de voir qu'ils sont tous imprimés et réimprimés à Berlin et à Kœnigsberg. Cette dernière ville se distingue sur-tout dans le Nord par les lumières et les idées libérales qui y sont généralement répandues, en politique ainsi qu'en religion. Un déisme pur et la sainte morale de Jésus y sont même enseignés publiquement dans quelques églises, sous le nom de *christianisme raisonnable*. J'ai assisté à la confirmation des princesses de Holstein-Beck, élevées dans cette nouvelle doctrine, qui fait tous les jours des progrès, et dont les disciples de Kant sont partisans zélés.

Paul, semblant répondre enfin à toutes les avances du gouvernement français, vienne d'envoyer un ministre pour la conclure (1).

Souwvorow avoit quitté l'Allemagne, navré au fond du cœur. N'avoir pu vaincre, lui causa la mort. Il arriva mourant à Pétersbourg, alla descendre chez un de ses neveux, et se mit dans un lit d'où il ne se releva plus. L'empereur avoit achevé de le tuer, en lui attribuant une partie des désastres essuyés en Helvétie, et en distribuant les débris des armées de manière qu'il ne restoit aucun commandement au vieux guerrier, qui se trouvoit par le fait exclu du service. Certes, si la campagne brillante qu'il avoit faite en Italie, sa marche extraordinaire et mémorable à travers les monts, et sa belle retraite, dans la position désespérée où il se trouva en Helvétie, ne lui méritoient pas un triomphe aux yeux de Paul, du

(1) C'est par une inadvertance du compositeur, qu'on a indiqué ici une note dans le texte.

moins ce prince devoit-il plus d'égards et de reconnoissance au seul général qui ait soutenu la réputation des Russes sous son règne (1). Il parut cependant prendre

(1) L'*oukas*, ou ordonnance de regarder à l'avenir *Souworow* comme le plus grand général de tous les tems, de tous les lieux et de tous les peuples, est, il est vrai, un acte bien extraordinaire ; mais il paroît que Paul a été le premier à le violer lui-même. Cet oukas fut donné à la parade ; et par conséquent il doit avoir force de loi, en vertu d'un oukas antérieur, dont nous avons déjà parlé, et qui a paru inconcevable. Nous allons, pour convaincre les incrédules, le traduire mot à mot du recueil des ordonnances de Paul I, publié par son ordre. Il s'y trouve au tome I, page 141.

Oukas, portant que les ordres de sa majesté impériale, donnés à la parade, seront considérés comme *oukas* formels, (c'est-à-dire, auront force de loi).

« Par ordre de *sa majesté impériale*, le sénat dirigeant a entendu lecture d'un *oukas* formel de sa majesté impériale, dont l'adjudant-général Kouchelew a présenté copie au collége de l'amirauté, le 13 novembre 1796, où il est dit : *Notre empereur et maître a eu la bonté d'ordonner que les ordres donnés en sa sublime présence à la parade, aussi bien ceux concernant l'avancement* QUE TOUT LE RESTE, *seroient considérés comme* OUKAS *formels de sa majesté impériale.* Le sénat ordonne en conséquence de faire connoître cette sublime ordonnance à tous les gouvernemens, administrations et tribunaux de l'empire, par un arrêté, et d'en instruire

quelque intérêt à ses derniers momens, envoya demander de ses nouvelles, et permit aux grands-ducs, ses fils, d'aller visiter Souworow. Ce vieillard, si actif et si vivace, expira presque dans leurs bras de chagrin, d'épuisement et de vieillesse. Il avoit commencé sa carrière militaire par être simple soldat dans les gardes de l'impératrice Elisabeth, et la finit comme généralissime des armées de l'empire de toutes les Russies, décoré de tous les ordres et de tous les titres, comblé de toutes les faveurs, surnommé le *Rimnique* par Catherine II, à cause d'une victoire remportée sur les Turcs aux bords du Rimnik, et l'*Italique* par Paul I,

---

la chambre du sénat à Moscou et le très-saint synode, par un avis.

Août 1797. Du quatrième département du sénat. »

On voit, par cet acte authentique, que le sénat dirigeant est une espèce de parlement, qui enregistre et publie les lois, c'est-à-dire, les *immennouï oukas*, ou ukas formels des empereurs de Russie ; mais il n'a pas le droit de le refuser, ni même de faire des remontrances. Il est absolument un instrument passif de la volonté souveraine.

pour ses victoires en Italie. A ces marques d'honneurs éclatantes, Paul en ajouta une plus extraordinaire ; il ordonna *qu'on lui rendît les mêmes honneurs militaires qu'à lui-même, et qu'il fût regardé désormais comme le plus grand capitaine de tous les tems, de tous les peuples, et de tous les pays du monde.* Je doute que la postérité confirme cet oukas impérial; mais il est certain que le nom de Souworow lui parviendra, environné de terreur, de gloire et de sang. On diroit que la victoire, en couronnant constamment ce héros en caricature, a voulu rabaisser l'amour-propre et l'orgueil de ses plus chers favoris. Il faut convenir pourtant qu'il fut le meilleur général que pussent avoir les Russes et sur-tout la coalition. Il eut cette force, cette intensité de volonté et de caractère, qui peuvent tenir lieu des plus brillantes qualités et même du véritable génie. S'il eût été donné à un homme d'arrêter l'esprit humain dans sa marche, de soumettre la raison à l'empire de la baïonnette, et de renchaîner la race d'Adam à

la glèbe de Nembrod, Souworow, avec ses Russes, eût opéré cette effroyable contre-révolution. Les amis de sa gloire et de son bonheur ont à regretter qu'il ne soit pas mort au champ de victoire; ceux qui admirent la bizarrerie de son caractère et de sa fortune, qu'il ne soit pas mort d'une manière aussi extraordinaire qu'il avoit vécu; et ceux qui détestent les principes affreux et la tyrannie dont il étoit l'organe terrible, qu'il n'ait pas été, comme on l'espéroit, conduit vivant à Paris pour le triomphe de la liberté.

Avec des évènemens absolument opposés, Souworow parvint presque au même résultat que Bonaparte, ce héros destiné à établir et à defendre ce que l'autre étoit chargé de détruire. Il eût été du plus sublime intérêt de voir ces deux hommes extraordinaires, aux prises l'un avec l'autre, décider les destinées du monde: l'un, disposant à son gré de la vie et de la mort d'une multitude d'esclaves disciplinés, échauffés par le délire du fana-

tisme, égarés par la superstition, remplis de la plus aveugle confiance dans leur dieu, dans leur chef et dans leur valeur, redoutables, surtout, par l'habitude de vaincre, en obéissant machinalement; l'autre, disposant non moins impérieusement d'une nation libre, par l'ascendant du génie et de la fortune, éveillant par ses actions et ses discours toutes les idées libérales, et excitant dans tous les cœurs l'enthousiasme de l'honneur national; l'un, vieilli dans les combats, écroui par toutes les fatigues de la guerre, et suppléant, par une continuelle expérience et par une longue pratique, aux plus savantes théories de cet art meurtrier; l'autre.... Mais pourquoi pousser plus avant ce parallèle entre deux hommes si différens? On ne peut les rapprocher que comme l'on rapproche les extrémités du serpent d'Esculape, symbole de l'immortalité, dont la tête engloutit la queue: sans doute que l'extrémité la plus noble eût aussi englouti la plus rampante. Un triomphe plus grand

encore fut réservé à la France : la liberté eut la gloire de vaincre, même avant le retour de son jeune Renaud ; elle eut dans Masséna son Raimond, et dans Moreau son Tancrède.

Paul eut cependant aussi son triomphe dans cette guerre immortelle. C'est avec les Turcs que les Russes furent heureux ; et leurs escadres combinées réussirent complètement dans leur expédition. Elles firent la conquête des îles vénitiennes, où les Français n'avoient que de foibles garnisons, et où ils ne purent porter aucun secours. Ces garnisons, obligées de capituler après quelque résistance, furent traitées par les Turcs avec une brutalité digne de cette nation stupide et fanatique, dont la barbarie résiste à la civilisation et à la lumière des siècles, comme les glaces des Alpes résistent à l'action du soleil. Mais l'amiral Outschakow et ses officiers russes traitèrent les Français avec cette humanité qui distingua les premiers sous le règne d'Elisabeth, et qui les eût caractérisés

partout sous les règnes suivans, si, dans une guerre atroce, l'orgueil et le despotisme même n'eussent pas cherché à les rendre implacables et sanguinaires (1).

L'empereur jouit de ce facile et premier triomphe, avec une ostentation qui semble indiquer que son règne ne sera pas fécond en exploits glorieux. Il enfla tellement le cœur des deux despotes orientaux, que, sans attendre l'issue de la guerre et l'assentiment de leurs alliés, ils décidèrent entre eux du sort de ces îles conquises ; mais ce fut d'une manière aussi extraordinaire et aussi inattendue que l'avoit été leur alliance. Ces despotes, ligués pour détruire les républiques, trouvèrent plaisant d'en créer eux-mêmes sous leur protection immédiate. C'est ainsi que se termine cette

(1) Je consacre ici ma reconnaissance envers l'officier russe qui, chargé d'amener ces prisonniers de guerre dans les ports de France, eut des égards particuliers pour quelques officiers qui lui parlèrent de moi, et lui dirent me connoître. J'ai tâché de m'acquitter depuis envers les prisonniers russes que j'ai rencontrés en France.

révolution extraordinaire : la ligue des monarques finit par ériger des républiques, et la république par ériger des monarchies! Cette guerre avoit commencé dans une intention précisément opposée à ce double résultat. Or maintenant, grands politiques, combinez de vastes plans, publiez vos manifestes, proposez-vous un but dont rien ne pourra vous détourner, établissez un système posé sur des principes inébranlables, et cimentez-les avec le sang humain; puis, chantez le *Te-Deum;* bénissez Dieu, et surtout votre propre sagesse.

J'ignore encore si cette atteinte expresse au traité de Campo-Formio sera consacrée par celui de Lunéville, dont il est la base, et si le gouvernement français a consenti à cette espèce de démembrement des conquêtes glorieuses de son chef.

Quoi qu'il en soit, la déloyauté des alliés de Paul lui porta, du côté où il avoit triomphé, le coup le plus sensible qu'il pût recevoir après la défaite de ses armées. Malthe capitula avec les Anglais; et d'après les conventions secrètes de la ligue,

cette île devoit être remise à la Russie. La garnison qui lui étoit destinée, erroit même depuis long-tems autour de cette nouvelle Ithaque; mais le gouvernement anglais crut pouvoir agir impunément avec les Russes, comme il avoit fait avec les Stathoudériens, avec les émigrés, avec les Turcs et tous ses alliés, c'est-à-dire, garder pour lui ce qu'il s'étoit engagé à reprendre pour eux. Paul s'abandonna à toute l'indignation que lui inspira ce nouveau trait de la foi britannique, et traita le gouvernement anglais et ses agens avec une hauteur et un mépris, que les Israélites et les Bretons seuls supportent, quand l'intérêt le leur commande. Mais en mettant l'embargo sur les vaisseaux anglais, en arrêtant leurs matelots, et en séquestrant leurs biens et leurs marchandises, Paul enfreignit lui-même l'article le plus clair et le plus important du traité qui le lioit à l'Angleterre (1), et prouva que la

(1) L'art. du traité de commerce conclu à Pétersbourg entre la Russie et l'Angleterre, du mois de février 1797,

loyauté impériale étoit digne de la foi britannique.

Voilà donc le résultat de vos traités les plus inviolables, ô vous qui ne voulez en conclure *qu'au nom de la très-sainte et*

---

que Paul a violé en mettant l'embargo sur les vaisseaux anglais, est ainsi conçu :

« S'il arrivoit, ce qu'à Dieu ne plaise, une rupture entre les deux parties contractantes, les vaisseaux, ni les marchandises, ni les équipages ne pourront être arrêtés ou confisqués ; mais il sera accordé un an de tems pour le moins, pour vendre les effets ou pour en disposer autrement, soit pour les emmener, ou se retirer où chacun le trouvera bon ; ce qui est à étendre également à tous ceux qui se trouvent au service militaire sur terre ou sur mer. Il leur sera en outre accordé de disposer des effets dont ils n'auront pu disposer, des créances qu'ils pourront avoir, même de les remettre en d'autres mains, s'ils le trouvent bon ; et les créanciers seront tenus de payer ces dettes avant ou après le départ des débiteurs, comme s'il n'y avoit aucune rupture entre les puissances. »

Paul I, en confisquant les vaisseaux, et faisant prisonniers de guerre les matelots anglais, au premier moment de sa juste brouillerie avec l'Angleterre, a évidemment violé cet article. Il avoit cependant confirmé et ratifié le traité en ces termes :

« Après un mûr examen de ce traité, nous l'avons adopté et confirmé dans tous ses points, et nous le ratifions de la manière la plus solemnelle, en engageant notre

*indivisible Trinité*, et qui refusâtes si longtems de traiter avec *la république une et indivisible!*

---

parole impériale pour nous et nos successeurs, que tout ce qui y est contenu sera inviolablement exécuté, etc. etc. Fait dans notre résidence de Moscou, le 30 avril, l'an 1797 de la naissance du Sauveur, et le premier de notre règne. »

*Signé*, PAUL.

## *Les Poux, les Dames et Pierre-le-Grand.*

La chose la plus commune, et celle dont on se formalise le moins en Russie, c'est d'avoir des poux. Cette vermine y abonde; et un étranger est à peine débarqué à Cronstadt, qu'il s'en voit couvert. On doit attribuer cet inconvénient au climat, à la nourriture des Russes, et à leur habillement.

Le paysan, le soldat et le matelot passent une partie de l'année, dans le nord, couverts d'une peau de mouton à peine préparée, qui leur sert en même-tems de linge, d'habits et de couverture de lit. La manière de vivre des nobles les expose à partager avec le peuple cette incommodité : ils sont toujours environnés d'une foule d'esclaves malpropres, qui couchent salement sur le plancher, ou sur les meubles de l'appartement; car il y a bien peu de maisons où l'on pense à leur assigner une chambre, et moins encore de lits. S'il vous arrive de traverser un peu tard les appartemens du palais ou les salons de quelques hôtels, vous êtes obligé de vous détourner pour ne pas fouler aux pieds les domestiques ronflans sur les parquets, enveloppés dans leur inexpugnable peau de mouton : c'est-là que ces parasites importuns se retranchent et se propagent en sûreté. Cela m'a fait penser souvent qu'Hercule, avec sa dépouille du lion de Nemée pour tout

vêtement, devoit être rongé de poux comme un Russe.

Les dames de Russie, allant en visite, remettent en entrant leurs belles pelisses de renard bleu ou noir, d'hermine et de martre-zibeline, à leurs laquais, qui se couchent dessus en attendant leurs maîtresses dans l'antichambre. Ils leur remettent en sortant la précieuse fourrure, peuplée et fourmillante; aussi voit-on quelquefois une jolie femme, durant une partie de wisk, tirer une riche tabatière d'or pour prendre une prise, puis se gratter élégamment les tempes, pincer légèrement la petite bête entre les doigts, la poser sur le couvercle émaillé, et la faire craquer sous l'ongle: il est plus ordinaire encore de voir des officiers, et d'autres personnes comme il faut, se débarrasser de cette vermine et la jeter sur le plancher, tout en causant.

Je me rappellerai toujours à ce sujet le jour où je fus présenté au général Mélissino. Il étoit occupé à faire l'épreuve d'un beau microscope anglais dont il venoit de faire emplette, et environné de plusieurs officiers de son corps. Il appela son valet de chambre pour lui demander un insecte, afin de le placer dans le foyer du verre; mais à peine eut-il exprimé ce desir, que je vis trois ou quatre de ces officiers, poudrés à blanc, s'empresser de prévenir le domestique et présenter à la fois leur capture; de manière que le général, embarrasé du choix, donna la préférence au domestique, qui avoit été aussi prompt que les officiers à saisir une proie

derrière son oreille. J'étois si émerveillé, que je ne remarquai point ce que devinrent les animaux refusés.

Je ne rapporte point ces particularités pour jeter du ridicule ou du mépris sur les Russes. Quoique dans l'espace de douze ans j'aie vu ces exemples devenir plus rares, il est certain que les poux ne répugnent point encore autant à leur délicatesse, qu'à celle des peuples où l'usage du linge et l'abandon des fourrures sont d'ancienne date. Les Russes ont encore un jeu national, digne pendant des courses de *Newmarket*, où l'on se sert de poux au lieu de coursiers. On voit, sur quelques marchés de Pétersbourg et de Moscou, des revendeurs tracer un cercle sur un banc, et placer chacun un pou au centre; celui dont le petit coureur parvient le premier du centre à la circonférence du cercle, gagne l'enjeu. Pierre-le-grand jouoit lui-même quelquefois à ce jeu-là dans les cabarets et autres lieux qu'il aimoit à fréquenter incognito. L'on assure que ce prince célèbre n'étoit pas le dernier à trouver dans sa superbe chevelure l'animal nécessaire pour participer au jeu.

*Ambassadeurs français à Pétersbourg.*

Les Anglais se souviennent d'un ambassadeur de Henri IV, que la reine Elisabeth eut envie de déconcerter au milieu d'une grave harangue qu'il lui adressoit. La reine se mit à jouer la distraite et l'étourdie, laissant voir à découvert une jambe charmante qu'elle affectoit d'étaler. L'ambassadeur

se précipita soudain, et baisa avec transport ce qu'on lui montrait. Elisabeth feignit d'en être indignée: Ah! belle femme, s'écria l'ambassadeur, si le roi mon maître étoit en ma place, rien ne manqueroit à son bonheur.

Les Russes citent aussi avec admiration l'urbanité et la présence d'esprit de M. de la Chétardie, envoyé de France auprès de leur impératrice Elisabeth. Elle étoit sur son trône, environnée d'une cour nombreuse qui écoutoit en silence le ministre français: au milieu du discours, un bracelet d'Elisabeth se rompt et tombe sur les degrés du trône. La Chétardie s'interrompt, ramasse le bracelet, et le présente à l'impératrice d'un air galant et respectueux; puis reprenant son rôle d'ambassadeur, il revient à sa place, remet son chapeau, et poursuit sa harangue avec une gravité imperturbable.

Ce la Chétardie est encore cité à la cour de Russie pour sa politesse et pour l'influence qu'il exerçoit. Tous ses successeurs ne servirent qu'à le faire citer et regretter davantage, jusqu'à ce que Ségur, doué également des talens et de l'esprit qu'il faut pour plaire et réussir à cette cour, parut enfin le faire oublier.

Si jamais les relations intimes se renouent entre la France et la Russie, quoiqu'il paroisse que les femmes n'y régneront pas de longtems, j'ose prévenir cependant qu'aucun envoyé de France n'y réussira, qu'il ne réponde, par son caractère et son esprit, à l'idée avantageuse qu'on s'est formée dans le nord de l'urbanité française. Si l'on veut qu'ils fassent

autre chose que de se charger d'une lettre et d'en rapporter la réponse, il faut qu'il joigne aux qualités essentielles celle d'une société aimable: il faut qu'il sache jouer, faire de la musique, des calembours, et dans l'occasion des couplets; cela lui fera sa réputation chez les courtisans et chez les femmes; mais auprès de Paul, qu'il se garde bien de montrer qu'il sait autre chose que l'exercice à la prussienne. Qu'on apercoive à peine sa personne entre de grosses bottes et un énorme chapeau, et qu'il ne parle de la France que pour rappeler l'époque où Paul y voyageoit, ou tout au plus pour détailler les grandes parades du premier consul.

*Spéculations odieuses.*

On a souvent parlé, dans le cours de cet ouvrage, de la manière révoltante dont les serfs sont traités, vendus, troqués ou joués. L'on ne sauroit trop se récrier contre ces actes atroces, qui contrastent si horriblement avec les lumières, les mœurs, et même avec la religion et le degré de civilisation de la nation russe, aussi bien qu'avec les principes avoués de son gouvernement. C'est à force de réclamer contre ce brigandage barbare, que le philanthrope se fera entendre. Littérateurs à phrases usées, qui ne disent pas plus aujourd'hui qu'elles ne disoient il y a cent ans; froids savans, qui analysez ou disséquez la matière et les êtres animés avec la plus parfaite abstraction de toute influence morale; et vous surtout, impassibles calculateurs, qui répéterez jusqu'à la fin des siècles que deux et deux font

quatre, et que tout autre raisonnement est une chimère, ce n'est pas vous qui opérerez le bien. C'est un Voltaire, en répétant mille fois *Ecrasez l'infâme*; c'est même un Mercier, si ridiculisé à Paris, et regardé partout ailleurs comme le plus moral des écrivains français (a).

Puissent les traits suivans frapper d'une salutaire indignation les princes qui ont le malheur de régner encore sur des peuples esclaves!

M. de K... ky, officier aux gardes de l'impératrice Catherine seconde, étoit un jeune homme libertin et débauché. Après avoir dépensé et joué tout son bien, il ne lui restoit plus qu'un village. Pour en tirer meilleur parti, il en vendit tous les habitans mâles un à un, soit pour être soldats, soit pour être domestiques, et n'y laissa que des veuves et des filles, pour cultiver cette terre qui étoit sa dernière ressource : il vendit enfin ses propres domestiques, qui l'avoient élevé ou servi dès son enfance; de manière qu'il resta seul, sans autre moyen d'exister que sa lieutenance et un village qui ne lui rapportoit presque plus rien, puisqu'il n'y avoit plus que des femmes, des vieillards et des impotens. Ne pouvant se soutenir à Pétersbourg, sur-

(a) Il est aussi presque le seul où l'on trouve du neuf et de la fraîcheur dans les idées. On lui reproche ses drames; mais s'ils ne sont pas des chefs d'œuvre, il faut avouer que la Brouette du vinaigrier a opéré plus de bien qu'Athalie, et que le Tableau de Paris a plus concouru à faire sentir et retrancher des abus, que la froide Epître sur les embarras de cette ville, qui doit être aussi un chef-d'œuvre. Quant à l'an 2440, c'est une œuvre de génie et vraiment prophétique. Personne n'a eu, comme Mercier, le bonheur de voir ses rêveries se réaliser.

tout après y avoir joué un rôle et fait de la dépense, ce jeune homme, qui avoit de l'esprit et même de l'éducation, devint rêveur et mélancolique. Il songeoit sans cesse au moyen de rétablir ses affaires, et, croyant enfin l'avoir trouvé, il demanda tout-à-coup son congé. Ses amis s'étonnèrent d'autant plus de cette résolution, qu'ils savoient ce jeune homme ruiné. Camarades, leur dit-il, la paix est faite, j'ai une très mauvaise réputation, aucun espoir de fortune, ni même d'avancement prochain : je ne puis me soutenir à la cour, et moins encore me flatter d'y obtenir quelque grace. J'ai imaginé un moyen de rétablir mes affaires et même de m'enrichir, en me retirant dans ma terre. Ce moyen n'est encore tombé sous le sens de personne, et il est cependant infaillible. Ses amis lui demandent ce que c'est. Vous savez, continua-t-il, que j'ai vendu tous les mâles de mon village; il n'y a plus que des femmes, dont la plupart sont de jeunes veuves que j'ai faites, et de jolies filles. J'ai vingt-cinq ans, et je suis très-vigoureux; je vais là, comme dans un sérail, m'occuper à repeupler ma terre, et à me créer des ressources inépuisables pour ma vieillesse : le plan que j'ai formé s'accorde autant avec mes besoins qu'avec mes goûts. En dix ans, je serai le véritable père de quelques centaines de mes sujets; dans quinze ans, je pourrai déjà les vendre : imaginez dans quelle proportion va s'augmenter annuellement mon revenu, aussi long-tems que j'aurai la force et la santé. Aucun haras n'offre un profit si clair et si

sûr : les mères et les bancroches suffiront pour cultiver le seigle et les choux qui nourriront cette marmaille. Allez, je serai riche un jour. Ses camarades voulurent en vain rire de ce projet extravagant et atroce ; il prit son congé, et partit, bien résolu de l'exécuter. Il y a quinze ans que le fait est arrivé, et peut-être ce spéculateur est-il prêt à reparoître à la cour.

J'ai vu moi-même exercer un commerce presque aussi lucratif et presque aussi odieux. Madame de Posnikow étoit une veuve de Pétersbourg, qui avoit à quelque distance de cette capitale, une terre assez peuplée. Cette dame en faisoit enlever chaque année les petites filles les mieux faites et les mieux organisées, aussitôt qu'elles atteignoient l'âge de dix à douze ans. Elle les faisoit alors élever dans sa propre maison, sous l'inspection d'une espèce de gouvernante, et leur faisoit donner des leçons dans les arts utiles et agréables. On leur enseignoit en même-tems la danse, la musique, à coudre, à broder, à coiffer, etc. ; de manière que cette maison, où il y avoit toujours une douzaine de petites filles ainsi élevées, paroissoit une pension de jeunes personnes bien conduite. A quinze ans, ces demoiselles étoient vendues ; les plus adroites à des dames, pour en faire leurs femmes de chambre, et les plus jolies à des libertins, pour leurs maîtresses. Comme la propriétaire les vendoit jusqu'à cinq cents roubles pièce, cela lui faisoit un rapport constant, dont la moitié au moins étoit un gain net.

On doit s'étonner que les spéculations de ce genre ne se soient pas multipliées et perfectionnées davantage dans les pays où elles sont permises, et même protégées ; cela fait honneur aux mœurs et à l'humanité des Russes, en faisant honte à leur gouvernement. Il y auroit sans doute des inconvéniens en rendant tout-à-coup la liberté aux esclaves ; mais un empereur pourroit au moins défendre la vente individuelle des hommes, et restreindre le pouvoir de leurs maîtres. Si Alexandre remplit les espérances qu'il a données, et même les promesses qu'il a faites, ce bienfait à l'humanité sera l'un des premiers actes de son règne, s'il monte un jour sur le trône.

*Ribas, Nassau et Paul.*

Paul I, encore grand-duc, avoit le titre de grand-amiral ; mais on ne lui communiquoit rien de ce qui concernoit la marine. Il ne lui fut même jamais permis d'aller voir la flotte de Cronstadt. Le romanesque prince de Nassau-Siégen et le rusé aventurier Ribas, ayant été faits amiraux, se présentèrent un jour au salon du grand-duc, dans un nouvel uniforme introduit à l'insu de Paul, pour un nouveau corps de marine. Le grand-duc fit semblant de ne pas les reconnoître, et les obligea de lui décliner leurs noms et qualités. Ha ! ha ! dit-il en ricanant, je ne vous remettois pas ; mais quel uniforme avez-vous donc là ? — Du corps de marine qui vient d'être formé, monseigneur. — Cela n'est pas possible ! Que je ne vous revoie plus sous cet habit, et

souvenez-vous que je suis grand amiral de l'empire.

Les deux amiraux allèrent se plaindre à l'impératrice, et l'informèrent de la défense du grand-duc. Elle leur ordonna de se présenter de nouveau dès le lendemain devant son fils, revêtus du même habit, et de lui dire que c'étoit par son ordre exprès. Ce prince fut obligé de dévorer cette mortification, comme bien d'autres chagrins qui l'aigrissoient tous les jours, et qui altérèrent enfin son caractère.

Il se ressouvint de cette scène. A peine fut-il sur le trône, qu'il retira au prince de Nassau la pension de douze mille roubles que Catherine lui avoit laissée, en lui accordant son congé. Ribas perdit aussi son commandement, et vécut quelque tems dans la disgrace; mais ce souple Italien, voyant toutes les circonstances contre lui, se tut et rampa. Il avoit épousé l'amie intime de Mlle. Nélidow, maîtresse de l'empereur; cette dernière l'a fait reparoître un moment sur la scène, où il a joué un rôle assez marquant pour être connu.

*Joseph Ribas* est un Napolitain, originaire d'Espagne. Il possède au suprême degré tous les vices qu'on reproche aux Italiens, et quelques-uns des agrémens de leur esprit dans la société, sans avoir aucunes de leurs bonnes qualités. Chantant, buvant gaiment, parlant plusieurs langues, bouffon et farceur, on le mettoit de toutes les orgies bachiques et galantes. C'étoit le roué de la cour de Russie. Jamais homme ne fut plus souple, plus cau-

teleux ; plus jésuitique, plus bas, plus vil, plus rusé, plus vigilant, plus faux, plus hypocrite. Banni de quelques états d'Italie pour ses friponneries, il se réfugia à Livourne, où le fameux Alexis Orlow commandoit la flotte russe. Orlow trouva Ribas propre à le servir dans l'infâme complot qu'il méditoit pour enlever la malheureuse fille de l'impératrice Elisabeth, que Catherine a fait disparoître du nombre des vivans, et dont on ignore encore la déplorable histoire. Après ce honteux exploit, Ribas croyant avoir bien mérité de la Russie, se rendit à Pétersbourg avec une recommandation d'Orlow. On le plaça d'abord au corps des cadets de terre, en qualité d'officier instituteur. Il sut gagner dans ce poste la confiance du vieux Betzkoï, alors directeur général du corps, et très en crédit pour ses projets d'instruction publique. Betzkoï lui fit même épouser sa fille, cette Natalie Sakalow, femme-de-chambre de Catherine, et connue par sa correspondance avec le savant Jamerey Duval. L'impératrice, à la persuasion de Betzkoï, confia ensuite à Ribas le fils qu'elle avoit de Grégoire Orlow, Bobrinsky, qu'il accompagna dans ses voyages, et auquel il communiqua tous les vices dont il étoit lui-même infecté. Ribas, à son retour, fut avancé, et on lui donna le commandement d'un régiment de carabiniers. Le prince Potemkin, qui se servit de lui de toutes les façons, finit par en faire un amiral, et lui donna le commandement de la flottille à rames qui devoit remonter le Danube, pour aider à la prise de Kilia et d'Ismaïl. Aussi mauvais marin que

médiocre officier, Ribas sut toujours se faire valoir avec impudence, et s'approprier le mérite et les services d'autrui. Achmatow et le chevalier Lombard furent les tristes victimes de sa basse jalousie. Leur expérience et leur bravoure offensant son ignorance et sa poltronnerie, il les dénonça. Le premier perdit son poste, et le second s'empoisonna de désespoir à Galatz. A l'assaut d'Ismaïl (21 décembre 1790), Ribas se cacha dans les roseaux du Danube, et ne reparut que lorsqu'il put le faire sans danger, pour s'informer du succès de l'affaire, et surtout pour s'approprier le meilleur du riche butin qu'avoient fait ses matelots; ce qui manqua d'occasionner une insurrection parmi eux. A la paix, on lui confia l'inspection des travaux d'Odesse et de quelques autres ports qu'on faisoit construire dans la mer Noire; ce qui lui fournit l'occasion d'exercer sa cupidité. Après la mort de Potemkin, il sut s'introduire chez Zoubow, qui le protégea et l'opposa à l'amiral Mardwinow, homme probe et excellent marin, qui ne s'humilioit point devant le favori.

Ribas a plutôt les talens d'un trameur de complots, d'un émissaire officieux, que ceux d'un général: il le sent, et dès long-tems il sollicite de l'emploi dans la diplomatie. Il voudroit être ministre dans quelque cour, où son esprit intrigant pût agir. Il seroit le pendant de Tamara, quoiqu'il n'ait pas ses connoissances.

Trois de ses frères vinrent successivement le joindre et partager sa fortune en Russie.

*Emmanuel*, le plus digne d'être nommé, étoit franc, fanfaron, mais brave. Un boulet lui coupa la main gauche au siège d'Otschakow; il s'en fit faire une d'airain. Cela ne l'empêcha pas de servir avec distinction jusqu'à la fin de la guerre; et il mourut âgé de vingt-huit ans seulement.

*Le général Mélissino.*

L'on a souvent, dans ces Mémoires, parlé du général Mélissino, dont le nom vivra longtems en Russie. Il étoit originaire de Céphalonie, et se faisoit gloire de cette origine grecque, qu'il aimoit à se rappeler. L'artillerie russe n'a point eu d'officier qui lui ait rendu de si grands services; et ce n'est pas sa faute, si elle n'a point atteint sous lui le degré de perfection dont elle est encore susceptible. Toutes les branches de la guerre lui étoient également bien connues. Joignant une grande pratique à une savante théorie, il avoit tout étudié et beaucoup approfondi. Bon chimiste, excellent mécanicien, habile artificier, parfait artilleur, tous les arts, tous les métiers furent tour-à-tour l'objet de son application. Il attira en Russie, et acheva de former lui-même plusieurs officiers étrangers et plusieurs ouvriers allemands: il cultivoit en même-tems les lettres, et avoit un goût décidé pour le théâtre français. Un discernement sûr, une sensibilité exquise, suppléoient chez lui à une étude particulière, que les circonstances ne lui avoient pas permise; mais il parloit également bien et correctement le russe, l'allemand, l'italien et le français: il

savoit assez de grec moderne et assez de turc, pour se faire entendre; et il comprenoit le latin et l'anglais. Galant et magnifique, on parlera long-tems de ses fêtes militaires, de ses camps, de ses sociétés, même de ses orgies et de ses folies. L'on a eu occasion de faire mention de la société qu'il avoit formée pour amuser sa vieillesse, sous le nom *de la société philadelphique*, et qui donna lieu à des dénonciations dont Catherine ne fit que rire, et que Paul traita sérieusement. Il étoit grand-maître de l'ordre maçonique en Russie, et fondateur de plusieurs loges. L'impératrice se méfiant de ces assemblées, manda Mélissino, et en reçut la promesse qu'il ne fréquenteroit et ne protégeroit plus les loges. Il tint parole, et ne s'en occupa plus.

Mélissino avoit été élevé au corps des cadets de terre, où il persuada à ses camarades de jouer la comédie: ils formèrent une petite troupe qui embellissoit les fêtes de cet institut militaire, et qui y attiroit la cour et la ville. L'impératrice Elisabeth entendant beaucoup parler des talens et de l'air distingué du jeune Mélissino, voulut le voir jouer avec ses camarades. Elle fut si satisfaite de lui dans le rôle d'Orosmane, qu'elle fit arranger un théâtre dans son palais, où ces jeunes officiers venoient souvent représenter quelques pièces françaises. Ce fut l'origine du théâtre français, établi depuis à la cour de Russie, et même du théâtre national; car il n'y en avoit point encore. Mélissino devint dans la suite directeur des spectacles de Pétersbourg, et jamais ils n'eurent tant d'éclat que sous sa direction.

Sa bonne mine lui avoit attiré les bonnes graces d'Elisabeth: ses services à la guerre lui valurent ensuite des honneurs et des décorations sous le règne de Catherine. C'est à sa bravoure et à sa présence d'esprit que le conte Roumanzow dut le gain de la fameuse bataille de Kagoul. A la paix, ses grands feux d'artifice lui valurent des récompenses pécuniaires, dont il avoit toujours grand besoin; plusieurs de ceux qu'il fut chargé d'exécuter, furent payés jusqu'à cent mille francs. S'étant emparé de quelques batteries turques en Moldavie, Catherine lui fit présent des pièces, avec permission d'en battre de la monnoie du pays. Des sommes que cela lui procura, il envoya une centaine de mille roubles à sa femme; elle en acheta une terre, et c'étoit le seul bien que Mélissino possédât; mais ses appointemens et sa facilité de faire des dettes lui donnèrent toujours les moyens de vivre en grand seigneur et de tenir table ouverte, où tous les étrangers et surtout les artistes étoient reçus.

Plein d'activité et de zèle, il voyoit avec chagrin l'artillerie russe dépérir de jour en jour, tandis qu'elle se perfectionnoit dans les autres armées: il présenta, à ce sujet, plusieurs mémoires qu'on ne lisoit pas, ou qu'on négligeoit, et il en étoit désolé. On le voyoit solliciter comme une grace ce dont on auroit dû le prier; mais, en Russie comme ailleurs, le bien de l'état n'est jamais qu'un accessoire pour les hommes en crédit. Mélissino avoit des ennemis, ou plutôt des envieux, que son mérite réel offusquoit. On ne lui

pardonnoit pas d'être étranger ; et on le contrarioit. Il parvint cependant à remettre en bon état les fonderies de Pétersbourg, perfectionna la composition du métal par l'invention de l'alliage qui porte son nom, et introduisit une nouvelle méthode de forer le canon, mais toujours en étant obligé de combattre les obstacles dont on l'environnoit, autant que les difficultés de l'art : c'étoit par de riches cadeaux qu'il faisoit lui-même au ministre de la guerre et aux favoris ou à leurs créatures, qu'il obtenoit la permission d'être utile à l'état. A la mort du général Muller, tué en 1790 au siége de Kilia, Mélissino, déjà lieutenant-général, directeur-général du corps des cadets d'artillerie, se trouva de droit chef de toute celle de l'empire. C'est alors seulement qu'il put agir avec quelque latitude : encore s'empressa-t-on de nommer grand-maître d'artillerie le favori Zoubow, qui n'avoit jamais vu lancer une bombe, et qui ne savoit pas même de quoi étoit composée la poudre à canon. Le vieux général s'empressa cependant de flatter le jeune homme, et de proposer la création d'un corps de canonniers à cheval. Il chargea le lieutenant-colonel Masson de rédiger à ce sujet un plan qui fut mis sous les yeux de l'impératrice. Elle approuva le projet, et refusa les fonds nécessaires pour l'exécuter. Ce fut en vain que Mélissino cherchoit à intéresser l'amour-propre du favori, et à lui persuader à lui-même qu'il étoit l'auteur du projet, et que cet établissement alloit illustrer son administration. Zoubow, aussi présomptueux

qu'insouciant, recevoit les rapports du vieux guerrier, en se vautrant sur des coussins, en se faisant nettoyer la bouche et les dents par son chirurgien, sans lui rien dire, sans se lever, le plus souvent sans lui faire signe de s'asseoir, et sans jeter les yeux sur les plans déroulés que Mélissino s'efforçoit de lui expliquer. Rien ne pouvoit rebuter cet homme dévoré de la soif d'être utile, et de déployer les connoissances qu'il avait acquises: il paroissoit même insensible à l'affront de voir ses cheveux blancs humiliés dans les antichambres de jeunes parvenus, qui étoient à peine faits pour entrer dans la sienne.

On lui permit enfin d'exécuter son plan. En moins de six mois, la Russie eut par ses soins constans quatre compagnies d'artilleurs à cheval, bien montés, bien exercés, et manœuvrant avec une vélocité admirable. Paul I, prévenu contre cette artillerie volante, qui fut successivement augmentée, ne voulut point que ses armées en employassent contre les Français, ce qui n'a pas peu contribué à lui faire perdre la bataille de Zurich.

On sait que cet empereur renvoya Zoubow à son avènement; et Mélissino se trouva encore une fois en fonction de grand-maître d'artillerie. Dès les premiers jours de son règne, Paul ajouta même à ses décorations celle du cordon bleu, et le gratifia de mille paysans; mais bientôt il accabla de chagrins cet officier général plus que septuagénaire. Son fils unique, chef d'un régiment de dragons, fut honteusement renvoyé sur quelques

délations qu'on n'examina point ; et sa nièce, qu'il avoit mariée au lieutenant-colonel Masson, fut obligée de le quitter pour suivre un mari, également victime d'une délation ténébreuse. La douleur et la mélancolie firent subitement perdre à Mélissino sa santé florissante et l'activité infatigable qui distinguoit sa belle vieillesse : il ne fit plus que languir, et une nouvelle boutade de Paul le tua. Voici le fait.

Paul, en se promenant dans la ville, aperçoit un officier, qui, au lieu de l'attendre au coin de la rue pour se prosterner devant sa majesté, selon l'étiquette en vigueur, enfile une ruelle et s'esquive, pour s'épargner cette corvée. L'empereur le fit inutilement poursuivre ; on ne put l'atteindre : tout ce qu'on lui rapporta, prouvoit seulement que c'étoit un officier d'artillerie. Paul, irrité, manda sur-le-champ Mélissino. Il étoit souffrant : il faisoit un froid rigoureux ; mais le vieillard, accoutumé à obéir et à commander, se lève et se rend chez son maître, ignorant quel ordre important il alloit en recevoir. Paul I, après lui avoir fait de brusques reproches sur l'insolence et l'indiscipline d'un officier d'artillerie qui lui avoit manqué, lui enjoignit de découvrir qui il étoit, et d'en faire un prompt exemple. Mélissino, confondu, put à peine remonter en voiture pour retourner chez lui, où il se remit au lit, et où il expira deux jours après.

Telle fut la fin d'un homme qu'on peut regarder, en quelque sorte, comme le Richelieu de la Russie. Catherine lui reprochoit son luxe et ses dépenses. J'ai, disoit-elle, deux hommes

que je n'ai jamais pu contenter. L'un est le général Mélissino, qu'il n'est pas en mon pouvoir d'enrichir, et l'autre le général Chklébow, que je n'ai jamais pu rassasier. Il faut savoir que Catherine dînoit à une heure, et assez mal pour les gourmets. Chklébow et quelques autres, après avoir dîné avec l'impératrice, trouvoient chez eux la table mise, et se remettoient à manger.

Le général Mélissino, outre ses autres emplois, étoit directeur-général du corps des cadets d'artillerie; établissement intéressant, où quatre compagnies de jeunes gentilshommes et une compagnie de fils de soldats sont élevés avec munificence, pour fournir un jour de bons officiers d'artillerie, ou des ingénieurs. Ils ont de plus des maîtres pour les langues étrangères et pour les beaux arts; et, tous les ans, leurs études sont interrompues pendant six semaines, pour aller camper sur les bords de la Néva et s'y livrer, sous la conduite de leurs officiers, à tous les exercices et à toutes les manœuvres de la guerre. Mélissino est aujourd'hui remplacé par un homme, qui, parvenu du grade de simple soldat à celui de général, n'a d'autre mérite que d'avoir appris aux cadets le maniment des armes: aussi le corps des cadets, qui étoit une véritable académie militaire, n'est plus aujourd'hui qu'un dépôt de recrues et une maison d'exercices.

*Collet, Nicolaï et Paul.*

Dans son voyage à Paris, Paul I, sous le nom de comte du Nord, chargea un dessina-

teur-architecte, nommé Collet, de lui tirer quelques plans qu'il vouloit emporter, entre autres celui des Gobelins, sur lequel il fit exactement bâtir la ville de Gatschina. Le tems pressoit: Collet travaille jour et nuit, veut se surpasser, et gagne une fièvre chaude qui l'emporte presque subitement. Il avoit un fils; le grand-duc lui assigna une pension de trois cents roubles, pour achever son éducation; à la révolution, les parens de ce jeune homme écrivirent que, le ministre de Russie ayant quitté Paris, ils ne savoient plus comment toucher la pension. Les réponses et les promesses de Paul engagèrent le jeune Collet à quitter sa famille et sa patrie. Il arrive en Russie, et il est placé au corps des cadets de la marine, pour achever ses études. Au bout de quelque tems, le grand-duc le fait officier, et le prend dans ses troupes. Sa pension lui est continuée, on le comble de bontés, et il s'en montre digne par sa conduite.

Jusque là ce trait de bienfaisance fait honneur à Paul, et il est digne de ce bon cœur qu'on lui connut dans sa jeunesse, et qui fut entièrement perverti par ses bizarreries. Mais voici le contraste de cette bonne action.

Il se trouvoit alors à Gatschina un certain Liégeois, que le grand-duc y avoit fait venir, pour y établir une manufacture de draps; car Paul ne vouloit pas que sa troupe portât le même uniforme que le reste de l'armée: il faisoit faire un drap d'une qualité et d'une couleur particulières. La fabrique alloit mal, parce qu'elle manquait de fonds, et que l'on vouloit conduire les ouvriers comme on con-

duisoit les soldats ; il en résulta bientôt une brouillerie entre le grand-duc et l'entrepreneur. Celui-ci avoit une fille, Collet la fréquentoit ; il en devint amoureux, et voulut l'épouser. Paul, qui désaprouva d'abord ce mariage, y consentit ensuite, et y donna son approbation formelle.

Peu de tems après le Liégeois, pressé par le besoin, réclama, peut-être avec importunité, les promesses non accomplies qu'on lui avoit faites en l'appelant en Russie. Le grand-duc irrité, toujours petit dans ses vengeances, défendit à Collet de voir sa femme, puisqu'elle étoit fille d'un impertinent, et de ne plus fréquenter sa maison. Collet, espérant que cette défense seroit bientôt levée, s'y conforma ponctuellement : malheureusement sa femme vint le voir chez lui en secret ; un espion le rapporta, et le Liégeois fut aussitôt expulsé du redoutable Gatschina, avec injonction de n'y plus reparoître. Collet fut en même-tems arrêté et conduit devant le grand-duc, qui, après l'avoir accablé de reproches, en le traitant d'ingrat et de coquin, le fit dépouiller de son uniforme, revêtir d'un méchant habit de hussard et affubler d'une peau de mouton. Dans ce triste équipage, il fut chassé comme un vagabond.

Il traîna dix-huit mois sa misère sur le pavé de Pétersbourg, espérant toujours que Paul lui pardonneroit d'avoir revu sa femme. Nicolaï avoit été chargé de le faire venir de France et de lui payer sa pension. Durant sa courte faveur, ce Nicolaï, alors bibliothécaire du grand-duc, lui avoit témoigné une bienveil-

lance perfide, que le bon jeune homme prit pour de l'intérêt et de l'amitié : il voulut en conséquence s'adresser à lui, pour faire parler la grande-duchesse en sa faveur; mais Nicolaï lui fit fermer sa porte et lui refusa même une aumône avec dureté.

A l'avènement de Paul, Collet obtint son rappel, mais à condition qu'il se sépareroit de sa femme; et la misère le força de subir cette loi tyrannique.

*Paul et Duval.*

Nous avons parlé de Duval, joaillier de la cour et fabricateur de la nouvelle couronne de toutes les Russies. Ce Duval, Genevois d'origine, qui se fit très-riche, et qui jouissoit à Pétersbourg de la réputation d'un honnête homme, avoit épousé une Française, de Metz, qui lui donna plusieurs enfans, et à qui les médecins conseillèrent les bains de Carlsbad, pour rétablir sa santé. Durant cette absence, Duval se laissa charmer par une femme de chambre de l'impératrice, qui avoit la confiance de Paul. Cette femme artificieuse, pour épouser le riche Duval, résolut d'empêcher le retour de sa légitime épouse. Le joaillier, qui venoit souvent à la cour, étoit d'un caractère taciturne et mélancolique : Paul remarquant sa tristesse, en parloit un jour devant la rusée femme de chambre. La tristesse du pauvre Duval ne doit pas étonner votre majesté, dit-elle; son malheur domestique va bientôt recommencer, puisque sa femme revient. Paul demanda s'il vivoit donc si mal avec sa femme? — Si mal, reprit la

chambrière, qu'elle fera mourir cet honnête homme de crainte et de chagrin. Il a épousé une Française qui est *jacobine*, qui rassemble chez elle tous ses compatriotes, et forme une espèce de club. Son mari en souffre d'autant plus, qu'il est d'une opinion contraire; et il redoute le moment où sa femme rentrera dans sa maison. — Oh! je l'en empêcherai bien, s'écria Paul irrité; comment! une Française? une jacobine? qu'on m'appelle le pauvre Duval! — Duval paroît. J'apprends que vous avez épousé une Française: pourquoi, en fidèle serviteur, ne m'avez-vous pas informé des dangereuses opinions qu'elle professe? comment! elle ose tenir un club dans votre maison, voir des jacobins! — Ce n'est pas précisément cela, reprend le timide Duval; elle voit quelques-uns de ses compatriotes, elle aime un peu la France, mais.... Je sais tout, je sais tout, interrompt l'empereur; soyez tranquille, elle ne vous tourmentera plus. Un ordre est expédié aux frontières. Madame Duval y arrive: on lui refuse l'entrée; on lui montre l'ordre de l'empereur, fondé sur les plaintes de son mari et sur ses opinions politiques. Confondue, stupéfaite, elle est contrainte de retourner à Mémel, et d'y vivre d'une pension que lui fait son mari.

### *Madame Diwow.*

Catherine d'Anhalt-Zerbst paroît avoir étudié la vie de Catherine de Médicis, et employé souvent la même politique. Madame Diwow, autrefois demoiselle d'honneur, femme assez belle, libertine, hardie, spiri-

tuelle, intrigante, fut envoyée à Stokholm, pour y séduire quelques sénateurs, que le parti russe redoutoit, et pour essayer d'amener le roi même à se mettre à la tête du complot d'Armfeld, en le détachant absolument de son oncle. Madame Diwow, née Bouttourlin, est célèbre à Pétersbourg. Sa maison, ouverte à tous les émigrés français, fut nommée *le petit Coblence*, et ce nom lui resta. Etant encore demoiselle d'honneur de Catherine, elle avoit encouru une disgrace humiliante et subi un long exil, dont la cause est assez curieuse pour être consignée dans les anecdotes de la cour de Catherine.

De concert avec la comtesse Elmpt, sa compagne, elle s'étoit amusée à composer des couplets satiriques, où l'impératrice et ses favoris étoient persiflés. Elle avoit de plus dessiné quelques caricatures très-licencieuses, et une, entre autres, où Catherine, dans une posture indécente et lascive, se faisoit présenter différentes mesures par sa belle amie, la comtesse Bruce. Une autre caricature non moins licencieuse pour le crayon d'une jeune demoiselle de dix-huit ans, représentoit Potemkin, étendu sur un sopha, et devant lui ses trois nièces, alors mesdemoiselles *Engelhardt*, et maintenant, l'une comtesse Branitska, l'autre princesse Youssoupow, et la troisième comtesse Skawronska: ces trois déesses, deminues devant cet autre berger Pâris, sembloient se disputer la conquête de leur oncle, par leurs gestes et leurs attitudes expressives, en étalant et en lui faisant observer leurs charmes particuliers. Ces couplets et ces dessins

tombèrent sous la main de Catherine. Mesdemoiselles *Boutourlin* et *Elmpt* furent fouettées jusqu'au sang en présence de leurs compagnes, et renvoyées honteusement de la cour. La première est devenue madame Diwowe ; et la seconde, mariée à un M. Tourtschininow, y revint également, et ne contribua pas peu à la fortune et à l'avancement de son mari, directeur-général des bâtimens impériaux.

*La Néva et ses glaces.*

Deux époques intéressantes à Pétersbourg sont celles de la gelée et du débâclement. La communication est alors interrompue pour quelques jours entre les différentes îles que forme la superbe Néva, et qui composent la jeune et magnifique ville de Pierre I. Il est à remarquer que ce n'est point l'eau de la rivière qui gèle : malgré le froid du nord, la rapidité du cours de l'eau l'empêche de prendre. Les glaçons arrivent tous formés du lac *Ladoga*, d'où ils sont détachés par les vents ; ils flottent sur le fleuve jusqu'à ce que, repoussés par les vagues de la mer, ou s'engorgeant à l'embouchure, ils s'arrêtent, s'arrangent d'eux-mêmes comme des pièces de rapport, et établissent sur la Néva un parquet de glace, qui souvent n'a besoin que de quelques heures pour se cimenter solidement. Ces glaçons de différentes grandeurs arrivent épais de plusieurs pieds, et l'on voit bientôt glisser dessus les traîneaux les plus lourds, et les chars les plus chargés. Une dame de Paris frémiroit à l'idée de traverser, dans un carrosse à six chevaux, un fleuve si large et si profond, sur des blocs de glace fragile ; mais à Pétersbourg il n'y a que quel-

ques femmes craintives qui s'en effrayent. A l'arrivée de ces glaces, tous les ponts de bateaux sont repliés, et avant qu'ils soient rétablis, il se passe plusieurs semaines sans qu'il y ait une autre communication que le chemin pratiqué à travers la rivière. En revenant d'un souper, d'un bal ou d'un spectacle pendant la nuit, enfermé chaudement au fond d'un carrosse, dans une bonne pelisse, on oublie qu'on traverse un abîme pendant près d'un quart de lieue : lorsque les glaces sont recouvertes par les neiges, et que les chemins sont battus, l'on ne s'apercevroit même pas qu'on est sur l'eau, si un retentissement sonore ne vous en avertissoit, et si vous n'étiez pas étonné de passer entre des lignes de vaisseaux qui semblent posés sur la neige, et qui forment sur la Néva des rues qui lui donnent l'air d'une ville d'une architecture singulière. Ces vaisseaux, qui hivernent dans les glaces, sont pour la plupart habités, et servent quelquefois de retraite aux filous et aux brigands, qui infestent alors ces étendues de glaces désertes. S'ils attaquent les passans isolés ou égarés dans les neiges, ils les dépouillent, et les précipitent dans quelques trous pratiqués dans l'épaisseur des glaces par les pêcheurs, par les lavandières ou par les puiseurs d'eau, et surtout par les ouvriers qui coupent les glaces. La Néva devient alors une espèce de carrière, où chacun fait sa provision pour l'été. Des cubes de glaces de quatre à cinq pieds, ressemblant à des masses de pur cristal, sont rangés et équarris à coups de hache sur la neige : on les transporte dans les caves à glace dont chaque

maison est pourvue, et on les réserve pour les chaleurs. Sans parler du superbe palais de glace que fit construire sur la Néva l'impératrice Anne, et dont on a plusieurs descriptions, j'observerai, comme un fait plus utile, qu'un architecte italien, réfléchissant sur l'intensité qu'acquiert la glace dans le nord, eut l'idée d'en construire les fondemens d'un édifice. Plusieurs observations ont prouvé que le dégel ne s'opère point à plus de 6 pieds sous terre : les glacières n'ont pas même besoin d'avoir cette profondeur en Russie ; par conséquent des cubes de glace formeroient une solide construction à cette profondeur : ce qui seroit d'autant plus avantageux à Pétersbourg, que la ville est bâtie dans un terrein marécageux et sur pilotis. L'architecte ne put inspirer assez de sécurité au propriétaire d'une maison pour le résoudre à la fonder sur la glace ; mais ce propriétaire consentit à faire cet essai pour le portail et le mur de la cour qui a douze pieds de haut. Ce portail et ce mur subsistent sans s'être dérangés depuis vingt ans ; et il est certain qu'ils sont plus solidement fondés que l'édifice même, l'un des plus beaux de la *Liténa*.

L'époque où la Néva est gelée, est la plus brillante pour Pétersbourg, et l'hiver y est la belle saison. Les communications sont établies partout ; tous les chemins sont bons : les provisions, le gibier, la volaille, arrivent en traîneaux des extrémités de l'empire ; et sur le marché, qui est pour cette ville ce qu'est pour Paris le *quai de la Vallée*, on voit des piles et des pyramides, d'une hauteur considérable, de lièvres, de géli-

nottes, de perdrix blanches, de coqs de bruyère, d'oies et de dindons. Les cochons entiers sont également entassés; tout cela est gelé, tout cela se conserve frais. Quelquefois un malheureux dégel survient au milieu de l'hiver : un tems doux est à cette époque une calamité dans le Nord; il occasionne surtout de grandes pertes aux marchands, et la police les oblige quelquefois à jeter une grande quantité de leurs provisions.

Au printems, les glaçons de la Néva se détachent tout-à-coup. L'on voit en un moment voguer les barques où glissoient les traîneaux. Le canon de la forteresse annonce la *débâcle*, et le commandant, monté sur une superbe chaloupe, apporte à l'impératrice, qui, entourée de sa cour, l'attend sur le balcon de son palais, une bouteille d'eau puisée au milieu du fleuve, qu'on voit alors reparoître dans toute sa majesté.

Les jours où se fait ce changement, sont ordinairement humides, froids et venteux, les plus mal-sains de l'année. Il sort de la Néva, si long-tems prisonnière, une fraîcheur pernicieuse; mais le peuple s'empresse sur le rivage, ravi de voir ce beau fleuve rouler ses ondes nouvelles. L'œil s'arrête avec ravissement sur cette vaste nappe d'azur, entourée de palais magnifiques, et bordée de quais de granit d'une construction merveilleuse. Les points de vue de la terrasse des Tuileries peuvent seuls donner une idée de ce tableau superbe. La Néva n'a point les beaux ponts de la Seine, mais elle est quatre fois plus large, et forme entre la citadelle et le

palais d'hiver où elle se partage, un bassin de plus d'un quart de lieue d'étendue. Elle n'a point la terrasse des Tuileries, ni le Louvre, ni les Champs-Élysées, et moins encore la vue enchanteresse de Lucienne et des hauteurs de Sèves. Le jardin impérial d'été ne peut entrer en concurrence ; mais la superbe grille et les pilastres qui le ferment, n'ont pas non plus à Paris leur équivalent. Cette grille est un ouvrage si magnifique, que des Anglais vinrent exprès l'admirer, et s'en retournèrent dans leur bateau, sans vouloir aborder après l'avoir vue. Cet hommage bizarre n'est pas sûrement le plus flatteur qu'on puisse rendre à Pétersbourg.

La Néva gèle ordinairement au commencement de novembre, et reste couverte de glaces jusques vers la fin d'avril ; de façon qu'elle est près de six mois fermée.

### *Les Yswoschtschiki.*

Les *Yswoschtschiki* sont à Pétersbourg ce que les fiacres sont à Paris ; avec cette différence que les premiers, au lieu d'un carrosse, ont ordinairement un petit traîneau attelé d'un seul cheval. Pendant tout l'hiver on en trouve des grouppes de vingt et de trente au coin des rues et sur les places. Le passant s'assied ordinairement sans aucun préambule sur le petit traîneau ; le conducteur saute sur sa banquette, siffle, crie : gare ! et part comme un trait. L'on est, de cette manière, rendu en un moment aux extrémités de la ville, dont le diamètre est en plusieurs endroits aussi grand que celui de Paris, et

davantage. Arrivé à la porte où il veut entrer, le passant paye un prix modéré sur l'espace qu'il a parcouru, qui est d'environ 50 centimes pour un quart de lieue ou un *verste*. Cette voiture est de la plus grande utilité dans une ville aussi étendue, et où chaque affaire exige un petit voyage. On peut au besoin s'y placer deux avec le conducteur. Il est en avant sur un petit siége, couvert d'une peau de mouton ou d'une robe de bure liée d'une large ceinture de laine, chaussé de bottines larges ou d'écorce de tilleul. Il a des gants très-amples de cuir tanné, et un bonnet jaune fourré. Sa barbe longue et couverte de givre, lui donne l'air de l'hiver personnifié. Aussi le voit-on, par un froid de vingt degrés, attendre patiemment au coin d'une borne, ou dormir sur la neige, tandis que son cheval, aussi endurant et aussi robuste que lui, blanchi de vapeurs changées en frimats, profite de ce moment de repos pour manger sa botte de foin ou son avoine. Dans le froid le plus rigoureux, la poitrine du Russe est découverte; car sa tunique et son sayon coupés à la grecque, sont sans collet et sans cravatte : pourvu qu'il ait les extrémités chaudement enveloppées, il brave le froid.

Le concours prodigieux de voitures et de traîneaux, qui, pendant l'hiver, remplissent les larges rues de Pétersbourg, lui donnent l'air le plus populeux et le plus animé; et quiconque n'a pas vu cette ville dans cette saison, n'en peut avoir une idée exacte. Il est plus rare de voir en Russie un cheval aller au pas, que de voir en Espagne une mule

galoper. Les carrosses à six chevaux passent au grand galop; les chevaux de traîneaux ont un trot particulier d'une vîtesse inconcevable: les voitures se croisent, les patins frisent les roues rapides; on croit que tout va se heurter, se renverser, s'écraser, et il n'arrive presque jamais un accident. On passe avec un légèreté et un bonheur surprenant: la rare dextérité des *Yswoschtschiki* est comparable à celle des conducteurs fameux de ces chars qui se disputoient le prix dans les jeux de la Grèce.

Les Russes ont aussi leurs courses et leurs jeux. La course aux traîneaux se fait sur la Néva, sur la glace polie, dans une lice construite à cet effet. Le cheval qui galoperoit, seroit rejeté et perdroit la gageure: il faut qu'il aille le trot dont je viens de parler, qui est une allure inconnue dans les manèges, et qu'on apprend avec grand soin aux chevaux destinés au traîneau. Elle consiste à galoper des pieds de derrière, et à trotter du train de devant; ce qui donne au cheval un air très-relevé. La grace d'un atelage-*bige*, est qu'un cheval aille sans cesse ce pas, et que l'autre galope toujours.

Les jeux consistent en des montagnes de glace élevées à grands frais sur la Néva, et sur lesquelles on jette une grande quantité d'eau pour les rendre plus glissantes. Les amateurs se laissent alors descendre du haut de ces pyramides avec la rapidité de l'éclair, soit sur des patins, soit sur de petits traîneaux portatifs. On descend avec une telle vitesse, qu'on est emporté à une distance considérable

au pied de la montagne, avant de pouvoir s'arrêter. Dans les jours de fêtes, vingt à trente mille spectateurs environnent quelquefois ces montagnes; et la police doit veiller à ce que ces constructions n'aient pas lieu sur la rivière dans les hivers doux, où la glace n'acquiert pas assez d'épaisseur ou d'intensité. Le peuple russe se livre durant la même saison, et surtout dans le carnaval, à une foule d'autres amusemens et d'autres exercices plus ou moins extraordinaires; mais je n'ai voulu parler dans cet article que des *Yswoschtschiki*.

Ils disparoissent en été, pour la plupart. Ils métamorphosent leur petit traîneau en une chaloupe pour traverser la Néva, ou en une espèce de char-à-banc fort joli et fort léger, où il n'est pas agréable d'affronter les cahots du pavé et les éclaboussures de la crotte. Au reste, ces commodités publiques seroient plus utiles, si le luxe et la vanité ne les interdisoient à bien du monde. Plusieurs personnes ont honte d'arriver dans cet équipage, dont on s'honoreroit ailleurs, et, n'ayant point de carrosses à elles, aiment mieux aller à pied que de se servir d'une voiture de louage.

On voit de ces *Yswoschtschiki* dont le traîneau est artistement sculpté et enjolivé, dont le cheval est un animal de grand prix, et le harnois fort riche. Quelques-uns, dans les beaux jours de l'hiver, ont un *caffetan* de soie, un bonnet de fourrure précieuse, et une ceinture de perse qui coûte jusqu'à vingt-cinq roubles : dans ce magnifique équipage, ils vous conduisent pour vingt kopeks à l'un des bouts de la ville.

## *Le Bouleau.*

Qui diroit que le bouleau, l'arbre en apparence le plus stérile, et l'un des plus méprisés dans les pays heureux où les arbres fruitiers peuplent les forêts, soit dans le nord de la Russie l'arbre le plus utile et le plus précieux? Sans le bouleau, la Finlande, l'Ingrie et l'Esthonie seroient peut-être désertes; car il est aux habitans de ces provinces de la même ressource que le cocotier aux Indiens. Le Finois surtout subsiste presque par cet arbre bienfaisant. De son bois il fabrique son chariot et ses instrumens agraires. Son écorce supérieure, impénétrable à l'humidité, sert à couvrir les cabanes. De la seconde écorce le Finois fait des cordes, des nattes, et des couvertures qui lui servent de manteau pendant la pluie: il en tresse des paniers, des brodequins et des sabots très-légers et très-commodes; il en fabrique toutes sortes de vases de cuisine et d'ustensiles de ménage. Les bourgeons du bouleau le nourrissent dans la dissette, et il en mêle souvent dans son pain de seigle; il fait aussi de la farine avec l'écorce tendre et l'aubier: les bourgeons de bouleau sont d'ailleurs la nourriture ordinaire des coqs de bruyère, des gélinottes, et de tous les oiseaux qui passent l'hiver dans le Nord. De la sève de cet arbre, le Finois fait un vinaigre assez agréable: ses feuilles lui servent à teindre plusieurs étoffes en jaune; sa résine est pour lui une friandise, et il la recommande en plusieurs occasions, comme un remède; ses rameaux enfin lui fournissent des corbeilles

et des balais ; et une femme ne va point au bain, qu'elle n'ait à la main une branche de bouleau pour se flageller, et pour couvrir sa nudité lorsqu'elle en sort.

Le sensible et ravissant auteur des Études de la nature, qui a si bien observé le contraste admirable que forment le bouleau et le sapin dans les vastes forêts de Finlande, devoit quelques coups de pinceau de plus à cet arbre nourricier, qui remplace dans le Nord le chêne bienfaisant, déifié par nos ancêtres.

*Le buste de Catherine II.*

L'on vint dire un jour à Catherine que son buste, en marbre de Paros, soigneusement conservé sous une cloche de cristal dans l'un des appartemens de l'Hermitage, venoit d'être trouvé fardé. On chercha beaucoup à l'irriter contre cette insolence, et à en faire rechercher les auteurs, pour les punir sévèrement de cette insulte à la majesté impériale. Catherine II, sans paroître ni indignée, ni surprise, se contenta de dire : *C'est apparemment quelque page, qui a voulu me railler de l'habitude que j'ai de mettre du rouge. Il n'y a qu'à faire laver mon buste.*

*Catherine et les petits enfans.*

Catherine II aimoit beaucoup les petits enfans : ce goût dans sa vieillesse avoit succédé à celui des petits chiens. Elle prenoit en affection les fils de quelques-uns de ses valets de chambre, ou quelque enfant abandonné, qu'elle élevoit, qui étoit toujours à ses côtés,

et qui l'amusoit par ses gentillesses. En dernier lieu, le petit Ribeaupierre et le petit Esterhazy étoient ses mignons : le père et la mère avoient si bien stylé ce dernier, qu'ils faisoient et obtenoient quelquefois par son moyen les demandes les plus indiscrètes. Les gentillesses du petit Esterhazy, ses querelles et ses combats avec un jeune calmouk et un négrillon qu'on élevoit en même-tems dans les appartemens de sa majesté, ont beaucoup amusé les laquais, les pages et les courtisans.

L'impératrice avoit aussi recueilli et adopté un petit garçon, que la police avoit trouvé abandonné dans les rues : elle l'envoyoit journellement prendre des leçons à l'école allemande. Un jour l'enfant parut à son retour moins gai qu'à l'ordinaire : Catherine le prit sur ses genoux, et lui demanda la cause de son chagrin. Ah ! maman, dit-il, j'ai bien pleuré : notre maître, à l'école, est mort ; sa femme et ses petits enfans pleurent beaucoup ; tout le monde s'est habillé de noir, et on dit que cette femme et ses enfans sont bien malheureux, parce qu'ils sont bien pauvres, et qu'ils n'ont plus personne pour leur donner à dîner. L'impératrice envoya sur-le-champ un aide de camp près le directeur de l'école, pour s'informer de ce que c'étoit ; et, apprenant qu'un instituteur venoit de mourir, laissant sa femme et ses enfans dans la plus grande misère, elle envoya de suite par le petit trois cents roubles à la veuve, et l'ordre au directeur de faire élever les trois enfans orphelins aux frais de la couronne. Voilà le cœur de

Catherine ; c'est ainsi que l'innocence lui apportoit quelquefois les plaintes de l'humanité souffrante, et qu'elle s'empressoit de la secourir. Ses bienfaits domestiques sont si multipliés, qu'il est impossible de les citer.... Ah ! si la grande Catherine n'avoit aimé que les petits garçons !....

Elle aimoit aussi les petites filles ; mais elle faisoit élever hors du palais celles qu'elle recueilloit. L'une d'elles lui présenta un jour, à la sainte Catherine, un bouquet avec ces vers :

O toi dont les bienfaits me rendent fortunée,
Pour célébrer aussi cette grande journée,
Quel hommage nouveau pourroit t'offrir mes vers ?
Je n'ai que mon amour. Ainsi la jeune rose
Ne sait payer les soins de la main qui l'arrose,
Que par un doux parfum exhalé dans les airs.

Princesse, je le sais, au milieu de ta gloire,
Dans ces jours solennels qu'embellit la victoire,
Tu reçois les tributs des peuples et des rois.
Mais quand, pour célébrer le souverain du monde,
Le soleil resplendit, ou le tonnerre gronde,
La timide fauvette élève aussi sa voix.

« Béni soit le Très-Haut, dit-elle en son ramage,
» Si la foudre lui rend un formidable hommage,
» Je ferai de mes chants retentir les buissons. »
C'est ainsi qu'à tes pieds une jeune orpheline,
Quand l'univers t'exalte, ô grande Catherine !
Te présente son cœur, ses vœux et ses chansons.

*Les connoissances chimiques de Catherine sauvent la vie à des matelots innocens.*

On sait que si l'on peut produire un froid artificiel par le mélange de la neige et du sel de nitre, on peut également obtenir une chaleur, et même un feu artificiel par le mélange de l'esprit de nitre et de l'huile de térébenthine: ces deux matières s'enflamment dès qu'on les mêle, ainsi que plusieurs autres, par des procédés chimiques assez connus. Il y a quelques années que le feu prit à une frégate au port de Cronstadt, et manqua de la consumer. On fit plusieurs recherches pour découvrir la cause de ce malheureux accident, qu'on attribuoit à quelque mal-intentionné. On arrêta même plusieurs matelots soupçonnés, et l'on s'efforçoit en vain de leur faire avouer ce crime. L'impératrice, instruite de cette affaire, dit au rapporteur: Mais, monsieur, il me semble avoir appris, dans ma jeunesse, que le mélange de quelques matières froides produit spontanément du feu; peut-être que cet incendie a été occasionné par un malheureux hasard, et je ne voudrois pas que l'on punît des innocens. Elle nomma une commission pour examiner la frégate, et rechercher les causes du feu. Le professeur de physique expérimentale et de chimie des jeunes grands-ducs, *Kraft*, fut de cette commission, et l'on découvrit que le feu étoit provenu d'une bouteille d'huile, qui s'étoit renversée sur un amas de suie, au coin de la cheminée. C'est au moins ce que l'on conjec-

tura, et ce qu'on rapporta à l'impératrice, qui ordonna l'élargissement des accusés. Elle aimoit à se rappeler souvent cette aventure, et la conta un jour aux jeunes grands-ducs qui lui parloient de leurs leçons de physique, pour leur faire comprendre combien cette science pouvoit leur être utile.

*Trait caractéristique.*

L'impératrice Catherine, des balcons de l'Hermitage, regardoit un jour la Néva prête à débâcler, et vit une femme tomber dans l'eau. Elle envoie sur-le-champ à son secours: on parvient à la retirer, et Catherine veut voir celle qu'elle vient de sauver. On l'amène toute trempée et toute tremblante. C'étoit une jeune fille assez intéressante. L'impératrice la fait habiller de ses propres hardes dans sa garderobe, et la renvoie en lui donnant quelques *impériales*, et lui enjoignant de venir la voir quand elle se voudroit marier. On interrogea cette fille en sortant du palais.... *Ah!* s'écria-t-elle, *j'ai été plus épouvantée en entrant chez la souveraine, qu'en tombant dans la rivière.* Cette phrase est peut-être une définition aussi naïve que terrible du despotisme. Elle est caractéristique, en ce qu'elle peint le sentiment qu'inspirent en général au peuple russe ses souverains et ses maîtres; impression si profonde, que les bienfaits mêmes ne peuvent l'effacer dans le moment le plus intéressant ou le plus décisif.

*Mesures de police envers les libraires.*

Les souverains eurent leurs jours de terrorisme, comme la république française; et l'on a souvent cité dans ces Mémoires les mesures plus ou moins extraordinaires, plus ou moins barbares ou extravagantes, qu'ils prirent en Russie, durant cette mémorable époque, pour se préserver de la révolution. On ordonna à tous les libraires de Pétersbourg de transporter dans une chambre désignée de la maison de police, un exemplaire de tous les livres *et de tous les tableaux* qu'ils avoient dans leurs magasins, pour que l'on pût en faire l'inspection générale, et juger si aucun ne renfermoit des idées dangereuses. Il y a dans cette ville une vingtaine de libraires, qui n'ont ordinairement qu'un exemplaire des ouvrages volumineux. Plusieurs, et Gay surtout, avoient des originaux des plus grands peintres, qu'ils avoient fait venir à grands frais de Paris: les exposer dans une chambre à la merci des laquais et des passans, c'étoit les perdre; et cette chambre ne pouvoit d'ailleurs contenir tous ces livres et tous ces tableaux. Les libraires présentèrent une requête à Catherine II, où ils lui représentèrent tous les inconvéniens d'un pareil déplacement. Elle le sentit, et ordonna alors au lieutenant de police de se transporter lui-même dans les librairies et dans les magasins, pour faire son inspection.

Ce fut dans le même tems qu'un chambellan du grand-duc voulut faire arrêter au théâtre français un particulier, qui applaudissoit à cet

ancien adage qui se trouve, je crois, répété dans *Fanfan et Colas* : *Sans égalité point d'amitié.* Il n'y a qu'un jacobin, dit-il, qui puisse applaudir à cette phrase impertinente, et il faut l'arrêter. Pendant qu'il cherchoit un officier de police, le particulier s'écoula avec la foule.

# PIÈCES JUSTIFICATIVES.

## I.*

## *Exemption des Ecclésiastiques de punitions corporelles.*

### Requête du Synode.

Les prêtres et diacres convaincus d'un crime capital, sont déclarés déchus de leur qualité de prêtres, et punis du knout, à l'instar des criminels de la dernière classe: mais la discipline ecclésiastique les décharge d'une double punition. Par contre, selon les priviléges accordés à la noblesse et aux villes, non-seulement les nobles coupables de crimes, mais aussi les négocians ne sont soumis à aucune punition corporelle. C'est par ces motifs que le synode ose supplier très-humblement Votre Majesté Impériale de vouloir bien, selon sa miséricorde, ordonner que des ecclésiastiques condamnés pour crime ne soient plus punis corporellement; mais, après avoir été dépouillés de leur qualité de prêtres, envoyés aux travaux perpétuels ou temporaires, selon l'importance de leur crime; attendu qu'une punition exécutée sur leurs personnes, sous les yeux de leurs ouailles, accoutumées à recevoir de leurs mains le symbole de Notre Sauveur, pourroit engager le peuple à mépriser l'état ecclésiastique.

*Signé par le Synode, le 8 décembre 1796.*

*Sur l'original S. M. I. a écrit:*
QU'IL EN SOIT AINSI.

*A St. Pétersbourg, le 9 déc. 1796.*

### *Oukas de S. M. I.*

Par ordre de S. M. I. le Sénat dirigeant, après avoir entendu la notification du très-saint dirigeant synode, par laquelle, conformément à sa requête, confirmée par S. M. le 9 déc. pour l'exemption de punitions corporelles des ecclésiastiques condamnés pour crimes, de manière qu'à l'avenir ils soient envoyés aux travaux perpétuels ou temporaires, selon l'importance du crime,

* *Ordonnances de Paul*, vol. I. p. 22. Voyez aussi plus bas, au N°. IX, l'abolition de ce privilége.

il demande que, pour son exécution par les magistrats civils, le Sénat donne les ordres nécessaires, accompagnés de quelques exemplaires de la requête confirmée, afin que ceux qui dans ce moment pourroient être condamnés pour crimes à une punition corporelle, puissent participer à la grace accordée par S. M. I. — a ordonné que, pour l'immanquable exécution de cette requête, confirmée par S. M. I., il soit envoyé à toutes les régences de gouvernement, aux tribunaux de Pétersbourg et de Moscou, un nombre suffisant d'exemplaires avec les oukas, dont en conséquence on joint ici... exemplaires. Le.... décembre 1796.

*Du quatrième département.*

## II. *

### *Titres de Sa Majesté.*

Nous, par la grace secourable de Dieu, PAUL PREMIER, *empereur et autocrate de toutes les Russies*, *de* Moscou, Kiew, Wladimir, Newgorod; tsar de Kasan; tsar d'Astracan; tsar de Sibirie (1); tsar de la Chersonèse taurique; seigneur de Pskow, et grand prince (2) de Smolensk, de Lithuanie, de Volhynie et Podolie; prince d'Esthonie, de Livonie, Courlande et Sémigalle, Samogitie, Carélie, Twer, Jugorie, Perm, Wiâtka, Bulgarie et autres pays; seigneur et grand-prince de Nischni-Nowgorod, Tschernigow, Kasan, Polotk, Rostow, Iaroslawl, Beloosero, Oudorie, Obdorie, Kandie, Witepsk, Mstislawl, et de toutes les régions septentrionales; dominateur et seigneur du territoire d'Iwer; seigneur suzerain et héréditaire des tars de Kartalinie et de Grusinie (3), des princes de Tchircassie et de la Montagne (4); héritier de Norwège; duc

(1) On dit en russe, et on devroit dire en français *Sibirie*, et non *Sibérie*.

(2) *Weliki kniais* veut dire *grand-prince*, et non *grand-duc*, comme nous le disons : on a conservé le véritable titre dans la traduction de toutes ces pièces.

(3) C'est-à-dire des tsars de Géorgie.

(4) Suivent les titres de Paul, provenant de sa famille, et étrangers à la Russie.

* *Ordonnances de Paul I*, vol. I, p. 31.

de Slesvic-Holstein, Stormarie, Ditmarsen et Oldenbourg; (5) et seigneur de Jéver, etc. etc. etc. (6).

*Sur l'original S. M. I. a écrit:*
QU'IL EN SOIT AINSI.

*A St. Pétersbourg, le 12 déc. 1796.*

## III. *

## *Oukas ordonnant que les droits de douanes doivent être perçus en monnoies étrangères.*

Dans un oukas formel de S. M. I. signé par elle-même, et adressé au Sénat le 16 janvier, il est dit: « Nous ordonnons que, jusqu'à la publication d'un nouveau tarif conforme à l'avantage de notre caisse et au produit du commerce, les droits de douanes des marchandises d'introduction soient perçus, d'après le tarif du 27 sept. 1782, en monnoies étrangères d'or et d'argent, en prenant l'écu de Joachim de poids pour 1 rouble 40 kopeks, et que cette perception ait lieu pour les marchandises introduites par mer, depuis le 1 avril, et, pour celles introduites par terre, depuis le 1 mars de la présente année. Pour ce qui regarde les ports de Riga et de Courlande, les droits y seront perçus comme jusqu'à ce jour, en attendant la publication d'un nouveau tarif. En conséquence, notre Sénat doit prescrire au collège du commerce de prendre à tems, pour l'exécution de notre volonté, les mesures nécessaires » Le

(5) Le reste des titres provient de sa mère. Catherine II étoit la sœur unique du dernier prince d'Anhalt-Zerbst, à la mort duquel les autres princes de la maison Ascanienne se partagèrent sa principauté, d'après l'ordre de succession féodal. Mais ce prince possédoit en Westphalie, et en toute souveraineté, un alleu, la seigneurie de Jéver, d'un rapport de 240,000 francs, qui passa à sa sœur, et par celle-ci à Paul I. Comme en 1773 on a engagé ce prince, alors fort jeune, de renoncer à la succession de son père, duc de Holstein, en faveur d'un de ses cousins, il ne posséderoit plus rien aujourd'hui en empire, s'il n'avoit hérité de cette seigneurie de Jéver. Si un jour les empereurs de Russie trouvoient à leur convenance d'exercer un *vote* à la diète de l'empire, il est à présumer que, pour l'obtenir, ils feroient valoir cette possession dont ils offriroient la suzeraineté à l'empire, qui, dans l'état actuel des choses, n'y exerce aucune autorité.

(6) La qualité de grand-maître de l'ordre de Malthe, ajoutée à ces titres, est postérieure.

* *Ordonnances de Paul* I, vol. I, p. 111.

Sénat dirigeant a ordonné que, pour la parfaite connoissance et exécution de cet ordre de S. M. I., il soit publié par des oukas. Ce qui par les présentes est publié.

*St. Pétersbourg, de l'imprimerie du Sénat, le 22 janvier 1797.* *Signé par le Sénat dirigeant.*

## IV.*

## *Rédaction d'un livre d'armoiries de la noblesse russe.*

### Oukas de S. M. I.

Le Sénat ayant entendu l'oukas formel, signé par S. M. I., et adressé au Sénat le 20 janvier, qui dit : « Nous ordonnons que dans l'*Héroldie* (1) il soit établi, sous l'inspection de notre procureur-général, un registre général de toutes les familles nobles ; lui permettons d'adjoindre, pour cet objet, aux employés dans l'Héroldie, les autres employés du Sénat, qu'il jugera nécessaires ; et établissons pour ce livre d'armoiries les règles suivantes. Dans la première classe, on comptera toutes les familles, d'après l'ancienneté de leurs maisons : d'abord les princes et comtes ; après eux les barons et nobles, depuis l'époque où cette dignité accordée à vie a été réunie à des biens héréditaires, de manière cependant que les princes et comtes du saint-empire romain, qui n'ont pas obtenu cette même dignité de l'empire de Russie, ne seront pas inscrits parmi les princes et comtes, mais laissé dans la classe de la noblesse à laquelle ils appartiennent d'après leur naissance, et que pareillement les princes tatars ne soient pas compris parmi les familles princières de Russie. Dans la seconde classe, on inscrira les gentilshommes qui ont été élevés à la noblesse par la grace impériale, et dans la troisième ceux qui ont acquis les prérogatives de la noblesse par le rang qu'ils ont obtenu dans le service, et qui auparavant déja avoient été gratifiés de diplomes. De tous les autres on dressera dans l'Héroldie une liste exacte, avec indication de ceux qui ont droit à des lettres de noblesse, laquelle sera soumise à notre examen. »

A ordonné que, pour l'exécution de cet ordre formel de S. M. I. il soit enjoint par des oukas aux régences de

(1) Le département des affaires de la noblesse.

* *Ordonnances de Paul I*, vol. I. p. 134.

gouvernement et à tous les tribunaux d'adresser sans délai à l'Héroldie, sur sa réquisition, les renseignemens dont elle pourra avoir besoin pour la rédaction du livre d'armoiries des familles nobles. Le...janvier 1797.

## V.*

## *Ordonnance pour détruire quelques feuilles dans le recueil d'oukas de 1762.*

### Oukas de S. M. I.

D'après l'oukas formel de S. M. I. signé par elle, et transmis au Sénat le 26 janvier, dans lequel est écrit: « Nous ordonnons que dans les recueils imprimés des oukas de 1762, les feuilles, depuis la page treizième jusqu'à la vingt-unième de l'édition in-4o., et depuis la page dix-septième jusqu'à la trentième de celle in-8o., soient arrachées, par-tout où ces livres se trouveront, et remises incontinent à notre procureur-général: en conséquence, notre Sénat prendra les mesures nécessaires pour que notre volonté soit partout et promptement remplie ».—Le Sénat dirigeant a ordonné qu'il soit enjoint à toutes les régences de gouvernement et statthaltériats, que, pour l'exécution de cet oukas de S. M. I. elles aient à faire arracher les feuilles désignées dans l'oukas, de tous les exemplaires du recueil des oukas de 1762, partout et chez quelles personnes que ces livres se trouveront; à donner pour cela aux tribunaux qui dépendent d'elles, les ordres les plus sévères; et, le cas échéant, leur faire les dénonciations nécessaires, enfin à adresser incontinent toutes ces feuilles à M. le procureur-général, directeur en chef de la banque des assignats, et chevalier, prince Kourakin. Pour cet effet, on adressera des oukas à ces régences, ainsi qu'aux tribunaux de Pétersbourg et de Moscou. Le..janvier 1797.

## VI.**

## *Punition du lieutenant en second Fedoseïew.*

### Oukas de S. M. I., publié par le Sénat.

Le lieutenant en second Iwan Fedoseïew, envoyé en garnison à Orenbourg par le collège de la guerre, ou

* *Ordonnances de Paul I*, vol. I, p. 142.

** *Ordonnances de Paul I*, vol. I, p. 145. Voyez aussi plus bas le N°. IX.

sur sa route de Pétersbourg par les gouvernemens de Nowgorod et Twer, répandre en divers lieux, au nom de S. M. I., que les paysans des nobles n'appartiendroient dorénavant qu'au monarque, et payeroient la même capitation que ceux de la couronne. Par ce crime commis en répandant cette fausse nouvelle, les lois le déclaroient coupable de mort; c'est pourquoi le Sénat avoit présenté à S. M. I. un très-humble avis, portant la sentence, que le lieutenant en second Fedoseïew, attendu le crime qu'il avoit commis, fût déclaré déchu de son rang et de la noblesse, des privilèges de laquelle il ne jouiroit plus dès-lors; qu'en conséquence il fût puni du knout, et envoyé aux travaux des mines de Nertschinsk. Cet avis fut signé ainsi par S. M. I. *qu'il en soit ainsi.* En vertu de quoi, cette sentence fut publiquement exécutée sur le criminel à Pétersbourg. C'est ce qu'on publie par cette proclamation.

*St. Pétersbourg, de l'imprimerie du Sénat, le 31 janvier 1791.* *Signé par le Sénat.*

## VII.*

## *Etablissement d'une censure pour les livres.*

### Oukas de S. M. I.

Par l'oukas formel adressé au Sénat le 16 sept. de l'an dernier 1796, il est dit: »Pour arrêter les diverses suites désastreuses de la libre impression des livres, nous avons jugé nécessaires les dispositions suivantes: 1°. d'établir une censure, composée d'une personne ecclésiastique et de deux personnes civiles, et soumise à la direction de notre Sénat, dans nos deux résidences de St. Pétersbourg et Moscou, et à celle des autorités des gouverneurs dans la ville maritime et de gouvernement de Riga, dans la ville maritime d'Odessa du gouvernement de Wosnesensk, et à la douane de Radzivilow du gouvernement de Podolie, dans lesquels endroits seuls, d'après le nouveau tarif, les livres peuvent être introduits de l'étranger. 2°. De supprimer, à cause des abus qui en resultent, toutes les imprimeries établies par des particuliers, à l'exception de celles qui ont été créées en vertu de notre permission spéciale, ou en conséquence d'arrangemens et traités convenus avec les premières autorités de

* *Ordonnances de Paul I, vol. I, p. 171.*

notre empire ; et cela d'autant mieux, qu'il y a en outre auprès de quelques établissemens pour l'instruction assez d'imprimeries pour imprimer des livres utiles et nécessaires. 3°. Aucun ouvrage original, ni traduit, ne peut être imprimé dans aucune imprimerie de notre empire, ni publié, à moins qu'une des censures à établir dans nos résidences ne l'ait lu, et ne lui ait donné son approbation motivée sur ce que dans un tel ouvrage il n'y a rien de contraire aux bonnes mœurs. 4°. A l'égard des livres qu'on voudroit introduire de l'étranger, les censures qui, conformément à l'article premier, seront établies dans les deux résidences, à Riga, à Odessa et à la douane de Radzivilow, auront à observer les mêmes règles ; de sorte qu'aucun livre ne puisse être introduit sans un examen préalable, et que ceux qu'on trouvera contraires aux commandemens de Dieu, ou au pouvoir des magistrats, ou qu'on estimera propres à corrompre les bonnes mœurs, soient livrés aux flammes. 5°. Il est accordé des imprimeries aux régences des gouvernemens, parce qu'elles peuvent servir à soulager les travaux des bureaux ; mais à condition que, pour l'impression de livres, on se conforme à l'article 3 de cet oukas. 6°. L'inspection des imprimeries établies auprès de notre synode et des écoles ecclésiastiques, ainsi que la censure des livres, appartiennent audit synode et aux *éparchialarchirées*, sous l'autorité desquelles les écoles se trouvent. 7°. Notre Sénat ordonnera par un oukas au directeur-général des postes d'observer les mêmes règles à l'égard des journaux et ouvrages périodiques, que les offices des postes font venir. Enfin, 8°. il sera prescrit aux gouverneurs généraux et autres dicastères à qui il appartiendra de veiller soigneusement à ce que toutes ces mesures, soient scrupuleusement observées, que chaque abus soit prévenu ou arrêté, et que ceux qui seroient trouvés en faute soient livrés aux tribunaux. « Le Sénat dirigeant a ordonné : 1°. Il sera établi une censure dans tous les endroits nommés dans l'oukas formel, savoir, à St. Pétersbourg, Moscou, Riga, Odessa, et auprès de la douane de Radzivilow. Chacune sera composée de trois membres, d'un ecclésiastique, d'une personne de l'état civil, et d'un savant : les ecclésiastiques seront nommés par le synode, les civils par le Sénat, et le savant par l'académie

des sciences et l'université de Moscou, qui les présenteront au Sénat, avec un avis sur le traitement qu'on pourra leur accorder. La Héroldie présentera les candidats de l'état civil. 2o. Quand les censeurs seront nommés, chaque censure rédigera un état du nombre d'employés dont elle aura besoin, ainsi que des frais de bureaux; elle les soumettra au Sénat. 3o. Des imprimeries, les suivantes seules seront conservées: a. celles qui sont établies près les dicastères et écoles, ainsi que les imprimeries ecclésiastiques mentionnées dans l'art. 6 de l'oukas; b. celles qui ont été établies par des particuliers, de l'agrément exprès de S. M. I. Toutes les autres seront supprimées. 4o. Vu que le premier article de l'oukas ordonne d'établir des censures dans les résidences sous la direction du Sénat; et vu que, d'après un oukas du 15 déc. 1763, les affaires relatives à cette censure sont sous la direction du 3e. département du Sénat, les affaires relatives à cette censure sont aussi adjugées au même département. 5o. En exécution de l'article 7 de l'oukas formel, on donnera les ordres nécessaires au directeur-général des postes, et chevalier, comte Alexandre Alexandréïewitsch Besborodko, ainsi qu'en exécution de l'article 8, aux chefs des gouvernemens, afin que de leur côté tout ce que prescrit cet article soit exactement rempli: on fera aussi notification aux départemens du Sénat à Moscou et au très-saint synode. Le... févr. 1797 (1).

## VIII. *

### *Légitimation de deux enfans naturels.*

OUKAS DE S. M. I.

En conséquence d'un oukas formel de S. M. I. adressé au Sénat le 31 mars, qui dit: « A la prière de notre

(1) Par un oukas postérieur du même mois, il fut ordonné que les censures qui devoient être érigées à Odessa et à Radzovilow, n'auroient pas lieu. Chaque censeur à St. Pétersbourg et à Riga eut un traitement de 1800 roubles, ceux de Moscou de 1000. Ces censures subsistèrent jusqu'au mois d'avril ou de mai 1800, que l'introduction de tous livres, estampes et musique, fut absolument interdite. On prétend que cet ordre sévère fut la suite de l'humeur qu'avoit donnée à Paul I la lecture de certain livre, dont un exemplaire lui avoit été adressé par son ministre à B..... Mr. de K.....

* *Ordonnances de Paul I*, vol. I, p. 241.

major-général Souchotin, nous permettons à *ses élèves*, les enseignes Alexandre et Alexéi Souchotin, et *à ses élèves* Hélène et Marie Souchotin, de prendre le nom et les armes de sa famille, et de jouir de toutes les prérogatives attachées à la noblesse russe. « Le Sénat dirigeant a ordonné de notifier ce décret très-gracieux de S. M. I. aux régences de gouvernement et à tous les dicastères. Le .. avril 1797.

*Du premier département de l'Héroldie.*

## IX. *

## *Extension des peines corporelles aux criminels des classes privilégiées.*

### Oukas de S. M. I.

Le 2 janvier de la présente année 1797, le Sénat dirigeant soumit à S. M. I. un très-humble mémoire, relatif à l'enseigne destitué Roshnaw, qui, pour avoir proféré des propos insultans et séditieux contre les images des saints, et contre les princes et monarques, avoit mérité, d'après les lois, la peine de mort. Mais comme cette peine avoit été interdite par un oukas de 1754, il étoit dans le cas d'être puni par le knout, d'avoir le nez fendu, d'être marqué et envoyé aux travaux: comme, d'un autre côté, il avoit rang d'officier, et que les lettres patentes accordées à la noblesse en 1785 disent: *La noblesse ne sera pas soumise à des punitions corporelles*, c'étoit le cas de le déclarer déchu de son rang et de la qualité de noble y adhérente, de le mettre aux fers, et de l'envoyer aux travaux. Sur ce mémoire S. M. I. donna, le 3 janvier, l'oukas formel suivant, qui ordonne: «Aussitôt que quelqu'un a été déclaré déchu de sa noblesse, les priviléges y annexés ne lui compètent plus. On s'y conformera à l'avenir.» En conséquence de cet oukas, le Sénat, après avoir révisé les procès de plusieurs criminels, tels que du lieutenant en second Fédoséïew (1), convaincu d'avoir excité à la révolte des paysans de seigneurs; du secrétaire Wassiliaikow, coupable de crime de lèse-majesté; du lieutenant Perskoi, coupable

(1 Voyez plus haut au No. VI.

* *Ordonnances de Paul I* « t. I, p. 241.

de meurtre et de la.... (2) Troubnikow, qui avoit participé à un semblable crime commis par son mari : soumet à S. M. I. les mémoires dans lesquels il avoit fondé ses sentences sur l'oukas pré-cité, savoir, de déclarer déchus de leur noblesse, en conséquence de punir du knout et d'envoyer aux travaux ces criminels, qui, par leurs forfaits, avoient violé la dignité de la noblesse. Ces mémoires furent signés par S. M I., comme suit : *Qu'il en soit ainsi.* En conséquence, et conformément à la réquisition de monsieur le procureur-général et chevalier, prince Alexéi Borissowitsch Kourakin, le Sénat dirigeant, pour prévenir la diversité de l'interprétation, et pour assurer une explication simple et uniforme de la loi sur les condamnations des nobles, des bourgeois membres du corps des marchands, des prêtres et diacres, qui se rendroient coupables de crimes capitaux, a ordonné : L'oukas pré-cité de S. M. I., du 3 janvier, et les confirmations subséquentes, seront communiqués aux très-saint synode et au cinquième département du Sénat, par des notifications, et au troisième, par une copie. On adressera des oukas aux colléges de la guerre et de l'amirauté, aux régences des gourvernemens et aux cours de justice, qui, d'après les lois de l'empire, sont chargées de la jurisdiction criminelle et inquisitoriale ; de manière que ces cours en préviennent tous les tribunaux où des affaires criminelles sont traitées en première instance, pour être ensuite soumises à leur révision, afin que, dans tous ces tribunaux, le dernier oukas de S. M. I. soit exécuté. Le.. avril 1797.

*Du quatrième département.*

## X. *

## *Acte pour la succession au trône.*

### Oukas de S. M. I.

Le sénat dirigeant, après avoir entendu lecture d'une copie vidimée par S. M. I. elle-même, de l'acte dressé

(2) Il y a ici dans l'original un mot qui ne peut être traduit en français : il désigne que cette Mad. Troubnikow étoit la femme d'un enseigne, Les Russes comme les Allemands, donnent aux femmes le titre que porte le mari, *la générale, la colonelle, la conseillère, la capitaine, etc.*

(*) *Ordonnances de Paul I.* vol. I, p. 245.

le 4 janvier de l'année 1788 par S. M. I. et S. M. I.(1); et lu du haut de son trône par S. M. I. elle-même, le 5 avril, après avoir reçu la sainte onction et avoir été couronné comme tzar sur le trône héréditaire, a ordonné: Cet acte suprême sera notifié à toute la nation: en conséquence, il en sera imprimé un nombre suffisant d'exemplaires, pour, avec les oukas, être adressé à toutes les régences de gouvernemens et Statthaltériats, ainsi que, pour s'y conformer, à tous les tribunaux, et, avec des notifications, au très-saint dirigeant synode et aux départemens du sénat à St. Pétersbourg. En conséquence de quoi on joint ici... exemplaires de l'acte imprimé. Le.. avril 1797.

*Acte confirmé par S. M. I., le jour de son couronnement, et déposé sur l'autel de l'église principale dédiée à la Ste. Vierge mourante.*

*Nous*, PAUL, *héritier du trône, Zaréwitsch et grand-prince; et Nous, son épouse*, MARIE, *grande-princesse.*

*Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit:* D'un consentement réciproque et libre, après y avoir mûrement réfléchi et délibéré, arrêtons le présent notre acte commun, par lequel, conformément à notre amour pour la patrie et au droit naturel, nous nommons, après la mort de moi, le grand *Paul*, héritier du trône, notre fils aîné *Alexandre*, et après lui, toute sa descendance mâle. Après l'extinction de ses descendans mâles, la succession au trône passera à la branche de mon second fils, en observant ce qui a été établi pour celle de mon fils aîné; et ainsi de suite, s'il me naissoit encore des fils, dans l'ordre de la primogéniture. Après l'extinction des derniers descendans mâles de mes fils, la succession restera dans la branche et dans la descendance féminine du dernier monarque, comme étant la plus proche du trône, et cela pour prévenir les difficultés que causeroit la translation de la succession d'une branche à l'autre; et alors on observera le même ordre, de manière que les hoirs mâles seront toujours préférés aux femelles. Il faut cependant observer, une fois pour toujours, que

(1) C'est-à-dire, par l'empereur et l'impératrice.

jamais, l'héritière femelle, d'où dérive immédiatement la succession, ne perd son droit au trône. Après l'extinction de cette branche entière, la succession passera à la descendance féminine de la branche de mon fils aîné, et d'abord à la plus proche parente du dernier monarque de la branche de mon fils aîné; et si elle ne vivoit plus, à la personne de l'un ou de l'autre sexe qui seroit entrée dans ses droits; mais en observant toujours que les mâles seront, comme il a été dit plus haut, préférés aux femelles dans l'ordre de la primogéniture. Après l'extinction de ces branches, la succession, dans le même ordre, passera aux branches féminines de mes autres fils, et, après elles, à la branche de ma fille aînée, savoir, d'abord à sa descendance mâle, et, après l'extinction d'icelle, à sa descendance féminine, en observant le même ordre que pour les descendans femelles de mes fils. Après l'extinction de la descendance mâle et femelle de ma fille aînée, la succession passera à la descendance mâle, et, après celle-ci, à la descendance femelle de ma seconde fille, et ainsi de suite. Et, à cet égard, il faudra établir pour règle, que jamais une fille puînée, quand même elle auroit des fils, ne peut exclure son aînée, quand même celle-ci ne seroit pas mariée, puisqu'elle peut encore se marier et avoir des enfans. Par contre, un frère puîné succède toujours avant ses sœurs plus âgées que lui. En établissant ces règles de succession, il faut aussi en développer les motifs. Ce sont les suivans: pour que l'empire ne soit jamais sans héritier; pour que l'héritier soit toujours désigné par la loi même; pour qu'il ne puisse jamais s'élever le moindre doute sur la personne à qui appartient la succession; pour que de cette manière le droit des branches soit conservé dans la succession, sans violer le droit de la nature; pour qu'on évite les difficultés qui naîtroient du transport de la succession d'une branche à l'autre. Cette loi sur la succession doit être suppléée par ce qui suit. Lorsque la succession passe à une branche du côté des femmes qui est assise sur un trône étranger, c'est à la personne à qui la succession est due, de choisir une foi et un trône, et de renoncer, pour elle et ses descendans, à l'autre foi et à l'autre trône, dans le cas où ce trône est attaché à une foi quelconque; et cela par la raison que les monarques russes sont aussi chefs de l'église: si cette

renonciation à la foi n'a pas lieu, la succession passe à la personne la première dans l'ordre établi. Tous doivent s'engager, à leur avènement et lors de l'onction, à observer religieusement cette loi sur la succession. Lorsque la succession échoit à une personne du sexe déjà mariée, ou qui se marie ensuite, son époux n'est pas monarque; mais on lui rendra les mêmes honneurs qui sont dus à l'épouse du monarque; et, à l'exception du titre, il jouira des mêmes pérogatives. Des mariages contractés sans le consentement du monarque seront regardés comme illégitimes. Dans le cas de minorité de la personne succédante, l'ordre et la sûreté de l'empire exigent l'établissement d'une régence et tutèle jusqu'à sa majorité; mais pour abréger la durée de la régence, la majorité est fixée à seize ans. Lorsque le dernier monarque, à qui, pour plus grande sûreté, compète le choix du régent et tuteur, n'en a pas nommé, la régence de l'empire et la tutèle du monarque sont dévolues au père ou à la mère (à l'exclusion des beaux-pères et des belles-mères) et, à leur défaut, au parent de l'un ou de l'autre sexe le plus proche dans l'ordre de la succession. La majorité des autres personnes des deux sexes le plus proche dans l'ordre de la succession. La majorité des autres personnes des deux sexes de la famille régnante est fixée à vingt ans. Toute incapacité légale exclut de la régence et tutèle, telle, par exemple, que la démence, même momentanée, ou lorsqu'une veuve convole en secondes noces, durant la régence et tutèle. Un conseil de régence est adjoint au régent; et, comme le conseil ne peut avoir lieu sans le régent, ainsi le régent ne peut avoir lieu sans le conseil: ce dernier cependant est étranger à tout ce qui regarde la tutèle. Il sera composé de six personnes des deux premières classes, nommées par le régent, qui, dans le cas de changemens, en nomme d'autres à leur place. Devant ce conseil de régence seront traitées toutes les affaires sans exception dont la décision appartient au monarque, ainsi que toutes celles qui lui sont adressées ou à son conseil: le régent y a une voix prépondérante. Il dépend du régent d'appeler à ce conseil toute personne mâle et majeure de la famille régnante; sans cependant qu'elles puissent compter dans le nombre des six personnes dont le conseil doit être composé. La détermination de ce conseil et le

choix de ses membres, lorsqu'il n'existe pas de dernières volontés du monarque décédé, sont abandonnés au régent, qui doit être à même de juger les circonstances et les individus. C'est ce que nous devions à la tranquillité de l'empire, fondée, d'après la conviction de tout homme bien pensant, sur un mode de succession déterminé. Nous souhaitons que cet acte serve de monument aux yeux de l'univers, tant de notre amour pour la patrie, que de notre amour et union conjugale, et de notre attachement pour nos enfans et descendans. En foi de quoi nous l'avons signé de nos noms, et ajouté notre sceau avec nos armes.

*L'original est signé par LL. MM.*

*Signé*: PAUL. (*L. S.*) MARIE. (*L. S.*)

*A S. Pétersbourg, le 4 janvier 1788.*

*La copie authentique est aussi signée par S. M. I.*

*Vu bon. Signé*: PAUL.

*Imprimé à Moscou, le 5 avril 1797.*

## XI. *

## *Proclamation relative à la célébration du dimanche.*

NOUS, par la grace de Dieu, PAUL I, etc. Le commandement qui nous a été fait par Dieu même, dans le décalogue, nous enseigne à lui consacrer le septième jour. En conséquence, nous avons, dans ce jour illustré par le triomphe de la foi chrétienne, et auquel nous avons été jugé digne de recevoir la sainte onction et la couronne tzarienne sur le trône hérité de nos ancêtres, cru de notre devoir envers le créateur et dispensateur de tout bien, d'enjoindre, dans toute l'étendue de notre empire, la stricte et ponctuelle obéissance à cette loi, en ordonnant à tous et à un chacun de veiller à ce que personne, sous quelque prétexte que ce puisse être, n'entreprenne de forcer les paysans à travailler le dimanche; d'autant plus que, pour les travaux de la terre, les six autres jours de la semaine, également partagés, doivent suffire, avec une sage disposition des travaux, tant à ceux des paysans mêmes, qu'à ceux qu'ils doivent faire pour leurs seigneurs, de manière à terminer tout ce que peut exiger l'économie rurale. Donné à Moscou, le saint jour de Pâques, le 5 avril 1797.

*Signé*: PAUL.

*A Moscou, de l'imprimerie du Sénat, le . . . avril 1797.*

* *Ordonnances de Paul I*, vol. I, p. 250.

## XII. *

## *Loi fondamentale, portant la constitution de la Famille impériale.*

### INTRODUCTION.

Après l'établissement d'un ordre de succession stable et immuable, une des premières choses requises pour qu'un empire soit florissant et jouisse de tous les avantages qui le consolident, c'est que la famille régnante soit nombreuse.

La Russie, avec la vraie gloire et la grandeur auxquelles elle est parvenue dans ce siècle, déjà en pleine jouissance de ces inappréciables avantages, la succession au trône étant assurée dans notre famille, que le Tout-puissant veuille conserver à jamais.

Mais afin que ce bien puisse sans cesse contribuer à la félicité de l'empire, nous croyons de notre devoir, au commencement de notre heureux règne, d'ordonner et fixer, avant tout, ce qui regarde notre famille, et de poser pour cet effet des bases parfaitement conformes à la situation de notre empire et au droit de la nature.

Nous venons de remplir ce vœu que nous avions formé. En conséquence nous publions, avec l'aide de Dieu, ces règles, les confirmons en vertu de notre autorité impériale, et voulons qu'elles soient comptées parmi les lois fondamentales de notre empire.

### *Constitution de la Famille impériale.*

*La constitution de la Famille impériale* comprend, outre la fixation de l'ordre de succession, dont, par un manifeste particulier, chacun sera informé:

1. L'assignation de certains biens-fonds et revenus, pour servir d'apanages à la famille impériale.
2. L'établissement de réglemens pour l'intérieur de la famille impériale.
3. La désignation individuelle des titres, rangs, armes et livrées des personnes issues du sang impérial.
4. L'établissement de règles pour la succession aux apanages et acquêts.
5. La fixation de l'alimentation et des primes de chaque personne issue du sang impérial.

* *Ordonnances de Paul I*, vol. II, p. 1.

6. L'érection d'un département, chargé de la direction des biens et revenus qui constituent les apanages.

7. Celle des bureaux pour les apanages près les cours des domaines.

8. Un réglement pour leur administration.

## SECTION I.

### *Constitution de biens-fonds et revenus, pour servir d'apanages à la Famille impériale.*

§. 1. Dans le cas où la famille impériale viendroit à s'étendre, et auroit des princes du sang impérial, leur entretien pourroit, dans la suite des tems, devenir à charge à l'empire, si, pour l'éviter, on ne prenoit les mesures nécessaires. Voulant, pleins de confiance en la miséricorde divine et les bénédictions du Très-haut, prévenir cet inconvénient, et désirant, tant d'assurer l'état de notre famille, que de soulager l'empire en ses dépenses nous ordonnons qu'il y aura des *apanages*. En conséquence, nous y affectons une partie détachée et déterminée de villages dépendans des domaines de l'empire, et de plus le payement annuel d'un million de roubles sur les revenus de l'empire.

§. 2. Pour former ces apanages, nous désignons, comme partie détachée des domaines de l'empire, les biens-fonds qui, dans le cadastre général, sont portés sous la dénomination de *biens de la cour*.

§. 3. Depuis l'établissement de la présente constitution, tous les biens ci-dessus désignés seront nommés *apanages*.

§. 4. Ces biens étant réellement détachés de la masse générale des domaines de l'empire, ne seront plus soumis à aucune partie de la direction de l'empire, mais administrés, d'après nos instructions, par un département particulier, nommé le *département des apanages*.

§. 5. Comme ces biens destinés à former les apanages perdent la qualité de domaines généraux de l'empire, quoiqu'ils ne prennent pas la qualité des biens seigneuriaux, mais soient nommés apanages, cependant, dans tous les cas où les biens seigneuriaux peuvent être appelés en justice, les apanages pourront également l'être, et sont soumis de la même manière aux tribunaux supérieurs et inférieurs.

§. 6. La capitation et toutes les impositions qui sont levées sur les biens seigneuriaux, et toute contribution générale pour les besoins de l'empire qui peut être exigée de ces derniers, seront également réparties sur les apanages.

§. 7. Quoique le payement, au profit des apanages, d'un million annuel à prendre sur les revenus de l'empire, soit ordonné en général, nous croyons cependant qu'il est nécessaire d'établir que dans le cas où, toutes dépenses faites concernant les revenus des apanages, il resteroit un excédent considérable, qui seroit ainsi soustrait à l'administration de l'empire, le payement du million des revenus de l'empire n'ait lieu que jusqu'à l'époque où cet excédent des revenus des apanages formera dans leur trésor un capital de trois millions. Dès ce moment, le département des apanages ne pourra plus exiger ce payement, tant que ces revenus suffiront aux dépenses dont il sera chargé. Si, par la suite, les dépenses s'accroissent, de manière que les revenus n'y suffisent plus, le payement aura lieu de nouveau, non cependant pour toute la somme, mais seulement jusqu'à concurrence du déficit qui se trouvera dans les revenus des apanages.

§. 8. Le capital du département des apanages ne pourra jamais être employé aux besoins de l'empire.

§. 9. Dans le cas où, tout le capital des apanages se trouvant formé, et le payement d'un million annuel des revenus de l'empire étant suspendu, les revenus des apanages, toutes dépenses faites, offriroient encore un excédent, le ministre en référera à S. M. I. pour, selon les ordres qu'il en recevra, joindre cet excédent au capital, ou l'employer autrement au profit des apanages.

§. 10. Lorsqu'en conformité des articles précédens, après la formation du capital des apanages, le payement des sommes assignées sur les revenus de l'empire viendra à cesser, ces sommes resteront dans la masse générale des revenus, pour être employées en déduction des charges de l'empire. Mais s'il arrivoit alors qu'on eût besoin d'une dot pour une grande-princesse, ou princesse du sang impérial, elle seroit payée des revenus généraux de l'empire, en considération des sommes qui y auroient été laissées de la manière indiquée.

§. 11. Quoique le capital de trois millions, qui sera

confié au département des assignats, puisse, d'après le mode qui sera établi ci-dessous, être placé à intérêts, pour en augmenter les revenus; néanmoins le principal but de la formation de ce capital étant de racheter des biens qui avoient été concédés comme apanages (d'après ce qui sera ordonné par les §§. 56, 60 et 96), cet emploi seul du capital sera passé en compte.

§. 12. Lorsqu'une partie du capital aura été employée de cette manière au rachat d'apanages, nous voulons que, pour que la totalité de ce capital soit conservée, le payement annuel d'un million des revenus de l'empire soit alors renouvelé jusqu'à ce que le capital se trouve de nouveau rempli : après quoi, on suivra ce qui est prescrit par le §. 7.

§. 13. De même que, d'après le §. 9, le ministre doit prendre les ordres de l'empereur sur l'emploi de l'excédent des revenus des apanages, il les prendra également dans le cas où une partie du capital aura été employée, pour savoir s'il ne faut pas d'abord placer l'excédent qu'il y a eu pour remplir le capital, et n'exiger par conséquent des revenus de l'empire que le déficit qui restera après cet emploi. Si cet excédent est assez considérable pour couvrir tout le déficit, il n'y aura pas lieu de réclamer le renouvellement du payement.

§. 14. La permission, accordée au département des apanages, d'employer au rachat de biens donnés à des apanagistes, le capital confié à son administration, est étendue à l'acquisition de villages appartenans à titre onéreux, soit à des personnes du sang impérial, soit à des particuliers; de manière cependant que, pour chaque acquisition, on obtienne la permission du monarque, et que la quantité des apanages, moyennant ces augmentations, n'excède pas la population d'un million de mâles.

## SECTION. II.

### *Réglemens pour l'intérieur de la Famille impériale.*

§. 15. Comme première règle de la constitution intérieure de la famille impériale, nous établissons que les individus issus du sang impérial, dans l'obtention de titres, pensions et apanages, soient comptés d'après le degré de leur parenté avec l'empereur dont ils descendent en ligne directe, et non d'après celui de leur parenté

avec des empereurs suivans, qui ont monté sur le trône après la première souche de la maison.

§. 16. Il s'ensuit que les enfans puînés de l'empereur, ou les lignes cadettes, obtiennent, par le droit de leur naissance, le titre et la pension comme *fils du monarque*; mais leurs descendans sont comptés, et obtiennent titres, pensions et apanages, d'après le degré de leur parenté avec l'*empereur* dont ils descendent, quand même la troisième personne de la ligne aînée auroit succédé sur le trône. Par conséquent, ils ne peuvent espérer ni demander une augmentation de leur sort ou de celui de leurs enfans, en attendant que viennent à leur échoir le droit à la succession. Le *fils aîné de l'empereur* et tous les fils aînés de sa ligne doivent, en leur qualité de futurs empereurs, être traités et regardés comme héritiers du trône, puisqu'ils tiennent ce droit de leur naissance. Ils obtiennent le titre et l'alimentation fixés pour les successeurs au trône, et sont nommés *enfans d'empereur*; mais les seconds, et en général *tous les puînés des lignes aînées* descendans d'un fils d'empereur, auront les titres, pensions et apanages fixés pour les fils puînés de l'empereur.

§. 17. Afin que tout ce qui vient d'être dit soit clair, et pour que, sous aucun prétexte, de justice, on ne puisse donner une autre interprétation aux termes de cette notre constitution, nous allons en expliquer le vrai sens par des noms, en prenant pour exemples, par rapport à l'augmentation de leurs familles, nos deux fils, les grand-princes ALEXANDRE et CONSTANTIN.

Nous ordonnons que :

1. CONSTANTIN qui, comme notre fils puîné, n'a aucun droit à la couronne, avant l'extinction de la branche mâle d'Alexandre, obtienne tout ce qui sera fixé pour un *fils d'empereur*.

2. Les enfans de Constantin seront nommés *petits-fils d'empereur*, et obtiendront, l'aîné comme les cadets, sans distinction, ce qui sera fixé pour un petit-fils.

3. Tous les autres descendans de Constantin seront comptés d'après le degré de leur proximité de nous, et obtiendront ce qui aura été fixé pour ce degré.

1. ALEXANDRE, notre fils aîné, est regardé comme l'héritier du trône, d'après le droit de succession, et obtiendra l'alimentation due à un héritier du trône.

2. Ses enfans, comme enfans de l'héritier du trône, sont regardés comme futurs enfans d'empereur ; et l'aîné, comme futur héritier du trône, jouira des titres, de l'alimentation et de toutes les prérogatives attachées à la qualité d'héritier de notre couronne ; tandis que les puînés, quoique nos petits-fils, n'obtiendront que le titre et l'alimentation fixés pour le grand-prince Constantin.

3. Les enfans du fils puîné de notre fils Alexandre sont sur la même ligne avec les enfans de Constantin ; et toute sa branche jouira des mêmes droits.

4. Les enfans du fils aîné de notre fils Alexandre se partageront entre eux, de la manière prescrite pour nos enfans : l'aîné sera l'héritier du trône ; et les puînés obtiendront les mêmes titres et pensions fixés pour notre second fils ; et ainsi de suite dans toutes les branches issues du sang impérial.

§. 18. De ce qui vient d'être dit, il appert :

1. Que tous les fils aînés de la branche aînée, pendant toute la durée de notre famille, seront regardés comme héritiers du trône, pour leurs prérogatives et leurs alimentations.

2. Tous les fils puînés de la branche aînée, comme fils d'un héritier du trône, seront traités comme fils d'empereur, et jouiront des droits accordés à ce degré.

3. Tous les descendans des puînés, au contraire, sont comptés d'après la proximité de leur père d'un empereur, et ainsi de suite.

§. 19. Les femmes descendant directement d'une ligne masculine, seront comptées, pour leurs grades, titres, pensions et dots, comme les mâles, c'est-à-dire, que la fille du fils aîné de la branche aînée sera regardée comme fille d'un empereur ; la fille du puîné de la même branche, comme petite-fille d'empereur ; et ainsi de suite.

§. 20. Mais les descendans des filles seront absolument distingués de ceux qui sont issus d'une branche masculine de notre famille ; et leur proximité d'un empereur n'entre pas en considération, lorsqu'il s'agit d'en fixer les titres, pensions et dots : ils n'ont droit qu'à ce qui appartenoit à leur père, et n'ont rien à réclamer de l'empire ni du département des apanages.

§. 21. Quoique, dans les articles précédens, nous ayons détaillé tout ce qui regarde les degrés des descen-

dans du sang impérial, espérant que par la sainte bénédiction de Dieu, notre maison impériale et toute notre branche s'augmenteront et fleuriront à jamais; et voulant empêcher que, dans la suite des tems, il ne s'élève dans les lignes directes et collatérales ni discorde ni erreur, par rapport à l'ancienneté et aux prérogatives d'un chacun, ni confusion dans les lignes mêmes, nous arrêtons et ordonnons ce qui suit: Aussitôt que dans une ligne masculine ou féminine de notre branche, il naîtra un fils ou une fille, soit dans l'empire, soit hors de ses limites, le père et la mère d'icelui, ou son plus proche parent, préviendront par écrit l'empereur du nom et du jour de naissance du nouveau né; et ceux qui se trouvent hors de l'empire, par l'intermédiaire des ministres ou chargés d'affaires russes de l'endroit ou du lieu le plus voisin. Aussitôt cette nouvelle reçue, l'empereur ordonnera d'inscrire le nom du nouveau né dans le livre généalogique, et donnera avis à ses parens ou proches qu'il est compté parmi les membres de la famille impériale; lequel avis lui servira de titre légal. On annoncera pareillement la mort de tous ceux de la famille impériale, pour qu'on puisse, moyennant tous ces avis, tenir dans les archives un registre généalogique exact et authentique de la maison impériale.

§. 22. En établissant ces règles pour notre famille, nous recommandons à chacun d'elle le plus profond respect, soumission et obéissance à la personne du monarque, comme chef de la maison et autocrate souverain et absolu.

§. 23. Dans tous les cas, l'empereur régnant sera regardé commme chef de toute la famille impériale; il en sera toujours le protecteur et le soutien; et lorsqu'un individu de la famille n'aura point fait, avant son décès, de dipositions pour sa postérité, l'empereur en prendra soin, et, indépendamment de sa protection générale, lui constituera un tuteur.

§. 24. Mais lorsqu'un défunt aura laissé un testament, confirmé pendant sa vie par le monarque, et par lequel il disposera de ses biens, savoir de son apanage et de ce qu'il aura acquis par héritage ou autrement, ce testament recevra sa pleine exécution; mais lorsqu'un tel testament n'aura pas été confirmé par l'empereur; les apanages et biens héréditaires, (et non ceux acquis par

quelque autre titre), seront regardés comme laissés *ab intestat*; et la succession sera réglée d'après les lois.

§. 25. Nous déclarons que le consentement du monarque à chaque mariage est absolument nécessaire; en conséquence, tout mariage contracté sans le consentement de l'empereur régnant ne peut être regardé comme légitime.

§. 26. La majorité des membres de la famille impériale des deux sexes est fixée à vingt ans; mais lorsqu'un individu sera marié plus tôt, elle datera de l'époque de son mariage.

§. 27. Jusqu'à la majorité, chaque mineur est sous la direction d'un tuteur nommé par l'empereur. Aussitôt qu'il a atteint sa majorité, il peut se charger de l'administration de ses biens; mais, depuis ce moment jusqu'à l'âge de 25 ans, il est soumis à un curateur nommé par l'empereur, qui l'assistera de ses conseils, et sans le consentement et la signature duquel toute aliénation et engagement de ses biens immeubles lui sont interdits.

§. 28. Le *tuteur* donné à un mineur, en administre les affaires d'après ses propres lumières. Le *curateur* est le conseiller de celui qui a atteint la majorité: non-seulement il donne son avis dans tout ce qui regarde les affaires de celui auquel il est donné, mais il en confirme les dispositions qui, pour être légales, ne peuvent se passer de cette formalité.

§. 29. Lorsque la majorité d'un individu de notre sang sera formellement reconnue et déclarée, cet individu prêtera serment de fidélité en présence du monarque, tant à l'empereur et à la patrie, qu'à l'ordre de succession et à la présente constitution de notre famille, et le signera. Ce serment sera conservé dans les archives de l'empire, parmi les actes concernant la famille impériale.

## SECTION III.

### *Des titres, rang, armes et livrées des personnes issues du sang impérial.*

§. 30. Les titres dus à la famille impériale, sont:

1. *Héritier du trône, Zésaréwitsch, Grand-prince et Altesse impériale.*

*Observation.* Le titre de Zésaréwitsch appartient exclusivement à l'héritier présomptif du trône.

2. *Grand-prince et Altesse impériale.*

3. *Altesse et Prince du sang impérial.*

§. 31. Le titre d'*Héritier du trône, Zésaréwitsch, Grand-prince* et *Altesse impériale*, appartient au seul héritier déclaré du trône.

§. 32. Le titre de *Grand-prince, Grande-princesse* et *Altesse impériale*, est donné aux fils et filles, petits-enfans et arrière-petits-enfans des empereurs, et aux enfans des derniers.

§. 33. A commencer des petits-enfans d'un arrière-petit-fils, tous ceux issus du sang impérial, dans une ligne masculine, portent le titre d'*altesse, prince* ou *princesse du sang impérial.*

§. 34. Ceux qui descendent d'un empereur par une ligne féminine, obtiennent le titre de leur père.

§. 35. Nous n'ordonnons rien sur les titres de princes étrangers. Chacun d'eux peut, durant son séjour dans notre pays, porter celui qui lui appartient d'ailleurs.

§. 36. Dans les assemblées publiques et toutes autres occasions semblables, les grands-princes et grandes-princesses, et, après ceux-ci, les princes et princesses du sang impérial, auront le pas après l'empereur et l'impératrice : leur rang entre eux sera réglé d'après l'ancienneté des lignes, et, dans les lignes, d'après l'âge des individus.

§. 37. Des princes étrangers, mariés à des grandes-princesses ou princesses du sang impérial, prennent rang d'après leur grade ; de manière que l'héritier d'un trône marche après celui qui porte le titre d'héritier du trône impérial. Celui qui porte le titre d'altesse royale se range avec toutes les altesses impériales ; et les princes qui ont le titre d'altesse, se rangent avec tous les princes du sang impérial.

§. 38. Les grandes-princesses et princesses du sang impérial, mariées à des princes étrangers, conservent leurs rangs tels qu'ils leur sont dus par le droit de leur naissance ; mais lorsqu'une princesse du sang impérial sera mariée à un prince qui porte le titre d'altesse royale, elle aura le rang de son époux, et se rangera, ainsi que lui, parmi les altesses impériales et grandes-princesses.

§. 39. Des princes étrangers, qui ne seront pas mariés à des princesses du sang impérial, auront le rang dû à

héréditaires de la branche, et partagés d'après les lois générales.

§. 53. La succession dans les biens de la famille impériale, sera la même que celle qu'établissent les lois de notre empire.

§. 54. Les pensions ne sont pas un objet de la succession : après la mort des titulaires, elles cessent, et retombent à la caisse des apanages.

§. 55. La succession aux biens dans chaque ligne, a lieu d'après les lois ordinaires ; les biens héréditaires de la branche et les acquêts passent également aux héritiers, d'après les lois ; mais les apanages retombent à la masse des apanages, après l'extinction de la ligne à laquelle ils avoient été accordés.

§. 56. L'autorisation accordée par le §. 48 à tous les descendans du sang impérial de l'un et de l'autre sexe, d'acquérir des biens immeubles, est étendue à tous les princes étrangers mariés à des grandes-princesses et princesses du sang impérial, et à leurs descendans, mais seulement pour le tems de leur séjour dans nos états ; de manière que, lorsqu'ils voudront s'en éloigner, ils ne pourront en emporter que les meubles et le capital qu'aura produit la vente des immeubles, qu'ils seront tenus de faire.

La même disposition s'étend à toutes les princesses étrangères mariées à des grands-princes ou princes du sang impérial, et qui, pour cause de veuvage ou autre, voudront quitter nos états. Elles seront obligées à vendre leurs biens héréditaires ou acquêts : les biens héréditaires seront vendus, d'après une estimation légale, à la ligne dont ces princes les auront obtenus, ou, lorsque cette ligne refusera de s'en charger, au département des apanages, qui sera obligé d'en payer la valeur fixée par l'estimation ; elles pourront vendre à qui elles voudront leurs acquêts. Tous les princes étrangers qui épousent des grandes princesses ou princesses du sang impérial, sont soumis à la même disposition, et obligés de l'observer dans toute sa force. Le département des apanages est spécialement chargé de veiller à l'observation de ce point.

§. 57. Ceux qui quittent nos états, sont soumis, conformément à l'oukas du 4 déc. 1755, à la retenue, au bénéfice de la caisse des revenus de l'empire, du dixième

des capitaux qu'ils emportent : dans ces capitaux sont compris, et le produit de la vente des immeubles, et ce qu'ils possèdent en argent comptant, lettres-de-change, ou autres obligations.

§. 58. Nous limitons à un million de roubles le capital qui peut être emporté par ceux de notre famille : dans cette somme ne sont cependant pas compris les bijoux et autres effets Ce qui excède ce million retombe à la famille qui reste dans le pays, ou, à son défaut, au département des apanages.

§. 59. Tous ceux de notre famille qui, s'étant rendus dans les pays étrangers, ne rentrent pas au terme que l'empereur leur a fixé, ou n'en demandent pas une prolongation, seront regardés comme s'étant absentés pour toujours : les dispositions des §§. 56, 57 et 58, seront exécutées envers leurs possessions.

§. 60. La défense aux étrangers de posséder des immeubles dans notre empire, n'excepte pas les successions qui pourroient échoir à des grandes-princesses ou princesses du sang impérial, mariées en pays étrangers, ou à leurs descendans ; cependant la famille à qui ces immeubles retombent, leur en payera leur valeur, avec celle du mobilier ; et, si elle s'y refuse, le département des apanages suivra les dispositions du §. 56.

§. 61. Lorsqu'il ne reste d'une ligne qu'une seule grande-princesse ou princesse du sang impérial, mariée à un prince étranger, et que, d'après les lois, la succession de tous les biens de cette ligne échoit à cette princesse, elle lui sera délivrée, pour en jouir pleinement, si cette princesse est établie dans nos états ; mais si, après avoir accepté la succession, elle juge à propos de quitter sa patrie, elle remettra ses biens au département des apanages, qui, pendant sa vie, lui en payera le revenu, et après sa mort, réunira à la masse des apanages la partie de ces biens qui en provenoit originairement, et rendra les biens héréditaires aux collatéraux qui y auront droit d'après le §. 55. Les mêmes dispositions seront observées envers une héritière qui a déjà quitté le pays au moment où une succession lui échoit.

§. 62. Par la raison que des princes étrangers mariés à des grandes-princesses ou princesses du sang impérial, et établis en pays étranger, ne peuvent posséder des biens immeubles, il doit aussi être établi, comme règle

générale, que, dans la dot que ces princesses obtiendront de la part de l'empire ou de leur père, on ne comprendra jamais des immeubles. L'acquisition de biens à titre d'achat leur est permise, ainsi qu'à tous ceux qui ont leur domicile dans notre empire; cependant nous nous référons à ce qui a été statué par le §. 56.

§. 63. Toute grande-princesse ou princesse du sang impérial, comme appartenante à l'empire et mariée par l'empereur à son époux, recevra sa dot par l'empire; elle lui sera payée de la somme dont il a été question au §. 10. Son père lui fournira, suivant sa fortune, les effets, habits et bijoux, qu'on a coutume de donner aux filles au moment de leur établissement.

§. 64. Quoique, d'après cette constitution, une grande-princesse ou princesse du sang impérial reçoive une dot de la part de l'empire, cependant elle n'est pas exclue de la succession paternelle et maternelle; mais, quel que soit son état, elle l'obtient d'après les lois générales.

§. 65. Toute grande-princesse ou princesse du sang impérial, qui a reçu sa dot, n'a plus rien à exiger ni de l'empire ni des apanages.

§. 66. Lorsqu'il sera question de marier des grands-princes et princes du sang impérial, ou des grandes-princesses ou princesses du sang impérial, à des monarques, princes ou princesses étrangères, il sera avant tout entamé des négociations formelles sur toutes les conditions que, d'après les circonstances du moment, on jugera nécessaires; et le ministre du département des apanages est spécialement chargé d'y veiller en commun avec le chancelier des affaires étrangères.

§. 67. Si des circonstances imprévues exigeoient des changemens, il faudroit, pour les assurer à l'avenir, fixer, dans l'établissement des grandes-princesses ou princesses du sang impérial, les règles principales suivantes:

1°. Que la dot d'une grande-princesse ou princesse du sang impérial, mariée à l'étranger, soit à jamais assurée, et qu'elle en perçoive les revenus, sa vie durant.

2°. Que, si elle ne laisse pas d'enfans, cette dot soit restituée au département des apanages, et que son époux n'en obtienne que la portion fixée par nos lois.

3°. Que, comme veuve, elle obtienne, a. le douaire qui lui est dû d'après les lois du pays où elle aura été mariée; b. qu'il lui soit permis de rentrer dans sa patrie;

etc.; qu'après son retour elle reçoive exactement ce qui lui est dû.

4°. Qu'on convienne d'avance dans quelle foi ses enfans seront élevés.

5°. Que lorsqu'un prince étranger, marié à une grande-princesse ou princesse du sang impérial, vient s'établir dans notre empire, tout ce qui concerne les successions et apanages s'observe d'après les lois de notre empire, tant que lui ou sa ligne restera dans nos états, et qu'il se soumette à nos constitutions et statuts, dans toute leur force.

§. 68. Après avoir ainsi assuré l'état de toute notre famille, en fixant les droits d'un chacun à l'égard de l'alimentation et de la succession, nous tournons notre attention vers les épouses et douairières des grands-princes et princes du sang impérial, estimant ce qui leur est dû d'après les liens légitimes qui les attachent à notre famille, et regardant comme un de nos premiers devoirs d'assurer leur sort, dans quelque situation qu'elles puissent se trouver. En conséquence, nous destinons à chaque épouse une pension sur le département des apanages; et à chaque douairière, outre la portion de la fortune de son mari que les lois lui accordent, les présens qu'il lui a faits, et ses propres acquêts, une pension viagère sur les revenus de l'apanage; et ordonnons qu'il en soit ainsi parmi tous nos descendans.

§. 69. Dans le cas où une douairière voudrait quitter nos états, il lui est permis de vendre à qui elle voudra les immeubles qu'elle aura acquis ou reçus en présent de son mari, en se conformant toutefois aux dispositions qui ont lieu pour ceux qui quittent l'empire. Elle remettra ses biens héréditaires à ses descendans, et, à défaut d'iceux, aux plus proches collatéraux de la ligne de son mari, contre le tiers de l'estimation de ces immeubles. Si toute la ligne de son mari est éteinte, elle les remettra au département des apanages, qui lui en payera la somme due et le tiers de la pension qui lui aura été accordée.

§. 70. Lorsqu'une douairière convolera en secondes noces, on observera, à l'égard de ses biens, ce qui est prescrit par le §. 69, dans le cas où elle quitteroit le pays. Si elle y reste, elle en conserve la possession, mais perd toute prétention à une pension.

§. 71. Par cette déclaration de notre volonté relativement à l'alimentation de toute notre maison, et à l'assurance de ce qui a été déterminé pour un chacun, nous avons sans doute donné à chaque membre le droit d'exiger et de recevoir ce qui lui est dû ; cependant nous enjoignons en même tems à chaque membre de notre famille de porter à la personne du monarque respect, obéissance et soumission, et lui commandons des sentimens pacifiques, pour que la tranquillité et l'harmonie soient maintenues dans notre famille. Le monarque, comme autocrate absolu, est en droit, dans le cas contraire, de leur enlever ce que nous avons fixé pour eux, et de les traiter comme des rébelles à notre volonté et à la volonté de celui qui nous succédera.

Mais si, comme nous l'espérons fermement, chacun de notre famille, en témoignage de sa reconnoissance pour notre sollicitude, répond par sa conduite à nos vœux, et estime comme un vrai bien la présente constitution, son exécution doit avoir lieu à perpétuité, de branche en branche, et elle doit être regardée comme une loi fondamentale de l'empire.

## SECTION V.

### *Fixation de l'alimentation pour chaque personne issue du sang impérial.*

§. 72. La section précédente contient les dispositions générales sur l'alimentation de chacun, d'après son âge et les circonstances où il peut se trouver, conformes aux deuxième et troisième sections, où la manière de calculer l'origine et le rang de la famille impériale a été établie. Nous allons, en conséquence de ces principes généraux, déterminer ce qui sera dû à chacun, et assignons nommément aux aînés de la branche aînée la même alimentation que recevra l'héritier du trône, parce que la succession leur est due à sa place. Chacun de leurs frères, c'est-à-dire chaque fils puîné, comme souche d'une ligne, sera mis dans la classe des fils d'empereur, à l'égard de son alimentation. Chacun de leurs descendans fera valoir, pour la fixation de ce qui lui est dû, sa proximité, ou celle de son père, de l'empereur dont il descendra directement.

§. 73. Dans toutes les maisons régnantes on a adopté deux règles différentes entre elles : la *première* à l'égard

de ceux qui, selon le droit de primogéniture, doivent entrer à la place de l'héritier du trône; la *seconde* à l'égard de ceux qui, à cause de leur éloignement de la primogéniture, n'ont aucun droit à la succession, tant que dure la ligne de l'aîné.

§. 74. En adoptant ces principes pour notre famille, nous croyons utile d'établir une différence dans les alimentations, et d'assigner celle des premiers sur la caisse de l'empire, et celle des autres sur les apanages et les revenus d'iceux. En conséquence,

§. 75. Nous assignons sur la caisse de l'empire celle de l'impératrice, de l'héritier du trône, de chaque fils aîné de ce dernier, et de leurs épouses, ainsi que la dot de toutes les grandes-princesses ou princesses du sang impérial.

§. 76. Tous les autres grands princes et princes du sang impérial, leurs épouses et enfans, ainsi que les grandes-princesses et princesses du sang impérial, chacun selon l'ordre établi pour lui, sont assignés sur les apanages et les revenus d'iceux.

§. 77. Après avoir distingué si les membres de notre famille doivent recevoir ce qui leur est dû, de la caisse de l'empire ou de celle des apanages, nous fixons :

*Les paiemens de la caisse de l'empire;*

I.

A l'*impératrice*, pendant le règne de son époux, 600,000 roubles annuels, et l'entretien de sa maison.

*Observation.* Notre épouse reçoit annuellement un million, d'après notre disposition particulière, pour, par ses conseils et son consentement à l'établissement d'un ordre de succession, nous avoir aidé à fonder à jamais le repos, la paix et le bien-être de l'empire, et par conséquent à assurer aussi le sort des branches de notre famille.

2. Comme douairière, elle conservera tous ses acquêts, meubles ou immeubles, la pension fixée par les présentes, et l'entretien de sa maison, aussi long-tems qu'elle restera dans l'empire.

3. L'impératrice douairière, en restant dans nos états, dispose à son gré de tous ses biens meubles et immeubles. Si elle meurt sans en avoir disposé, toute sa fortune passe à ses filles et fils puînés. L'héritier du trône n'y a pas de droit.

4. Si l'impératrice décède avant son époux, on observera pour sa succession le même ordre ; et son fils aîné, comme héritier du trône, n'y participe pas.

Lorsque l'impératrice quitte nos états, elle emporte toute sa fortune mobiliaire, après avoir donné ou vendu les immeubles à qui elle aura voulu : par-tout où elle se fixera, elle jouira de la moitié de sa pension.

II.

Pour l'alimentation *des enfans de l'empereur*, à chacun jusqu'à sa majorité, 100, 000 roubles par an.

III.

Pour l'alimentation de *l'héritier du trône*, outre l'entretien de sa maison, 300, 000 roubles par an.

IV.

1. A l'*épouse de l'héritier du trône*, pendant son mariage, 150, 000 roubles par an.

2. Si elle est douairière, une pension annuelle de 300, 000 roubles et l'entretien de sa maison, tant qu'elle demeurera dans nos états ; et 150, 000 roubles par an, si elle les quitte, en observant tout ce qui est prescrit plus haut à l'égard de l'impératrice.

V.

Pour l'alimentation des *enfans de l'héritier du trône*, qui seront réputés enfans d'empereur ou devant l'être, jusqu'à leur majorité ou à leur mariage approuvé par le monarque, à chacun 50, 000 par an.

VI.

La *dot* de chaque grande-princesse ou princesse du sang impérial doit être fixée selon le degré de sa proximité de l'empereur dont elle descend en ligne directe, d'après les §§. 32 et 33. En conséquence, nous fixons

1. Aux filles et petites-filles, un million de roubles.

2. Aux arrière-petites-filles, ou filles d'arrière-petits-fils, 300, 000 roubles.

3. Aux petites-filles d'arrière-petits-fils de l'empereur, et ainsi de suite, 100, 000 roubles à chacune.

§. 38. *De la caisse du département des apanages* nous fixons les payemens suivans :

I.

A chaque *fils d'empereur*, à l'exception de l'héritier du trône, dont la pension a été fixée plus haut, depuis sa majorité, 500, 000 roubles par an.

II.

A *leurs épouses*, durant la vie de l'époux, 60, 000 roubles par an, qui leur restent après le décès de ceux-ci, à condition qu'elles demeurent dans le pays : elles conserveront aussi la part des biens meubles et immeubles de leurs maris, que les lois leur adjugent, ainsi que tous leurs acquêts.

2. Lorsqu'une douairière quitte le pays, on observera à son égard les dispositions relatives aux veuves qui quittent nos états : elle recevra annuellement le tiers de sa pension.

3. Lorsqu'elle convole en secondes noces, elle perd son droit à la pension, et reçoit la portion de ses biens assurée aux veuves qui quittent le pays, par les §§. 69 et 70.

III.

Aux *petits-fils d'empereur*, jusqu'à leur majorité ou mariage approuvé par l'empereur, à chacun 80, 000 roubles, pour leur alimentation et éducation.

IV.

Aux *filles d'empereur*, depuis leur majorité jusqu'à leur mariage, 50, 000 roubles par an.

V.

L'alimentation des *petits-fils d'empereur* jusqu'à leur majorité étant fixée plus haut, nous accordons à chacun, depuis sa majorité, 500, 000 roubles par an.

VI.

1. A *leurs épouses*, pendant le mariage, une pension de 60, 000 roubles.

2. Aux douairières les mêmes 60, 000 roubles, et la portion des biens meubles et immeubles de leurs maris, que les lois leur accordent.

3. Lorsqu'une telle douairière veut quitter le pays ou convoler en secondes noces, on observera ce qui a été prescrit plus haut pour les épouses des fils d'empereur.

VII.

Aux *arrière-petits-fils* d'empereur, jusqu'à leur majorité ou mariage approuvé par le monarque, à chacun 30, 000 roubles par an, pour leur alimentation et éducation.

VIII.

Aux *petites-filles* d'empereur, depuis leur majorité jusqu'à leur mariage, 150, 000 roubles par an.

IX.

Les *arrière-petits-fils* d'empereur obtiennent, depuis leur majorité, un apanage de villages d'un revenu de 500, 000 roubles, et une pension annuelle de 150, 000 roubles.

X.

1. Aux *épouses* des arrière-petits-fils, à compter du jour de leur mariage, et pour toute leur vie, une pension annuelle de 30, 000 roubles, et en outre, en cas de veuvage, la portion des biens de leurs maris qui leur est due suivant les lois.

2. Lorsqu'elles veulent quitter nos états ou convoler en secondes noces, on observera ce qui a été prescrit plus haut aux §§. 69 et 70, pour les veuves qui quittent ou se remarient.

XI.

Nous ne fixons rien aux *fils d'arrière-petits-fils* d'empereur, pour leur alimentation et éducation jusqu'à leur majorité, leurs pères recevant un apanage en villages, moyennant lequel ils sont obligés d'élever leurs enfans et de les entretenir de tout ce dont ils auront besoin jusqu'à leur majorité.

XII.

Aux *arrière-petites-filles* d'empereur, depuis leur majorité jusqu'à leur mariage, 50, 000 roubles par an.

XIII.

Les *fils d'arrière-petits-fils d'empereur*, étant fils de grands-princes qui ont obtenu des apanages en villages, ne reçoivent rien jusqu'à leur majorité : depuis celle-ci, ils reçoivent une pension annuelle de 100, 000 roubles.

XIV.

1. A *leurs épouses*, à compter du jour de leur mariage, une pension viagère de 15, 000 roubles, et en outre, en cas de veuvage, ce qui leur revient, d'après les lois, des biens de leurs maris.

2. Si la veuve quitte le pays, ou qu'elle convole en secondes noces, on observera, à l'égard de ses biens et pension, ce qui a été prescrit plus haut pour ces deux cas.

XV.

Conformément à ce qui a été dit plus haut sur les enfans des arrière-petits-fils, rien n'est fixé pour les *petits-enfans des arrière-petits-fils*, jusqu'à leur majorité.

## XVI.

Les *petites-filles des arrière-petits-fils d'empereur* reçoivent, depuis leur majorité jusqu'à leur mariage, une pension annuelle de 20, 000 roubles.

## XVII.

Tous les descendans d'empereur, plus éloignés que les fils d'arrière-petits-fils, ont le titre des princes du sang impérial, et reçoivent depuis leur majorité, outre leur portion légale des biens de leurs pères, une pension de 50, 000 roubles.

## XVIII.

1 Aux épouses des princes du sang impérial, depuis le jour de leur mariage, une pension viagère de 10, 000 roubl.

2. Lorsqu'elles quittent le pays, comme douairières, ou convolent en secondes noces, on observera, à l'égard de leurs biens et pension, ce qui a été prescrit plus haut pour les veuves des grands-ducs qui quittent ou se remarient.

## XIX.

Toutes les princesses plus éloignées que les filles d'arrière-petits-fils, auront le titre de princesses du sang impérial, et obtiendront, depuis leur majorité jusqu'à leur mariage, une pension annuelle de 10, 000 roubles.

§. 79. Tout ce qui a été ordonné dans ces dispositions sur l'alimentation de notre famille, s'entend seulement de ceux qui sont provenus d'un mariage légitime, approuvé par l'empereur régnant : tous les autres n'y ont aucune part, et n'ont absolument rien à prétendre.

En terminant la présente constitution de notre famille, dans l'établissement de laquelle nous avons porté, autant que la prudence humaine le permet, tous nos soins et un désir ardent d'arranger tout pour le mieux, nous la confions à la main du Tout-puissant, et nous recommandons à sa divine providence et à sa sainte protection, nous, toute notre maison, notre empire, et tous nos sujets.

Nous espérons avec confiance que tous nos successeurs non-seulement ne supprimeront pas cette disposition utile, mais au contraire la maintiendront de tout leur pouvoir (1).

*L'original est signé par S. M. I.* — *Signé* : PAUL.

Et sur chaque feuillet : *ALEXANDRE COMTE BESBORODKO.*

*A Moscou, de l'imprimerie du Sénat, le 5 avril 1797.*

(1) On voit, par cette conclusion, que cette constitution se termine avec le §. 79 : en effet, les trois sections suivantes, indi-

## XIII. *

### *Manifeste relatif à une nouvelle monnoie, d'un titre plus fort.*

*Nous, par la grace de Dieu, PAUL I, etc. etc. Savoir faisons à tous et à un chacun :* par notre ukase du 20 janvier 1797, nous avions déjà annoncé notre intention de faire frapper la monnoie russe en argent au titre de 83 un tiers, au lieu de 72 comme par le passé. Maintenant nous confirmons ce titre à nos cours de monnoie, pour s'y conformer en frappant la monnoie d'argent ; nous fixons la valeur intrinsèque d'un rouble à 36 un demi zolotnik, et ordonnons de frapper dix-neuf roubles, contenant quinze kopeks, de la livre d'argent allié : les autres pièces d'argent, comme demi-roubles, quarts de roubles, pièces de dix et de cinq kopeks, seront frappées dans la même proportion. En conséquence, il est défendu aux maîtres des mines d'argent de le travailler à un titre inférieur à celui de 84, sous la peine prononcée par les lois en cas de contravention. Les pièces d'or, savoir les ducats de cinq roubles, seront frappés au titre de 94 deux tiers, au lieu de 84, et la livre alliée à soixante-sept ducats, un souble, cinquante-neuf kopeks et une fraction. Les pièces d'argent seront frappées, comme par le passé, savoir, seize roubles du poud. Et pour que ces dispositions ne soient ignorées de personne, on ajoute les dessins des monnoies d'or, d'argent et de cuivre susdites. Donné à Gatschina, le 3 octobre 1797.

*Signé* : PAUL.

*A St. Pétersbourg, de l'imprimerie du Sénat, le 15 nov. 1797.*

guées dans l'introduction, ne sont que réglementaires. Quoiqu'il soit intéressant de voir tous les détails dans lesquels la sollicitude de l'empereur le fait entrer, nous ne croyons pas devoir les insérer ici. On y trouve, entre autres, un plan d'économie rurale tout entier pour l'administration des apanages, ainsi que des réglemens de police pour les terres y comprises, dans lesquels on n'a oublié ni l'obligation d'envoyer les enfans à l'école, ni les précautions contre les incendies, ni la propreté des rues, ni la politesse envers les étrangers, etc. Ces trois sections comprennent encore 129 ff., formant ensemble plus de cinquante pages imprimées in-4°.

* *Ordonnances de Paul I*, vol. II, p. 236.

FIN.